



HAL
open science

Des émoticonts aux photodiscours : dynamiques technodiscursives des émotions dans les interactions WhatsApp

Yosra Ghliiss

► **To cite this version:**

Yosra Ghliiss. Des émoticonts aux photodiscours : dynamiques technodiscursives des émotions dans les interactions WhatsApp. Sciences de l'Homme et Société. Université Paul Valéry Montpellier 3, 2020. Français. NNT: . tel-03110751v1

HAL Id: tel-03110751

<https://theses.hal.science/tel-03110751v1>

Submitted on 14 Jan 2021 (v1), last revised 16 Jan 2021 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par l'Université Paul-Valéry Montpellier
III

Préparée au sein de l'école doctorale ED 58 LLCC
LANGUES, LITTÉRATURES, CULTURES, CIVILISATIONS
Et de l'unité de recherche LHUMAIN

Spécialité : **SCIENCES DU LANGAGE**

Présentée par **Yosra GHLISS**

**Des émoticôns aux photodiscours :
dynamiques technodiscursives des
émotions dans les interactions WhatsApp
Tome I**

Soutenue le 24 novembre 2020 devant le jury composé de :

Mme Christelle COMBE, Maîtresse de conférences,
Université Aix-Marseille Examinatrice

M. Laurent FAURÉ, Maître de conférences,
Université Paul-Valéry Montpellier 3 Examineur

Mme Virginie JULLIARD, Professeure, CELSA –
Sorbonne Université Présidente

M. Fabien LIÉNARD, Professeur, Normandie
Université Rapporteur

Mme Marie-Anne PAVEAU, Professeure, Université
Paris 13 Rapporteuse

M. François PEREA, Professeur, Université Paul-
Valéry Montpellier 3 Directeur de thèse



À mes parents.

Des émotivots aux photodiscours : dynamiques technodiscursives des émotions dans les interactions WhatsApp

À partir d'une conception dynamique et plurielle des émotions, cette thèse propose une réflexion sur l'inscription discursive des affects dans les interactions numériques de type WhatsApp. Elle s'inscrit dans le domaine de l'analyse du discours en interaction (Kerbrat-Orecchioni, 2005) en faisant dialoguer le cadre du discours numérique (Paveau, 2017) avec les propositions théoriques des sciences de l'information et la communication (Allard, 2017). Si les linguistes ont longtemps souligné l'infinité des marques langagières des émotions (Kerbrat-Orecchioni, 2000) voire même leurs hétérogénéités (Plantin, 2011 ; Micheli, 2014), ce postulat est encore plus attesté dans les écosystèmes numériques où l'expression des affects se trouve distribuée dans toute l'interface numérique intégrant indifféremment les mots et les gestes (Jeanneret et Souchier, 1999). Suite à une réflexion méthodologique autour de la constitution du corpus numérique WhatsApp, ce travail porte sur les ressources sémiotiques et discursives dans l'expression des émotions. Ces dernières se voient matérialisées dans de nouvelles formes verbales comme les émotivots *lol* et *mdr*, entendus comme un sociolecte de l'affecte. Mais dans le cadre des messageries numériques, l'expression des émotions dépassent le verbal pour s'incarner dans des formes l'iconique marquées les photodiscours, où la capture photographique se tisse avec le verbale pour co-construire le sens. À partir d'analyses qualitatives des observables prélevés, cette thèse montre comment les locuteurs et locutrices renouvellent sans cesse les formes d'expression des émotions et comment ils et elles composent avec les affordances numériques du système, pour explorer des versions inédites dans la gestion interactionnelle des affects.

MOTS-CLES : émotions, interactions numériques, émotivots, lol, photodiscours

From emotiwords to photodiscourses: technodiscursive dynamics of emotions in WhatsApp interactions

Starting from a dynamic and plural conception of emotions, this thesis reflects on the discursive inscription of affects in digital interactions like WhatsApp. It is part of the field of analysis of discourses in interaction (Kerbrat-Orecchioni, 2005) by making the framework of digital discourse (Paveau, 2017) echo with the theoretical propositions of information and communication sciences (Allard, 2017). If linguists have long stressed the infinity of the linguistic marks of emotions (Kerbrat-Orecchioni 2000) or even their heterogeneity (Plantin, 2011 ; Micheli, 2014), this postulate is even more relevant in digital ecosystems where the expression of affects is distributed throughout the digital interface integrating words and gestures indifferently (Jeanneret and Souchier, 1999). Following a methodological reflection on the constitution of the WhatsApp digital corpus, this work focuses on the semiotic and discursive resources in the expression of emotions. The latter are materialised in new verbal forms such as the emotiwords *lol* and *mdr*, understood as a sociolect of the affect. Nevertheless, in the context of digital messaging, the expression of emotions goes beyond the verbal to be embodied in iconic forms marked by photodiscourses, where the photographic capture is woven with the verbal to co-elaborate meaning. Based on qualitative analyses of the collected observables, this thesis shows how the speakers constantly renew the forms of emotional expressions and how they deal with the digital affordances of the system, to explore new versions in the interactional management of affects.

KEYWORDS : emotions, digital interactions, emotiwords, lol, photodiscourses

Remerciements

Si la thèse est l'aboutissement d'un long travail de recherche, la mienne est surtout le témoin d'une grande aventure scientifique et humaine. Elle n'aurait jamais pu voir le jour sans le soutien indéfectible de nombreuses personnes :

Je tiens à remercier tout d'abord mon directeur de thèse François Perea qui a encadré ce travail avec beaucoup de patience et de bienveillance. Je le remercie notamment pour la grande confiance qu'il m'a accordée et sa disponibilité pendant toutes ces années.

J'adresse des remerciements à Fabien Liénard et Marie-Anne Paveau de m'avoir fait l'immense honneur d'être les rapporteur-es de ma thèse et des remerciements tout particuliers à Christelle Combe, Laurent Fauré et Virginie Julliard d'avoir accepté d'être dans mon jury de thèse.

Je remercie ensuite Bertrand Vérine pour m'avoir accompagnée depuis mon premier cours de Master et mon premier mémoire de recherche jusqu'à mes crises de doute et d'angoisses en fin de thèse. Il a toujours su être là, accueillant et bienveillant. Je remercie aussi Cathy pour sa gentillesse et son sourire réconfortant.

Cette thèse doit énormément à Marie-Anne Paveau et son carnet « La pensée du discours ». Je la remercie pour sa générosité scientifique et ses grandes qualités humaines.

Je remercie la #OPMÉFamily, Arnaud Richard et Laurent Fauré pour leur présence amicale, leur éternelle bonne humeur et leur soutien indéfectible.

Un remerciement tout particulier aux collègues de la DRED : Anne Le Perrot, Annie Metref, Bruno Dilinger, Cat Sauriau, Corine Guilbert, Mélanie Leone et évidemment Sylvie Fiorio ! Vous étiez une source inépuisable d'amour, de bonheur et d'encouragement. Je remercie aussi Carole Closel pour sa précieuse amitié et sa générosité pendant toutes ces années.

Je remercie les collègues à l'ITIC et particulièrement Isabelle Aude pour son soutien permanent. Merci aussi à Jean Charles Lagadec et Puuuuush pour leur grande aide.

Un immense merci à Marc Jahjah, Mélodie Faury et Léna Dormeau ! Vous m'avez insufflé tant d'énergie et de magie pendant la rédaction.

Je remercie les ami-es habitant différents coins de la terre et pourtant présent-es dans mon cœur : merci à Maria qui, quelque part entre l'Asie et l'Italie, n'a cessé de me communiquer sa belle énergie ; à Mégan qui m'envoie plein de bonnes ondes depuis l'Australie et évidemment à mes partenaires de vie en Tunisie. Aux ami-es qui sont là depuis bien des années (vingt ans déjà ?) ! À mes perles rares ! À Dalia, à Imen, à Kawther, à Mariem, à Mazen, à Saif et à Wael, merci d'être comme vous êtes ! Merci d'être dans ma vie !

Je remercie les relectrices de ce manuscrit : Axelle Cressens, la partenaire de recherche féministe (#TeamGRASS), Catherine Ruchon, la marraine officielle de la thèse, Clémence Jaquot, la douce inspiratrice et Caroline Buffoni la grande soeur bienveillante. Je remercie aussi (et surtout !) Sarah Rouabhia, l'amie et la confidente ; celle qui a toujours su être là et avec qui j'ai partagé les moments les plus intenses de cette aventure.

Vielen Dank au seul et l'unique SKAN ! Lui, qui m'a consolée dans les moments difficiles et n'a jamais cessé de me soutenir et me faire rire quand le moral était au plus bas.

Enfin, je remercie les deux personnes les plus chers à mon cœur, mes parents Habib Ghliiss et Souad Ben Mohamed. C'est grâce à vous et à vos sacrifices que ce travail a pu voir le jour. Alors merci d'avoir toujours été là, merci pour votre éternel soutien...♥

Table des matières

Résumé	5
Abstract	7
Remerciements	8
Table des matières	11

Introduction.....	15
-------------------	----

Chapitre 1: L'émotion, cet insaisissable objet de recherche : réajustement épistémique et cadrage théorique..... 23

1. 1. Une situation épistémologique « chaotique »	25
1. 1. 1. Émotion et désir épistémologique contraint.....	26
1. 1. 2. Du côté du savoir populaire.....	28
1. 1. 3. Contribution des études psychologiques	30
1. 1. 4. Épistémologies critiques et approches sociologiques.....	34
1. 1. 5. Synthèse : De l'émotion au singulier aux émotions plurielles.....	40
1. 2. L'émotion dans les sciences du langage : approches, méthodes et typologies.....	43
1. 2. 1. Les émotions dans les prémisses de recherches linguistiques : objet de recherche controversé	44
1. 2. 2. Niveaux d'observabilité des émotions en sciences du langage	46
1. 2. 2. 1. L'émotion dite	51
1. 2. 2. 2. L'émotion montrée	53
1. 2. 2. 3. L'émotion étayée	54
1. 2. 3. Typologies des émotions dans le discours.....	55
1. 2. 4. Synthèse : Se positionner dans le champ.....	58
1. 3. Cadrage terminologique : émotion, sentiment et affect.....	59
1. 3. 1. Cacophonie des mots de l'affect.....	60
1. 3. 2. Taxinomie du lexique des émotions	62
1. 3. 3. Terminologies et notions mobilisées.....	65
1. 4. Émotion(s) du chercheur ou la chercheuse comme appui scientifique	67
1. 4. 1. Le postulat empathique selon Jacques Cosnier (1994)	68
1. 4. 2. Du côté de l'« expérience » Antoine Auchlin (1995).....	69
1. 4. 3. La notion de « compétence émotionnelle » de Christian Plantin (2011)	70
1. 4. 4. Synthèse : l'observation subjective des émotions	71
1. 5. Synthèse du chapitre.....	72

CHAPITRE 2: La dynamique socio-affective des espaces numériques mobiles : modèles et niveaux d'analyse..... 75

2. 1. Les émotions numériques : état des lieux.....	78
2. 1. 1. Le « web affectif » (Alloing et Pierre 2017) comme appareil théorique pour analyser des affects numériques	79
2. 1. 2. Modèle d'analyse.....	81
2. 1. 2. 1. La méthode des strates.....	81

2. 1. 2. 2.	La « grammatisation » numérique des émotions.....	83
2. 1. 2. 3.	La « circulation expressive » comme strate d'observation	87
2. 2.	La culture mobile : une iconisation de la communication ?.....	88
2. 2. 1.	La technologie mobile : vers une reconfiguration des rapports au monde	88
2. 2. 2.	La culture mobile et l'avènement du numérique	91
2. 2. 3.	Le mobtexte (Allard 2018), une textualité typique de la culture mobile ?	92
2. 3.	Saisir les émotions par le prisme de la technologie discursive	94
2. 3. 1.	Vers une approche écologique des interactions numériques	96
2. 3. 2.	Les affordances numériques, levier de la dynamique affective	99
2. 3. 3.	WhatsApp : lieu d'expression affective et de <i>care</i>	100
2. 3. 3. 1.	Un point sur une utilisation exponentielle de l'appli.....	101
2. 3. 3. 2.	WhatsApp comme levier du maintien social.....	103
2. 4.	Synthèse du chapitre	106

CHAPITRE 3: WhatsApp : propositions méthodologiques pour une approche de corpus de messagerie mobile

3. 1.	Contextualisation de la recherche sur les messageries mobiles	110
3. 1. 1.	Projet 88milSMS : stage de recherche et début de travail de thèse	111
3. 1. 2.	Réflexivité et évolution du corpus de thèse	116
3. 2.	Présentation de l'application mobile WhatsApp.....	119
3. 2. 1.	WhatsApp, un espace aux ressources interactionnelles multiples.....	120
3. 2. 2.	Penser le corpus linguistique au l'aune de l'écosystème numérique.....	124
3. 2. 3.	Typologie des « milieux numériques » de corpus WhatsApp.....	127
3. 2. 3. 1.	Corpus en milieu numérique naturel.....	127
3. 2. 3. 2.	Corpus en milieu numérique archivé.....	129
3. 2. 3. 3.	Corpus en milieu numérique reconfiguré.....	130
3. 3.	Méthodologie de constitution du corpus WhatsApp.....	133
3. 3. 1.	La collecte des données : l'annonce.....	133
3. 3. 2.	Récupération des données	134
3. 3. 3.	Présentation du corpus : catégorisation, quantification et référencement.....	135
3. 3. 3. 1.	Catégorisation : hétérogénéité des données	136
3. 3. 3. 2.	Référencement.....	138
3. 3. 3. 3.	Quantification des données	140
3. 3. 4.	Ethique de la recherche sur les données privées.....	142
3. 3. 4. 1.	Statut juridique des échanges WhatsApp	143
3. 3. 4. 2.	Ethique du discours numérique à caractère personnel	144
3. 3. 4. 3.	Le consentement.....	145
3. 3. 4. 4.	Traitement des données privées : de l'anonymisation à la suppression.....	147
3. 3. 5.	Restitution des observables technolangagiers.....	148
3. 4.	Synthèse du chapitre	151

CHAPITRE 4: Organisation relationnelle WhatsApp : une approche sémio-discursive de l'espace de messagerie mobile

4. 1.	Penser la restitution de l'environnement numérique comme trajectoire interprétative des données.....	154
4. 2.	Ressources sémiotiques de l'interface WhatsApp	158
4. 2. 1.	Ressources sémiotiques primaires	159
4. 2. 1. 1.	Signes relevant de l'identité numérique	161
4. 2. 1. 2.	Signes relevant des affordances mobiles	164
4. 2. 2.	Les ressources sémiotiques secondaires	165
4. 3.	Quelques incidences sémio-discursives	170

4. 3. 1.	Tour de parole visuellement fragmenté	170
4. 3. 2.	Une séquentialité explosée des échanges.....	174
4. 3. 3.	Des échanges plurisémiotiques	176
4. 3. 4.	Synthèse	178
4. 4.	Dynamique techno-langagière de groupe WhatsApp.....	179
4. 4. 1.	Saisir les icônes, construire un espace de discours	180
4. 4. 2.	De l'invitation au groupe à l'invitation à interagir	183
4. 4. 3.	« J'suis la patronne » activité métadiscursive des groupes	185
4. 5.	Des signes aux actions : quelles pratiques affectives peut-on observer sur WhatsApp ?	187
4. 6.	Synthèse	189

CHAPITRE 5: Les émoticônes *LOL* et *MDR* : dynamique discursive d'une rétroaction affective

5. 1.	<i>LOL</i> et <i>MDR</i> : un point sur les mots-rire numériques	194
5. 1. 1.	Genèse d'un sociolecte du rire.....	194
5. 1. 2.	Les <i>lol</i> et <i>mdr</i> , entre savoir scientifique et sens commun	196
5. 2.	Des petits mots aux émoticônes : l'impossible catégorisation de <i>LOL</i> et <i>MDR</i>	199
5. 2. 1.	Des émoticônes et émoticônes : ressources sémio-verbales des émotions.....	199
5. 2. 2.	« Les petits mots » en linguistique : Hétérogénéité formelle et typologies potentielles.....	201
5. 2. 3.	« L'émoticône » : d'un néologisme vers une catégorie d'analyse ?.....	204
5. 3.	Méthodologie d'analyse : sous-corpus d'émoticônes.....	206
5. 3. 1.	Approches mobilisées – cadre d'analyse	206
5. 3. 2.	Recensement – biais de corpus	207
5. 4.	Les émoticônes numériques : ressources intersubjectives de la communication des affects ?	209
5. 4. 1.	De l'indexation du geste du rire à la contagion émotionnelle.....	209
5. 4. 2.	Synthèse : propriétés linguistiques des émoticônes <i>lol</i> et <i>mdr</i>	220
5. 4. 2. 1.	Aspect déictique	220
5. 4. 2. 2.	Caractère métadiscursif.....	222
5. 5.	Les émoticônes <i>LOL</i> et <i>MDR</i> : des mots-rire au « bonheur conversationnel »	222
5. 5. 1.	Les émoticônes comme <i>softener</i>	223
5. 5. 2.	Les émoticônes comme synchronisateurs empathiques.....	230
5. 5. 3.	Vers le « bonheur conversationnel » ? (Auchlin 1991).....	234
5. 6.	Synthèse	236

CHAPITRE 6: Les photodiscours : d'une affordance mobile à une performative affective

6. 1.	La photo mobile : évolution et contexte d'usage(s).....	240
6. 1. 1.	De la photo mobile aux applications de messageries visuelles.....	241
6. 1. 3.	De « l'image conversationnelle » à « l'iconisation du discours » : un point sur des notions disciplinairement situées.....	247
6. 2.	Les pratiques photographiques sur WhatsApp	248
6. 2. 1.	WhatsApp : outil pratique de transmission de photo(s).....	249
6. 2. 2.	La conversation à propos des photos.....	256
6. 2. 3.	La photodiscours ou la conversation avec des photos	258
6. 2. 3. 1.	La photodiscours : proposition pour une catégorie descriptive	259
6. 2. 3. 2.	Point méthodologique et éthique de la donnée photographique	260
6. 3.	Vers une typologie des pratiques interactionnelles des photodiscours	261

6. 3. 1. Photo déictique.....	261
6. 3. 2. La photo-souvenir, un embrayeur intersubjectif ?	270
6. 3. 3. De la capture photographique à la capture écranique : le « screenshot » comme modalité énonciative.....	274
6. 3. 4. La phototexte : voir pour lire.....	279
6. 4. Synthèse du chapitre	284
Conclusion.....	286
Table des illustrations	290
Table des tableaux	291
Table des annexes	292
Bibliographie.....	294

Introduction

Au commencement, il y eut l'intuition ...

C'est cette « intuition fine » - comme la nomme Antoine Auchlin- et qui constitue le « point de départ à la description des faits discursifs » (1991 :104) qui m'a d'abord été insufflée pour l'étude des émotions à travers les messageries mobiles. Tout commença avec ce stage de recherche dans le cadre du projet sud4science¹ à Montpellier en 2013, où mon travail consistait à la lecture et l'anonymisation d'un grand corpus de SMS (88milSMS²), c'est du moins ce que la description de mon stage indiquait. Mais d'un point de vue expérientiel et subjectif, mon travail était de faire défiler pendant des heures des bribes de conversations entre personnes inconnues, de lire leurs anecdotes écrites dans la salle d'attente chez le médecin et d'observer leurs rituels phatiques allant d'un souhait d'anniversaire aux petits SMS où l'on dit à l'autre ce que l'on pense de lui. C'est

¹ <http://sud4science.org>, consulté le 18/09/2020.

² <http://88milSMS.huma-num.fr>, consulté le 18/09/2020.

ainsi que j'ai découvert que les messageries mobiles constituaient finalement un terreau fertile d'expression émotionnelle où les affects se tissent et se disent dans un petit affiché au bout de l'écran. Rapidement, je réalisai que la question des émotions est loin d'être une problématique lisse et accessible. Car finalement, qu'est-ce qu'une émotion ? Est-ce la grande déclaration de la passion amoureuse ou le petit plaisir de recevoir un petit mot d'une personne chère ? Une colère froide qui réduit les mots en silence ou la rage qui nous fait vociférer ?

La problématique des émotions offre un terrain de recherche dynamique. Elle invite à activer tous les sentiers disciplinaires qui la croisent et la nourrissent. Choisir les émotions comme thématique de recherche revient à accepter que l'interdisciplinarité est l'un des pivots de la réflexion. Par ailleurs, les émotions sont non seulement au cœur de nombreuses interrogations scientifiques, elles sont également au cœur de la vie quotidienne. Tirez le fil des émotions et vous vous retrouverez face à un héritage riche et protéiformes de savoirs : anciens et récents, académiques et profanes, mais avant tout, sensibles et expérientiels. La problématique des émotions pose des défis à bien des égards à la communauté scientifique. Le parti pris dans ce travail est d'accepter le caractère foncièrement pluriel et interdisciplinaire des émotions et d'envisager les savoirs académiques et les savoirs *folks* (ou profanes) comme deux sources complémentaires de connaissance.

Une autre question, cruciale à mon sens, s'invite dans cette réflexion. Elle est d'ordre épistémologique et concerne la part subjective dans le processus interprétatif des émotions. En effet, l'analyse des émotions exige une mobilisation de sa propre expérience subjective pour identifier mais aussi interpréter les manifestations des émotions. Ainsi, loin d'écarter mes émotions, je choisis au contraire de m'en servir comme appuis cognitifs. On peut même « concevoir l'expérience émotionnelle comme une partie intégrante de l'interprétation, ou, plus exactement, du processus interprétatif- ce qui demande d'élargir la notion d'interprétation à ses dimensions sensibles, temporelles et expérientielles » (Auchlin, 1991 :105). Ainsi, parallèlement à la compétence discursive essentielle à toute analyse linguistique, je revendique ici la « compétence émotionnelle » (Plantin 2011) comme prérequis à toute recherche portant sur les émotions. Ce n'est qu'en puisant dans son expérience ordinaire des émotions et sa propre sensibilité au monde, que l'on discerne la manifestation des émotions, notamment dans le discours.

« [...]les émotions sont à la fois dans le langage partout, et nulle part. »

Cette affirmation de Catherine Kerbrat-Orecchioni (2000 :57) reste d'actualité vingt-ans après. Il est en effet difficile d'aborder les émotions en langue ou en discours. Mais mon intérêt ne porte pas tant sur les émotions en tant que ressentis que sur leurs matérialisations en signes (linguistiques ou iconiques), leur circulation en discours numérique et leurs effets intersubjectifs. Or, c'est là où culmine toute la difficulté de cette problématique : quel mot, quelle tournure syntaxique, quel type d'énoncé sont plus à même de signifier les affects ? Comment peut-on analyser l'expression des affects dans des interactions par messagerie mobile ? Comment confirmer cette intuition et examiner les émotions dans le discours en interaction (Kerbrat-Orecchioni 2005). De Charles Bally (1913[1977]) à Catherine Kerbrat-Orecchioni (2000), sans oublier bien sûr Christian Plantin (2011) ou encore plus récemment Raphael Micheli (2014), tous les linguistes ont souligné cette délicate question qu'est l'observabilité des émotions en discours. Dans son ouvrage *Les émotions dans le discours*, Raphael Micheli (2014) précise que « méthodologiquement parlant, [il est essentiel] de ne jamais perdre de vue cette question de l'observabilité des émotions et de mener [...] un travail de réflexion sur les marques langagières à travers lesquelles celles-ci sont potentiellement repérables. ». Il propose ainsi de parler plutôt de « modes de sémiotisation des émotions » car les émotions sont « corrélées avec des observables aussi nombreux qu'hétérogènes sur le plan langagier » (Micheli 2013 : en ligne). Mon travail portera un focus sur les modes de sémiotisation des émotions en contexte numérique. Parmi le large panel des ressources sémiotiques, il examinera deux formes différentes : l'une, de nature lexicale et qui renvoie à la catégorie des émotimots, l'autre est de nature iconographique et que je désigne sous le nom de photodiscours.

Agencer les cadres théoriques pour appréhender les interactions numériques.

Cette thèse porte sur les interactions par application mobiles WhatsApp. Mon terrain de recherche concerne les productions discursives à la croisée de la culture numérique (Casilli 2009 et Cardon 2019) et la culture mobile (Allard 2009). C'est

pourquoi j'associe dans l'étude différents cadres théoriques. Ces cadres sont issus principalement du champ des sciences du langage comme l'analyse conversationnelle telle qu'elle est travaillée par Veronique Traverso (1999), les contributions de Lorenza Mondada (2008) à la linguistique interactionnelle, les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni autour de l'analyse du discours en interactions (2005), et enfin les propositions théoriques de Marie-Anne Paveau autour de l'analyse du discours numérique (2017).

Travailler sur le numérique nécessite aussi un outillage théorique qui permette de penser la complexité de l'écosystème numérique et c'est la raison pour laquelle je m'appuie également sur les travaux en sciences de l'information et la communication (désormais SIC). Certains linguistes ont déjà vu la nécessité d'intégrer à leur analyse les sciences de l'information et de la communication. Dans un article paru en 2017 autour des pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique, Christine Develotte et Marie-Anne Paveau affirment que « les sciences de l'information et de la communication [...] offrent aux SDL de riches apports pour l'analyse des productions langagières et discursives natives d'internet. » (2017 : en ligne). Les SIC ont largement exploré le champ des outils connectés et développent, depuis quelques années, des travaux autour des thématiques comme les technologies d'information et la communication (TIC) (Proulx 2005 ; Liénard et Zlitni 2011 ; Zlitni et Liénard, 2015) ou encore les dispositifs de médiation (Merzeau 2008 et 2012). Pour ma part, je m'intéresserai en particulier aux propositions théoriques autour des écosystèmes d'écriture numérique tels que les envisagent Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier (1999 et 2005). Cette approche a su renouveler les apports de la sémiotique pour les conjuguer avec les spécificités des espaces numériques (Georges 2009 ; Julliard 2015).

S'inscrivant dans une épistémologie postdualiste du discours numérique (Paveau 2017), ce travail appréhende le téléphone mobile non pas comme un simple médium, mais plutôt comme une « technologie de soi » (pour reprendre l'expression de Laurence Allard (2009) en référence au « technique de soi »³ de Michel Foucault (2011)). Il prend

³ Michel Foucault désigne les « techniques de soi » comme étant des « procédures, comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer d'un certain nombre de fins, et ceci grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi et de connaissance de soi par soi » (1989 : 134)

en compte la reconfiguration subjective et relationnelle propulsée par la technologie numérique et les applications mobiles. Les interfaces numériques ne sont pas de simples espaces vierges, elles sont au contraire de véritables environnements signifiants (Jeanneret et Souchier 2009), elles guident, orientent et anticipent les comportements communicationnels. Les interactions par messagerie mobile sont ainsi co-élaborées entre des sujets parlants et des espaces numériques signifiants.

Ainsi, à la suite de Laurence Allard (2009) et de Laura Guérin (2019) qui montrent chacune à son tour, et auprès de publics différents, que le portable est pensé comme un véritable « chez-soi », cette thèse propose d'examiner les espaces interactionnels WhatsApp comme des espaces de rencontre et de sociabilité (Ghliss et Jahjah 2019). Appréhendés sous cet angle, les espaces de discussion WhatsApp s'avèrent être des lieux d'expression émotionnelle en différé. Les sujets parlant se rendent sur leur fil de discussion afin de partager une anecdote, avoir l'avis d'un proche, avoir des nouvelles, ou tout simplement tisser des liens. L'interface numérique assure le co-pilotage interactionnel et les oriente grâce à ses multiples affordances (chapitre 4).

Réflexion méthodologique autour du corpus numérique

En raison de son terrain, mon travail interroge la question du corpus qui se trouve renouvelée avec l'écosystème numérique. Si la difficulté de clôture de corpus a souvent été pointée par les linguistes (Mayaffre 2002, Moirand 2004), « elle prend une dimension toute particulière lors de recueil de données numériques », affirme Noémie Marignier (2016). Dans ce travail je souhaite ouvrir une discussion sur les différents modes de constitution de corpus en examinant les aspects techniques et éthiques relatifs à chaque mode. Par ailleurs, un corpus numérique interroge non seulement nos modes de constitution de corpus mais aussi la nature de nos observables et les limites de nos compétences. J'engage donc ici une réflexion autour des différents lieux numériques de WhatsApp à partir d'une typologie qui met au jour les lieux : naturel (avec des captures d'écran), archivé (sous forme de texte) et reconfiguré (données archivées mais affichées).

Ce travail s'inscrit dans une approche qualitative du discours. Il s'appuie de ce fait sur un « petit corpus » (Danino 2018) présentant un échantillon issu de discussions entre

quinze locuteurs et locutrices différentes. Ce sont des interactions authentiques et non provoquées⁴. Je conçois la constitution du corpus comme le résultat d'un processus méthodologique bien structuré. Elle obéit à un protocole rigoureux allant de la collecte des données à la présentation du corpus en passant par les questions éthiques (anonymisation) et juridiques (consentement) liées aux interactions par messageries mobiles. Et parce qu'elles relèvent des productions expressives, les interactions WhatsApp, « suppose[ent] de réaliser des mises en scène composites et des agencements de signes visuels et textuels. » (Allard 2017). C'est pourquoi il est intéressant de relever à l'analyse des observables textuels mais aussi iconographiques.

Ce travail cherche à comprendre la dynamique de l'expression et le partage des émotions dans les interactions WhatsApp. Il analyse la mobilisation de particules linguistiques appelées « émotimots » comme *lol* et *mdr* et qui sont censées véhiculer des affects. Mais il examine la production photographique comme support de création de contenu affectif.

L'inscription discursive des émotions : émotimots et photodiscours

Mon hypothèse est que, dans l'analyse des émotions en interaction, les observables ne sont pas figés et statiques mais qu'au contraire, ils s'inscrivent dans une dynamique discursive au travers de laquelle ils vont assurer une charge affective. En d'autres termes, tout mot, toute expression et tout signe est susceptible d'exprimer des émotions. L'enjeu est d'examiner comment le sens d'une unité sémiotique donnée s'échelonne d'un simple fonctionnement interactionnel à une intense expression émotive. Il s'agit aussi d'étudier comment le sens affectif d'une unité se trouve tantôt activé, tantôt désactivé au gré des locuteurs et locutrices qui l'investissent au sein d'une interaction. À partir de ce postulat, j'ai choisi deux phénomènes langagiers comme observables d'analyse : les émotimots et les photodiscours. Tous les deux désignent des catégories descriptives rendant compte de la complexité sémiotique et linguistiques de l'environnement numérique.

⁴ C'est-à-dire qu'elles n'ont pas été fabriquées ou initiées à ma demande.

Le terme *émotimots* est un néologisme que j'emprunte à Didier Bottineau (2013) et qui se compose de « émoti- » pour émotion et de « mot ». Pour ce travail, j'ai choisi de traiter deux émotimots en particulier, à savoir *lol* et *mdr*. Ces derniers relèvent d'un néologisme par les siglaisons-acronymes : *lol* en anglais néologisme par emprunt et *mdr* est son homologique en langue française. Initialement inventés en tant que particules censées encoder le rire, l'analyse de corpus montre qu'ils assurent des fonctions bien plus larges et que « leur sémantique ne réside pas tant dans la classe d'émotion qu'ils encodent que dans l'effet émotionnel qu'ils produisent sur la scène interactive au moment de leur survenance » (Bottineau, 2013 : en ligne).

Les photodiscours sont une catégorie descriptive que je propose pour désigner les photos mobiles investies au sein de l'interaction numérique. Il s'agit d'observer comment la photographie au même titre qu'un énoncé verbal participe à l'élaboration du sens. Le choix des photodiscours s'est imposé par la nature plurisémiotique de l'environnement numérique où l'on assiste à une modification voire une conversion des modalités du discours : « cette conversion numérique va au-delà de l'ajout d'émoticônes ou de l'emploi d'un lexique néologique : c'est la sémiologie fondamentale du langage qui se transforme, quittant sa pureté verbale pour se composer avec d'autres sémiologies, et particulièrement l'image. » (Paveau, 2019 : en ligne). Je les conçois comme des catégories descriptives qui rendent compte de la dynamique de sens qui peut se manifester à travers leur mobilisation. Ce sont des phénomènes langagiers susceptibles d'assurer des rôles phatiques.

Si les émotimots et les photodiscours incarnent deux types différents de ressources sémiotiques, au final, ils ne sont que deux pôles d'un même continuum des signes mobilisés pour exprimer de l'affect. En effet, dans l'espace numérique, les locuteurs et locutrices renouvellent et réinventent en continu les signes. Ces derniers finissent par transgresser leur rôle premier pour assurer d'autres fonctions interactionnelles. L'examen des émotimots et des photodiscours met au jour la dynamique sous-jacente aux formes technodiscursives qui circulent en ligne et qui sont assurées parallèlement par les sujets parlants et les interfaces numériques.

Composition de la thèse

Pour présenter ces résultats et retranscrire au mieux le fil de ma réflexion, j'ai choisi de segmenter ce travail en six chapitres avec une synthèse à la fin de chacun d'entre eux pour faciliter la lecture du manuscrit. Le premier chapitre présente le cadrage théorique et épistémologique relatif à la thématique des émotions. Il propose une discussion des différents positionnements effectués pour appréhender le sujet. Le second chapitre observe la thématique des émotions en lien avec le terrain de recherche de l'écosystème numérique. En mobilisant le « modèle des strates » du *web affectif* (Alloing et Pierre, 2017), je situe la recherche à un niveau précis d'approche autour du numérique. Le troisième chapitre propose une réflexion d'ordre méthodologique autour du corpus WhatsApp. Ce chapitre revient sur les étapes de constitution du corpus, le protocole adopté, mais aussi les défis éthiques auxquels j'ai été confronté. Le quatrième chapitre explore l'interface numérique de WhatsApp d'un point de vue sémiotique. Il identifie par la suite les phénomènes singuliers dus à l'incidence de l'environnement numérique sur l'élaboration des interactions. Le cinquième chapitre présente, quant à lui, les analyses relatives aux émoticônes *LOL* et *MDR*. À partir d'extraits de corpus, il met au jour les différents effets de sens que peuvent jouer ces particules, d'un encodage du geste du rire à un simple régulateur interactionnel. Le sixième et dernier chapitre présente des analyses des extraits relevant des photosdiscours. L'idée est de montrer que la capture photographique, loin d'être une simple réponse à une affordance technique, peut être investie comme une modalité d'expression affective.

Chapitre 1

L'émotion, cet insaisissable objet de recherche : réajustement épistémique et cadrage théorique

« Tout le monde sait ce qu'est une émotion jusqu'à ce que vous lui demandiez de la définir »

Beverly Fehr et James Russell (1984 : 464)

Ce chapitre propose de questionner l'émotion en tant que paradigme scientifique mais aussi en tant qu'expérience subjective inhérente à la condition humaine. Il propose par la suite une lecture des travaux autour de l'articulation langage et émotion, en soulignant les différents positionnements théoriques investis. Le chapitre est construit en quatre parties. La première (1.1) présente la situation épistémologique de l'objet de recherche *émotion* qui ne manque pas de clivages. Je propose donc une approche à double articulation alliant connaissances scientifiques et savoir critique pour épouser au mieux la complexité du concept *émotion* mais aussi souligner le caractère foncièrement situé de ce concept. L'idée est de souligner l'impossibilité d'objectiver et de neutraliser l'émotion en concept et de la nécessité de passer de l'émotion aux émotions.

La deuxième partie (1.2) propose une discussion sur la place des émotions dans les sciences du langage. Elle dresse un état des lieux de la recherche autour du rapport entre langage et émotions. La lecture des travaux se fait d'un niveau micro qui porte un intérêt particulier sur les prédicats de l'émotion vers un niveau plus macro autour des approches discursive et interactionnelle. L'objectif est de comprendre comment les affects ont été appréhendés dans les réflexions linguistiques depuis leur oubli saussurien (Kerbrat-Orecchioni, 2000) jusqu'à leur réhabilitation dans de nombreuses approches linguistiques (sémantique, lexicale, etc.) Ce panorama des travaux sur l'articulation émotion et langage est présenté à partir d'une typologie proposée par Catherine Kerbrat-Orecchioni (2010b) et poursuivie par Raphaël Micheli (2013).

Je m'arrête par la suite (1.3) sur un cadrage terminologique en présentant une taxonomie des mots de l'affect. Il est en effet assez important de souligner la variété du lexique qui recouvre le champ de l'affect. Entre sentiment, émotions, passion et humeur, les mots de l'affect s'entrecroisent, se multiplient et se diversifient sans pour autant renvoyer au même signifié. Je précise toutefois je mobilise ces termes dans un sens couvrant. Ce sens sera par la suite précisé en convoquant l'analyse sémique proposée par Christian Plantin (2011). Cette partie saura fixer et réajuster la terminologie qui sera mobilisée tout au long de cette étude.

Enfin, je m'attarde (en 1.4) sur la perception subjective des émotions qui fait leur réalité première. À partir des notions comme *postulat empathique* de Jacques Cosnier (1994), d'*expérientiation* d'Antoine Auchlin (1995) et enfin *compétence émotionnelle* de Christian Plantin (2011), je tente de répondre à la question centrale de l'introspection et

l'hypothèse selon laquelle l'analyse des affects ne peut être possible qu'en puisant dans sa propre expérience subjective. En effet, même objectivée par l'analyse scientifique, ce qui n'est jamais vraiment le cas, notre conception des émotions est saturée par notre propre ressenti des émotions.

1. 1. Une situation épistémologique « chaotique »

Le premier défi qui se présente lors d'un travail de recherche notamment en sciences humaines et sociales (désormais SHS), est un défi notionnel où l'on se doit de fixer les concepts et les terminologies avec lesquelles on tissera le cheminement de sa réflexion. La tâche peut parfois sembler aisée pour les notions qui jouissent d'un certain consensus, mais elle s'avère être compliquée quand les notions abordées manquent de stabilité. Il en est ainsi de l'émotion, objet qui suscite de nombreuses recherches sans pour autant se laisser circonscrire et pour lequel il n'existe pas de définition stabilisée. Dans son ouvrage *Psychologie des sentiments et émotions*, Jacques Cosnier affirme que les émotions renvoient à une « situation épistémologique quelque peu chaotique » (2015[1994] :14). Ce « chaos » épistémologique s'explique par l'appartenance plurielle des émotions qui s'inscrivent comme des expériences quotidiennes ordinaires et appartiennent de ce fait au savoir populaire. Mais elles sont aussi des objets de recherches scientifiques de différentes disciplines.

D'une manière plus générale, penser l'émotion revient à penser la nature humaine. À défaut, de saisir l'insaisissable, on tente de l'esquisser et l'effleurer par tous les moyens possibles. D'ailleurs, au fond, il est assez absurde de dire travailler sur « l'émotion » car en réalité on ne peut étudier l'émotion en tant que telle, on ne fait que la suivre de loin, à travers ses traces, ses manifestations et ses mises en spectacle.

Les manifestations de l'émotion sont multiples. Tout d'abord, elles se manifestent au niveau endocrinien par la présence des neurotransmetteurs comme l'adrénaline pour la peur ou la colère, et la dopamine ou la sérotonine pour la joie. Ensuite, Au niveau physiologique, elles se décèlent par l'accélération du rythme cardiaque et de la respiration. Elles se traduisent enfin au niveau comportemental, dans un continuum entre évitement ou rapprochement. C'est la raison pour laquelle il me semble primordial de

distinguer les émotions de l'émotion. En effet, les émotions sont plurielles mais dès lors que l'on veut la singulariser, et donc la conceptualiser, l'émotion semble insaisissable.

1. 1. 1. Émotion et désir épistémologique contraint

S'engager dans un travail de recherche sur les émotions c'est faire inévitablement l'expérience d'un ensemble de défis épistémologiques. J'identifie principalement deux sources de difficultés : le caractère éminemment interdisciplinaire de l'émotion et l'impossible objectivation d'une telle notion. La première implique d'aller explorer d'autres sentiers disciplinaires que les siens, la seconde appelle à prendre en compte son expérience et sa perception subjective comme un appui cognitif principal dans l'étude des émotions. Dans cette partie j'essaie de décrire la situation épistémologique dans laquelle se trouve toute recherche sur les émotions. À travers cette description, l'idée est de souligner les impasses théoriques mais aussi les angles morts dans le champ des affects. L'état des lieux étant effectué, ce travail pourra se situer dans le champ.

En 1981, les neuropsychologues Paul et Anne Kleinginna ont recensé plus de 92 définitions de l'émotion en les répartissant en plus de onze catégories. Ils ont conclu qu'il y a peu de points communs entre les définitions trouvées et que la plupart d'entre elles sont trop vagues voire imprécises. Ce constat est loin d'être singulier autour des travaux sur les émotions. Ainsi, dans un ouvrage collectif sous édité sous la direction de Nathalie Blanc en 2006, cette dernière affirme que les auteurs et autrices qui abordent les émotions consacrent systématiquement une partie de leurs introductions à déplorer l'absence d'une définition précise faisant l'objet d'un consensus sur le concept d'émotion :

Le premier problème du côté de l'émotion est celui de sa définition. À notre connaissance, très peu d'ouvrages consacrés à l'émotion échappent à ce problème. On peut même dire que, dans la majorité de leurs introductions, les auteurs déplorent systématiquement la résistance qu'offre ce concept à tout essai de définition consensuelle. (Blanc, 2006 : 21)

Ainsi, l'absence d'une définition consensuelle a fait émerger de nombreuses tentatives de stabilisation afin de circonscrire le concept d'émotion dans un cadre

intelligible et opératoire pour toutes les disciplines. Or, comme le précise Jacques Cosnier (2015[1994]), cette tentative a eu l'effet inverse puisqu'on se trouve à l'heure actuelle avec des définitions contradictoires voire auto-contradictaires :

Les scientifiques eux-mêmes tiennent à leur sujet [les émotions] des discours qui peuvent paraître contradictoires, parfois auto-contradictaires, comme si, dans ce domaine, chacun était libre de sécréter son propre savoir et de redéfinir termes et concepts.
(Cosnier, 2015[1994] :10)

La multiplicité des définitions et l'abondance de la littérature autour de l'émotion a contribué à rendre encore plus confus et insaisissable le concept. La neuroscientifique Catherine Belzung, qui s'est elle aussi heurtée à cet obstacle de la pluralité des travaux, conclue qu'« il existe plus d'une centaine de définitions différentes du mot émotion et le seul point sur lequel tout le monde s'accorde c'est que le concept est difficile... à définir » (2007 :14).

Et parce qu'il est impossible de trouver une acception commune de l'émotion, et parce que cette dernière semble résister à toute tentative de définition conceptuelle, le chercheur ou la chercheuse se trouvent donc contraints de tempérer leur « désir épistémologique » (Paveau, 2012b) devant une infinité de travaux sur les affects, voire de changer de méthode et de cesser de chercher une définition. En effet, reproduire le même cheminement, en cherchant une définition stable, se heurter à une multiplicité de définitions et déplorer une situation épistémologique chaotique, n'a jamais fait avancer la conceptualisation de l'émotion. Se montrer critique à cette méthode permet d'une part d'accepter le caractère ambigu de l'émotion en évitant de la neutraliser, et d'autre part, invite à chercher de nouvelles approches pour l'appréhender.

Le véritable défi n'est plus de chercher à stabiliser l'émotion mais plutôt de l'appréhender dans sa complexité. En effet, en dépit de l'instabilité des définitions, l'objet émotion ne cesse d'être interrogé, il est au cœur de différents travaux et d'une recherche interdisciplinaire. Cette interdisciplinarité doit fonctionner ici comme pôle structurant du travail de recherche. En outre, l'émotion a cette particularité d'être un objet bien connu de toutes et tous dans la mesure où chacun sait ce qu'est une émotion et en fait quotidiennement l'expérience. L'idée est de saisir l'objet émotion à travers le savoir scientifique mais aussi les connaissances dites *profanes*. Loin de s'opposer (D'Arripe et

Routier, 2013), ces deux types de savoirs se complètent et s'interagissent pour une meilleure compréhension du concept d'émotion. Les émotions seront ainsi interrogées aussi bien par le sens commun que par le savoir académique.

Le sens commun se penchera sur les expressions populaires, les productions culturelles, et les faits divers relatifs aux émotions. Le sens académique ciblera quant à lui deux disciplines : la psychologie et la sociologie,⁵ qui ont considérablement contribué à la compréhension actuelle de l'objet de recherche émotion. La psychologie, car elle a longtemps tenté de comprendre le mécanisme des émotions en posant le débat autour du corps et de l'expérience subjective. La démarche de la sociologie et notamment les épistémologies critiques diffèrent de la psychologie car en prenant en compte le caractère situé de l'émotion, ces travaux ont su mettre à jour la dimension sociale des affects, en affirmant que, loin d'être des états individuels, les émotions se construisent, circulent et s'affichent à travers des contextes culturels situés (Ahmed, 2004). La prise en compte de l'émotion par le sens commun ainsi que par ces deux sauts disciplinaires me servent d'aiguilleurs de réflexion et de grilles de lecture à travers lesquelles il me sera plus facile de l'interroger par le prisme de la linguistique.

1. 1. 2. Du côté du savoir populaire

Si l'on se tient à l'usage populaire⁶ de la langue française, le paradigme d'émotion renvoie à une acception bien précise, celle d'une réaction face à un événement. Une simple recherche sur le web du mot *émotion* nous donne accès à des centaines de pages de presse associant le mot à un incident marquant et surtout émouvant. En tapant « émotion » sur les pages d'actualité sur Google, on trouve par exemple les titres suivants : « Pont effondré près de Toulouse: l'émotion des voisins des deux victimes »,⁷

⁵ Les contributions d'autres disciplines comme l'anthropologie ou les sciences de l'information et de la communication seront abordées dans le chapitre 2 et ce, en raison de leur lien avec les affects et l'écosystème numérique.

⁶ L'adjectif « populaire » n'a pas de valeur axiologique dans ce contexte, il désigne simplement l'usage du peuple et marque la nuance à l'usage académique

⁷ <https://rnc.bfmtv.com/emission/pont-effondre-pres-de-toulouse-l-emotion-des-voisins-des-deux-victimes-1809377.html>

titre le Figaro, « Vive émotion après l'immolation d'un étudiant précaire à Lyon », titre le libé⁸ « Étudiant immolé: le gouvernement "comprend l'émotion" mais "condamne" les violences »⁹ titre enfin BFM. Le paradigme d'*émotion* tel qu'il est mobilisé dans ces titres correspond plus au sens étymologique¹⁰ qui a donnée aussi le verbe émouvoir, désignant ainsi une réaction, un bouleversement face à un stimulus extérieur.

Mais pour exprimer et communiquer nos émotions dans le langage courant, nous usons du métalangage et des métaphores au détriment du mot même d'émotion. À ce propos, les métaphores corporelles semblent être des ressources inépuisables pour manifester ces états affectifs ; on se réfère à la peur avec « la boule au ventre », à l'absence de la peur avec « avoir les tripes », à l'amour avec « les papillons au ventre », à la colère « avoir le regard noir » ou même avec « un nœud à l'estomac » et enfin au plaisir avec « prendre son pied ». À ce propos, plusieurs linguistes se sont penchés sur la question, on trouve les travaux de Freiderikos Valetopoulos qui a proposé en 2013 une étude sur la dimension corporelle dans la conceptualisation des émotions par le vécu émotionnel.

Autre particularité, la mise en discours des émotions en tant qu'expériences subjectives suit le processus d'auto et allo-attribution. En d'autres termes, on parle aussi bien de ses propres émotions que de celles qu'on identifie -voire qu'on projette- sur autrui. Mais cette mise en discours étant inlassablement dynamique, peut connaître des réappropriations assez originales comme le témoigne l'évènement discursif au festival de Cannes en 2016. À la réception du prix de la *Caméra d'or* pour son premier long métrage *Divines*, la réalisatrice Houda Benyamina prononce un discours de remerciement puis se tourne vers son producteur et lui adresse un remerciement « T'as du clito ! ». Cette dernière phrase a provoqué des réactions assez diverses et pour cause, le détournement de l'expression « avoir les couilles » désignant le courage et donc « ne pas avoir peur » en

⁸ https://www.liberation.fr/france/2019/11/11/vive-emotion-apres-l-immolation-d-un-etudiant-precaire-a-lyon_1762826

⁹ <https://www.bfmtv.com/politique/etudiant-immole-a-lyon-le-gouvernement-comprend-l-emotion-mais-condamne-les-violences-1805093.html>

¹⁰ À l'entrée Émotion dans le TLFi « Bouleversement, secousse, saisissement qui rompent la tranquillité, se manifestent par des modifications physiologiques violentes, parfois explosives ou paralysante » paragraphe B. point 1

« avoir du clito ». Les réactions scandalisées jugeant l'expression inappropriée sont en effet dérangées par cette appropriation féministe d'une expression marquée idéologiquement. En effet, les émotions sont réparties inégalement dans la société où la peur est autorisée à la femme mais non pas à l'homme. La masculinité, appréhendée comme étant une construction sociale, renie l'affichage des émotions comme la peur en autorisant d'autres comme la colère. Je reviendrai à cette distribution genrée des émotions plus tard (voir 1.1.4).

En somme, en langage ordinaire, les dispositions affectives sont souvent exprimées par des métaphores corporelles (Valetopoulos, 2013). Cela nous révèle que nous avons bien conscience de la nature incarnée des émotions et de l'importance du corps dans ces expériences subjectives. Ainsi marquées idéologiquement et culturellement, ces métaphores se trouvent sans cesse bousculées et réinventées. Le métalangage affectif devient par conséquent lieu d'appropriation et de réajustement permanent.

1. 1. 3. Contribution des études psychologiques

En psychologie, de nombreuses écoles ont contribué à la compréhension des émotions, et que l'on peut classer en deux groupes : le premier renvoie aux écoles ayant cherché à analyser la nature et la source des émotions ; le deuxième est relatif aux approches qui avaient pour principal but de chercher la fonction des émotions.

Dans le premier groupe, on trouve tout d'abord les théories dites périphéralistes proposées par William James (2006[1884]) puis les approches cognitivistes par Richard Lazarus (1991). Partant de la même tradition dualiste que celle de la philosophie qui oppose le corps à l'âme ou à l'état psychique, les travaux périphéralistes de William James (2006[1884]), Carl Lange (1885) et Walter Cannon (1927) ont cherché à comprendre si l'origine de l'émotion était somatique ou psychologique. En d'autres termes, l'objectif était de comprendre si la somatisation des éprouvés précède leur conscientisation ou l'inverse. Pour récapituler schématiquement les théories périphéralistes, je propose cette schématisation :

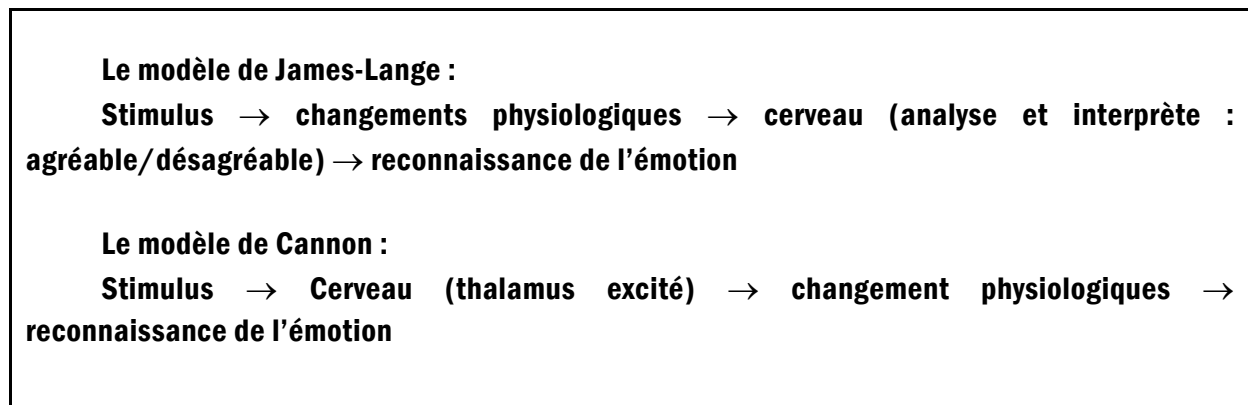


Figure 1 : Schéma comparatif des modèles James-Lange Vs Cannon

Les approches cognitivistes avec les travaux de Magda Arnold (1960) et Richard Lazarus (1991) ont tempéré la conception dualiste de l'émotion. Richard Lazarus (1991) a même développé une théorie des émotions en la divisant en trois dimensions : relationnelle, motivationnelle et cognitive. Sa théorie relationnelle suggère que « l'émotion ne peut pas être comprise en considérant le sujet et l'environnement comme des unités séparées ; une interaction entre l'individu et son environnement induit soit des émotions positives, soit des émotions négatives. » (Alsadhan, 2009 :154)

Le deuxième groupe est celui des théories fonctionnelles qui, comme leur appellation l'indique, ont cherché à comprendre les fonctions des émotions. On notera principalement les approches behavioristes, psycho-évolutionnistes et enfin neuroscientifiques. La théorie béhavoriste a été principalement élaborée en vue de comprendre le comportement de l'individu (d'où le nom behaviorisme ; *behavior* signifie comportement en anglais) tout en cherchant s'il est régi (ou pas) par les émotions. Pour John Watson (1919), considéré comme étant le fondateur de la théorie du behaviorisme, l'émotion serait une sorte de patron héréditaire. S'inspirant des travaux de Pavlov et avec les associations stimulus-réponse, Watson a mis en place un schéma à trois catégories ; il y a chez tout être humain trois « patrons » correspondant à trois états affectifs différents et qui engendrent trois types de comportements : la peur qui provoque tout un système d'évitement, la rage qui entraîne un comportement de combat et enfin l'amour qui tend à s'approcher de l'autre. Dans cette approche psycho-évolutionniste, les travaux de Robert Plutchik (Plutchik & Conte,1997 ; Plutchik, 2002) et son équipe ont synthétisé dans un

complexe (voir figure n°2) les différentes émotions en relation avec les comportements ou sentiments qu'elles peuvent engendrer.

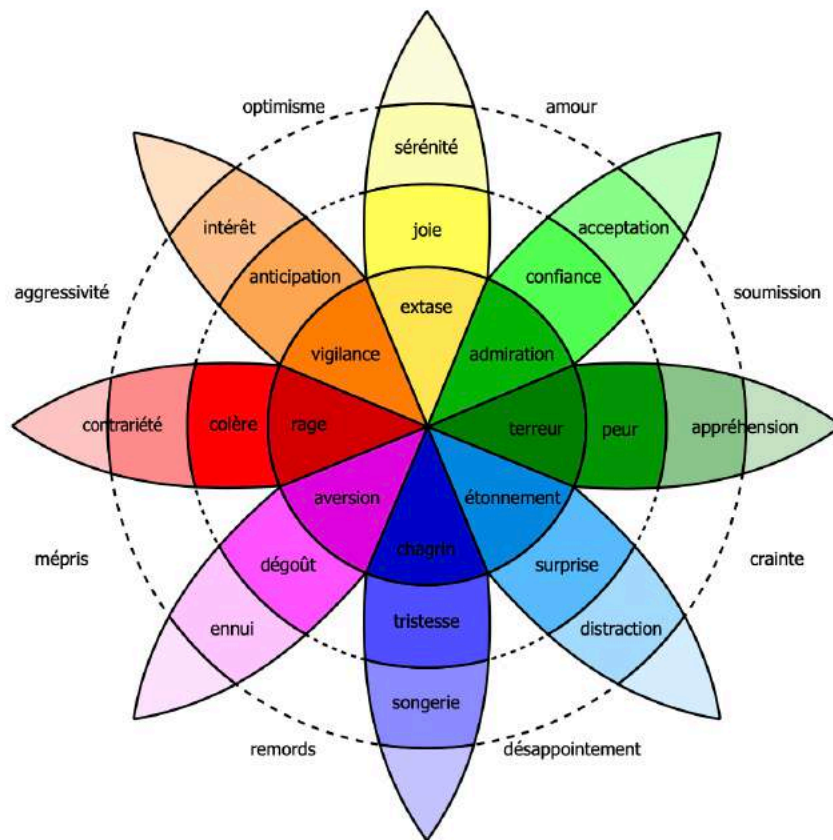


Figure n°2 : Modèle de Circumplex (Plutchik & Conte,1997)

Ce que nous pouvons retenir des théories fonctionnelles, c'est le rôle que joue l'émotion dans la relation avec l'autre mais aussi avec soi-même. Les théories behavioristes mettent l'accent sur l'influence des émotions sur le comportement de l'homme. Les psycho-évolutionnistes, quant à eux, s'intéressent plutôt au caractère adaptatif de l'affect : si les émotions sont là, c'est qu'elles contribuent à la survie de l'espèce (Darwin,1998[1872]) notamment en régulant les relations interpersonnelles au sein de la communauté parlante. Les travaux de Paul Ekman et Wallace Friesen (1972) ont révélé la dimension consubstantiellement sociale des émotions. Mettant ainsi au jour une question cruciale qui est celle de l'affichage des émotions. En effet, l'une des enquêtes de Paul Ekman consistait à filmer des sujets américains et japonais alors qu'ils regardaient des films pour analyser les mimiques de leurs visages. Paul Ekman a fait la constatation suivante : les individus affichent plus d'expressions quand ils sont en groupe que quand ils

sont seuls. L'explication serait que lorsque nous diffusons l'émotion dans le monde, cette émission dans certains cas est une expression de notre état interne et dans d'autres situations, elle est artificielle en vue de répondre aux attentes sociales.

À la suite du behaviorisme et psycho-évolutionnisme, les travaux en neurosciences ont marqué un tournant épistémologique dans la compréhension des émotions. Épistémologique, parce qu'ils ont tranché avec toutes les théories qui avaient pensé les émotions en opposition à la raison (comme l'ont fait les philosophes) ou au corps (comme l'ont fait les psychologues). En effet, à partir du cas de leur patient Phineas Gage, les travaux de Hannah et Antonio Damasio (2000) ont permis l'identification des sites neuronaux impliqués aussi bien dans le processus de la prise de décision que dans la gestion des émotions. Actuellement, les travaux en neurosciences s'accordent pour affirmer que le climat émotionnel est omniprésent, puisque le circuit neuronal qui gère les émotions est toujours activé. Tout est émotion, il n'y a que l'intensité qui varie. En neurosciences, Antonio Damasio a donné raison à Spinoza¹¹ contre Descartes¹².

D'une manière générale, les savoirs produits par les deux traditions philosophique et psychologique ont été principalement construits sur des dualismes : dualisme raison /émotion pour la philosophie et dualisme corps/émotion pour les travaux en psychologie. Cette pensée dualiste semble parfois remise en question par les membres de cette même communauté scientifique, à savoir Spinoza dans sa critique de Descartes ou les travaux de Hannah et Antonio Damasio (2000) qui ont tranché définitivement sur le débat corps et sentiment subjectif pour avancer l'hypothèse que les deux fonctionnent simultanément dans l'expérience émotionnelle.

Mais le dualisme est loin d'être le seul biais épistémologique présent dans ces traditions. À la lecture des travaux psycho-évolutionnistes comme Charles Darwin (1998[1872]) ou encore plus récents de Robert Plutchik (2002), les émotions semblent être universelles, le complexe, présenté par Robert Plutchik représentant la logique du fonctionnement émotionnel, se lit comme une tentative de « grammatisation des émotions » (j'y reviens chapitre 2). Or, si chaque être humain fait l'expérience

¹¹ Spinoza avait raison : Joie et tristesse, le cerveau des émotions publié en 2003.

¹² L'erreur de Descartes, publié en 1994.

émotionnelle, cette expérience subjective est foncièrement située dans un espace-temps donné, située mais aussi conditionnée par un ensemble de filtres contextuels.

On comprend donc facilement l'absence de définition consensuelle et stabilisée des émotions. Non seulement nul ne peut les objectiver mais surtout qu'elles n'existent qu'à travers nos propres perceptions et expériences. Ce caractère hyper situé des émotions pourrait être l'angle mort des recherches traditionnelles mentionnées précédemment. Il faut chercher dans d'autres sentiers de réflexion, d'autres cadres théoriques qui se refusent de tomber dans le dualisme ou l'universalisme. Mon regard s'est donc tourné vers les épistémologies critiques et les études féministes qui offrent un cadre opératoire du paradigme d'émotion alliant expérience et connaissances.

1. 1. 4. Épistémologies critiques et approches sociologiques

Le concept d'émotion fait inévitablement appel à notre sens commun, à nos ressentis et notre expérience sensible au monde. La difficulté à formuler une définition commune de l'émotion émane du fait que tout le monde en fait l'expérience mais cette dernière n'est jamais la même d'un individu à un autre. David Le Breton propose une acception large des émotions, elles sont alors ancrées dans l'expérience subjective mais façonnées à partir de réalités contextuelles précises :

L'émotion (...) n'est pas spontanée, mais rituellement organisée, reconnue en soi et signifiée aux autres, mobilise un vocabulaire, des discours. Elle relève de la communication sociale. L'individu ajoute sa note particulière et brode sur un motif collectif susceptible d'être reconnu par ses pairs, selon son histoire personnelle, sa psychologie, son statut social, son sexe, son âge, etc. (Le Breton, 2014 : en ligne)

La communication des émotions, comme les mots d'une langue, relèvent des compétences socialisée et socialisatrices. Elle est culturellement organisée. Les études traditionnelles sur l'émotion sont ancrées dans l'hypothèse que l'expérience d'émotion est commune à tous les êtres humains, ce qui est en partie vrai. Le piège étant que cette expérience est plurielle et forgée à partir de normes situées. L'enjeu des approches

critiques et féministes consiste à déconstruire la posture essentialiste et universelle des recherches menées depuis longtemps. Le débat sur les dualismes raison/émotion ou corps/émotion a été déplacé pour comprendre les mécanismes des émotions dans des contextes variés. Dans l'impossibilité d'exposer la littérature critique dans son exhaustivité, je me contente de m'arrêter sur quelques travaux qui ont constitué un pivot dans les pratiques de recherche. Ces travaux s'inscrivent dans une approche intersectionnelle (Crenshaw, 1991), analysant le concept d'émotion sous le prisme des notions de genre¹³, de race et de classe. Quatre axes peuvent être dégagés des études situées des émotions, ces axes renvoient à des systèmes de dominations susceptibles de s'entrecroiser.

Si l'on examine le socle des croyances et stéréotypes du monde occidental et méditerranéen¹⁴ dans lequel s'est formé mon point de vue, on peut remarquer la facilité avec laquelle on peut octroyer l'absence ou au contraire l'exubérance des émotions chez les « autres », qui sont d'une autre aire culturelle que la sienne. Ce phénomène semble être partagé par toutes les cultures. Un groupe de chercheuses et chercheurs (Niedenthal & al., 2009) s'est appuyé sur cet ensemble de représentations pour en analyser les mécanismes. Ces représentations stéréotypées de l'autre ainsi que de ses émotions semblent fonctionner à partir des points d'énonciation différents. Par exemple, ce que pensent les Américain(ne)s des Asiatiques ou ces derniers des Européen(ne)s prend comme principal appui le degré d'affichage des émotions :

¹³ J'utilise la notion de *genre* - et non de sexe - comme catégorie sociale correspondant aux traits psychologiques et socioculturelles associées à la masculinité et à la féminité.

¹⁴ Mon point de vue émane de mon expérience subjective au monde. Cette expérience se situe géoculturellement entre la Tunisie et la France, et plus particulièrement dans des villes au bord de la Méditerranée (ce dernier détail est important, j'y reviendrai plus tard).

Beaucoup d'Européens et d'Américains pensent que les Asiatiques sont insondables, qu'ils ont tendance à masquer leurs sentiments réels. Mais, qu'est-ce qu'un vrai sentiment ? Les méditerranéens pensent que les scandinaves ne ressentent pas d'émotion, une accusation à laquelle un Suédois pourrait répondre « il faut se méfier de l'eau qui dort ». Un Finnois dit une fois à l'un d'entre nous que les Finlandais étaient généralement méfiants des adultes qui ne contrôlent pas l'expression de leurs émotions, particulièrement en public. Une forte expression émotionnelle est jugée immature ou incontrôlée. (Niedenthal & al., 2009 : en ligne)

Les sujets interprètent les émotions des autres à partir de leurs propres codes et normes, ces interprétations génèrent par la suite des stéréotypes culturels, ce qui, en soi, est un processus assez commun. Cela devient problématique quand ces stéréotypes se cristallisent pour devenir des stigmates (Goffman, 1975 [1963]). Ces derniers peuvent avoir des portées dangereuses sur les personnes qui les subissent. Pour illustrer au mieux les dérives de l'interprétation stigmatisante des émotions d'autrui, on peut citer la notion (encore *profane* car pas encore théorisée dans les études scientifiques mais pourtant renvoyant à une pratique assez connue)¹⁵ du *syndrome méditerranéen* expliquée sur un billet de blog par un médecin :

¹⁵ De nombreux articles de presses et de billets de blog en parlent notamment suite au décès de Naomi Musenga, voir l'article de France info https://www.francetvinfo.fr/sante/mort-de-naomi-musenga/d-habitude-les-gens-comme-vous-se-roulent-par-terre-patients-et-medecins-denoncent-les-prejuges-racistes-du-monde-medical_2763923.html ou <https://www.nouvelobs.com/sante/20180524.OBS7155/elle-en-fait-des-tonnes-a-l-hopital-le-cliche-raciste-du-syndrome-mediterraneen.html> les deux liens consultés le 4 octobre 2019.

(..) ce qu'on appelle *-entre nous, quand le patient n'est pas là-* le syndrome méditerranéen. (...) Définition : se dit de quelqu'un qui exacerbe sa douleur et ses plaintes au maximum, plus que la moyenne en tout cas. Loin de moi l'idée de dire que cette patiente était une menteuse qui ne souffrait pas, mais la tolérance et la perception de chacun par rapport à la douleur varie énormément. Quant au « méditerranéen » dans le nom, il indique juste que l'on retrouve ce syndrome principalement dans les populations du pourtour méditerranéen (Italie, Portugal, Maghreb...). (2014 : en ligne)¹⁶ [je souligne].

Cette perception subjective qui prend appui à partir de cadres prédiscursifs (Paveau 2006), guide l'interprétation de l'émotion de l'autre. Ainsi, non seulement c'est l'expression des émotions qui est régie par un ensemble de codes et de normes culturelles mais c'est aussi leur perception et leur interprétation chez les autres qui sont entièrement conçues par les filtres culturels. Dans son ouvrage *Le prix des sentiments*, Arlie Russell Hochschild souligne que :

Les règles culturelles déterminent le cadre de ce qu'on perçoit. En nous fondant sur nos habitudes de pensée concernant les émotions, nous les reconnaissons, en nous et chez les autres, de différentes manières. (Hochschild, 2017[1983]¹⁷ : 9)

Parallèlement à la différence interculturelle, l'expression des émotions est aussi régie par d'autres paramètres. Le plus marquant est indéniablement le paramètre du genre. En effet, le comportement émotionnel obéit à des standards différenciés entre le féminin et le masculin. Par conséquent, homme et femme sont soumis à des injonctions sociales qui encadrent leur expressions, attitudes et réactions émotionnelles en société. Par exemple, le stéréotype des hommes qui ne pleurent pas en public – car un vrai homme ne pleure pas – circule dans le discours populaire sous différentes formes comme l'expression

¹⁶ Billet « Ma patiente qui criait au loup » 2014 : <https://nosuperdoc.wordpress.com/tag/syndrome-mediterraneen/> consulté 4 octobre 2019.

¹⁷ L'ouvrage a été publié en anglais en 1983 et n'est traduit en français qu'en 2017. Pour éviter d'alourdir le texte, je mentionnerai la date de première publication une seule fois et me contenterai de la référence française pour le restant du texte.

« pleurer comme une fille » que les enfants reproduisent entre eux dans les cours d'école au titre de la célèbre chanson *Boys dont cry*¹⁸ qui a été par la suite repris par Delphine Dulong et Christine Guionnet comme titre pour leur ouvrage collectif *Boys don't cry!: Les coûts de la domination masculine*, (Dulong & Guionnet, 2012). Le genre masculin est soumis à une rétention émotionnelle qui lui interdit le droit de pleurer en public mais lui autorise d'afficher la colère sans jugement. Le genre féminin, quant à lui, se pare du panel émotionnel avec tous les profils stéréotypés qui l'accompagne : « émotive », « instable » « hystérique », etc. Ceci dit, les femmes sont tolérées dans l'expression de leurs émotions excepté la colère :

Les femmes sont considérées comme le sexe tendre, ayant une plus grande clairvoyance émotionnelle, c'est-à-dire une plus grande réactivité émotionnelle, et également une plus grande empathie et sensibilité pour les sentiments des autres. Elles sont également considérées comme étant plus disposées à exprimer leurs émotions, excepté la colère, qui est généralement associée aux hommes. (Niedenthal & al., 2009 : en ligne)

Or, cette distribution genrée des émotions fait l'objet de nombreuses critiques féministes. Ainsi, dans de nombreux travaux féministes, on trouve un appel à investir la haine et la colère comme appui politique. Sara Ahmed (2012) quant à elle, propose la figure de « féministes rabat-joie » (*feminist killjoy*), qui plombe l'ambiance générale. En dressant une critique à « la promesse du bonheur », elle entend en réalité critiquer les injonctions qui régissent le comportement émotionnel des femmes en société et ce, aussi bien dans la sphère privée que publique :

¹⁸ Chanson du groupe *The Cure* sortie le 5 février 1980.

S'engager dans l'activisme politique revient donc à engager un combat contre le bonheur. Quand bien même nous nous battons pour d'autres choses, quand bien même il y a d'autres mondes que nous voulons créer, sans doute partageons-nous ce contre quoi nous nous élevons. Raison pour laquelle nos archives militantes sont des archives du malheur. Pensons simplement à la somme de travail critique accompli à ce jour : à toutes les critiques féministes de 'l'épouse et mère comblée' ; aux critiques noires du mythe du 'joyeux esclave' ; aux critiques *queers* de la 'félicité conjugale' que serait l'hétérosexualité version sentimentale. (Ahmed, 2012 : en ligne)

Outre le paramètre de genre ou de culture, de nombreux travaux en sociologie ont souligné qu'il y aurait aussi des injonctions émotionnelles dans le monde du travail. C'est d'abord Arlie Russell Hochschild (2017) qui a mis en place la notion de *travail émotionnel* (*emotional work* ou *emotional labor/labour*). À la suite des travaux de Erving Goffman (1973a) autour du *face work* ou le travail de la face¹⁹, l'idée de départ pour Arlie Russell Hochschild était de souligner la codification très marquée de la gestion et l'affichage des affects dans le milieu professionnel. Au fil de son enquête, elle a surtout observé comment le capitalisme se sert du travail émotionnel des employés et employées pour tirer davantage de bénéfice. Elle prend l'exemple d'une compagnie aérienne qui donnait comme consigne aux hôtesses « souriez comme si vous êtes vraiment heureuse » (Hochschild, 2017 : 23). Or, une telle consigne s'avère être éprouvante pour le corps à qui on ordonne de sourire constamment. Les hôtesses n'arrivent plus à quitter ce sourire après leur travail malgré la fatigue et l'épuisement, il y a par conséquent un hiatus entre leur état émotionnel et leur corps qui se fige et refuse de se relâcher :

¹⁹ J'y reviendrai dans le chapitre 5.

Cette extension en profondeur du sourire professionnel n'est pas toujours facile à mettre de côté après une journée de travail, comme le souligne une employée de la compagnie Word Airways dans sa première année : « parfois je reviens totalement épuisée d'un long voyage, mais je me rends compte que je ne peux pas me détendre. Je passe mon temps à glousser, je jacasse, je passe des coups de fil à des amis. C'est comme si je n'arrivais pas à me libérer d'une espèce d'allégresse artificielle créée artificiellement pour me permettre de rester énergique pendant le voyage. (Hochschild, 2017 : 24)

Arlie Russell Hochschild pousse encore plus loin son étude et s'attarde sur des formes plus extrêmes du travail émotionnel subi par les femmes : « si le travail émotionnel de la nourrice philippine est de s'attacher à des enfants américains qui ne sont pas les siens, celui, poignant, de la mère porteuse indienne consiste à se détacher d'un enfant qui est le sien » (2017 : 12). En France, les travaux se sont poursuivis avec la notion de *capitalisme affectif* de Eva Illouz (2006) ou encore *web affectif* de Camille Alloing et Julien Pierre (2017) - que j'aborde dans le chapitre suivant - qui vient en résonance avec le *digital labor* proposé par Dominique Cardon et Antonio Casilli (2015). Le Web affectif propose une réflexion sur l'exploitation des émotions dans le régime numérique.

1. 1. 5. Synthèse : De l'émotion au singulier aux émotions plurielles

Dans cette partie introductive, l'idée est d'explorer la notion d'émotion dans sa complexité. Cette dernière se décline à différents niveaux. Tout d'abord, les émotions désignent des éprouvés inhérents à la condition humaine et dont chacune et chacun en fait quotidiennement l'expérience, elles appartiennent de ce fait au savoir populaire. Elles sont souvent désignées à partir d'un socle de métalangage partagé au sein d'une communauté linguistique et culturelle. Un survol rapide des métaphores mobilisées signifiant les émotions dévoile une forte présence de l'image du corps (Valetopoulos, 2013). Le recours au corps dans la mise en discours des émotions témoigne d'une réelle connaissance du caractère incarné de ces éprouvés. La complexité des émotions vient en premier lieu de leur appartenance aussi bien au savoir populaire qu'au savoir scientifique.

L'hypothèse que j'essaie de formuler est donc de puiser dans les approches empiriques et sensibles des connaissances populaires mais aussi dans les contributions théoriques de la recherche scientifique. Or, cette dernière pose aussi un autre niveau de difficulté. En effet, en explorant la littérature scientifique, on se rend compte que l'émotion est paradigme glissant. Il peut acquérir une signification (résultat biologique à un stimulus, état psychique, état de conscience, etc.), une valeur (ressources de l'action dans une perspective du *care* ou un bien exploitable dans une perspective capitaliste) et une valence (positive ou négative) différente d'une approche à une autre. Les émotions sont par ailleurs objets de recherche de nombreuses disciplines, sans pour autant signifier la même chose. Les émotions, telles que définies par Eva Illouz (2006) en sociologie, correspondent-elles aux émotions définies par la psychologue Magda Arnold en 1960 ? C'est dans cette situation épistémologie que Jacques Cosnier (1994) qualifie de « chaotique », qu'émerge l'inconfort du chercheur ou la chercheuse étudiant l'émotion.

Pour faire face à cet inconfort, l'enjeu est de cheminer dans sa réflexion tout en puisant dans les contributions scientifiques qui font sens à son entreprise de recherche. Le présent travail a sollicité principalement deux approches : la psychologie et la sociologie. Les travaux en psychologie ont généré une série d'approches et de théories interrogeant la dimension corporelle, psychique et sensible des émotions. Les études psychologiques sur les émotions semblent défendre une certaine universalité des émotions ou tout du moins, cet universalisme est rarement mis en cause. D'un autre côté, les études sur la sociologie des émotions défendent plutôt la vision adverse en lèvent le voile sur les différentes sources du déterminisme sociologique des émotions. La contribution des approches en intersectionnalité souligne en ce sens, le conditionnement et la distribution inégales des profils émotionnels en sociétés, inégales en termes de genre, de race et de classe.

À partir de ces deux contributions épistémiques, l'émotion semble s'inscrire dans un continuum d'une subjectivité à une intersubjectivité située. En d'autres termes, d'une expérience psychique et somatique à une expérience conditionnée par un ensemble de paradigmes ancrés dans des réalités différentes. En convoquant d'un côté, les travaux qui pensent l'universalité des émotions et de l'autre côté, les travaux défendant leur déterminisme sociologique, l'enjeu est de reconnaître la pertinence de l'un et de l'autre tout en la nuancant. On ne peut nier la part universelle des émotions, en tant qu'éprouvé,

mais il est important de réaliser qu'elles sont foncièrement construites culturellement et particulièrement dans leurs affichages et leurs expressions.

C'est la raison pour laquelle il me semble important dès cette partie de la thèse de faire le distinguo entre « émotions » au pluriel et « émotion » au singulier. Distinguo que je dois en partie au numéro « Émotion/Émotions » de la revue *Terrains/Théories* publié en 2015. Dès l'introduction du numéro, Julien Bernard souligne le problème du phénomène de l'émotion et de l'hétérogénéité de ses formes :

Si l'émotion au singulier renvoie à l'idée d'un phénomène particulier, identifiable ou définissable en soi, on pressent que le pluriel rend davantage justice à l'hétérogénéité des formes sensibles d'expérience du monde social. (Bernard, 2015a : en ligne)

Si je suis d'accord avec l'idée du passage au singulier qui fait basculer les émotions en tant que telles à un concept, je suis plus réticente à l'idée que le singulier soit identifiable ou définissable. J'estime que l'émotion-concept demeure insaisissable et indéfinissable quand l'émotions-objet, elle, est multiple et analysable sous des angles bien précis. En d'autres termes, l'émotions-concept est partielle et susceptible d'être étudiée sous diverses disciplines (psychologies sociales ou cognitives, sociologie, philosophie), mais on ne peut définir ni accéder à l'absolu à travers le partiel. Je reprends la formulation de Julien Bernard qui parle plutôt d'« objets de catégorisations » :

Au-delà d'une possible synthèse théorique et méthodologique, comprendre la manière dont les émotions sont définies dans leurs usages savants comme profanes peut constituer l'un des enjeux principaux d'un programme de recherche de sciences sociales sur les émotions ; les émotions seront alors principalement considérées comme *objets de catégorisations*. (Bernard, 2015b : en ligne)

L'hypothèse que développe Julien Bernard semble en cohérence avec la démarche entamée dans le présent travail. La prise en compte de la perception savante mais aussi profane des émotions et surtout distinguer l'émotion-concept des émotions en tant qu'« objet de catégorisation ». Cette dernière permet d'éviter l'écueil d'objectivation neutralisante de l'émotion. Dès lors, on pourra se demander comment la linguistique a-t-

elle appréhendé les émotions ? A-t-elle pris en compte leur caractère construit, situé, incarné ?

1. 2. L'émotion dans les sciences du langage : approches, méthodes et typologies

L'émotion n'est pas un concept linguistique comme la mémoire discursive, les déictiques ou encore le temps verbal. Mais cela n'a pas empêché les linguistes de s'y intéresser depuis ces trente voire quarante dernières années. La question qui s'impose est dès lors : comment les sciences du langage ont-elles pris en charge l'émotion ? Quels outils et quels concepts avaient-elles mobilisés pour examiner le rapport entre affect et langage et plus précisément l'articulation des études des discours avec le concept d'émotion ? Afin de comprendre *la place des émotions en linguistique* - pour reprendre le titre de Catherine Kerbrat-Orecchioni (2000), je propose de présenter un bref survol historique des premiers travaux en linguistique sur les affects. Ce travail rétrospectif a pour objectif de replacer les écrits linguistiques dans un cadre épistémologique général. Ensuite, j'expose les différentes écoles de pensée et les courants théoriques ayant intégré l'étude des émotions dans la langue et ce, à travers des notions comme l'expressivité. Le volet théorique présenté, je m'attarde, à la suite de Raphael Micheli (2014), sur le problème d'observabilité des émotions en discours. C'est à partir de ce point que je pourrai décliner les différentes approches (lexicale, syntaxique, interactionnelle...) mobilisées autour de la problématique des affects. Enfin, une discussion est proposée sur les typologies autour de la sémiotisation des émotions en discours. Dans quelle mesure peut-on (ou non) les appliquer ? Quelles sont leurs limites, en les confrontant à la fois au système interactionnel et à la complexité de l'environnement numérique ?

1. 2. 1. Les émotions dans les prémisses de recherches linguistiques : objet de recherche controversé

La réflexion sur l'articulation émotion et langage a précédé la naissance même de la linguistique en tant que discipline et a notamment été amorcée avec la rhétorique d'Aristote qui l'intègre dans la tripartition *ethos*, *logos* et *pathos*.

Les émotions ont été laissées de côté dans les cours²⁰ de Ferdinand Saussure (1972 [1916]). Charles Bally, fidèle élève de Saussure affirmait « toutefois ce maître incomparable ne s'est pas attardé spécialement aux questions qui m'ont passionné plus tard, celle notamment qui concernent le langage expressif, véhicule de la pensée affective »²¹ En effet, Charles Bally défendait une position sur les émotions très peu partagée parmi les structuralistes à cette époque. D'une manière générale, le structuralisme s'est inscrit dans un contexte épistémologique formulé encore avec la conception dualiste : raison vs émotion, corps vs émotion.

Les émotions ont eu du mal à s'insérer dans les travaux des linguistes au tout début du siècle précédent. On devait s'intéresser principalement à la parole raisonnée et l'argumentation basée sur la logique. Les émotions ne sont pas dignes d'intérêt scientifique. Il n'est donc pas étonnant de voir des linguistes comme Edward Sapir (1967[1921]) défendant la non-pertinence de l'étude des émotions pour la linguistique. Pour lui, il n'y a pas de place pour les émotions dans les analyses linguistiques, car elles ne sont « d'aucun intérêt au point de vue de la science linguistique » (1967, Cité dans Kerbrat-Orecchioni, 2000 :34). Edward Sapir argumente comme suit :

²⁰ *Cours de linguistique générale* publiés à titre posthume en 1916 1^{re} éd. Lausanne - Paris, Payot.

²¹ Publié dans *Journal de Genève* du 10 Avril 1957 et cité par Caffi & Janney (1994 :335).

Le langage est un moyen de communication purement humain et non instinctif [...], par l'intermédiaire d'un système de symboles créé à cet effet [...]. En somme, on doit admettre que la formation des idées [idéation] est prépondérante dans le langage et que la volition et l'émotion viennent en second. (Sapir, 1967 :42)

Le binarisme idéation vs volition et notamment la supériorité du premier par rapport au second trouve ses racines dans l'épistémologie raison vs émotion. L'argument de Edward Sapir se poursuit avec la conception illusoire du savoir qui doit être neutre et objectif :

Le désir, le but, l'émotion sont des nuances personnelles qui teintent le monde objectif. Ce sont des états d'âme individuels et ils sont de peu d'intérêt pour l'âme voisine. Tout cela ne veut pas dire que la volition et l'émotion ne puissent s'exprimer ; ces états ne sont, en fait, jamais absents de la parole normale, mais leur expression n'est pas du vrai domaine de la linguistique. Les nuances d'emphase, la composition des phrases, la rapidité et la continuité du débit de la parole, les gestes qui l'accompagnent, tout cela exprime un peu de sentiment et de l'impulsion intérieure, mais comme ces moyens d'expression ne sont, en dernière analyse, que des formes modifiées de manifestations instinctives partagées par l'homme avec les animaux, ils ne peuvent être considérés comme formant partie de la conception culturelle du langage, même s'ils sont inséparables de sa vie. (Sapir, 1967 :12). Je souligne

Pour Edward Sapir, les sentiments, les émotions et toute la part subjective ne sont pas du *vrai domaine* de la linguistique car ce sont des nuances personnelles partagées avec les animaux. Dans le même passage extrait dans la revue *Language*, il déclare que « ces associations affectives ne sont d'aucun intérêt, au point de vue de la science linguistique. (Ibid :42 ; je souligne). Ce point de vue est loin d'être singulier puisqu'on le trouve aussi chez d'autres linguistes comme Martin Joos qui déclarait que « [les éléments affectifs] resteront pour nous des phénomènes vagues, protéiques, fluctuants, et nous refusons de les tolérer dans notre science » (Cité par Jakobson, 1963 :213 ; je souligne).

D'une manière générale, les linguistes partisans de l'exclusion partagent une idéologie qui catégorise le monde en un binarisme constant mais surtout binarisme

hiérarchisant prônant la supériorité de l'être humain à l'être animal, la supériorité de la raison (ou l'idéation) à l'émotion (ou volition). En d'autres termes, puisque les émotions touchent tout aussi l'être humain que l'animal par conséquent elles sont d'origine instinctive (bien loin de la raison, de la pensée qui distinguent l'être humain des autres espèces) elles ne sont d'aucune utilité. Cette vision du monde fait l'objet de nombreuses critiques (Haraway, 2007 [1985])

Mais la problématique des émotions a progressivement été adoptée en linguistique mais non sans poser quelques défis. Quelle émotion cherche-t-on à analyser à travers l'étude du discours ? L'émotion du locuteur ou locutrice, ou – comme pour la rhétorique- l'émotion suscitée chez autrui (pathos) ? Sur quelle unité linguistique doit-on se focaliser pour analyser les affects ? Quel lexème et quelle structure syntaxique seraient à même de véhiculer les affects ? Enfin, est-il réellement possible d'observer les émotions dans le discours ?

1. 2. 2. Niveaux d'observabilité des émotions en sciences du langage

Les ressources langagières des émotions sont nombreuses voire illimitées, imposant ainsi un questionnement autour de leur observabilité. Je dois le terme d'*observabilité* à Raphaël Micheli (2014) qui formule la question des affects en linguistique avec la métaphore de « poste d'observation ». En effet, comme le soulignent Elinor Ochs et Bambi Schieffelin : « les affects se répandent dans tout le système linguistique »²² (1989 : 22). Il est donc difficile – voire impossible- de cerner et recenser les marques langagières des émotions.

²² « Affects permeates the entire linguistic system. »

Il apparaît que les réticences que notre discipline a généralement manifestées envers la question des émotions ne procèdent simplement de préjugés idéologiques : les émotions posent au linguiste de *vrais* problèmes, et lui lancent un *vrai* défi, à cause surtout de leur caractère éminemment « slippery » (Besnier 1990 : 420) c'est-à-dire fuyant et insaisissable : elles lui glissent entre les doigts (Kerbrat-Orecchioni, 2000 : 56)

Ainsi, le caractère *fuyant et insaisissable* des émotions fait que toute unité et toute structure est susceptible de véhiculer les affects. C'est ce que François Perea (2013a) appelle « point de capiton » à l'affect :

L'examen de ces ressources pourrait s'étendre sans fin : il n'y a pas, rappelons-le, de structure spécifique dédiée aux affects (alors qu'il y en a pour le temps par exemple) et, dès lors, toute unité de la langue peut servir de « point de capiton » à l'affect. (Perea, 2013a : 328)

On peut affirmer sans hésitation que les émotions interviennent dans tout le processus du langage, que la gestion même des émotions est intrinsèque à celle du langage. Afin d'examiner le rapport qu'entretiennent les sciences du langage avec la problématique des affects, je m'attarde sur les travaux contemporains. Pour les travaux plus antérieurs, je renvoie à deux références en particulier : l'article de Catherine Kerbrat-Orecchioni intitulé « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XXe siècle ? » qui a proposé en 2000 un inventaire chronologique et typologique des travaux en linguistique sur les émotions et le livre *Les émotions dans le discours* de Raphaël Micheli (2014) où il synthétise les différentes approches linguistiques abordant les affects. Toutefois, il me semble important de mentionner que si l'affect a été oublié par Saussure, il avait été rapidement intégré dans la réflexion linguistique par le disciple de Saussure, à savoir Charles Bally. En effet, avec *langage & la vie* (1952 [1913]), Charles Bally présente sa grammaire affective

Mais cette émotion, d'où est-elle née ? Des mots ou des tours que la langue a fournis ? Ou bien de la manière plus ou moins personnelle dont les phrases ont été prononcées, de gestes significatifs, d'une mimique expressive, de mots employés dans les acceptions inédites, en un mot : du langage propre au parleur ? Ou bien, enfin, de la réalité pure et simple dont a parole est la traduction matérielle, des circonstances dans lesquelles elle été prononcée, de la situation ?
(Bally, 1952 [1913]: 75)

Charles Bally était non seulement le pionnier à avoir abordé les émotions en langue mais il avait mis au jour la difficulté principale relative à la problématique des affects s'est tissée dans la trame de la réflexion linguistique : que faut-il observer réellement ? Les mots ou l'enchaînement des tours de paroles ? la syntaxe ou l'intonation ? Avec ce qu'il appelle la grammaire affective, Charles Bally a initié la réflexion sur l'affectivité qui a constitué la base pour de nouvelles approches comme la stylistique.

Quelques années plus tard, d'autres théories ont soumis à la réflexion la question de l'expression des émotions. Dans sa *Speech acts theory* (ou théorie des actes de langage) par exemple, John Searle (1982 [1975]) a proposé la catégorie des actes expressifs comme l'une des cinq possibilités de l'acte illocutoire, catégorie regroupant des énoncés chargés socialement d'une expression affective comme l'expression d'être content ou contente pour l'autre avec félicitations, ou exprimer la tristesse pour la perte d'autrui d'un être cher comme les condoléances. Les énoncés expressifs dépassent évidemment les condoléances et les félicitations pour renvoyer aux actes performatifs dont les excuses, les remerciements et les louanges. À partir de la *loi de sincérité* (Grice, 1979[1975]), les locuteurs et locutrices sont supposés manifester leurs émotions à propos d'un évènement à leur destinataire :

(...) lors de l'accomplissement des actes de discours expressifs tels que les excuses, les remerciements, les félicitations et les louanges, les locuteurs expriment des propositions dans le but de manifester leur état mental à propos d'états de choses dont ils présupposent en général l'existence dans le monde. (Vanderveken 1992 : 12)

Du côté du courant fonctionnaliste, Roman Jakobson (1963) introduit « la fonction expressive » appelée aussi « fonction émotive » qu'il définit comme suit :

La fonction dite « expressive » ou émotive, centrée sur le destinataire, vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle. Elle tend à donner l'impression d'une certaine émotion, vraie ou feinte ; c'est pourquoi la dénomination de fonction « émotive », proposée par Marty s'est révélée préférable à celle de « fonction émotionnelle ». (Jakobson, 1963 : 214)

Cette prolifération de notions et de catégories descriptives comme *acte expressif*, *fonction expressive*, *fonction émotive*, *fonction émotionnelle* ou encore *affectivité*, en même temps d'être un reflet d'un tâtonnement linguistique sur la question des affects, vient amorcer un véritable chantier épistémologique sur la question. En effet, le caractère insaisissable de l'émotion rend ardu toute tentative d'appréhension linguistique. À défaut de pouvoir saisir la notion d'émotion ou encore moins de l'objectiver, les linguistes ont donc orienté leur réflexion sur les manifestations des émotions dans le dire et ce, par, le biais des notions linguistiques comme la subjectivité, l'affectivité ou encore l'expressivité. Or, d'un côté, si l'on s'arrête sur ces deux dernières notions, on se rendra compte qu'elles posent davantage plus de flous qu'elles n'en enlèvent. Robert Martin (1987) affirme par exemple « inutile d'ajouter que des notions comme celle d'affectivité ou d'expressivité ont un contenu si vague qu'elles découragent d'avance toute tentative de définition (Martin 1987 :94) et Catherine Kerbrat-Orecchioni souligne que « le champ de l'affectivité (expressivité ? émotionnalité ?) est plus que tout autre « indéfinissable » (2000 : 57).

D'un autre côté, interroger les émotions par la notion de subjectivité pose encore plus de problèmes. Si on revient au fondement de la théorie énonciative, la notion de subjectivité telle qu'elle est pensée et proposée par Emile Benveniste (1970), recouvre un ensemble de phénomènes linguistiques assez large mobilisé par le sujet parlant afin de marquer sa présence énonciative, son éthos ou encore la distance énonciative par rapport à son dire. La notion de subjectivité est une notion englobante et dépasse largement la question des affects.

Tout compte fait, saisir la question des émotions par le prisme de la linguistique pose, comme on l'a dit, un ensemble de défis. Non seulement l'émotion semble diluée dans tout le système linguistique recouvrant ainsi plusieurs marqueurs langagiers, mais elle semble aussi échapper à l'ensemble des notions et des catégories linguistiques qui lui

est consacré. Ainsi, pour comprendre comment les linguistes ont réussi à appréhender la question des émotions ces vingt dernières années, je propose un petit état des lieux des travaux sur la question. En convoquant le principe du désir épistémologique contraint (en 1.1.1), je souligne qu'il ne s'agit ici que d'une simple lecture des travaux parus récemment en sciences du langage, elle est donc non exhaustive. L'idée n'est pas de faire un inventaire des travaux publiés (pour cela je renvoie à l'article de Catherine Kerbrat-Orecchioni en 2000 ou au livre de Raphaël Micheli en 2014), mais d'étayer les différentes approches (lexicale, sémantique, syntaxique, discursive) déclinées dans les sciences du langage pour l'étude des émotions. Raphaël Micheli (2013 et 2014) propose trois niveaux d'observabilité linguistique des affects, ces niveaux correspondent pour lui à des *modes de sémiotisation* de l'émotion. Ce classement se veut une proposition pour remédier à cet inconfort des linguistes face aux observables aussi omniprésents qu'évanescents :

[...] l'inconfort des linguistes qui, intéressés à décrire cet énigmatique « langage émotionnel », se retrouvent dans une situation paradoxale où l'omniprésence des observables n'a d'égale que...leur évanescence ! [...]. Nous avons pris ici le parti de revenir frontalement à la question des principales *catégories* au moyen desquelles l'analyse du « langage émotionnel » peut être entreprise.
(Michel, 2013 : en ligne)

Face à la multiplication des travaux relatifs aux faits langagiers associés aux émotions, j'emprunte, le temps d'une sous-partie de chapitre, le classement en modes de sémiotisation de Raphaël Micheli (2013) qui, au fond, semble assez opératoire pour présenter les différentes approches. Le classement se déploie en trois niveaux partant des catégories micro-structurelles aux catégories macro-structurelles :

- L'émotion *dite* : niveau sémantico-lexical
- L'émotion *montrée* : niveau morpho-syntaxique
- L'émotion *étayée* : niveau discursif et interactionnel

La présentation de ces travaux donne certes un aperçu général des différentes approches mobilisées dans le champ des affects dans la discipline, mais permet aussi de mieux se situer dans le paysage actuel. Aussi, et étant donné que l'article de Catherine Kerbrat-Orecchioni publié en 2000 a donné un inventaire assez conséquent des travaux classique en linguistique, je me contente dans les lignes qui suivent de mentionner les

travaux publiés après 2000. L'idée est d'éviter de tomber dans la répétition de ce qui a déjà été dit tout en assurant son prolongement. Pour chacun des modes de sémiotisation de l'émotion, il y a une brève définition, les approches concernées et enfin quelques travaux récents publiés sur la question.

1. 2. 2. 1. L'émotion dite

C'est Catherine Kerbrat-Orecchioni 2010 qui a formulé pour la première fois l'analyse des affects en discours en terme d'émotion *dite* ; appellation qu'elle décline de l'opposition des modes du *dire* et du *montrer* qu'elle formule ailleurs (1977) en termes de dénotation et connotation :

Il convient de distinguer deux modes d'affichage de l'émotion [...] : le mode du *dire* (l'émotion est assertée, nommée, dénotée) et celui du *montrer* (l'émotion est simplement connotée, c'est-à-dire manifestée de façon plus ou moins claire ou discrète par un certain nombre d'indices). (Kerbrat-Orecchioni, 2010 : 21)

L'objectif de ce premier niveau de l'émotion *dite* est « de se concentrer[...] sur la forme et le fonctionnement prototypiques des énoncés qui disent l'émotion et de se doter ainsi d'un « patron » » (Michel, 2013 : en ligne). En d'autres termes, les approches dont il est principalement question ici sont les approches sémantiques et lexicales qui travaillent sur les lexèmes relatifs aux émotions ou encore sur les relations prédicatives qui servent à exprimer les émotions. L'émotion *dite* renvoie aux recherches sur les émotions lexicalisées :

Les énoncés qui disent l'émotion manifestent typiquement une *relation prédicative* entre, d'une part, une expression incorporant un *terme d'émotion* et, d'autre part, une autre expression désignant une *entité humaine ou humanisable*. Ils peuvent, de plus, contenir une troisième expression indiquant la *cause* ou l'*objet* de l'émotion (Micheli, 2013 : en ligne)

En France, je mentionne aussi les recherches au laboratoire LIDILEM à l'université de Grenoble avec notamment les travaux d'Agnès Tutin (Tutin &al. ; 2006 ; Tutin 2012),

de Francis Grossmann (2005) et Iva Novakova (Novakova et Tutin 2019). Les recherches du groupe grenoblois s'inscrivent dans une approche combinatoire lexicale et syntaxique des noms de l'affect. C'est une approche qui renvoie à l'entreprise de Antoinette Balibar-Mrabti avec le numéro « grammaire des sentiments » publié en 1995 :

En proposant d'inventorier les structures lexicales et syntaxiques autour du lexique des affects, nous prolongeons en quelque sorte le projet de « grammaire des sentiments », lancé par Antoinette Balibar-Mrabti dans le numéro 105 de *Langue Française* (1995). (Novakova et Tutin, 2019 : 7)

On peut aussi mentionner le numéro de *Langue Française* intitulé « L'expression verbale des émotions » (2013) dirigé par Nizha Charar-Moumni. Il y a eu aussi une série de colloques depuis 2013 à Osnabrück en Allemagne avec le projet EMOLEX (le lexique des émotions en cinq langues) puis le colloque à Lublin en Pologne en 2015, qui a généré une série de publications comme l'ouvrage collectif *Les émotions dans le discours* (Blumenthal & al., 2014) ou *Les émotions et les valeurs dans la communication* tome I et tome II (2016) (Krzyżanowska et Wołowska, 2016). L'application de l'approche combinatoire se déploie à travers des travaux en lexicographie ou encore en TAL (traitement automatique des langues). Comme c'est le cas du groupe de linguistes à Aix-en-Provence qui a lancé l'application de EMOTAIX (*emot* pour émotion et Aix pour le lieu du laboratoire). Emotaix propose un scénario de Tropes pour l'identification automatisée du lexique émotionnel et affectif.

Ainsi, avec EMOTAIX, les utilisateurs pourront donc disposer pour chacun des corpus analysés, de données catégorisées et quantifiées concernant les occurrences du lexique émotionnel et affectif. Ces données pourront être exploitées de diverses manières, par exemple, à titre de diagnostic pour qualifier l'état émotionnel d'une personne s'étant exprimée dans le cadre d'un entretien ou dans un journal intime, [...]. (Piolat et Bannour, 2009 : en ligne)

L'approche lexicale présente un intérêt dans la mesure où elle suggère des recensions des lexèmes désignant l'affect. L'approche syntaxique avec l'étude d'une relation prédicative entre deux expressions. Selon Raphaël Micheli, Ces caractéristiques

ne désignent qu'un prototype des énoncés qui disent l'émotion. Le mode du dire étudie le lexique désignant l'émotion, ou qui réfère à la personne supposée la ressentir.

1. 2. 2. 2. L'émotion *montrée*

L'émotion *montrée* correspond à une catégorie floue de la sémiotisation de l'émotion. Elle correspond à ce que l'on pourrait trouver chez Catherine Kerbrat-Orecchioni à l'émotion connotée. Pour Raphaël Micheli, il s'agit du mode le plus difficile à cerner, et pour cause : l'émotion dite est relativement stable avec les travaux qui thématisent l'émotion ou listent les prédicats ou les combinaisons prédictives de l'expression des affects, mais le mode de l'émotion connotée est beaucoup plus diffus car il concerne des unités et des constructions syntaxiques qui ne *disent* pas l'émotion mais peuvent tout aussi bien l'indiquer. Raphaël Micheli donne une « tentative de définition » :

Les énoncés qui *montrent* l'émotion présentent des caractéristiques qui, bien que potentiellement très hétérogènes, sont toutes passibles d'une interprétation indicielle. L'allocutaire est conduit à inférer que le locuteur [...] éprouve une émotion, sur la base d'une relation de cooccurrence supposée entre, d'une part, l'énonciation d'un énoncé présentant ces caractéristiques et, d'autre part, le fait d'éprouver une émotion. (Michel, 2014 : 63)

À travers ce mode de sémiotisation, on pourra lister les travaux qui abordent les unités linguistes à connotation affective. On n'est plus dans le régime du *dire* mais du *montrer*. Cela signifie que l'intérêt n'est pas porté sur les verbes ou les prédicats spécifiques aux affects mais plutôt sur un matériau langagier dont le signifiant ne désigne pas forcément les émotions mais qui peut, dans certains contextes, se charger d'une valeur affective. Cela renvoie à de nombreux travaux comme à ceux sur l'exclamation, ou les particules interjectives (Fauré, 2014) ou ceux sur les petits mots comme *m'enfin!* (Bouchard 2000) ou *oups!* (Bottineau, 2013) présenté comme un *émotimot*²³ ou encore *vas-y!* (Kahloul, 2013). Or, l'émotion montrée ne se limite pas aux particules ou aux

²³ Ce terme sera défini et étudié plus en détails dans le chapitre 4.

constructions à valeur affective, elle intègre aussi les travaux en prosodie sur l'intonation émotive (Lacheret, 2011). En somme ce sont des phénomènes assez hétéroclites « susceptible d'être reconnus par l'allocutaire comme sémiotisant l'émotion selon un même mode » (Micheli, 2014). C'est un mode qui reste assez flou et mal circonscrit contrairement au premier mode, celui du *dire*, et pour cause, le mode du montrer s'inscrit plutôt dans la connotation. Cette dernière n'étant pas fixe et susceptible de concerner toute particule linguistique.

1. 2. 2. 3. L'émotion étayée

Dans le mode de l'émotion étayée, on bascule vers une perspective discursive. L'analyse n'est plus axée sur une unité mais plutôt sur un ensemble d'éléments. L'émotion étayée désigne l'étayage des émotions par la schématisation discursive des situations. Le sujet parlant aborde un contexte particulier en tant que situation émotionnelle (exemple : une guerre, une catastrophe naturelle ou même un évènement sportif comme la coupe du monde) qui va générer un ensemble d'émotions :

Dans le cas de l'émotion *étayée*, le discours propose à l'allocutaire la *représentation d'une situation* : nous parlerons ici de la « schématisation discursive d'une situation » (b). Sur la base de cette schématisation, l'allocutaire *infère* qu'un certain type d'émotion a *lieu d'être*. Une telle inférence (c) repose sur le fait que la situation schématisée est conventionnellement associée à ce type d'émotion en vertu de normes socio-culturelle et qu'elle est donc supposée en garantir la légitimité à un niveau transsubjectif : « S'il y a une situation telle que le discours la schématise, alors il y a lieu de ressentir tel type d'émotion ». (Micheli, 2014 : 29)

L'idée est que l'émotion peut être *inférée* à partir de la schématisation discursive d'une situation dont elle est socio-culturellement partagée. Dans ce mode de sémiotisation, on peut regrouper les différents travaux s'inscrivant dans des approches discursives, pragmatiques et interactionnelles. À ce propos, le travail de Claudia Caffi et Richard Janney publié en 1994 dans *Journal Of Pragmatic* intitulé « Toward a pragmatics of emotive communication » constitue une référence pour les approches en pragmatique

interactionnelle. Il propose principalement les différentes méthodologies qui se déploient dans l'étude d'une communication dite émotive. En France, les travaux de Christian Plantin (1998, 2003, 2011) se sont attardés sur la dichotomie raison-émotion et ce, dans l'analyse des affects dans le discours argumentatif. Christian Plantin (2011) défend l'idée que l'argumentation se construit à partir d'un ensemble de stratégies discursives dont la mobilisation des affects ; avec le pathos. Patrick Charaudeau (2000) analyse les discours publicitaires et propose la notion de *pathémisation* ou l'émotion visée par l'auditoire.

1. 2. 3. Typologies des émotions dans le discours

Ainsi, et dans cette panoplie de travaux et d'approches déployés en sciences du langage dans le champ des émotions, plusieurs linguistes ont proposé des essais de typologies ou classements qui donneraient une vision holistique des approches mobilisées et sauraient synthétiser les différentes approches d'une manière opératoire. Patrick Charaudeau (2000) a proposé une autre distinction des émotions dans le discours à partir de sa notion de *pathémisation*. Cette dernière peut se décliner suivant deux schémas énonciatifs à savoir : l'expression pathémique et la description pathémique. L'expression pathémique concerne la description de l'état émotionnel ressenti ou feint chez le locuteur ou le destinataire.

Reprenant la distinction proposée par Marty 1908, reprise par Caffi et Janney 1994 : 348 entre émotif et émotionnel, deux modalités de la communication émotionnée, Plantin 2011 : 141 rassemble un certain nombre de caractéristiques opposant la communication émotive (intentionnelle, de type rhétorique) à la communication émotionnelle (sous influence causale, non sémiotisée). Dans les deux cas, communication émotionnelle et émotive sont celles d'un sujet agissant et parlant, qui communique (sur) ses propres émotions. (Rabatel 2013 : en ligne)

La description pathémique quant à elle, désigne plutôt le récit d'une scène dramatisante supposée avec un effet pathémique. Catherine Kerbrat-Orecchioni a, elle aussi proposé un classement dans le langage émotionnel. Dans son analyse du débat présidentiel entre Ségolène Royale et Nicolas Sarkozy (2010), la linguiste propose une

analyse des émotions dans ce débat à partir du double régime du *dire* et du *montrer*. Comme mentionné précédemment, cela s'inscrit dans la continuité de ses travaux autour de la connotation et la dénotation, en puisant principalement dans l'héritage de Charles Bally et sa grammaire affective. Parallèlement, Raphaël Micheli (2013 et 2014) a repris la distinction de Catherine Kerbrat-Orecchioni. Son travail consiste à s'appuyer sur la distinction dire/montrer pour proposer un modèle plus global intégrant l'émotion éprouvée et visée, les mécanismes de l'auto-attribution et l'allo-attribution de l'affects dans le langage et dégage ainsi trois modes de sémiotisant que j'ai donc repris dans cette partie et que Raphaël Micheli schématise comme suit :

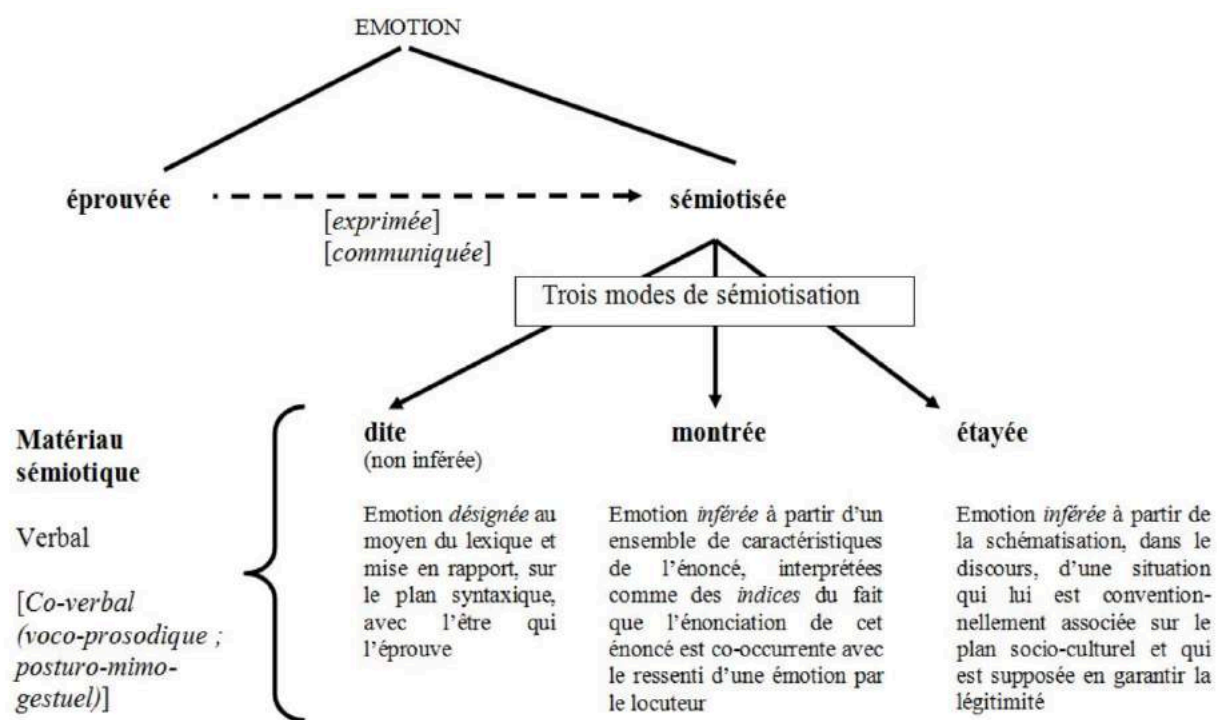


Figure n°3 : Typologie des modes de sémiotisation de l'émotion (Micheli 2013)

Le schéma proposé par Raphaël Micheli présente un certain nombre d'avantages. Tout d'abord, il se positionne sur la question de l'émotion feinte ou éprouvée du locuteur et locutrice. Le choix du paradigme « émotion sémiotisée » place les linguistes en dehors de cette question car elle n'est pas dans leurs compétences. Aborder les émotions par le prisme des sciences du langage c'est analyser uniquement leurs manifestations discursives et langagières et par conséquent leur dimension communicable. On ne peut avoir la

prétention de détecter ou d'examiner l'état réellement éprouvé par le locuteur ou locutrice, on n'analyse que ce qui est communiqué et les outils mobilisés pour ce processus. L'autre avantage que présente ce schéma, c'est qu'il est assez synthétique dans la mesure où il présente des approches différentes et des unités hétéroclites dans un modèle simple et explicite. Il faut aussi préciser que ce schéma a plutôt une visée pédagogique d'où sa simplicité. Il serait assez compliqué de proposer un schéma présentant les travaux en sciences du langage sur les émotions en restant aussi simple et synthétique tant qu'il y a des nuances mais aussi, parfois, l'impossibilité de catégoriser un travail donné dans une approche bien déterminée. Laurent Fauré et François Perea (2017) proposent une synthèse des travaux en discours sur les émotions. Cette synthèse prend la forme une entrée *émotion*²⁴ dans le dictionnaire *Termes & concept pour l'analyse du discours*. Cette initiative est, à ma connaissance, la première et la seule dans les travaux en sciences du langage en France. En effet, faire le choix de consacrer une entrée *émotion* dans un dictionnaire d'Analyse du discours est non seulement donner de la légitimité linguistique à l'émotion – légitimité, comme on l'a vu, difficilement acquise- mais aussi faire une proposition de conceptualisation de l'émotion dans le champ de la linguistique. Ainsi trouver l'entrée *émotion* succédant celle d'*embrayeur* dans la liste des terminologies présentées dans ce dictionnaire ne peut que témoigner de la nécessité de penser l'articulation langage-émotion et sa matérialisation comme étant un champ de réflexion complexe à saisir.

Le spectre des états affectifs s'avère de fait particulièrement varié, relatif aux différentes sociétés et à leur histoire : le relativisme linguistique (cf. hypothèse de Sapir-Whorf) propre au découpage du réel par la logosphère paraît bien s'appliquer à celui des émotions. Ces dernières font l'objet de rituels sociaux comme de discours tenus à leur sujet, dans diverses cultures (...). (Fauré & Perea, 2017 : 146)

²⁴ L'usage de l'italique pour l'émotion ici renvoie spécifiquement à l'entrée dans le dictionnaire et non l'émotion au sens général.

1. 2. 4. Synthèse : Se positionner dans le champ

Dans la partie précédente, il était question de présenter le caractère épistémologique pluriel et complexe des émotions dans la pratique de recherche. Pour cette partie, l'enjeu était donc d'examiner comment ce rapport langage-émotion a été étudié par les linguistes et, d'une manière plus générale, comment les sciences du langage ont appréhendés les émotions. L'idée était de relever les méthodes d'analyse et les concepts mobilisés dans le champ des affects. Or, l'émotion semble se fondre dans tout le système linguistique posant ainsi le problème d'observabilité puisque chaque unité linguistique est susceptible de véhiculer de l'émotion. Les émotions posent de vrais défis aux linguistes et ce à deux niveaux : le niveau de l'intentionnalité et le niveau de l'observabilité dans le système linguistique. À mon avis, il n'est pas du ressort de la linguistique de confirmer si l'émotion est vraie ou feinte, nous manquons de moyens et nous ne pouvons réellement vérifier l'état psychique du locuteurs ou locutrices.

Si l'intégration des émotions dans la réflexion linguistique s'est faite difficilement au début du XXe siècle, on peut souligner qu'il y a depuis quelques années une nette évolution. D'ailleurs, il serait presque impossible de présenter un inventaire complet des études autour de la thématique des affects. C'est pourquoi il m'a semblé plus pratique de présenter ces travaux selon leur niveau d'observabilité. Face à la multiplicité des approches (lexicales, sémantiques, rhétoriques, pragmatiques, interactionnelles), les typologies, proposées par Catherine Kerbrat-Orecchioni 2010 et Raphaël Micheli en 2014, me semblent une bonne option pour lire et répertorier les différents travaux.

J'ai d'ailleurs mobilisé le modèle de Raphaël Micheli (2013) car il permet de faire une synthèse ordonnée des approches. Il y a sans doute d'autres ouvrages et d'autres références sur le langage des émotions et des affectes, l'idée ici était de simplement présenter un état de l'art autour de cette question, état de l'art partiel dont la principale ambition est de décrire le paysage actuel pour mieux se situer. En d'autres termes, il s'agissait de lire et comprendre la littérature existante mais aussi me positionner par rapport à elle.

Je me situe dans la continuité des conceptions menées par Catherine Kerbrat-Orecchioni 2010 et Raphaël Micheli 2014, je souscris entièrement à l'idée que l'expression des émotions en langage ne peut être pensée en une seule voie et qu'elle

adopte différents schémas qui orientent le chercheur et facilitent certes la recherche sur les émotions. Le problème qui se pose à mon avis est que même si ces trois modes sont loin d'être étanches et distincts, cette problématique se complexifie davantage avec l'écosystème numérique. Comment va-t-on aborder les émojis par exemples ? Un smiley relève-t-il d'une émotion dite, montrée ou encore étayée ? Est-ce que la sémiotisation des émotions poursuit le même schéma d'un espace numérique à un autre ? Mobilise-t-on les mêmes unités linguistiques à valeurs affectives quand on écrit un tweet public et qu'on envoie un message privé par WhatsApp ? Catherine Kerbrat-Orecchioni affirme qu'« en contexte interactionnel, les émotions sont co-construites et négociées tout au long du déroulement de l'échange. » (2010 :21). Or, on le verra dans la partie analyse, selon les caractéristiques de l'échange (discussion à deux ou en groupe WhatsApp, discussion ponctuelle ou différée sur une grande temporalité, etc), les émotions sont redistribuées, négociées et co-construites d'une manière très différente.

Dans la partie qui suit, je m'attarde sur les appuis terminologiques et cognitifs qui seront mobilisés pour le présent travail. Dans un premier temps, un cadrage terminologique sera proposé pour fixer et réajuster les termes qui seront déployés dans ce travail afin d'éviter un tant soit peu de tomber dans la cacophonie des mots de l'affect. Dans un deuxième temps, je propose un point sur la compétence qui sera mobilisée pour l'analyse des émotions. En effet, la compétence linguistique à elle seule ne peut suffire à analyser les affects à travers le discours. Le chercheuse ou la chercheuse réactive d'une manière plus ou moins consciente son expérience subjective et affective pour pouvoir dénicher le sens affectif qui se trame dans les fils du discours.

1. 3. Cadrage terminologique : émotion, sentiment et affect

Je souhaiterais à présent faire le point sur la terminologie mobilisée dans la mise en discours de l'affect. Je souligne d'abord le flou sémantique qui entoure le lexique des émotions, flou donnant parfois lieu à une confusion dans les travaux scientifiques. Je mobilise ensuite les propositions de Jacques Cosnier (1994) et les analyses sémiques de Christian Plantin (2011) afin de clarifier quelques termes et fixer la nomenclature qui sera mobilisée dans ce travail.

1. 3. 1. Cacophonie des mots de l'affect

Si on procède à un rapide survol des titres de quelques travaux en linguistique autour des affects (*Les émotions dans les interactions*²⁵, *Grammaire des sentiments*²⁶, *Emotion & discours*²⁷, *Des sentiments au point de vue*²⁸, etc.), on souligne l'utilisation indifférenciée des termes émotion et sentiment. Même s'il est vrai que l'usage dans le langage courant fait alterner ces deux termes comme s'ils étaient synonymes, il semblerait que cela ne va pas de soi dans les discours scientifiques²⁹. Patrick Charaudeau « pense qu'il faudrait distinguer la notion de « sentiment » de celle d'« émotion » dans la mesure où la première semble davantage liée à l'ordre de la morale, alors que la seconde serait plutôt liée à l'ordre du sensible. » (2008 : 49). Cette confusion est d'autant plus marquée avec la lecture des travaux en anglais puisque comme le souligne Anna Wierzbicka 1995, le mot d'émotion n'a pas la même acception en anglais et en français :

²⁵ Plantin, C., Doury, M., & Traverso, V. (Eds.). (2000). *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses Universitaires Lyon.

²⁶ Balibar-Mrabeti, A. (1995). Une étude de la combinatoire des noms de sentiment dans une grammaire locale. *Langue française*, 105, 88-97.

²⁷ Rinn, M. (2016). *Émotions et discours : L'usage des passions dans la langue*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

²⁸ Chuquet, H., Nita, R., & Valetopoulos, F. (2013). *Des sentiments au point de vue*. Rennes : Presses universitaires de Rennes

²⁹ Il serait intéressant de mentionner par exemple que l'entrée « sentiment » est inexistante dans quelques dictionnaires psychologiques (cf. Grand dictionnaire de la Psychologie et Dictionnaire fondamental de la psychologie) contrairement à l'entrée « émotion » qui elle, trouve toute sa légitimité dans ces dictionnaires dans la mesure où elle constitue « un thème permanent de la psychologie scientifique depuis ses origines » Pagès (1986 : 9)

French has the word *emotion*, which, however, differs in meaning from the English *emotion*, and whose range is more narrow (...) Generally speaking, the French *émotion* is thought of as involuntary, sudden, intense, and typically positive rather than negative(...) Again, in French scholarly literature the word *émotion* is used in a sense modeled on that of the English *emotion* and borrowed from English scientific publications. (Wierzbicka 1995 :250)

Ainsi, la traduction des travaux scientifiques contribue à cette confusion. Comme l'*émotion* est un objet situé, sa catégorisation dans les langues l'est aussi. Christian Plantin l'explique comme suit :

Les langues catégorisent l'expérience humaine de multiples façons, comme on peut le voir aux contrastes existant entre les lexiques des émotions dans les langues familières comme l'anglais, le français et l'italien. (Plantin 2011 : 114)

En vérité, le débat dépasse les termes *émotion* et *sentiment* pour recouvrir tout le champ lexical des affects. En effet, si l'on s'attarde sur les termes mobilisés désignant les expériences subjectives, on ne peut qu'être frappé par la multiplicité des mots qu'offre la langue française pour ce champ. Ainsi, trouve-t-on à côté d'*émotion*, les mots comme *humeur*, *sentiment*, *sensation*, *passion*, *affect*, etc. Ces termes ne sont pas des synonymes -même si beaucoup les utilisent comme tels- et pourtant, dans certains contextes, il n'est pas toujours facile de les distinguer les uns des autres ou d'en identifier les frontières sémiques. De nombreux chercheurs ont souligné cette cacophonie des mots de l'affect :

Le lexique à utiliser est complexe, parfois indéfini, parfois trop défini de manières différentes selon les disciplines (philosophie et psychologie principalement) et les écoles. Les termes sont multiples, polysémiques et recouvrent des concepts aux contours souvent imprécis. Dans cette diversité (où se côtoient : émotion, sentiment, humeur, affect, passion, éprouvé...), affect et émotion sont difficilement cernables, ce d'autant plus qu'ils sont présentés parfois de manière contrastive. (Perea et Levivier, 2012 : en ligne)

Jacques Cosnier, quant à lui, estime qu'il y a « beaucoup de mots pour parler de ce que l'on connaît mal et qui, pourtant, anime chacun de nous quotidiennement » (1994 :10). Et Patrick Charaudeau « (...) pathos, émotion, sentiment, affect, passion. Chacun de ces termes est susceptible de recouvrir une notion particulière, et on peut gager que chacune de ces notions dépend d'un point de vue théorique particulier » (Charaudeau, 2000). Dans la présentation de l'ouvrage « les émotions dans les interactions », Christian Plantin et Marianne Doury précisent qu'ils entendent le mot *émotion* « comme un terme générique couvrant émotion, affect, éprouvé, humeur, sentiment, disposition, état d'âme... » (2000 :7). Onze ans plus tard, Christian Plantin consacre tout un ouvrage sur la construction des émotions dans les discours, notamment les discours à caractère argumentatif (2011) et s'attarde plus longuement sur la question terminologique. Il fait ainsi le constat que c'est plutôt le terme affect qui semble le plus apte à couvrir tous les autres mots.

Mais s'il est courant de voir ces termes de l'affect se substituer les uns aux autres dans le langage quotidien, de nombreuses critiques mettent en garde contre cette pratique car elle constituerait un obstacle à une utilisation scientifique de ces termes et ne peut que jeter une certaine confusion dans leur définition. Comment peut-on se situer dans ce panel de mots ? Quel paradigme choisir ?

1.3.2. Taxinomie du lexique des émotions

Je propose de m'arrêter sur la question de taxinomie sans pour autant m'inscrire dans une approche purement lexicographique. Je m'appuie simplement sur quelques travaux en vue de clarifier le sens de certains termes. En ce sens, les réflexions de

Christian Plantin en 2011 présentées dans son premier chapitre offrent quelques pistes intéressantes. En effet, il met l'accent sur sept termes : pathos, affect, émotion, humeur, passion, sentiment, éprouvé ; qu'il essaie par la suite de confronter en vue de montrer leurs différences. Ces différences peuvent être marquées d'un point de vue disciplinaire par exemple en philosophie, on privilégie le terme *passion* alors qu'en psychologie ou psychanalyse, ce sera plutôt les termes *affect* et *émotion* :

Chacun de ces termes supporte le poids de son passé, qui l'oriente vers un champ ou un genre. L'époque des passions est l'époque classique ; celle du sentiment, le XVIIIe siècle et l'époque romantique ; celle des émotions, la période actuelle. Du point de vue des champs, passion renvoie à la philosophie, la religion, la morale ; affect et émotion à la psychanalyse et à la psychologie ; humeur vers la médecine. (Plantin, 2011 :10)

Christian Plantin étaye dans un tableau, leur composante de poids sémantiques différents et enfin étudie brièvement leurs potentialités lexicales spécifiques. Pareil que dans l'ouvrage, et donc pour des raisons typographiques, je recopie le tableau en deux parties :

Composante Termes	Psychique	Cognitive	Physiologique	Mimo-posturo- gestuelle
Affect	++	+	?	—
Emotion	+	—	+	++
Humeur	+	—	++	+
Passion	+	—	—	—
Sentiment	+	++	?	?
Éprouvé	?	—	+	?

Tableau n° 1 : Plantin 2011 :11³⁰

Composante Termes	...	Comportemental e, actionnelle	Rapport à la conscience	Origine
Affect	...	—	—	Externe
Emotion	...	+	+	Externe
Humeur	...	?	—	Interne
Passion	...	++	—	Interne
Sentiment	...	—	++	Interne
Éprouvé	...	—	++	Int/ext

Tableau n° 1bis : Plantin 2011 :12

³⁰ « Les + et les — indiquent un poids plus ou moins important pour la composante considérée ; les ? indiquent un poids incertain » p11

Cette analyse sémique repose essentiellement sur les entrées dictionnaires de chaque terme, approche qui reste relativement discutée puisque ces mêmes entrées changent d'un dictionnaire à un autre. Pour ce travail, je mobilise, à la suite de François Perea (2013a) et Christian Plantin (2011), les termes d'*affect*, d'*émotion* en tant que termes courants.

Les termes *sentiment* et *humeur*, quant à eux, couvrent d'autres spécificités. Jacques Cosnier (1997) distingue sentiment comme un éprouvé qui se construit dans la durée (amour, haine, amitié) et humeur comme un éprouvé à double valence positive et négative (joyeuse vs déprimé, excitée vs découragée) :

Sentiment a la particularité de se déployer dans la durée et d'une manière progressive (exp : amour, haine, jalousie), humeur fonctionne plus dans un schéma bipolaire (bonne ou mauvaise, excitée ou déprimée). (Cosnier, 1997 :24)

La double valence des éprouvés (positive et négative) est très pertinente à convoquer dans l'analyse par la suite. En effet, les émotions sont régies par des attentes sociales qui organisent l'expression des affects et distribuent des rôles entre les partenaires d'un échange. Par exemple, à la réussite d'une personne, la convention sociale veut qu'on la félicite. Si les félicitations sont exprimées, l'échange garde sa valence positive, mais à défaut des félicitations, l'échange peut prendre une tournure assez négative car l'attente sociale n'a pas été réalisée. Les exemples sont divers allant d'un enterrement où l'on doit exprimer ses condoléances, un accident où l'on affiche son empathie et le souci d'autrui ou la réussite, où l'on doit féliciter et afficher que l'on partage la joie et la célébration avec l'autre.

1. 3. 3. Terminologies et notions mobilisées

Si l'usage des termes *émotion* et *affect* comme termes couvrants est une démarche assez répondue en linguistique, elle manque parfois de précisions et nécessite des notions annexes. Christian Plantin (2011) fait remarquer que ni le terme d'émotion ni celui d'affect ne renvoient à une catégorie d'analyse pour la linguistique. C'est pourquoi, je convoque aussi deux notions, pensées toutes dans une approche interactionnelle du

discours. La première notion est celle de la *séquence émotionnelle*. Proposée par Christian Plantin (2011), elle désigne comme unité d'analyse des affects dans le cadre interactionnel :

Il se peut que notre usage du mot émotion comme terme couvrant n'échappe pas à ce genre de reproche, mais la notion de *séquence émotionnelle* offre des outils de grand intérêt, ne serait-ce que parce qu'elle permet de dépasser une problématique atomistes -y compris linguistique- hypnotisée par le terme d'émotion. (Plantin, 2011 : 114)

Si la notion est pensée comme un outil de catégorisation opératoire, elle n'est pas pour autant dépourvue d'une certaine limite. Comment, en effet, délimiter une séquence émotionnelle dans un fil de conversation WhatsApp ? La séquence émotionnelle est-elle thématique ? Ces interrogations seront discutées plus en détails quand on confronte la notion aux données d'analyse (voir chapitre 5 et 6). La deuxième notion que je convoque dans mes analyses est celle d'*affects conversationnels*, proposée par Jacques Cosnier en 1994. Elle n'est pas pour autant un outil de catégorisation comme l'est la *séquence émotionnelle* de Christian Plantin (2011). Elle renvoie aux microéléments diffus à l'intérieur d'une conversation :

Les "affects conversationnels" seraient des affects phasiques le plus souvent subliminaires et difficiles à nommer, et parfois, mais plus rarement, seraient les micro-émotions identifiables qui entreraient alors dans le cadre classique déjà bien défriché des émotions de base. (Cosnier, 1994 [2015] : 61)

Par ailleurs, je mobilise ces deux notions comme un continuum pour observer les faits discursifs relatif à l'affect. La notion de *séquence émotionnelle* agit sur les macro-unités et désigne une séquence interactionnelle où se déploient les émotions. La notion d'*affects conversationnels* est mobilisée pour identifier à l'intérieur d'une même séquence, des microéléments susceptibles de véhiculer les émotions entre les partenaires d'un échange.

Ainsi, la terminologie relativement stabilisée, il serait intéressant de s'attarder sur les compétences et les savoir-faire qu'il faut mobiliser dans l'étude des affects. En effet, si la compétence discursive (Auchlin, 1996) est indispensable pour une recherche en

sciences du langage, elle ne semble plus suffire quand cette recherche touche le champ des affects. Comment les linguistes identifient-elles et ils les émotions dans un discours ? Quelles parts d'elles et d'eux vont-elles s'activer pour repérer, analyser et enfin interpréter l'expression des affects dans ces énoncés ?

1. 4. Émotion(s) du chercheur ou la chercheuse comme appui scientifique

Comme vu précédemment (en 1.1), les émotions sont emblématiques du fait qu'elles soient identifiables par la subjectivité même du chercheur ou de la chercheuse. Je propose dans cette partie de revenir sur les différents concepts proposés pour penser la subjectivité du ou de la linguiste comme un appui cognitif. Robert Dantzer (1988) fait remarquer que d'une manière générale, les émotions obéissent aux deux principes d'introspection et d'extrapolation. On apprend à les reconnaître en nous-même par introspection et à les prêter aux autres par extrapolation :

Nous apprenons à reconnaître chacune des émotions que nous pouvons ressentir, à la fois en nous-même et chez les autres. Pour parler des émotions et les partager avec ceux qui nous entourent, nous apprenons à les désigner par des termes tels que joie, exaltation. (Dantzer, 1988 : 10)

En effet la reconnaissance des émotions chez soi ou chez les autres obéit au double processus constant d'introspection et d'extrapolation. Les émotions renvoient toujours le chercheur ou la chercheuse, à sa propre expérience subjective et exigent de lui et d'elle de mobiliser son vécu sensible en guise de compétence qui l'aidera à reconnaître les émotions chez autres. Jacques Cosnier affirme que « parler des émotions c'est souvent parler de soi. » (2015[1994] :13). Il est ainsi nécessaire d'adopter une posture plutôt qu'une autre quand on aborde ce champ de recherche. À ce propos, je rejoins la réflexion de Catherine Ruchon (2012) qui confirme que les chercheurs et chercheuses ne sont pas des productrices et producteurs de savoir détachés de leurs réalités sociales, des *homo academicus* au sens bourdieusien :

Le chercheur n'est pas une entité surplombante, un *homo academicus* au-dessus du commun des producteurs des discours analysés. Il est lui aussi un usager des mots, un producteur de discours, un agent énonciatif, un être d'émotion. (Ruchon, 2015 [2012] :126) »

Si ce constat doit être effectif pour toute recherche scientifique (Cressens & Ghiliss 2019), il s'avère encore plus nécessaire de l'invoquer et de le rappeler dans l'étude des émotions. On pourra alors investir la notion d'empathie comme moteur d'identification des émotions chez autrui et sa reconnaissance chez soi. L'idée est de relever les différents concepts pensés principalement pour l'étude du rapport langage-émotions. Je propose de présenter, dans un ordre chronologique, trois positionnements élaborés dans l'analyse des émotions en discours.

1. 4. 1. Le postulat empathique selon Jacques Cosnier (1994)

Psychologue de formation, Jacques Cosnier (1992 et 1994) s'est intéressé à la question des émotions d'un point de vue qui allie éthologie et linguistique interactionnelle. Il propose d'investir le concept d'empathie qu'il distingue schématiquement en trois types : *l'empathie de représentations* (désignant une communauté de représentations imagées et conceptuelles, le fondement de l'intercompréhension), *l'empathie d'affects* (qui renvoie à un ensemble d'affects et qui est à la base de la contagion émotionnelle) et *l'empathie d'action* (qui désigne l'ensemble de gestes participant à l'échoïisation mimo-gestuelle et la coordination de l'action au sein de l'interaction). Pour l'étude des phénomènes à incidence émotive, Jacques Cosnier parle plutôt de postulat empathique :

[...] un postulat empathique est nécessairement à la base de toute tentative d'étude des phénomènes affectifs. En effet, si les comportements et les réactions physiologiques peuvent constituer des thèmes d'étude objectivables permettant des observations répétées, vérifiables et consensuelles, l'aspect subjectif des émotions résulte toujours d'un témoignage et de références personnelles. Il est rapporté par celui qui l'éprouve, et si l'"observateur" lui accorde foi, c'est parce que lui-même "sait" que de tels éprouvés existent. (Cosnier, 2015[1994] :5)

Pour Jacques Cosnier, les chercheurs et les chercheuses ainsi que les sujets qu'ils et elles observent sont tacitement d'accord pour admettre qu'ils et elles ont une aptitude commune à éprouver des émotions des états mentaux et corporels. Le postulat empathique dépasse les relations interhumaines, « il est très banal d'attribuer des émotions aux animaux et cela d'autant plus facilement qu'ils sont familiers et morphologiquement proches de notre espèce » (2015[1994] :5) affirme-t-il.

1. 4. 2. Du côté de l' « expérientiation » Antoine Auchlin (1995)

Pour Antoine Auchlin, la supposée observation des émotions par le chercheur ou la chercheuse n'est que la reconstruction de sa propre expérience affective. Ainsi, l'attribution de l'émotion à un autrui s'appuie sur :

la stratégie qui consiste à prétendre "observer" les émotions dans un corpus donné, comme si les émotions étaient dans le corpus, se trompe à mes yeux doublement : en prétendant trouver un intérêt exclusif suffisant dans les émotions-en-ill (vs les émotions-en-je ou en-tu) et en ignorant le fait que l'attribution d'un état émotionnel à un être suppose sa construction interne par l'observateur (ce qui ne revient pas à dire que l'existence de l'état en question dépend de sa reconstruction par un observateur). (Auchlin, 2000 : 197)

Antoine Auchlin réfute l'hypothèse d'une neutralité ou une observation objective dans des émotions. Puisqu'une telle observation se saurait se passer de l'expérience subjective de la chercheuse ou le chercheur. « Notre accès aux émotions des autres ne

dépend pas d'une représentation conceptuelle de celles-ci, mais de l'expérimentation » (2000 :198) souligne-t-il. Ainsi l'hypothèse de Antoine Auchlin s'appuie non seulement sur la reconnaissance des mêmes états corporels et mentaux chez l'observatrice ou observateur, mais qu'il y a aussi tout un processus de reconstruction de ces mêmes états, une activation de vécu pour pouvoir les identifier et les analyser chez autrui.

1. 4. 3. La notion de « compétence émotionnelle » de Christian Plantin (2011)

Pour Christian Plantin (2011), tout être humain, à l'exception des cas pathologiques (exemple les alexithymiques), est apte à gérer ses émotions et ses humeurs. Il est aussi capable, en fonction de sa ou ses culture(s), de les exposer dans différentes situations interactionnelles. Cela relève d'un ensemble de savoirs partagés :

Tout le monde subit ou gère de façon plus ou moins hygiénique ses accès émotionnels, ses humeurs, organise ses passions et les expose en fonction de sa ou de ses cultures et des situations d'interlocution auxquelles il participe. Ces savoirs communs partiellement de l'ordre du « savoir-vivre » interactionnel, façonné par l'histoire, sont exposés, travaillés, théorisés, dans des discours adressés ou intérieurs. (Plantin, 2011 : 27)

Il s'agit ainsi d'un savoir qui désigne la reconnaissance du sujet de sa propre expérience affective mais aussi de la capacité à l'afficher selon des codes culturels situés. Christian Plantin parle de la compétence émotionnelle du sujet qui désigne la capacité de « mettre en scène son émotion et de la décrire, comme de capter et de lire celle des autres » (Plantin, 2011 : 27). Mais cette compétence gagne à être développée et affinée pour la mobiliser à des niveaux de signification plus complexes.

La lecture de ces signes peut devenir une compétence professionnelle, mais tout un chacun est sémiologue, c'est-à-dire capable de capter et de dire quelque chose d'un ensemble de signes pluricaux rapportés à une même source organisatrice pour en tirer des inférences sur cette source. La recherche sur les stéréotypes sémiologiques exprimés sous forme de locutions vise à formaliser ces savoirs faire où il émerge. (Plantin, 2011 : 127)

La compétence émotionnelle désigne aussi bien l'expression, la communication et la gestion des émotions que leur identification et leur reconnaissance chez autrui. Elle n'est donc pas spécifique à l'analyste mais relève plutôt d'un savoir profane.

1. 4. 4. Synthèse : l'observation subjective des émotions

Ce travail s'inscrit dans une épistémé plus large qui assume pleinement sa subjectivité (Ahmed, 2017) et la considère comme une ressource dans la production de savoir. Mais l'étude sur les émotions implique d'assumer aussi le travail d'empathie qui s'active indépendamment de la volonté du chercheur ou la chercheuse. La prise en compte de sa subjectivité ainsi que de son empathie dans une recherche sur les émotions a deux conséquences. La première conséquence est de les mobiliser comme ressources cognitives, la seconde est de réaliser que ces mêmes ressources font aussi les limites de la recherche. En effet, comme mentionné en 1.1.4, s'il est convenu qu'il y a bien une part universelle des émotions, on ne pourra omettre leur dimension construite. Or, le caractère culturellement construit peut parfois échapper à la compréhension de la chercheuse ou le chercheur travaillant sur une aire culturelle qu'elle ou il connaît mal. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ce travail s'appuie sur des données issues d'une application que j'utilise (WhatsApp), données dans une langue que je pratique (le français) dans cette même application.

1. 5. Synthèse du chapitre

Ce chapitre se veut le préambule d'un un exercice de réflexion effectué sur un terrain de recherche peu stable mais qui ne manque pas de richesse. Il n'était à priori destiné qu'à présenter un cadre définitoire de la problématique des émotions. Or, il s'avère que cette quête, classique dans forme, reste très difficile à mener. Ainsi quiconque s'aventurant dans le champ des émotions se retrouve confronté à de multiples difficultés. Difficultés liées au caractère flou et imprécis auquel renvoie la notion d'émotion mais aussi à l'abondance des travaux antérieurs traduisant un effort de théorisation et de modélisation continu des émotions.

C'est pourquoi il était indispensable de présenter dans la première partie (1.1) la situation épistémologique de l'émotion, et proposer de l'aborder au pluriel. En effet, l'émotion est un savoir sensible qui allie expériences et connaissances mais c'est aussi un savoir transversal et interdisciplinaire qui résiste à toute définition commune. Choisir de l'aborder au pluriel c'est accepter cette impossible définition mais reconnaître que l'on peut l'appréhender sous un angle particulier. L'émotion définie par les psychologues diffère de celle des sociologues ou encore des philosophes. Si toutes ces définitions renvoient au même concept, elles ne désignent pas le même objet. Le choix du pluriel est motivé par un positionnement épistémologique qui refuse de prétendre à une généralisation mais au contraire reconnaît son point de vue particulier. Le pluriel accueille ainsi la complexité de l'émotion et permet de penser la pluralité voire même la contradiction des travaux rencontrés. Mais il ne peut permettre de définir l'émotion car on ne peut définir le tout par le relatif.

La deuxième partie (1.2) a abordé la question des émotions dans les sciences du langage. Avec un aperçu historique qui souligne la résistance de certains linguistes à réfléchir aux affects à travers une analyse linguistique. L'abondance des approches et des travaux plus récents témoigne de l'évolution de la place des émotions dans les sciences du langage. Afin d'exposer ces travaux, j'ai convoqué la typologie proposée par Raphaël Micheli (2013) avec les modes de sémiotisation de l'émotion (*émotion dite, montrée et différée*). Solliciter cette typologie dans le présent travail a pour premier objectif de présenter les différentes études réalisées en sciences du langage autour des affects et pour second objectif de situer l'analyse dans un champ plus général. L'idée était donc non seulement

de présenter les travaux mais aussi de les discuter. Ce travail de réajustement est indispensable car il dévoile les prémisses du cadre théorique qui sera mobilisé dans la partie analyse. L'inscription dans une approche discursive et interactionnelle sera par la suite confrontée aux particularités des écosystèmes numériques (voir chapitre 2). Ainsi les travaux en sciences de l'information et de la communication seront convoqués parallèlement à ceux des sciences du langage pour embrasser la problématique des affects en discours numérique avec d'avantage d'outils conceptuels.

La troisième partie de ce chapitre (1.3) a saisi la question terminologique et mis la lumière sur la cacophonie des mots de l'affect. En effet, il existe plusieurs termes dans le champ des affects : émotion, sentiment, humeur, passion et bien d'autres. Ces termes utilisés parfois à tort comme des synonymes désignent pourtant des réalités différentes. L'idée était donc de proposer quelques pistes pour exposer la nuance entre ces termes pour ensuite les déployer en (1.1.3) une palette de notions et de concepts d'analyse qui sera mobilisée pour ce travail. Ainsi, les concepts *séquence émotionnelle*, *affects conversationnel* seront réinvestis dans l'analyse de corpus pour les chapitres 3 et 4.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre (1.4) proposait de revenir sur l'observation subjective des émotions qui, non seulement fait leur réalité première mais devient le principal appui cognitif pour leur étude. Il était donc question de revenir sur les différentes notions mobilisées rendant compte de cette posture subjective dans une recherche articulant langage et émotions. Trois propositions ont été examinées : celle de *postulat empathique* (Cosnier, 1994), celle d'*expérientiation* (Auchlin, 1995) et enfin celle de *compétence émotionnelle* (Plantin, 2011). Si la partie (1.3) a permis un réajustement terminologique et conceptuel de cette étude, la dernière partie, elle, avait pour objectif de continuer ce travail de réajustement à un niveau plus épistémique, en reconnaissant ainsi sa subjectivité et son empathique comme ressources première d'analyse des affects.

CHAPITRE 2

La dynamique socio-affective des espaces numériques mobiles : modèles et niveaux d'analyse

« Après tout, on n'a jamais autant fait de déclarations d'amour depuis qu'on clique [...] sur le bouton J'aime de Facebook »

(Alloing & Pierre 2017)

Penser les émotions dans l'univers numérique mobile implique la prise en compte de la complexité de l'écosystème numérique couplée aux impératifs de la technologie mobile. Dans ce chapitre j'entends poser le cadre de mon terrain d'étude, révéler les modèles et approches d'analyses dans lesquels je m'inscris et enfin les points de vue à partir desquels je développe mon analyse. Dans quelle mesure les émotions peuvent-elles être appréhendées dans les espaces numériques ? Pour répondre à cette question, il suffit d'observer les pages web. En effet, en naviguant sur internet d'un réseau social (comme Twitter, Facebook) à un autre, ou sur des plateformes (comme Youtube, Netflix), on est incessamment sollicité pour produire du discours : « Quoi de neuf ? », peut-on lire sur Twitter, « Que voulez-vous dire ? » sur Facebook. Les espaces numériques sont devenus des terrains d'expression émotionnelle. La question des émotions paraît même au cœur des industries numériques où l'enjeu est de produire en permanence du discours affectif et évaluatif. Ainsi, les différentes plateformes chercheront à savoir si vous avez liké ou pas, si vous avez partagé et retweeté ou non. Avec Facebook, l'utilisateur dispose de toute une palette de réactions affectives, combinaison d'une emoji avec une expression émotionnelle, d'une simple onomatopée *haha* exprimant l'hilarité à une autre, *Grrr*, pour signifier la colère et l'indignation :



Figure n°4 : Réactions-émotion Facebook

L'écosystème numérique dispose de ses propres règles dans l'expression, la circulation, enfin la matérialisation des émotions. L'objectif de ce chapitre est précisément d'interroger les modalités d'expression affectives dans l'espace numérique et d'une manière plus particulière le numérique mobile. Ainsi, après avoir présenté le modèle théorique de l'univers numérique dans lequel je m'inscris, je propose de faire le point sur la culture mobile.

Le chapitre, est construit autour de trois parties : la première interroge les différents niveaux de circulation des émotions dans l'environnement numérique. Pour ce faire, je m'appuie essentiellement sur les travaux en sciences de l'information et de la

communication (désormais SIC) et particulièrement sur les travaux de Camille Alloing et Julien Pierre qui ont proposé en 2017 une réflexion autour du « Web affectif ». Dans cette partie, l'objectif est de fournir donner une observation holistique des émotions dans l'écosystème numérique. Du travail algorithmique au design d'interface en passant par le *digital affectif labor*, les émotions semblent être progressivement au cœur de l'industrie numérique. Une fois l'état des lieux posé, je situerai mon travail à partir d'un modèle d'analyse qui déclinera les différentes « strates »³¹ d'observation des émotions.

La deuxième partie a pour objectif de présenter les propriétés de mon terrain d'étude que je désignerai assez génériquement par la communication par applications mobile et plus précisément WhatsApp. Il est important de préciser que l'application n'est pas un champ d'étude en tant que tel, mais qu'elle constitue plutôt un site, un lieu d'observation de comportements relationnels de nature langagière et technique. L'application de messagerie instantanée est le résultat de la jonction d'une double évolution : une évolution de la technologie mobile (Allard, 2009) d'une part et de la culture numérique (Doueïhi, 2011) d'autre part. L'idée est de comprendre la perception de la technologie mobile par ses usagers et de souligner ses incidences (inter)subjectives.

Enfin, dans la dernière partie, j'expose la perspective écologique dans laquelle je situe mon travail. Tout en discutant quelques théories de la communication en ligne, je propose une présentation du cadrage postdualiste (Casilli, 2009) et écologique (Boyd, 2010 ; Paveau, 2017) de l'environnement numérique. Ce cadrage façonne non seulement mon observation des données (chapitre 4) mais aussi leurs analyses (chapitre 5 et 6). Pour mieux illustrer la perspective écologique du discours numérique, je propose une réflexion de la perception de l'application WhatsApp en temps de confinement lors de la pandémie COVID-19. Ce contexte très particulier a donné lieu à une reconfiguration des activités sociales qui, à défaut de s'organiser dans des espaces hors ligne, ont migré vers l'espace connecté. Ainsi, une activité sociale comme celle d'un apéro au bar s'est transformée en « WhatsAppéro » .

³¹ En référence au modèle de strate proposé par Alloing et Pierre et que je détaillerai plus tard (2.1.1)

2. 1. Les émotions numériques : état des lieux

Le champ de réflexion qui accompagne les émotions dans l'environnement numérique est traversé par de nombreuses notions qui peuvent s'imbriquer les unes aux autres. Les émotions, pour Camille Alloing et Julien Pierre (2017), sont d'ordre individuel et relèvent principalement de la psychologie, quant aux affects, ils renvoient à la dimension sociale dans la mesure où l'on tend à émouvoir et donc à inciter quelqu'un à faire quelque chose. C'est la raison pour laquelle ils parlent plutôt de Web affectif et non émotionnel. Mais pour Sara Ahmed (2004) les émotions sont d'ores et déjà des pratiques culturellement structurées, qui organisent les rapports aux autres et au monde. Je me situe davantage dans la position de Sara Ahmed tout en mobilisant les cadres d'analyse du Web affectif de Camille Alloing et Julien Pierre.

Du code informatique aux mode d'*éditorialisation*³² en passant par les algorithmes, les émotions se logent dans différentes structures du système numérique. Du côté de la sociologie par exemple, Eva Illouz suggère la notion de " capitalisme affectif" à propos des rencontres amoureuses sur les sites internet. Eva Illouz propose de « traiter les émotions [...] comme Marx les marchandises » (2012 : 372) elle montre ainsi à travers une réflexion sur la dynamique sociale dans les sites de rencontres amoureuses que :

[Les émotions] sont façonnées par les rapports sociaux, qu'elles ne circulent pas librement et sans contraintes, que leur magie est une magie sociale, et qu'elles contiennent et condensent les institutions de la modernité » (Illouz 2012 : 372)

Ainsi, non seulement les sites et applications de rencontres amoureuses reproduisent les rapports de domination mais ils les condensent aussi. Cela est dû à l'architecture même des plateformes numériques, pensées comme étant des plateformes de consommation où l'internaute se trouve face à un large panel de choix. Par conséquent, cela provoque un brouillage entre les différents ordres affectifs : désir et séduction se

³² « L'éditorialisation désigne l'ensemble des dynamiques qui produisent et structurent l'espace numérique. Ces dynamiques sont les interactions des actions individuelles et collectives avec un environnement numérique particulier. » (Vitali-Rosati 2016 : en ligne)

greffent à des besoins de consommation³³ inassouvis. Eva Illouz précise aussi que cette logique de consommation reproduit des inégalités où les femmes se trouvent être perdantes (Illouz 2012). Mais la reproduction des inégalités affectives avec l'économie numérique se loge dans des strates bien plus « invisibles ». Antonio Casilli propose la notion de *digital affective labor* (2017) par analogie avec la notion du *digital labor* (2015). Le paradigme du *digital affective labor* vient désigner les stratégies déployées par les plateformes numériques pour la captation et la quantification des émotions, Antonio Casilli l'explique comme suit :

L'affect devient ici le *primum movens* de la production de valeur au sein des modèles d'affaires des plateformes numériques. Les dispositifs de captation de la valeur de notre époque ne relèguent plus, comme dans les modalités de production traditionnelles, les affects au contexte reproductif. Ils les situent au cœur même des organisations des facteurs productifs du premier rang. Le carburant même des entreprises sous le paradigme du « capitalisme affectif numérique ». (Casilli, 2017 : 5)

Ainsi, selon l'angle par lequel on considère l'écosystème numérique, les émotions prennent des formes et des valeurs différentes. L'enjeu est de saisir une typologie ou une synthèse qui saura donner les entrées possibles pour l'analyse des émotions numériques. Dans les lignes qui suivent, je mobiliserai le cadre conceptuel proposé notamment dans les travaux en SIC, de l'exploitation industrielle des émotions. L'objectif est d'essayer de comprendre les modalités d'expression et les mécanismes de circulation des affects dans l'environnement numérique.

2. 1. 1. Le « web affectif » (Alloing et Pierre 2017) comme appareil théorique pour analyser des affects numériques

Dans leur livre intitulé *Le Web Affectif, une économie numérique des émotions* paru en 2017, Camille Alloing et Julien Pierre estiment, à juste titre, que le « Web et ses dispositifs nous

³³ Sur ce point, je renvoie à l'article de Lena Dorneau (2020) intitulé « Histoire d'émotions néolibérales : pédagogie d'une émancipation individuelle, dialectique d'une aliénation collective ».

amène à repenser, requalifier et interroger nos affects numérisés » (2017 : 102). Le point de départ de leur recherche est une interrogation autour l'intérêt grandissant « des industries numériques et des organisations au sujet des émotions en ligne » (2017 : 9). Le Web affectif désigne un complexe portant un enjeu de société dans la mesure où il intègre des aspects économique, informatique et socio-affectif. Un complexe qui fait intervenir les grandes industries à investir dans l'affectif, le digital labor, les designs de plateformes. Les deux chercheurs distinguent deux niveaux d'analyse : le niveau de surface et le niveau de profondeur. Ils résument ce double niveau d'analyse avec le schéma suivant :

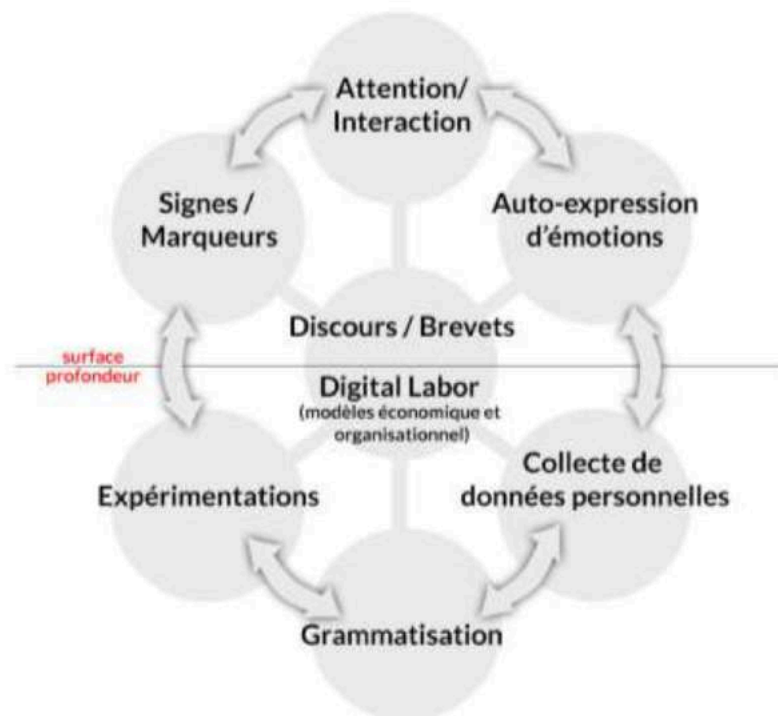


Figure n°5 : Cadre conceptuel Surface- profondeur (Alloing & Pierre, 2017 : 5)

En s'appuyant sur ce graphique, on peut distinguer donc deux niveaux d'analyse : le premier niveau, dit de profondeur, désigne tous les éléments participant à la production de ce qui est visible en surface à l'utilisateur. Plus précisément, cela concernera les algorithmes, les bases de données, échanges de données via des API et autres mécanismes de calcul, en bref toutes les opérations fonctionnelles des plateformes. Le niveau de surface, quant à lui, renvoie à ce qui est visible pour les usagers du Web et ce qui oriente

leurs usages, en d'autres termes tous « les éléments, signes et objets sur lesquels se portent nos clics et notre regard (formulaire, conditions générales d'utilisation, etc.) » (2017 : 13).

Je me focalise sur le niveau de surface dans lequel j'inscris mon approche d'analyse. Or, le niveau de surface condense à lui seul plusieurs éléments ne relevant pas de la même nature. On y trouve aussi bien les brevets et les stratégies de marketing déployées par les différentes industries pour inciter (et émouvoir ?) l'internaute à se connecter ou à télécharger leurs plateformes, y passer le plus de temps de connexion possible et enfin déployer une activité discursive (écrire, partager, liker) qui laisserait une somme conséquente de données et « de traces numériques » (Merzeau, 2009). Dans la partie qui suit, et à partir du classement proposé par Alloing et Pierre, j'identifierai le périmètre dans lequel je situe mon champ d'analyse.

2. 1. 2. Modèle d'analyse

De par leur ancrage en SIC qu'ils présentent « comme une science de la circulation (des signes, des informations, des idées, [...]) et des médiations (humaines, techniques[...]) » (2017 : 102), ils ont proposé un modèle d'analyse à partir de cette notion de circulation. Circulation dont l'objet est toujours les affects mais qui s'opère à des niveaux distincts, impliquant ainsi des approches et outils d'analyses différents.

2. 1. 2. 1. La méthode des strates

De manière synthétique, les chercheurs ont identifié cinq types de circulation qui fonctionnent comme autant de strates. Par souci de concision et d'efficacité, je propose de présenter le modèle sous forme de tableau. Le tableau ci-dessous fournit une lecture récapitulative du modèle des « strates » et ses différentes nuances :

Type de circulation	Circulation des affects
circulation expressive	Désigne la circulation des affects sur la surface. entre les usagers, et entre les usagers et les annonceurs, via des signes émotionnels comme les émoji. L'analyse concerne davantage l'expressivité et la mise en scène de soi
circulation technique	Désigne la circulation des affects entre les surfaces et la profondeur (les programmes informatiques, les bases de données,) tendance à la "datafiction" et à <i>l'user experience</i> (UX). Ce niveau d'analyse concernera davantage la quantification des données affectives.
circulation marchande	Désigne la circulation entre les plateformes et leurs annonceurs. Elle s'effectue via le digital labor des usagers et la valorisation de leurs données personnelles et affective.
circulation « discursive/idéologique »	Désigne la circulation à travers les discours (articles, conférences) et objets (brevets), mais aussi dans les informations « grand public » qui insistent sur les « capacités incroyables du cerveau » et sur la nécessité de les maîtriser via différentes méthodes de coaching ou d'introspection
circulation globale	Désigne la circulation des affects entre les expériences individuelles et les sphères d'activités sociales repérable particulièrement dans le management. Ce niveau d'analyse participe à la psychologisation des activités ordinaires et professionnelles et plus largement le capitalisme affectif.

Tableau n°2 : La méthode de strates (Alloing et Pierre 2017)

Pensé principalement comme un outil didactique, ce modèle a l'avantage d'être explicite théoriquement tout en proposant des catégories descriptives opérationnelles. Les différentes strates de circulation, loin d'être étanches, constituent un continuum sur lequel on peut situer sa recherche et se situer. À partir de ce modèle, je suis en mesure de

positionner mon terrain d'étude dans l'univers large du numérique et particulièrement du Web affectif. L'analyse que j'entends entreprendre des interactions par applications mobiles se place au niveau de l'analyse de surface et plus particulièrement dans le premier niveau, celui de la « circulation expressive » que Camille Alloing et Julien Pierre introduisent comme suit :

Les affects numériques circulent entre les usagers, et entre les usagers et les annonceurs, via des signes émotionnels comme les émoji. Voire, en deçà du seuil de consciences, par des micro-expressions faciales dont la grammatisation permet ensuite la circulation sous la forme d'un objet « émotion » qui se veut stabilisé. (Alloing et Pierre 2017 : 102)

Cette strate d'analyse concernera tous les signes : iconographique (comme l'exemple des émojis), cinétiques (comme l'exemple des Gif), technographique (Paveau 2017) (comme l'exemple des mèmes (voir Goudet 2016 et Renaud & al. 2016) et enfin verbaux (comme les émotimots que j'analyserai en chapitre 5), mobilisés dans le discours numérique à connotation affective. Parallèlement elle concernera l'ensemble du champ de « grammatisation » de l'émotion qui prend de l'ampleur d'une manière exponentielle pendant ces dernières années. Mais qu'entendons-nous réellement par « grammatisation » de l'émotion ? Et à quoi cette notion fait-elle référence ?

2. 1. 2. 2. La « grammatisation » numérique des émotions

Le terme « grammatisation » est entendu ici au sens que lui donne Sylvain Auroux (1992, 1994, 1995), définit comme suit :

[La grammatisation] désigne le processus par lequel une langue se trouve « outillée », notamment à l'aide de grammaires et de dictionnaires. Ce processus a pour préalable la construction d'une représentation graphique de la langue. [...] Ce sont également des outils linguistiques externes aux sujets parlants qui modifient les espaces de communication (standardisation et stabilisation). (Auroux, 1995 : 5)

La grammatisation implique *de facto* une simplification voire une réduction de certains phénomènes en vue d'une possible représentation. Et c'est à peu près ce même processus qui s'est élaboré pour la représentation numérique des émotions. Puisque la grammatisation des émotions vise à modéliser les signes iconiques et linguistiques dans l'expression des affects. Pour ce faire, elle puise dans les théories en psychologie sociale et particulièrement à la cartographie des émotions humaines schématisée par la roue de Robert Plutchik et Hope Conte (1997) (voir 1^{er} chapitre). Convertie dans l'écosystème numérique, la grammatisation des émotions renvoie à tous les signes pensés et fabriqués préalablement par les interfaces numériques³⁴ dont le but est de codifier une émotion donnée et fluidifier ainsi sa circulation. Afin de mieux l'expliquer, je reviens à la palette de réactions émotionnelles proposée par Facebook :



Figure n°6 : Exemple de grammatisation émotionnelle (1)

³⁴ Dans les approches en technosciences, Bernard Stiegler aborde la grammatisation comme une formalisation machinique des gestes, réalisée au sein d'un artefact. (Stiegler, 2005)

Cette palette propose à l'utilisateur un ensemble de signes relevant de réactions émotionnelles préétablies : entre l'emoji du rire, de la colère, de la tristesse ou de la surprise, tous ces emojis renvoient aux émotions de base de la théorie de Paul Ekman et Wallace Friesen (1972)³⁵. Les emojis ont été ajoutés à la simple fonction du like (l'emoji « pouce bleu » en signe d'approbation) dans le but de susciter et même inciter la réaction émotionnelle. La plateforme Facebook semble être soucieuse de développer et d'affiner ce type de signes émotionnels puisqu'en avril 2020, et pendant la crise mondiale de pandémie et la distanciation sociale imposée dans la majorité des pays du monde elle en a créé deux !



Figure n°7 : Exemple de grammatisation émotionnelle (2)

³⁵ Voir Paul Ekman et Wallace V Friesen proposent dans un article intitulé « Hand movements » publié dans *Journal of communication*, (1972) la théorie des émotions de base à savoir : la joie tristesse peur colère dégoût surprise. Théorie qui sera par la suite affinée par Paul Ekman qui développa aussi une liste des émotions secondaires.

Facebook explique ainsi la conception de la nouvelle réaction-Facebook comme une action située dans le contexte « sans précédent » que traverse le monde. Il est à noter que, contrairement aux autres réactions-facebook qui proviennent des émojis préexistants, cette nouvelle réaction-facebook est une conception originale de la plateforme. L'emoji proposé affiche des marques d'affection (les mimiques dessinées notamment avec les sourcils ouverts, bouche entre-ouverte se laissent interpréter comme des marque d'empathie). L'autre originalité de l'emoji est qu'il n'est plus centré uniquement sur le visage puisqu'on observe aussi des bras qui tiennent un cœur. La réaction émotionnelle dépasse ici les mimiques pour englober aussi les gestes affectifs comme les câlins. Gestes qui n'est pas anodin puisqu'il renvoie à un imaginaire de proximité dans un contexte qui appelle à une distanciation sociale et physique afin de contourner la pandémie.



Figure n°8 : Nouvelle réaction Facebook : solidaire

La grammatisation des émotions consiste ainsi, comme le propose Facebook, dans la fabrique des signes iconographiques des réactions émotionnelles ou tout du moins, qui codifient et indexent les émotions dites « basiques » de telle sorte que les usagers auront plus de facilité à s'y identifier. Mais une fois la grammatisation des émotions numériques est disponible sur une plateforme donnée les locuteurs s'approprient le code des réactions et les mobiliseront dans les espaces numériques interactionnel et éditorial.

2. 1. 2. 3. La « circulation expressive » comme strate d'observation

Je situe mon approche d'analyse dans le niveau de « circulation expressive ». En ce sens où mon observation embrassera les pratiques discursives numériques afin de d'identifier les outils linguistiques et iconographiques mobilisés dans l'expression des affects. Mais pour pouvoir analyser ces pratiques, il faut d'abord comprendre la nature de l'univers numérique dont elles émergent. En d'autres termes, les comportements humains sur le web ne peuvent être analysés par les mêmes outils que dans une observation « in situ » hors ligne. Pour le sociologue Antonio Casilli (2010) par exemple, les comportements sociaux comme la coopération ou la punition qui se trouvent entièrement reconfigurés dans l'espace numérique et mettent en jeu de nouveaux mécanismes. En somme, les structures sociétales URL ne sont pas de simple calques des logiques et des processus sociétaux IRL :

Les technologies ne sont pas neutres. Dans une réalité façonnée par les réseaux informatiques, les affinités entre les individus - ou leurs rivalités- ne s'expriment pas de la même façon que dans le monde décrit par les sociologues du siècle passé. L'entraide, la coopération et même la sanction des comportements considérés comme déviants prennent des formes originales dans le contexte des médias numériques. Les structure d'une société en ligne ne se limitent pas à calquer fidèlement les logiques et les processus que nous pouvons observer une fois l'ordinateur éteint. (Casilli, 2010 : 229)

Le raisonnement formulé Casilli pour les comportements en ligne invite à observer, avant les comportements en question, les espaces numériques où ils sont façonnés. Plus exactement, il s'agit d'analyser la dynamique déployée dans les espaces numériques pour inciter à l'expression d'affects, encourager une certaine capacitation de soi en donnant un avis (en pouce bleu sur facebook ou en fav' pour twitter) en réagissant à un contenu (par la palette de réactions-facebook par exemple) ou encore le commentant. Toutes interfaces numériques n'invitent pas aux mêmes pratiques discursives ; il est des interfaces qui orientent un certain comportement (la plateforme change.org permet la création de pétition et est souvent sollicité pour des actions collectives comme des appels à solidarité ou au contraire des appels à boycotte). Ainsi, situer sa recherche dans la strate de « circulation expressive », c'est observer l'activité affective déployée dans les différents

espaces du web ainsi que les différents supports et appareils utilisés. Pour Pierre Alloing et Julien Pierre, cette activité relève plutôt d'une tendance générale dans la mise en scène de soi :

Cette circulation s'inscrit dans une tendance globale de l'expressivité amorcée par les nombreux discours autour de la capacitation de soi et du « web 2.0 » (dire ce que l'on pense, ce que l'on aime exprimer une opinion). Elle prend forme par l'activité de design des interfaces supportant la mise en scène de soi (2017 : 102)

Se situer à la surface du Web, au degré zéro de la circulation des émotions ouvre un large champ autour des potentialités affectives des interfaces numériques. Pour Antonio Cassilli il y a une nécessité à examiner ces « gestes ordinaires, voire infra-ordinaires, qui se chargent de performativité affective : le smiley, les émoji, les likes. » (Casilli, 2017 : 6). Mais si le Web renouvelle les logiques communicationnelles et réinvente sans cesse les signes à charge affective, quels nouveaux paramètres doit-on intégrer quand il s'agit en plus d'une communication mobile ?

2. 2. La culture mobile : une iconisation de la communication ?

De nombreux travaux se sont consacrés à la question des usages communicatifs du téléphone mobile, je mentionnerai le livre *Culture mobile* d'André Caron et Letizia Caronia (2005) et *Mythologie du portable* de Laurence Allard (2009) qui ont su ouvrir un horizon de réflexion novateur dans le champ des pratiques mobiles.

2. 2. 1. La technologie mobile : vers une reconfiguration des rapports au monde

Il est indéniable que la technologie mobile et particulièrement le téléphone mobile a opéré une transformation radicale dans l'organisation de notre vie quotidienne. Transformation touchant à peu près tous les domaines de notre existence : affectif, social, professionnel, médical, etc. C'est la raison pour laquelle je souscris davantage à la

formulation de « culture mobile » comme (Caron et Caronia 2005) plutôt que de parler de « tournant mobile ». En effet, il ne s'agit pas d'un simple tournant mais d'une métamorphose des pratiques, des perceptions et aussi des attentes sociales. La culture mobile qui s'est installée progressivement depuis quelques années a gagné aujourd'hui tous les secteurs de la vie. Caron et Caronia affirment que « ces pratiques de communication mobiles nous forcent à repenser les façons culturellement spécifiques de notre vie en commun » (2005 : 6). Ce qui définit, fondamentalement, les propriétés de tout dispositif tel qu'il est présenté par Giorgio Agamben :

[Un dispositif est] tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants » (Agamben, 2007 : 31).

Je propose, dans les lignes qui suivent, de revenir aux caractéristiques de cette culture mobile et ses incidences particulièrement dans la dynamique socio-affective de la communication. Comment l'émergence des téléphones mobiles a reconfiguré nos structures relationnelles mais aussi subjectives et intérieures ? Laurence Allard a proposé l'hypothèse du « téléphone mobile comme relevant de « technologies du soi » et pouvant être décrit comme une topique de la subjectivité des individus, comme un support d'expression de l'intériorité des sujets » (Allard, 2014 : 139). Allard convoque aussi la métaphore d'« une chambre à soi » de Virginia Woolf³⁶ pour souligner cette intériorité qui semble se redessiner et se restructurer avec le téléphone portable. Dans un article du dossier « Les migrants numériques » paru en 2019, Laura Guérin développe l'hypothèse que le téléphone portable peut être pensé comme un chez-soi particulièrement chez les réfugiés. Le portable semble répondre aux quatre dimensions fondamentales relatives au terme « chez-soi » à savoir l'aménagement, l'appropriation, l'attachement et l'ancrage dans un lieu. Le lieu étant dans ce cas précis, numérique :

³⁶ Dans son célèbre texte, *Une chambre à soi*, (1929) l'écrivaine affirme la nécessité pour toute femme de disposer d'une pièce à soi et de créer en toute liberté. La chambre à soi qui serait la condition préalable à toute écriture féminine devient progressivement dans les écrits féministes comme une métaphore pour l'autonomie des femmes.

[...] le portable permet de fabriquer, plus ou moins longuement, une bulle sensorielle. Une bulle sonore et visuelle qui, à l'instar du chez-soi, « recouvre les comportements tels que la liberté de s'isoler des autres, le degré de disponibilité à autrui, le choix du type de stimulations externes acceptées ou rejetées par la personne » (Serfaty-Garzon, 2003). (Guérin, 2019 : en ligne)

Mon objectif n'est pas tant de faire un état des lieux de tous les travaux qui, d'une manière ou d'une autre, ont saisi le terrain de la culture mobile ainsi que tous les usagers qui y ont émergé. Mon travail va plutôt s'articuler autour de la reconfiguration subjective et relationnelle provoquée par la technologie mobile. Ainsi plus la prise en compte des différents paramètres de cette culture mobile est effectif, plus il me sera facile de questionner la problématique des affects dans les interactions par messageries instantanées. Le travail de Caron et Caronia (2005) me semble ici ouvrir des pistes assez intéressantes à explorer. Leur étude propose d'examiner comment les savoirs communs, les attentes sociales et les bonnes manières sont modifiés quand on bascule dans l'espace interactionnel mobile :

[...] prenons le cas du téléphone mobile, car il est peut-être l'outil technologique qui condense le plus et représente le mieux les enjeux culturels du tournant mobile dans la communication quotidienne. [...] les droits, les obligations, les attentes et même les bonnes manières des participants en vis-à-vis doivent maintenant être négociés en fonction des droits, des obligations et des attentes des « participants fantômes ». (Caron et Caronia, 2005 : 6)

Je soulignerai en particulier ici la renégociation des droits et des obligations et même les bonnes manières au sein de la communication quotidienne par téléphone mobile. Cette hypothèse se trouve être très féconde pour les analyses par la suite dans la mesure où les interactions par applications mobiles sont loin d'être de simple calques des interactions IRL. Au contraire, elles réorganisent au sein de l'espace conversationnel un ensemble de nouvelles attentes et d'autres modalités de préservation de la face (Goffman1973b).

2. 2. 2. La culture mobile et l'avènement du numérique

Si les valeurs, les codes culturels et communicationnels se trouvent ainsi réévalués, c'est que la technologie mobile en croisement avec l'expansion d'internet a donné lieu à ce que Milad Doueïhi (2011) et (2012) appelle un « humanisme numérique ». Cet humanisme serait « le résultat d'une convergence entre notre héritage culturel complexe et une technique devenue un lieu de sociabilité sans précédent » (Doueïhi 2011 : 9). Il s'agit donc de croiser les réflexions proposées autour de la technologie mobile avec celles produites autour du numérique. Si le numérique a longtemps été confiné dans des ordinateurs - de taille gigantesque pour les tout premiers - il a gagné progressivement d'autres artefacts. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Milad Doueïhi qualifie cette transition de la culture de la chaise à la culture mobile et nomade. Laurence Allard (2017) souligne à juste titre que l'engouement scientifique pour le numérique a délaissé en quelques sorte les travaux sur les usages mobiles :

Si ladite révolution numérique a donné lieu à un nombre impressionnant de travaux, de publications et de commentaires divers, les études sur les usages mobiles s'avèrent paradoxalement quelque peu négligées alors que pour la plupart des humains mais aussi des non-humains (machines, capteurs, intelligence artificielle), c'est à travers le mobile que cette révolution se manifeste (2017 : en ligne)

Ce que Milad Doueïhi souligne c'est la nécessité de prendre en compte, de la même manière la machine et l'usage qu'on en fait, autrement dit la part technologique et la part humaine. Car la machine participe activement de la co-construction de nos gestes et paroles. Il n'est plus question de considérer le téléphone comme un simple médium, une entité passive qui exécute nos tâches. La technologie mobile guide et oriente la perception de l'utilisateur, elle lui indique ce qu'il faut faire : « composer votre numéro », « répondre au message » « marquer comme vu ». Ce que d'ailleurs souligne Nicolas Nova dans son appréhension du téléphone portable comme dispositif qui fournit une synthèse des techniques :

Du point de vue de ses fonctionnalités, le smartphone semble n'être qu'un téléphone mobile « augmenté », en particulier par sa connexion à Internet. Or les possibilités techniques et les usages montrent un ensemble bien plus large puisqu'au-delà de la fonction communicationnelle (téléphonie, SMS, réseaux sociaux), il est tour à tour outil cognitif (accès au Web, calendrier, carnet d'adresses, prise de note et rappel) et interface avec le monde (réservation d'hôtels, choix de restaurants, achats divers). En cela, par la combinaison de fonctions précédemment prises en charge par des appareils multiples, le smartphone apparaît comme un dispositif proposant une synthèse des techniques dites numériques. (Nova 2018 : 18)

Ce que la technologie condense comme fonction communicationnelle, cognitive et sociale. La combinaison des différentes activités (effectuer une réservation, passer un appel, envoyer une vidéo, partager une photo, etc.) dans un même objet met inévitablement des signes de nature hétérogène. Par conséquent, cela pose à la chercheuse ou au chercheur la question de la méthodologie mobilisée pour l'analyse de cet ensemble.

2. 2. 3. Le mobtexte (Allard 2018), une textualité typique de la culture mobile ?

De nombreuses études ont examiné le métissage de l'écriture par mobile. Je renvoie particulièrement aux travaux de Laurence Allard depuis plus d'une dizaine d'années (voir notamment 2015 et 2018), qui propose la notion de mobtexte comme une catégorie descriptive pour penser le métissage des signes dans les discours numériques mobiles. Elle cible en particulier les jeux de langage mobiles opérant un métissage d'images et de textes :

La notion de mobtexte voudrait rendre compte de la textualité composée par les expressions et les interactions interfacés par les terminaux mobiles. Ces jeux de langage mobiles [...] et non plus seulement l'espace [...], métissent l'écriture en agencements de textes et d'images mais aussi de mots images et bientôt de data. Ainsi, le mobtexte montre l'évolution du paradigme de l'hypertexte dans sa dimension d'hypermédia s'agissant également des objets connectés. (Allard, 2015 : 167)

Pour Laurence Allard, le mobtexte contribue donc à « modeler une culture mobile qui suppose ses genres (du texto au selfie), ses contenus (des applications aux notifications) et ses formats (de la conversation téléphonique au livestreaming vidéo). (Allard, 2015 : 167). Ainsi il s'agit d'avoir une approche intégrative des éléments à analyser. Mais le mobtexte ne se limite pas à désigner une textualité typique de la culture mobile combinant des éléments hétéroclites. Le mobtexte vient aussi souligner une autre particularité de la communication mobile, celle de saisir l'expérience de mobilité des usagers parallèlement à l'activité d'écriture. En d'autres termes, la chercheuse part de l'hypothèse que « la culture mobile une révolution sociale de l'écriture (...) une écriture au quotidien (2017 : en ligne), l'acte d'écriture pouvant s'accomplir pendant toutes les activités de la vie quotidienne :

Le mobtexte mobilise les signes quand les usagers se meuvent en écrivant. [...] La notion de mobtexte va nous permettre de saisir l'activité d'écriture dans le cours de la vie ordinaire. Dans des territoires physiques irrigués de numérique, écrire/lire en mobilité et en mobilisant des matières d'expressions plurielles et multimodales semblent devenues des activités banales. (Allard, 2015 : 167)

Le mobtexte renvoie aussi bien à l'acte de l'énonciation qu'à l'énoncé : L'énonciation s'effectuant conjointement à d'autres activités (voyager, manger, faire du sport, etc.) et l'énoncé s'offrant comme combinaison de signes hétéroclites. Comment appréhender les émotions dans cet univers complexe ?

2. 3. Saisir les émotions par le prisme de la technologie discursive

Dans cet espace présentement défini du numérique mobile, quels outils théoriques et méthodologiques peut-on mobiliser ? Du côté des sciences du langage comme en SIC, le principal objet d'investigation a longtemps été les pratiques scripturales. De fait, la culture mobile a réintégré un sociolecte et des graphies alternatives, et l'on trouve par exemple de nombreux travaux sur cette question. Suzanne Herring les examine à partir de ses recherches autour de la CMC *Computer Mediated Communication* (1996, 2004), Isabelle Pierozak traite le français tchaté (2003, 2011) encore David Crystal qui parle de *netspeak* (2004, 2001). Fabien Liénard quant à lui, analyse ces pratiques scripturales (Laroussi, et Liénard 2012) et propose la catégorie de CMT pour *communication médiée par téléphone* (2012, 2014).

Dans ce travail, je propose d'opérer un pas de côté des approches classiques pour épouser une conception plus holistique de la communication et une approche écologique du discours. En effet, les approches en CMO (ou CMC pour les travaux anglophones) sont construites à partir d'un dualisme épistémique (Paveau 2017). En examinant les conversations en ligne, Michel Marccoccia (2011) explique « après avoir montré que de nombreuses études considèrent que la communication médiatisée par ordinateur est *déspatialisée*, nous expliquerons cette thèse avant de la discuter ». Ce que Michel Marccoccia discute dans son travail est non la déspatialisation en tant que telle mais le fait qu'elle concerne les interactions en visiophonie. Par il défend la thèse de la déspatialisation de la CMO écrite :

[...] la déspatialisation des échanges semble être une thèse acceptable si l'on se limite à l'appliquer à la communication écrite médiatisée par ordinateur, et non pas la conversation visiophonique en ligne[...] La CMO écrite serait déspatialisée mais la visiophonie ne le serait pas. (Marccoccia, 2011 : 97)

D'une manière plus générale, les approches en CMO appréhendent l'outil numérique comme un simple médium. Par conséquent, le contexte spatial n'a pas lieu d'être dans les interactions en ligne :

Le contexte spatial des échanges en ligne est assez peu étudié dans la littérature consacrée à la communication médiée par ordinateur (CMO). Lorsque la dimension spatiale de la CMO est évoquée, c'est le plus souvent pour dire qu'elle n'existe pas ! (Marccocia, 2011 : 96)

Parallèlement à l'évocation du caractère « très discutable » de la déspatialisation, Michel Marccocia explique le succès de cette thèse par la nature des objets étudiés en CMO qui appréhende les discours étudiés par ordinateur comme objets désincarnés et isolés de leurs contextes.

[...]si cette thèse a remporté un succès évident dans les études sur la CMO, c'est essentiellement parce que l'analyse des discours médiatisés par ordinateur (...) se limite généralement aux messages, isolés de leur contexte physique de production et de réception. Ces études ont pour matériau les messages transmis et négligent du coup la dimension située de ces échanges discursifs et la nature multimodales de ces activités de communication. Ainsi la CMO semble déspatialisée car c'est un objet déspatialisé qui est étudié » (Marccocia, 2011 : 97)

En effet ce que Michel Marccocia souligne à juste titre, c'est les objets étudiés par la CMO qui sont déspatialisés. Pour ma part, je dirais que c'est le regard que l'on porte à ces objets qui les rend déspatialisés. On ne peut plus analyser le discours en ligne avec une perspective désincarné, décontextualisée et détachée de la réalité sociale et matérielle. C'est là où les approches postdualites du discours revendiquent la nécessité d'une perspective intégrative et écologique. En ce sens, Marie-Anne Paveau insiste :

[...] que les discours numériques natifs ne sont pas d'ordre purement langagier, que les déterminations techniques co-construisent les formes technolangagières, que les perspectives logo- et anthropocentrées doivent être écartées au profit d'une perspective écologique intégrative qui reconnaisse le rôle des agents non humains dans les productions langagières. (Paveau, 2017 : 11)

À partir de cette posture, il s'agit d'élargir son champ d'observation, de considérer aussi bien les pratiques scripturales que iconographiques dans l'élaboration dans la

construction du sens, et enfin, de reconnaître l'interface numérique comme co-contributrice à la dynamique du discours. En s'inscrivant dans une approche écologique du discours, la thèse de déspatialisation ne fait plus sens. L'environnement numérique est un espace social comme un autre avec ses normes et son architecture et son histoire.

2.3.1. Vers une approche écologique des interactions numériques

Si l'approche écologique du discours numérique a été amorcée par Marie-Anne Paveau, la logique même d'une conception écologique du numérique est pourtant bien installée dans d'autres disciplines et notamment en sociologie, ethnographie. Il y a par exemple la thèse de doctorat *Ethnographie des pratiques numériques des personnes à la rue* de Marianne Trainoir en soutenue en 2017 ou encore la thèse de Nicolas Nova (2018) en anthropologie des techniques, intitulée *Figures mobiles : une anthropologie du smartphone*. Par mon ancrage en sciences du langage, mon objectif est de prendre l'agencement sémiotique de l'espace numérique (voir chapitre 4) comme un appui et un élément d'analyse. Plus précisément, il s'agit d'examiner l'activité énonciative au sein de la « performativité affective des plateformes numérique » (Casilli 2017) qui désigne l'ensemble des éléments signifiants de l'univers numérique :

Les interfaces, les boutons, les règles, les systèmes de scores d'émotions, gèrent et gouvernent l'attention et l'engagement des usagers de dispositifs connectés. Les enchainements (de corps, de valeurs, de relations sociales) que cela met en place s'apparente alors à des chaînes de subordination. Cette dernière n'est parfois pas déclarée. Mais quoiqu'implicite, la subordination n'est pas pour autant différente d'une suite structurée d'ordre et de calls to action qui sont, de par leur nature, affectifs (« évalue ceci », « partage ça », « dis à tes amis que t'as aimé cela »). (Casilli, 2017 :7)

Ce que Antonio Casilli appelle les « calls to action » renvoie à une série de signaux de nature et de formes différentes, qui peuvent être langagiers comme les « quoi de neuf ? » qu'on peut trouver sur Twitter ou le « que voulez-vous dire ? » sur Facebook :

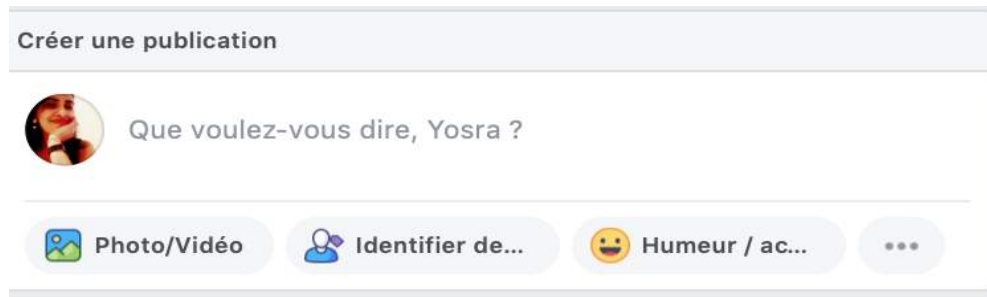


Figure n°9 : Espace de publication Facebook

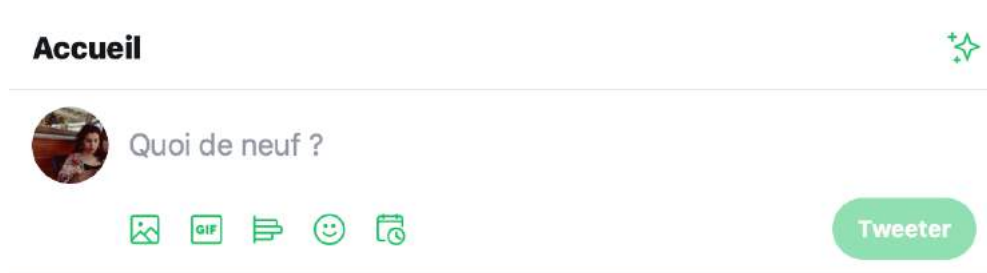


Figure n° 10 : Espace de publication Twitter

Les espaces numériques sont truffés d'indications verbo-iconiques pour effectuer différents gestes communicationnels comme écrire, envoyer une photo ou encore identifier une personne. Un même geste effectué dans des espaces différents n'aura pas la même appellation par exemple écrire sur son fil d'actualité, sur Facebook c'est « publier un statut » et sur twitter on l'appellera « tweeter ». De même dans les messageries mobiles comme Messenger ou WhatsApp, les indications qui organisent la même activité langagière sont formulées différemment :



Figure n° 11 : Espace de publication Messenger

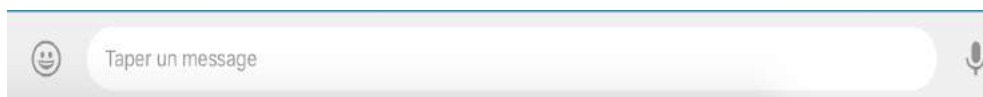


Figure n° 11 : Espace de publication WhatsApp

Cela implique une « reconnaissance de la spécificité de l’univers numérique, avec les transformations épistémologiques que cela implique ». (Maingueneau, 2018 : en ligne). Marie-Anne Paveau explique ce phénomène en soulignant que c’est « l’environnement tout entier qui parle » et contribue donc à la production des discours :

Dans cette perspective, c’est l’environnement tout entier qui « parle », c’est-à-dire, sans métaphore, qui contribue à la production des discours (notamment les objets, voir Paveau 2012, Dervin & Paveau 2012). C’est particulièrement vrai en ligne, où aucun discours n’est produit sans la contribution logicielle de la machine, via les API (...) : en ligne, le langagier proprement dit, c’est-à-dire produit au seul niveau de l’humain, n’existe pas, le langage ne pouvant être qu’un technolanguage, la production humaine étant systématiquement codée informatiquement. (Paveau 2018 : 335)

À partir de cette perspective écologique, le langage en ligne ne peut être qu’un technolanguage. Cette position rompt complètement avec la vision dualiste d’un langage médié ou communication médiée³⁷ comme on l’a souvent travaillé. Marie-Anne Paveau propose une alternative avec la notion de « technologie discursive » présentée en tant que catégorie descriptive de l’approche écologique du langage :

³⁷ Les catégories comme la CMO (communication médiée par ordinateur) ou la CMC anglophone (*computer mediated communication*).

On appellera technologie discursive l'ensemble des processus de mise en discours de la langue dans un environnement numérique, reposant sur des dispositifs de production langagière constitués d'outils informatiques en ligne ou hors ligne (programmes logiciels, API, CMS) et proposés dans des appareils (ordinateur, téléphone, tablette). (Paveau, 2018 : 335)

L'approche écologique en discours numérique telle qu'elle est défendue par Marie-Anne Paveau mais aussi d'autres linguistes comme Christelle Combe (2014 et 2019), Catherine Ruchon (2019), Laetitia Emerit (2016 et 2019) ou encore François Perea (2016 et 2018) et invite à reconsidérer la nature même du signe linguistique. Elle est aussi une invitation à décloisonner le regard observateur et apparaît comme une perspective plus ouverte aux contributions des autres champs disciplinaires, notamment l'anthropologie et la psychologie.

2.3.2. Les affordances numériques, levier de la dynamique affective

Pour donner un exemple de l'articulation de l'approche écologique avec la linguistique, on peut s'appuyer sur la théorie des affordances. Élaborée par James Gibson (1977) et (1979) en psychologie de la perception, les affordances désignent les potentialités d'action qu'un objet peut « afforder » ou suggérer à l'observateur. La notion a été abondamment investie dans le champ de l'analyse des comportements en ligne d'abord dans les travaux anglophones avec les travaux Dana Boyd (2010) ou encore ceux de David Barton et Carmen Lee (2013). Dans le champ de l'analyse du discours numérique francophone, Marie-Anne Paveau propose en 2012 d'intégrer cette théorie comme une épistémologie contributive à la linguistique symétrique.

En juin 2017, nous³⁸ avons organisé, à Montpellier, une journée d'étude « Les affordances langagières : Textualité numérique et discursivité matérielle »³⁹ qui a donné

³⁸ Avec François Perea et Catherine Ruchon à l'université Paul-Valéry Montpellier 3.

³⁹ Voir programme <https://calenda.org/407614> consulté le 18 avril 2020

suite à un numéro de revue (2019)⁴⁰. Dans ce travail, les affordances ont été appliquées à l'univers numérique et ainsi saisies comme « clé d'interprétation » des productions discursives en ligne. Ce que Antonio Casilli nomme les « calls to action » (Casilli 2017), et ce que les plateformes mettent à disposition de l'utilisateur notamment dans la grammatisation de l'émotion peut être analysé sous l'angle des affordances :

L'affordance apparaît ainsi à la fois comme un outil d'analyse et comme un moteur de créativité qui aide à repenser la communication et le discours dans leurs dimensions multimodales en intégrant l'agentivité des éléments environnants, qu'ils soient animés ou inanimés. La notion agit comme un stimulant permettant d'envisager le rapport au monde de façon dynamique et non statique (Ghliss & al. 2019 : en ligne)

Plus concrètement, pour analyser la circulation des émotions je saisirai la notion d'affordance dans l'analyse descriptive de l'espace de production discursive (Develotte 2006) qui n'est autre que l'espace interactionnel WhatsApp (chapitre 4) générant un ensemble de comportements. Ces derniers se déploient à partir de productions verbales (avec les émoticônes par exemple en chapitre 5) ainsi que des productions photographiques (comme les *photodiscours* en chapitre 6).

2.3.3. WhatsApp : lieu d'expression affective et de *care*

Au moment où je rédige ces lignes⁴¹, la plupart des pays du monde sont touchés par la pandémie COVID-19. Ce qui a engendré une situation de confinement afin de limiter la propagation du virus. Cette situation inédite de confinement est aussi une situation d'isolement pour de nombreuses personnes. Et d'une manière générale, elle impacte très fortement l'organisation habituelle de la vie sociale. Je n'évoquerai pas ici les conséquences sanitaires, politiques, économiques ou autres de cette pandémie. Si j'aborde

⁴⁰ Yosra Ghliss, François Perea et Catherine Ruchon, « Introduction : Les affordances langagières, levier d'une réflexion postdualiste du discours numérique ? », Corela [En ligne], HS-28 | 2019.

⁴¹ J'identifie ainsi l'expérience de rédaction de thèse comme une pratique de recherche située et incarnée dans mon contexte et accepte donc de me laisser affectée par lui (Haraway, 2007).

le contexte de confinement dans lequel nous vivons en ce mois d'avril 2020, c'est parce que cela a une incidence dans la réorganisation des activités sociales. Si les réunions professionnelles basculent vers des logiciels comme Skype ou encore Zoom, l'application qui vient de détrôner en un temps record ses concurrentes, la connexion aux réseaux sociaux a augmenté d'une manière spectaculaire.

2. 3. 3. 1. Un point sur une utilisation exponentielle de l'appli⁴²

De nombreux journaux relayent l'explosion des utilisateurs et utilisatrices des applications. L'un d'eux affirme que « WhatsApp est l'application de réseau social qui a fait le plus grand bon durant cette pandémie mondiale »⁴³. L'application WhatsApp a par exemple dépassé les deux milliards⁴⁴ d'utilisateurs et utilisatrices⁴⁵. D'après l'article « WhatsApp est l'application de réseau social qui a fait le plus grand bon durant cette pandémie mondiale » l'application semble avoir « progressivement monté jusqu'à atteindre 51 % de croissance. Le pic a été atteint en Espagne, où la croissance a été de 76 % ».

Cette croissance s'explique par le développement progressif de la sociabilité en ligne (Casilli 2010) depuis déjà quelques années. Mais en temps de pandémie, avec la contrainte de ne pas pouvoir aller voir, discuter ou simplement passer du temps avec son entourage proche, les gens se connectent pour prendre des nouvelles de leur famille, rester en contact avec leurs amis et même collaborer avec leurs collègues :

⁴² Appli et app sont des diminutifs d'application. App est plutôt anglophone et a été adopté par les francophones pour désigner le langage informatique. Appli est francophone et couvre aussi l'usage social que l'utilisation technique.

⁴³ Source : <https://ladepeche.ma/covid-19-explosion-du-nombre-dutilisateur-sur-whatsapp/> consulté le 13 avril 2020.

⁴⁴ Source : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2020/02/12/whatsapp-franchit-la-barre-des-2-milliards-d-utilisateurs_6029349_4408996.html consulté le 13 avril 2020.

⁴⁵ Source : <https://www.futura-sciences.com/tech/questions-reponses/messagerie-instantanee-sont-meilleures-applications-messagerie-instantanee-12596/> consulté le 13 avril 2020.

[...] la grande masse des usagers se sert d'Internet dans le cadre de contextes sociaux préexistants. C'est pour entretenir des liens établis, avec leurs familles, leurs collègues, leurs connaissances, qu'ils relèvent leurs mails chaque jour. Ou alors c'est pour développer accroître les relations humaines qu'ils considèrent comme valorisantes - leurs amitiés, leurs amours- qu'ils se connectent à des services de networking. C'est un besoin de cohésion qui anime les internautes, une envie de resserrement de leurs rapports sociaux. (Casilli, 2010 : 227)

L'évolution des pratiques sociales dans le contexte actuel fait donc écho à mon travail de thèse et m'ouvre même de nouvelles pistes de réflexion. L'une de ces pistes résonne avec une étude que j'ai proposée avec Marc Jahjah autour de l'habitat des espaces numériques WhatsApp (Ghliiss & Jahjah 2019). En effet, en ce temps de confinement et de distanciation sociale, le lien social et la rencontre se sont renforcés plus que jamais. S'il est encore prématuré d'examiner la corrélation entre la distanciation sociale et l'investissement des usagers des espaces numériques, on peut tout de même s'appuyer à titre indicatif sur des articles de presse et blogs en ligne qui se sont empressés d'enquêter sur la question. Comme ce blog⁴⁶ de vulgarisation numérique qui explique la mise à jour de WhatsApp pendant la pandémie en affirmant : « Très apprécié des utilisateurs pendant cette période de confinement, WhatsApp vient de recevoir une petite mise à jour bien utile. » Toujours dans le contexte du confinement, *L'Express* titre « Appels en visio, groupes WhatsApp... Seniors confinés, seniors de plus en plus connectés ! »⁴⁷

En ces temps difficiles, les applications de messagerie mobile sont devenues dans une certaine mesure le lieu de substitut pour compenser son isolement : les espaces numériques ont hébergé et accueilli le réaménagement de la vie sociale. Or, il me semble important de préciser que ce phénomène existe déjà et que le confinement n'a fait que - comme dans beaucoup d'autres domaines - amplifier la donne. Les temps de crise ont le

⁴⁶ Source : https://www.mac4ever.com/actu/152218_whatsapp-fait-le-tri-de-ses-contacts-et-adopte-une-nouvelle-presentation-covid-19 consulté le 13 avril 2020.

⁴⁷ https://www.lexpress.fr/actualite/societe/appels-en-visio-groupes-whatsapp-seniors-confines-seniors-de-plus-en-plus-connectes_2122225.html

mérite de mettre à nu certains phénomènes et rapports sociaux. Si le *care*⁴⁸ (voir notamment les travaux de Joan Tronto (2008) et ceux de Marie Garrau et Alice Le Goff (2010)) n'a jamais été aussi présent, il n'est pas inédit. En effet, se rendre dans les espaces numériques pour prendre des nouvelles d'autrui et garder ainsi contact avec elle ou lui.

2. 3. 3. 2. WhatsApp comme levier du maintien social

Depuis la pandémie de coronavirus (COVID-19), les stratégies publicitaires de WhatsApp s'adaptent aux besoins actualisés des usagers : besoin de garder contact avec autrui et de veiller sur son entourage proche mais aussi besoin de rester informé de l'évolution de la situation sanitaire :



Figure n° 12 : compte twitter de WhatsApp⁴⁹

La politique publicitaire de WhatsApp a investi une double orientation : celle du *care* et de la sollicitude entre les communicants mais celle aussi de la prévention contre les *fake news* :

⁴⁸ Le *care* est un néologisme de l'anglais qu'on pourrait traduire par « sollicitude » ou « soin » et désigne la capacité à prendre soin d'autrui.



Figure n° 13 : compte twitter de WhatsApp

L'expérience pratique de WhatsApp révèle qu'on investit les lieux numériques pour y déployer de l'affect, exprimer ses émotions en commentant les événements de l'actualité. En situation de pandémie mondiale, WhatsApp s'est révélé un espace d'action alternatif dans différents domaines et ce, partout dans le monde. Dans le domaine politique, un groupe de maires en Italie⁵⁰ se sont organisés pour concerter leurs actions dans différentes régions italiennes grâce à WhatsApp. En éducation, des écoles élémentaires en Italie et à Naples⁵¹ plus précisément ont continué de donner leurs cours, malgré la fermeture des établissements scolaires, toujours à l'aide de WhatsApp. En Syrie⁵², des enseignants en camps de réfugiés partagent leurs leçons en vidéo avec des parents d'élèves sur WhatsApp.

⁵⁰ Source : <https://www.bergamonews.it/2020/03/03/coronavirus-filo-diretto-ats-sindaci-un-gruppo-whatsapp-per-gestire-le-emergenze/357474/> consulté le 6 mai 2020

⁵¹ Source : https://corrieredelmezzogiorno.corriere.it/napoli/cronaca/20_marzo_05/scuole-chiuse-napoli-compiti-via-whatsapp-didattica-online-6ddb8d1e-5f01-11ea-9c4b-7e10d241411e.shtml consulté le 6 mai 2020

⁵² Source : <https://www.reuters.com/article/us-health-coronavirus-syria-learning/in-syria-camp-fearing-coronavirus-young-teachers-adapt-again-idUSKBN21J5GM> consulté le 6 mai 2020

Au-delà d'une simple tentative de maintien d'activité scolaire ou politique, ces différentes expériences traduisent surtout un désir de maintien de lien social et affectif. Ce désir s'il peut se déployer dans les situations les plus graves comme les individus rescapés de l'esclavage en Inde⁵³ qui utilisaient des groupes WhatsApp pour partager des informations sur le coronavirus avec leur communauté, peut aussi prendre forme dans les situations les plus ordinaires. Le journal Le Monde a mené un sondage autour des pratiques sociales sur WhatsApp pour un article intitulé « Face au confinement, le réconfort des groupes WhatsApp »⁵⁴ où les réponses étaient tournées vers le maintien d'un lien social vital :

Le Monde a lancé un appel à témoignages, qui a recueilli en quelques heures une centaine de réponses de femmes et d'hommes de tous âges, témoignant d'un besoin tenace de garder « un lien social vital ». (2020 : en ligne)

Ce maintien de lien social se formule dans les gestes les plus ordinaires comme la création d'un groupe intitulé « A défaut d'un café... » crée par un groupe d'amis et de connaissance qui avait pour rituel de se réunir sur la terrasse d'un bar du village il y a même un néologisme qui s'est inventé pour cette pratique : Whatsappéro. Le confinement ayant mis fin à ce rituel, les habitués ont donc créé ce groupe pour échanger « sur tout et rien », comme au café, mais en optant pour un ton plus léger afin d'une part dédramatiser la situation et d'autre part se changer les idées. Le maintien du lien social via WhatsApp apparaît dans l'échange d'informations pratiques, comme les déclarations des membres du Gouvernement ou l'envoi des documents d'attestation de déplacement dérogatoire. Ce renforcement d'utilisation de WhatsApp vient ainsi pallier l'isolement induit par les mesures de confinement et dans certains compenser la solitude imposée par la situation.

Le contexte de pandémie mondiale est une réelle expérience in situ de la (re)conversion numérique de nos pratiques sociales (Doueïhi, 2008). L'espace numérique

⁵³ Source : <https://www.reuters.com/article/health-coronavirus-india-slavery/indian-ex-slaves-unite-to-inform-unaware-survivors-about-coronavirus-idUSL4N2BJ3AC> consulté 6 mai 2020

⁵⁴ Source : https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/03/19/face-au-confinement-le-reconfort-des-groupes-whatsapp_6033694_3244.html consulté 6 mai 2020

s'est présenté comme une alternative à l'espace physique et a réaménagé nos actions, nos rapports au monde et à autrui. C'est donc à partir de ce fil que j'entends tisser mon observation des dynamiques socio-affectives, c'est aussi à partir de cette conception de l'espace numérique comme un lieu de maintien de lien, d'action de mobilisation solidaire ou de simple bavardage pour s'échanger les idées.

2.4. Synthèse du chapitre

Ce chapitre propose une réflexion qui articule la problématique des émotions avec l'univers numérique. En partant du travail des chercheurs Camille Alloing et Julien Pierre en 2017 (en 2.1), j'expose d'abord la notion le Web affectif comme la matrice générale qui met les émotions au cœur de l'économie numérique. Je conçois ainsi le Web Affectif comme étant un appareil théorique qui, d'une part, offre une description holistique de l'écosystème numérique et d'autre part, fournit des cadres d'analyse pertinents. En effet, selon que l'on situe sa recherche dans une analyse de surface ou de profondeur, l'approche diffère et les observables changent de formes et de nature (signe langagier, code informatique, chiffres, etc). Je me suis ainsi appuyée sur le *modèle des strates* (2.1.2.1) proposé par ces mêmes chercheurs, afin de situer mon approche et mon terrain d'étude dans les différentes sphères de l'écosystème numérique. Ma recherche se focalisera sur le niveau de surface et plus particulièrement au niveau de la « circulation affective ».

Une fois la « strate » d'analyse et le niveau d'observation identifiés dans l'appareil général du Web affectif, j'ai continué à délimiter mon terrain d'étude (en 2.2), en convoquant non seulement les études autour du numérique mais les croiser avec celles autour de la culture mobile (Carnon et Caronia, 2005). Mon intérêt est de dégager autant que possible les propriétés de la communication numérique mobile. Les contributions des disciplines comme la sociologie, les SIC ou encore l'ethnographie de la communication m'invitent à considérer l'impact de la technologie mobile aussi bien sur l'énoncé que dans l'acte d'énonciation. D'une certaine façon, travailler sur la culture mobile exige la prise en compte des modifications des paramètres spatio-temporels de la communication. Les interactions se délient dans l'espace-temps, se décroissent dans différents espaces numériques (voir chapitre 4). La notion même d'espace est très fluide, l'espace

interactionnel numérique peut être altéré par des temporalités conversationnelles différentes.

Ainsi, c'est dans cet espace numérique mobile que je situe finalement mon terrain d'étude. Un espace qui reconfigure, de par ses caractéristiques techniques et sémiotiques, les normes conversationnelles, les attentes sociales et les compétences discursives. En effet, les plateformes numériques reconfigurent la nature même du discours (Paveau, 2017) et invitent à élargir le champ d'observation des éléments langagier, d'où le recours à la perspective écologique du langage.

C'est pourquoi dans la dernière partie (2.3), il m'a semblé nécessaire de préciser dans quelle approche je situais ce travail et quels savoirs théoriques (2.3.1 et 2.3.2) et expérimentiels (2.3.3) j'entendais mobiliser pour l'analyse qui suit. Les pratiques qui ont émergé de WhatsApp dans un contexte de pandémie (comme l'exemple du « Whatsapppéro ») témoignent que l'espace de l'appli mobile est un lieu de forte expressivité émotionnelle. Ces expériences révèlent aussi que les dynamiques socio-affectives s'intègrent et circulent assez rapidement dans l'écosystème numérique qui les approprie à son tour pour les reconfigurées sous de nouvelles modalités.

Avant de passer à l'analyse, je propose, dans le chapitre qui suit de présenter le corpus d'étude. Il s'agit de questionner l'application de messagerie d'un point de vue méthodologique en mettant la lumière sur les limites mais aussi les verrous analytiques proposés par différentes méthodes. À l'issue de la typologie des corpus WhatsApp possibles, je proposerai par la suite une discussion autour des questions éthiques et juridiques des interactions WhatsApp.

CHAPITRE 3

WhatsApp : propositions méthodologiques pour une approche de corpus de messagerie mobile

« Travailler sur le discours, c'est faire l'expérience des relations inextricables entre trace, éthique et pouvoir. Conserver la trace d'une énonciation ne peut en aucun cas être un acte neutre »

Dominique Maingueneau (2014 : 172)

« Travailler sur de petits corpus permet de repérer des formes langagières pas forcément « fréquentes », au sens statistique du terme, mais des formes « émergentes » révélatrices du temps présent[...] »

Sophie Moirand (2018 : en ligne)

Dans ce chapitre, je propose une réflexion à double articulation épistémologique et méthodologique. Le chapitre est construit en quatre volets. Un premier volet reviendra sur le parcours de cette recherche : à partir d'un exercice réflexif, l'enjeu est d'exposer les évolutions et les moments de vulnérabilité qui ont marqué ce travail. J'ai fait le choix de questionner mon parcours depuis le master jusqu'à la rédaction de la thèse et d'en montrer les apprentissages intégrés tout au long de cette période. Un deuxième volet s'ouvrira avec une présentation générale de l'application WhatsApp puis proposera une typologie de corpus des différents milieux numériques relatifs à cet espace de messagerie. Ensuite, un troisième volet reviendra sur les différentes étapes de constitution de corpus : de la collecte jusqu'à la présentation, la quantification et le référencement des données. Ce volet proposera aussi une discussion d'ordre éthique en revenant sur le statut juridique des interactions par messagerie mobile et les pratiques de recherches qui leur sont recommandées.

3. 1. Contextualisation de la recherche sur les messageries mobiles

Si l'enjeu premier ici est de présenter le corpus d'étude et de répertorier les données avant de les soumettre à l'analyse dans les chapitres qui suivent, je suggère au préalable de faire un pas de côté narratif-explicatif. Il est essentiel de contextualiser ce travail de recherche en traçant sa trajectoire et en expliquant ses différents virages. L'exigence d'explication de l'expérience de recherche s'inscrit dans le cadre de la pensée de la *standpoint theory* (Harding, 1991) ou la théorie du positionnement (Altamimi & al., 2018) qui appellent à la prise en compte du contexte socio-affectif des sujets connaissants et producteurs et productrices de connaissances. La contextualisation de ce travail et la présentation de son parcours ont pour but d'exposer les défis méthodologiques rencontrés et d'expliquer les choix effectués. Ces choix ont été, en grande majorité, motivés par un ensemble de prises de conscience affectant notamment des positionnements d'ordre éthique et technique. Ainsi, il sera non seulement question de restituer le contexte de la recherche, mais également d'expliquer le choix du changement de corpus qui s'est opéré

au cours de la première année de doctorat. En effet, cette thèse a débuté par un travail⁵⁵ sur les SMS avant d'adopter l'application de messagerie mobile WhatsApp.

Comme il s'effectue sur le long terme, le travail de thèse se compose sur des temporalités différentes. S'il est finalement le résultat d'un ensemble de choix théoriques et méthodologiques, il reste surtout le produit d'une série de défis qui ont entravé son avancement, fait bifurquer sa trajectoire, le forçant ainsi à se remettre sans cesse en question, à réajuster en permanence son élan pour mieux avancer. Faire le récit de son expérience de thèse n'a pas ici une visée autobiographique. Il s'agit simplement de s'inscrire dans une démarche épistémique incitant chaque chercheuse et chercheur à décrire dans les détails les conditions de production de son savoir. Ce pas-de-côté narratif qui se loge au milieu d'un travail de thèse se veut un entracte épistémique ayant pour objectif de présenter la situation de recherche scientifique de ce travail, ses différents défis mais aussi ses évolutions. Ainsi, dans la continuité de ce qui a été proposé au chapitre 1, l'inconfort vécu lors d'un travail de recherche (Klein, 2019) sera une source énonciative et les émotions constitueront des appuis cognitifs (Paveau, 2012b).

3. 1. 1. Projet 88milSMS : stage de recherche et début de travail de thèse

En février 2013, j'ai été sollicitée⁵⁶ pour participer à un projet de recherche, dans le cadre d'un stage. Il s'agissait du projet Sud4Science⁵⁷ (Panckhurst & Moïse (2012), Panckhurst (2012)) qui faisait lui-même partie d'un projet international intitulé SMS4science. Le but de ces projets était la constitution de grand corpus SMS. Le groupe de chercheuses et chercheurs a donc lancé une campagne de collecte des textos avec le slogan « Faites don de vos SMS à la science ! ». Le principe était simple : soit envoyer ses anciens messages à un numéro dédié au projet, soit en écrire puis les envoyer

⁵⁵ Par travail concret j'entends des communications quelques publications : Ghliiss & Vérine (2017) et Ghliiss & André (2017).

⁵⁶ Par Bertrand Vérine et Catherine Détrie, tous deux mes enseignants en cours de master 1 et porteur du projet Sud4science.

⁵⁷ Panckhurst, R., Détrie, C., Lopez, C., Moïse, C., Roche, M., & Verine, B. (2014). Un grand corpus de SMS en français : 88milSMS.

simultanément à leurs destinataires et au numéro du projet. La consigne était d'envoyer au projet uniquement les messages rédigés et non reçus. La raison étant qu'un SMS reçu d'un tiers n'est pas une propriété et qu'on ne peut donc faire don de ce que l'on ne possède pas. Le projet sud4science a débuté en 2011⁵⁸ dans la région Languedoc-Roussillon. En 2012, le projet sud4science a enregistré plus de 90 000 SMS. Une fois les SMS collectés, la deuxième phase du projet s'est mise en place et c'est à ce moment que je suis intervenue en 2013.

La phase d'anonymisation a été animée par une concertation continue entre une équipe de linguistes, informaticiens et juristes autour des questions relatives à la donnée scientifique à caractère privé. Si les linguistes souhaitaient conserver le plus de données possibles pour leurs analyses ultérieures, le juriste lui, était plus réticent. Ces SMS étaient des données à caractère privé qu'il fallait utiliser avec précaution en protégeant au maximum l'identité des personnes. Les discussions avec le juriste tournant autour des textes de loi ont nourri ma réflexion autour de la question de la donnée personnelle et de son utilité scientifique, réflexion qui m'a aidée par la suite à prendre des précautions dans la constitution de mon corpus de thèse. Des échanges aussi ont été menés avec les informaticiens et portaient sur des questionnements plutôt techniques. En effet, avec les informaticiens, l'enjeu était de réfléchir aux outils logiciels qu'il fallait mettre en place pour ce genre de données. Une première phase d'anonymisation automatique a été assurée grâce au travail de deux étudiantes⁵⁹ en informatique qui ont mis en place un dispositif, l'interface « Seek&Hide » qui permet de masquer les données personnelles comme le nom, le prénom, l'adresse, le numéro de téléphone. L'interface remplaçait les noms par l'étiquette <NomX> où le X renvoyait au nombre de lettres que contient le nom. L'interface se présentait comme suit⁶⁰ :

⁵⁸ Le site du projet avec tous les détails et l'historique : <http://www.sud4science.org> , consulté le 25 janvier 2019.

⁵⁹ Pierre Accorsi (LIRMM- Université de Montpellier) et Namrata PATEL (LIRMM- Université de Montpellier).

⁶⁰ Voir présentation du projet ici <http://www.mshsud.tv/spip.php?article450> consulté le 25 janvier 2019.



Figure n° 14 : Capture d'écran du logiciel Seek&Hide (Source : Panckhurst & al 2013b)

La première phase consistait donc dans d'anonymisation automatique au cours de laquelle les données (nom, prénom ou numéro de téléphone) ont été masquées par les balises appropriées. Par la suite, arrive la deuxième phase pendant laquelle avec mon collègue ⁶¹, nous vérifions, validons ou corrigeons l'anonymisation du dispositif Seek&Hide. La consigne était de lire (et relire) le corpus dans son intégralité à partir de l'interface Seek&Hide afin de vérifier l'anonymisation effectuée automatiquement. À partir des icônes « je valide », « je ne sais pas » ou « commenter », nous avons passé au crible à -deux reprises- l'ensemble du corpus. Si l'icône « je valide » ne posait pas vraiment de problème, les icônes « je ne sais pas » et « commenter » donnaient lieu à des questionnements intéressants. En effet, en l'absence de tout contexte, un sms pouvait être interprété à différents niveaux, par exemple un « t'es un homme mort ! » peut être perçu comme un énoncé humoristique entre deux locuteurs ou une véritable menace, même si l'éventualité qu'un potentiel meurtrier envoie une menace de mort à son destinataire en

⁶¹ Frédéric André, docteur en sciences du langage.

mettant en copie le numéro du projet reste très faible. D'autres SMS étaient aussi proscrits du corpus, comme les SMS publicitaires ou encore les SMS dits « problématiques » par les membres du projet. En effet, toujours dans l'optique de la protection de la donnée personnelle et de la vie privée des gens, il fallait supprimer les SMS qui portaient (ou faisaient allusion) à des comportements illégaux comme des trafics de produits illicites. En somme, pendant cette phase, nous étions en discussion continue avec l'équipe responsable et le juriste afin de vérifier ensemble si tel ou tel SMS était publiable et non préjudiciable (Ghliiss & André 2017).

À l'issue du stage, et donc après l'anonymisation de l'ensemble du corpus et surtout la suppression de quelques SMS, le corpus est passé de 90000 à 88000 SMS, ce qui a motivé par la suite son appellation 88milSMS. Il est depuis 2014 en ligne et téléchargeable sur le site : <http://88milsms.huma-num.fr>. Il a fait l'objet de nombreuses publications (Détrie et Véline 2015, Lopez., Roche, Panckhurst (2013a)). L'année qui a suivi notre stage, mon collègue et moi avons mené chacun d'un mémoire de master 2 sur (une partie de) ce corpus, puis avons continué avec une thèse chacun, toujours avec le 88milSMS. Or, si mon collègue et moi travaillions sur le même corpus, nous n'avions pas les mêmes objets de recherche. Pour Frédéric André (2017), l'enjeu était d'analyser la pratique scripturale ou l'écriture SMS (ou encore l'e-SMS) en identifiant les quelques formes de néographie telles que proposées par Rachel Panckhurst dans sa typologie (2009). Quant à moi, mon intérêt était tout autre.

En effet, le stage effectué dans le cadre du projet sud4science m'a donné un accès inédit à des discours d'ordre privé ; ces petits messages ordinaires défilaient comme des fragments de vie d'inconnus, des instants racontés et échangés par textos. Sans pour autant entrer dans une quelconque poésie de l'écriture ordinaire d'un message mobile, l'expérience de la lecture des SMS a résonné dans mon vécu et par conséquent m'a affectée. Cet affect éprouvé a donc déclenché un désir épistémologique (Paveau 2012b), un appétit de mieux connaître et d'identifier la dynamique des émotions telle qu'elle est déployée dans l'espace d'un petit message sur un écran mobile. S'inscrivant avant les applications sur téléphone connecté, les SMS ont donc installé la pratique de messagerie mobile, pratique que l'on pourrait rapprocher de celle des correspondances épistolaires. Néanmoins, la messagerie mobile dicte un rythme de la correspondance, comme la rapidité et l'instantanéité de l'échange. S'identifiant comme dans un genre de discours

peu formel, les SMS sont marqués par la spontanéité de l'échange et le ton familier voire, parfois, relâché. Ces discussions ordinaires menées dans un cadre privé me paraissaient un terrain discursif foisonnant d'émotions perceptibles à travers différents observables linguistiques.

Avec un premier travail de master intitulé *L'inscription des émotions dans les SMS*⁶², j'ai entamé une réflexion autour de la problématique des émotions en discours en travaillant sur les formes graphiques comme la répétition graphémique (Ghliiss & Vérine 2017), l'emploi de la majuscule, ou autres procédés scripturaux rencontrés fréquemment dans le corpus 88milSMS. Ces formes graphiques formaient des lieux d'inscription des émotions, des observables pour l'analyse des affects. C'est donc tout naturellement qu'en octobre 2014 – soit quelques jours après avoir soutenu ce travail- j'ai voulu continuer la réflexion autour des mêmes questions en tentant d'approfondir les analyses dans le cadre d'une thèse. Néanmoins, si la problématique des affects me stimulait toujours autant, l'idée de continuer dans la même approche graphique et de proposer un prolongement de M2 ne me semblait plus d'actualité.

En effet, avec le passage du master au doctorat, la démarche scientifique évolue, la réflexion prend une nouvelle ampleur. Mon objectif n'était donc pas de faire une étude sur les variations orthographiques des SMS, d'une part, parce que ces travaux existent déjà⁶³ ; de nombreux spécialistes ont exploré ce terrain (Bernicot & al. 2015, Panckhurst 2009, Cougnon 2015, André 2017). Je ne voyais donc pas l'intérêt de présenter une recherche supplémentaire autour des écritures des SMS. D'autre part, j'envisageais de travailler plutôt dans une optique discursive qui toucherait davantage la question du sens. Cette phase a marqué un tournant épistémique dans le travail puisque j'ai réalisé que j'ai changé mon positionnement théorique, engageant par ailleurs un choix disciplinaire de la morphographie à l'analyse du discours, de la linguistique internalisée vers une approche postdualiste et intégrée. Je ne pouvais (et voulais) limiter la communication par SMS à un

⁶² Ghliiss, Y (2014). *L'inscription discursive des émotions dans les SMS*. Mémoire de master sous la direction de Bertrand Vérine soutenu septembre 2014 à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

⁶³ De nombreuses thèses ont été soutenues dans cette perspective notamment dans le cadre du SMS4science. Pour n'en donner que quelques exemples, il y a la thèse de doctorat d'Amélie Cougnon, (publié en livre en 2015) pour le projet Belge et la thèse de Frédéric André sur le corpus français et particulièrement le 88milSMS (André, 2017).

simple exercice graphique. J'apprends les SMS comme des discours qui inscrivent la parole dans un réseau d'activités plus complexe. Mon ambition était de scruter la dynamique de sens, saisir la manifestation des émotions dans le discours et observer l'évolution émotionnelle à travers le travail interactionnel.

3. 1. 2. Réflexivité et évolution du corpus de thèse

Pourquoi faire le récit de son expérience et mettre en mots sa trajectoire recherche est fondamental ? Parce que les biais, les difficultés mais aussi les impasses composent l'architecture interne de l'exercice de réflexion. Le présent travail n'est donc pas épargné par ses propres séquelles puisqu'il a débuté avec une étude sur un corpus SMS pendant deux ans puis a évolué vers un corpus numérique natif. À la suite de Alexandre Klein (2019), je prends le parti pris de l'inconfort vécu comme source énonciative et je choisis d'exposer aussi bien les doutes que les angoisses qui m'ont habitée un long moment, aiguisé mon sens de l'observation et forgé ma perception et mon rapport à mon objet de recherche. On trouve une expérience similaire chez Klein (2019) qui témoigne comme suit :

Ainsi, il m'a fallu du temps pour me décider à parler de cet inconfort vécu lors de ce terrain d'archives, comme s'il était déplacé, insultant, trop révélateur, comme si au fond il n'était pas légitime pour le chercheur que je suis et qu'il se devait donc d'être caché. Alors que c'est tout l'inverse. Dans cette petite et fugace émotion se noue tous les enjeux de ma posture de sujet cherchant, tout mon rapport et potentiellement la richesse de mon regard sur cet objet nouveau qui est le mien. (Klein, 2019 : en ligne)

Ainsi, je propose de revenir sur cette trajectoire sinusoïdale qui fût mienne afin de briser la vision illusoire d'une thèse lisse et linéaire, et briser aussi ce tabou du changement de corpus ou de thème car le savoir est aussi subjectif que l'être humain qui le côtoie. Je peux donc identifier trois grandes phases pour le présent travail.

Premier temps. Je dispose d'un corpus de SMS avec la volonté d'analyser l'inscription des affects dans ces petits messages, volonté aussi de m'éloigner de la

démarche purement graphique pour analyser la dynamique de sens. Cette période a duré précisément un an et demi, j'étais en 2^e année de thèse, et plus j'avancais dans l'analyse, et plus je réalisais qu'il y avait un biais dans mon travail, un biais que je ne pouvais plus occulter. Ma participation à différents colloques, les rencontres et les discussions que j'ai pu avoir avec de nombreuses chercheuses et chercheurs a fortement marqué ma manière de penser et a nourri mon sens de l'observation mais aussi de la critique. Un colloque en particulier a provoqué le déclic : le colloque « La communication numérique et électronique » qui s'est tenu au Havre en juin 2016. Lors de cette manifestation, j'ai pu rencontrer, écouter mais aussi discuter avec différents spécialistes de la communication numérique⁶⁴. Ma présentation portait sur les *émotimots* (Ghliiss 2016) dans les SMS, et c'est en préparant cette communication que j'ai réalisé –non sans effarement- le problème qui se posait pour ma thèse. J'ai compris (tard sans doute ?) qu'il m'était impossible d'observer cette dynamique de sens avec un corpus tronqué et des conversations amputées. Comment peut-on interpréter un texto avec « mdr »⁶⁵ si l'on n'a pas accès au texto antérieur ? Comment saisir l'évolution et le partage émotionnel (Rimé, 2005) si l'on ne dispose que des énoncés d'un seul partenaire de l'interaction ?

Deuxième temps. En réalisant que le corpus dont je disposais ne s'accordait pas avec la problématique posée, je vacillais entre panique et hésitation. Le choix se présentait entre abandonner la problématique de recherche pour en trouver une qui serait plus en adéquation avec le corpus 88milSMS ou abandonner le corpus, en constituer un nouveau, et continuer à travailler sur la même idée de départ, à savoir la question des émotions dans la dynamique langagière. Le choix s'est vite orienté vers la deuxième option.

Troisième temps. Je décide de me réorienter vers un nouveau corpus tout en restant fidèle à mon hypothèse de départ, celle d'analyser d'un point de vue discursif les affects dans les messageries mobiles. Le choix de WhatsApp s'est fait progressivement puisque j'ai commencé par faire une collecte d'historiques de conversation des trois applications

⁶⁴ C'est pendant ce colloque que j'ai rencontré la première fois Milad Doueïhi, Marie-Anne Paveau, Fabien Liénard, Laura Goudet, Laetitia Emerti et bien d'autres chercheuses et chercheurs tout aussi stimulants !

⁶⁵ C'est un exemple véridique d'un exemple rencontré lors de l'analyse sur le corpus SMS. Il m'a été impossible d'analyser les « émotimots » dans des messagers décontextualisés (voir chapitre 5)

mobiles les plus connues : WhatsApp, Viber et Messenger. J'ai rapidement laissé de côté ce dernier pour des raisons techniques. En effet, l'application n'offre pas l'option d'envoyer un historique de conversation. La seule possibilité était de faire plusieurs captures d'écrans. Donc, il s'agissait d'une méthode contraignante et assez décourageante aussi bien pour les personnes qui ont accepté de m'envoyer leurs communications que pour moi-même qui allais gérer un corpus mal organisé. Pour l'application Viber, j'ai dû recevoir un ou deux historiques, les personnes de mon entourage semblant plus à l'aise avec WhatsApp. C'est donc sur cette dernière application que je me suis enfin fixée.

Le choix était donc subjectif, ancré dans ma réalité sociale de chercheuse mais il était aussi motivé par d'autres arguments relatifs à l'application elle-même. En effet, après une enquête rapide effectuée dans mon entourage, les retours des utilisateurs de WhatsApp tournaient autour de la simplicité et du confort d'usage de cette application, mais aussi le sentiment de l'entre-soi exprimé notamment pour les groupes et le fait d'être à l'aise et de pouvoir papoter de tout et de rien avec d'autres personnes en cercle fermé. Le choix de travailler sur les conversations WhatsApp trouvait progressivement de la légitimité ; l'enjeu était de penser les notions de « l'entre-soi », la spontanéité de l'échange et le sentiment d'être à l'aise comme paramètres essentiels de l'inscription des émotions dans le discours.

La participation à différents colloques a été source de discussions scientifiques très enrichissantes et une occasion pour rencontrer des personnes stimulantes. Les lectures découvertes, les colloques auxquels j'ai pu participer ou simplement assister et surtout les échanges scientifiques que j'ai pu avoir avec différentes chercheuses et chercheurs m'ont conforté dans mon travail de réflexion et ont fait profondément évoluer le regard que je portais sur mon corpus. En somme, le projet 88milSMS, bien qu'il présentât de nombreux atouts, n'était plus adapté à l'analyse que je comptais faire. Mon objectif était de rester dans le cadre de la messagerie mobile tout en intégrant le numérique, et donc de m'orienter vers un corpus interactionnel où l'on dispose de la parole des différents partenaires, un corpus qui garderait quand même ce cadre de l'échange privé et personnel et qui n'invaliderait pas les approches discursives et interactionnelles. En somme, travailler sur le corpus SMS depuis le master et au début de la thèse a contribué à une prise de recul sur les données aussi bien sur le plan méthodologique qu'éthique.

Ces deux niveaux seront développés respectivement dans les parties (3.3.1) pour la constitution de corpus et (3.3.5) pour la dimension éthique.

3. 2. Présentation de l'application mobile WhatsApp

Afin de mieux comprendre les interactions qui s'effectuent via WhatsApp, je propose d'abord de présenter l'application en étayant ses enjeux et sa politique communicationnelles qui, d'une part, ont largement engendré son succès et d'autre part, aident à cerner la dynamique interactionnelle qui se joue au sein de cette interface numérique. Par la suite, une réflexion sera posée autour de la constitution d'un corpus WhatsApp. En effet, selon que l'on s'inscrive dans une démarche quantitative ou qualitative, discursive ou sémantique, etc., notre perception des données varie et également la constitution de notre terrain et de nos observables. L'originalité d'un corpus de discours numériques natifs est la multiplicité des modes de constitution de corpus et l'infinité des représentations des énoncés. Ces derniers sont « idionumériques » selon l'expression de Laetitia Émerit 2016 qui explique que :

Lorsque l'on prend pour terrain de recherche les environnements numériques on a conscience, de façon plus ou moins forte, de la nature aléatoire de la présentation des données, voire des données elles-mêmes. On sait bien, par exemple, qu'un utilisateur ne verra pas les mêmes éléments s'afficher s'il consulte Facebook à partir d'un ordinateur fixe ou s'il le fait via l'application de son téléphone mobile. (Emerit, 2016, en ligne)

Si à première vue, les interactions WhatsApp ressemblent aux échanges SMS, on verra que l'environnement numérique offert par l'application modifie foncièrement la nature des échanges et réorganisent les différents tours de parole, j'y reviendrai plus en détail en (3.2.2).

3. 2. 1. WhatsApp, un espace aux ressources interactionnelles multiples

Conçue en 2009 par deux anciens ingénieurs⁶⁶ de Yahoo, WhatsApp est une application logicielle mobile de messagerie instantanée (désormais MI). Elle a été pensée comme une alternative aux SMS au coût parfois élevé, notamment lors d'une communication vers l'étranger. Avec plus d'un milliard d'utilisateurs et utilisatrices dans le monde, WhatsApp compte parmi les réseaux sociaux les plus utilisés dans le monde à côté de Facebook et YouTube comme l'indique le graphe suivant :

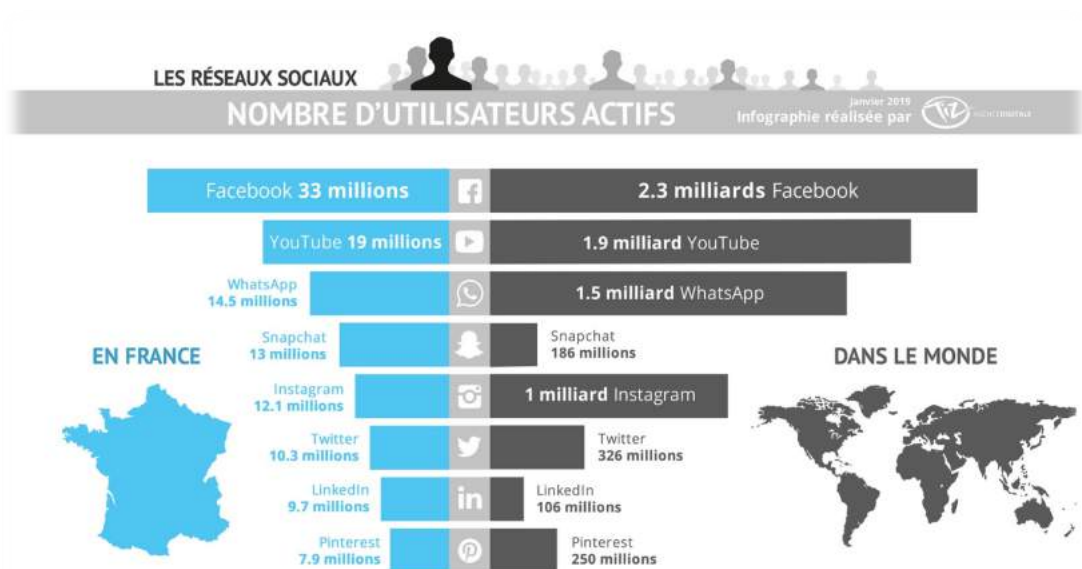


Figure n° 15 : Recensement du nombre d'utilisateurs et utilisatrices des réseaux sociaux en France et dans le monde 2019⁶⁷

Pour comprendre les raisons de ce succès, on trouvera une longue liste d'atouts possédés par l'application comme la gratuité, la facilité d'accès (absence de login), autonomie (pas de nécessité d'être relié à un autre RSN comme Messenger avec Facebook ou la messagerie Twitter), une synchronisation automatique de la liste des contacts qui se fait dès l'installation de l'appli ou encore la protection des données avec

⁶⁶ Les deux ingénieurs sont Jan Koum et Brian Acton.

⁶⁷ Source: <http://www.alexitaubin.com/2013/04/combien-d-utilisateurs-de-facebook.html>, consulté le 26 juin 2019.

notamment la mise en place du chiffrement de bout en bout. Ce dernier paramètre, avec la gratuité, est l'un des plus forts paramètres vantés par l'application, et il garantit un cryptage du message entre le locuteur et le destinataire : « Vos messages sont protégés avec un cadenas, et seuls le destinataire et vous avez la clé spéciale qui permet de débloquenter et lire vos messages » peut-on même lire sur le site officiel de l'application. Ainsi il n'y a aucun intermédiaire entre deux usagers, même pas WhatsApp elle-même (contrairement à Messenger par exemple ou Facebook qui a accès à tous nos échanges et toutes nos données). José María Cuenca Montesino explique le chiffrement par le graphe suivant :

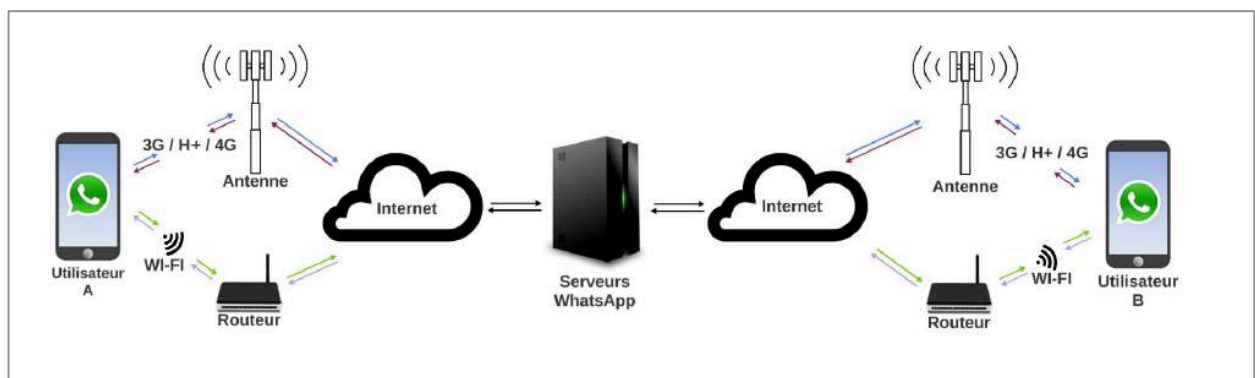


Figure n° 16 : Le chiffrement de bout en bout de WhatsApp - (Cuenca Montesino, 2017)

Le smartphone A se connecte à l'application WhatsApp et procède au cryptage du message émis. Ce dernier est pris en charge par le serveur WhatsApp, sans déchiffrement, qui assure par la suite la transmission du message au smartphone récepteur. Ainsi, les actions d'encodage et de décodage des messages ne se réalisent qu'au niveau des smartphones.

En somme, le dispositif WhatsApp présente un bon nombre de caractéristiques techniques : en utilisant la connexion Internet du téléphone portable, ou bien grâce au Wi-Fi, elle permet l'envoi et la réception des messages texte, d'images, de vidéo, de fichiers ainsi que la géolocalisation. La sauvegarde de toutes les conversations est réalisée, ainsi que l'envoi de l'historique des conversations par courrier électronique. L'ensemble de

ces caractéristiques techniques, perçues comme des atouts, a fait que WhatsApp se place depuis quelques années en tête de classement des applications de MI les plus utilisées : ⁶⁸

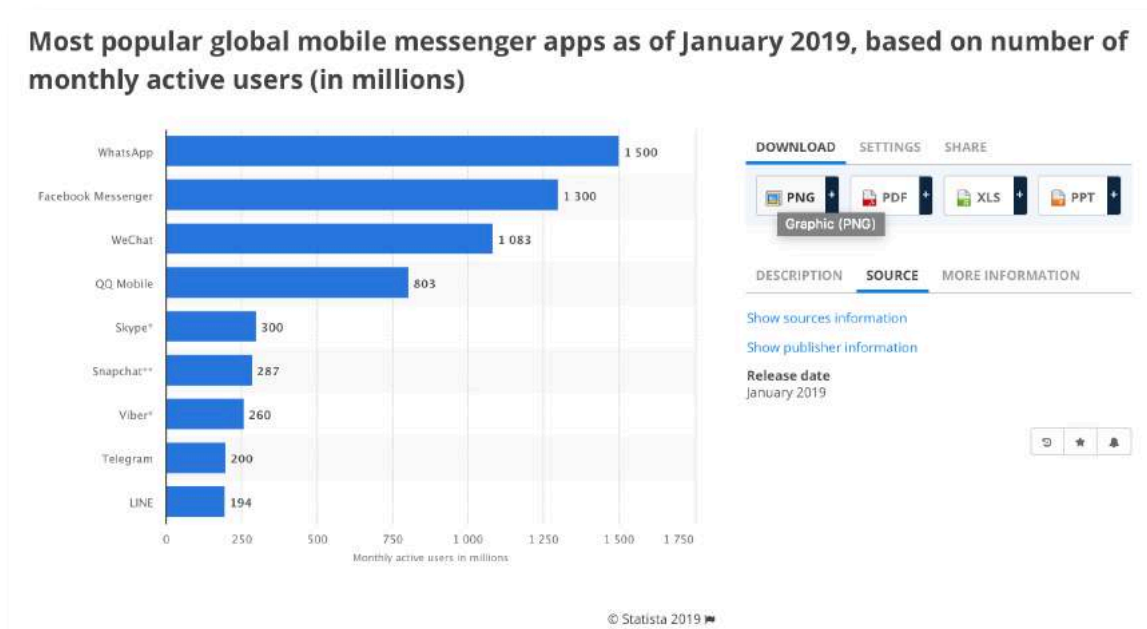


Figure n° 17 : Classement des applications de messagerie mobile les plus populaires

L'application est disponible gratuitement en 60 langues, elle est aussi compatible avec les systèmes d'exploitation IOS, Android, Windows Phone, Blackberry et Symbian. Pour l'utiliser, il faut donc la télécharger sur son téléphone portable : « une fois l'application installée et démarrée par l'utilisateur », explique José María Cuenca Montesino, « le logiciel qui contient l'application va repérer automatiquement le numéro d'identification de l'appareil (IME) ; ensuite il va demander à l'utilisateur de bien vouloir saisir le numéro de son téléphone portable pour que l'application soit opérationnelle. » (2017 :179). Si au départ, l'idée était de proposer une communication SMS gratuite, la différence est majeure. WhatsApp est une application de messagerie mobile fonctionnant via un réseau internet. L'application est conçue principalement pour les téléphones portables mais les usagers peuvent temporairement basculer vers une version web qui

⁶⁸ <https://www.statista.com/statistics/258749/most-popular-global-mobile-messenger-apps/> consulté le 26 juin 2019

s'ouvre avec un ordinateur ou une tablette. Elle indifférencie ainsi tous les appareils contrairement à la communication SMS qui reste exclusivement réservée au téléphone⁶⁹. Les deux ne suivent pas les mêmes réseaux. Les interactions WhatsApp fonctionnent avec un réseau internet et relèvent donc des discours numériques natifs (Paveau, 2017), elles se distinguent ainsi des SMS qui fonctionnent avec une transmission téléphonique.

Il est intéressant d'ailleurs de relever que le principal atout de l'application est sa gratuité et donc son accessibilité économique, la preuve étant que son succès en France a été beaucoup plus lent car de nombreux opérateurs téléphoniques proposent depuis longtemps des forfaits illimités, contrairement à d'autres pays (cf. Brésil, Espagne). Cependant l'application a tout de même réussi à gagner du terrain en France. L'argument de la gratuité ne semble plus suffire pour justifier le succès de l'application ; et cela nous invite à penser qu'en réalité elle vient répondre à d'autres attentes comme la facilité de transmission des fichiers, ou encore son interopérabilité⁷⁰ qui, comme le montre José María Cuenca Montesino (2017), rend l'application plus efficace au sein des négociations franco-espagnoles assurant ainsi la confiance interculturelle entre les partenaires. L'application offre ainsi des ressources pour le contexte professionnel :

L'application WhatsApp est caractérisée par sa capacité à communiquer avec d'autres systèmes (i.e., interopérabilité), ce qui présente l'intérêt, pour les parties communicantes, d'avoir une compréhension commune de la signification des données qu'elles échangent, modulant ainsi le niveau de confiance entre eux.
(Cuenca Montesino, 2017 : 26)

Or ces mêmes ressources se trouvent être efficaces dans des cadres interactionnels autres que professionnels. Un groupe de sociologues (O'Hara & al. 2014) a mené une enquête auprès des utilisateurs de WhatsApp afin de questionner leur rapport à

⁶⁹ À l'exception des appareils Apple, avec lesquels l'utilisateur d'iPhone peut lire/écrire ses SMS à partir de son ordinateur MAC.

⁷⁰ L'interopérabilité est un néologisme désignant « la capacité que possède un produit ou un système, dont les interfaces sont intégralement connues, à fonctionner avec d'autres produits ou systèmes existants ou futurs et ce sans restriction d'accès ou de mise en œuvre. » source Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Interopérabilité_en_informatique consulté le 27 juin 2019. À cette date, le mot n'a pas encore fait son entrée en dictionnaire et ne donne aucun résultat sur le TLFi.

l'application dans leur quotidienneté. À l'issue des retours des personnes interrogées, il semble que l'application soit même pensée comme un espace de vie où l'on vient discuter de tout et de rien avec ses différents cercles, partager des contenus en vue de les commenter ensemble et passer un moment ensemble.

Dès lors, la perspective par rapport à mon premier corpus s'est considérablement développée : il ne s'agit plus d'étudier de simple messages textotés par des locuteurs et locutrices mais d'appréhender des systèmes d'interactions numériques plus complexes, avec des conditions d'utilisation différentes et donc des activités langagières variées. Je retiendrai toutefois la notion de confiance (Cuenca Montesino, 2017) et puis celle du sentiment d'entre-soi (O'Hara & al., 2014), expérimentées et exprimées par rapport à l'application, pour comprendre l'espace WhatsApp et ses ressources dans la gestion de l'affect. Mais avant de proposer une quelconque analyse de l'espace numérique WhatsApp (voir plus bas en 4.3), il convient de présenter le corpus de cette étude. Comment peut-on saisir le terrain WhatsApp ?

3. 2. 2. Penser le corpus linguistique au l'aune de l'écosystème numérique

La question du corpus en linguistique et, plus généralement, dans les sciences du langage est assez cruciale. Elle interroge nos méthodes de collectes de données, nos outils, mais aussi -et surtout- notre perception des observables. C'est pourquoi il me semble important de préciser mon positionnement par rapport à la question du corpus, ne serait-ce que pour expliquer les choix qui ont été les miens pour ce travail. Il existe en effet dans le champ francophone plusieurs courants autour du corpus linguistique. En effet, depuis « les ruines de la sémantique générative » (pour reprendre l'expression de Bottineau, 2013), les linguistes sont de plus en plus soucieux de travailler sur des données attestées et empiriques. Or, ce même souci semble avoir pris des proportions assez surprenantes car se tiennent actuellement des colloques, et se publient des ouvrages et numéros de revues entièrement consacrés à des réflexions autour du corpus. En d'autres termes, la constitution du corpus et ses annotations semblent au cœur du travail linguistique et non plus une étape en amont. Dans un numéro de la revue *Corpus* intitulé « les petits corpus » et paru en 2018, Charlotte Danino interroge le concept même de corpus, et se demande

si ce corpus doit être pensé en amont du travail de la recherche ou plutôt comme aboutissement :

Le corpus est-il outil ou objet ? Point de départ ou d'arrivée ? Les différents domaines de recherche et les différentes approches ont répondu diversement à ces deux questions auxquelles toutes études continuent de devoir répondre. Le corpus est en effet une idée très malléable : recueil de productions linguistiques authentiques, voilà le cœur de sa définition – tout le reste semble adaptable. (Danino, 2018 : en ligne)

À partir de cette définition « malléable » du corpus, elle distingue les deux terminologies de linguistique *de* et *sur* corpus : « si la première, explique-t-elle, est un champ précis, structuré autour de conceptions théoriques explicites et de méthodologies dédiées aux grands corpus principalement, la linguistique sur corpus est-elle alors par défaut la linguistique des petits corpus ? » (Danino, 2018 : en ligne). La distinction fondamentale entre ces deux linguistiques apparaît plutôt dans l'approche déployée, entre une approche déductive ou *corpus-based* en anglais et l'approche inductive *corpus-driven*, comme l'explique Geoffrey Williams :

La linguistique de corpus [cherche] [...] à révéler les choix linguistiques opérés par les locuteurs dans des contextes réels. [...] Deux approches fondamentales se côtoient, l'une déductive, *corpus-based* en anglais, qui utilise le corpus pour confirmer ou infirmer une hypothèse, et une linguistique de corpus inductive, *corpus-driven*, qui cherche à explorer les données sans *a priori*. Les deux sont complémentaires [...]. (Williams, 2005 : 13)

Ainsi, mon travail se situe dans un entre-deux : approche inductive dans le sens où la collecte des données s'est faite sans à priori majeur mais dans la simple optique d'analyser les pratiques affectives dans les interactions mobiles ; mais aussi approche déductive car l'observation des données a fait émerger des hypothèses comme celles des *émotimots* (chapitre 5) ou les *photosdiscours* (chapitre 6), ces hypothèses se déclinant ainsi comme des choix discursifs opérés par les locuteurs et locutrices dans des contextes réels, et analysées pour confirmer ou infirmer l'hypothèse de ce travail.

Cette étude se décline à partir d'une conception holistique qui prend le temps de réfléchir à la collecte des données empiriques, mais aussi d'analyser les dynamiques discursives qui sous-tendent ces mêmes données. Or, pour analyser ces dynamiques dans les discours numériques natifs, il semble qu'il y ait certaines considérations à prendre en compte, relatives à la nature même du discours et par ailleurs à son appréhension en tant que corpus.

En 1991, John Sinclair présentait les critères auxquels devrait répondre tout corpus en linguistique : l'exhaustivité, la stabilité et la circonscription. Or, ces caractéristiques se heurtent à la nature des écosystèmes qui font les discours ; c'est le cas par exemple des discours médiatiques où la question de la clôture du corpus ne semble plus à jour déjà (Moirand, 2004). De même pour les discours numériques natifs : « ces caractéristiques du corpus ne peuvent pas s'appliquer aux données nativement numériques sans entraîner la perte de leur numéricité » (Emerit, 2016). En effet, le discours est représenté différemment d'un écran à un autre (ordinateur, tablette, smartphone, etc) ou d'un usager à un autre :

Ce niveau de corpus, s'il a une représentation numérique, reste propre à chaque locuteur. Il est constitué de l'environnement sémiotique, en ligne et hors ligne, numérique et technologique, qui apparaît au locuteur lorsqu'il produit une publication ou lorsqu'il la reçoit. C'est la raison qui nous a poussé à choisir le terme de « corpus idionumérique » pour référer à ces données inaccessibles mais omniprésentes. (Émerit, 2016 : en ligne)

Dès lors, travailler sur les conversations connectées implique de bricoler un outillage théorique et méthodologique et de questionner parallèlement l'aspect technique et déontologique. J'expose dans la partie qui suit une typologie des différents modes de constitution de corpus ou en tout cas les différents milieux numériques qui peuvent être explorés par l'analyse linguistique.

3. 2. 3. Typologie des « milieux numériques » de corpus WhatsApp

La constitution des corpus n'est jamais neutre, mais elle en dit long quant à notre perception des données et surtout quant aux objectifs de recherche. La question de la saisie des données et la constitution d'un corpus d'étude est d'ailleurs assez cruciale en linguistique, comme le précise Dominique Maingueneau :

En fonction de ses objectifs et des moyens dont dispose le chercheur, la même activité verbale peut ainsi donner lieu à un nom illimité de « textes » différents, c'est à dire de transcriptions distinctes destinées à entrer dans un corpus. (Maingueneau, 2014 : 37).

Si la recherche sur WhatsApp (O'hara & al., 2014) est basée sur un ensemble d'entretiens avec des usagers de l'application, le présent travail, par son ancrage dans les études de discours, entend étudier WhatsApp par l'observation directe des échanges. Cette observation doit s'effectuer d'une manière discrète, en évitant l'intrusion et le regard surplombant de la chercheuse ou du chercheur dans le fil des conversations. À ce propos, William Labov déclarait que « to obtain the data most important for linguistic theory, we have to observe how people speak when they are not being observed » (1972 : 113). Dès lors, il n'est pas question d'enquêter auprès des locuteurs quant à leur expérience de WhatsApp, encore moins de créer un groupe et faire parler les gens entre eux pour obtention de corpus. Mon objectif est de saisir des échanges WhatsApp attestés et spontanés. Pour l'application WhatsApp, on peut identifier trois différents milieux. Ces milieux correspondent à trois modes de constitution de corpus dont je vais étayer les avantages et les inconvénients.

3. 2. 3. 1. Corpus en milieu numérique naturel

D'un point de vue informatique, les conversations WhatsApp se déploient à travers le format de l'application XML, et seules les captures d'écran peuvent permettre de saisir les interactions dans leur « milieu » naturel :

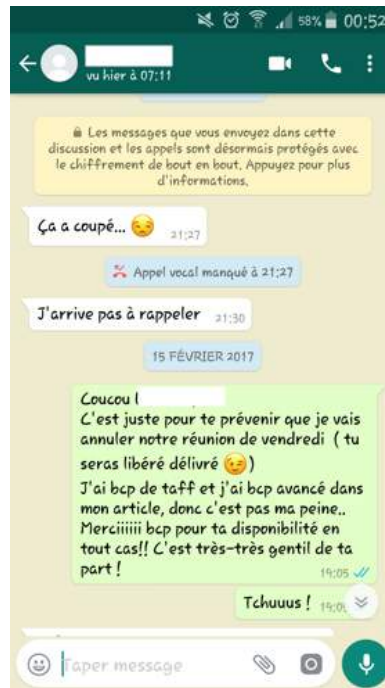


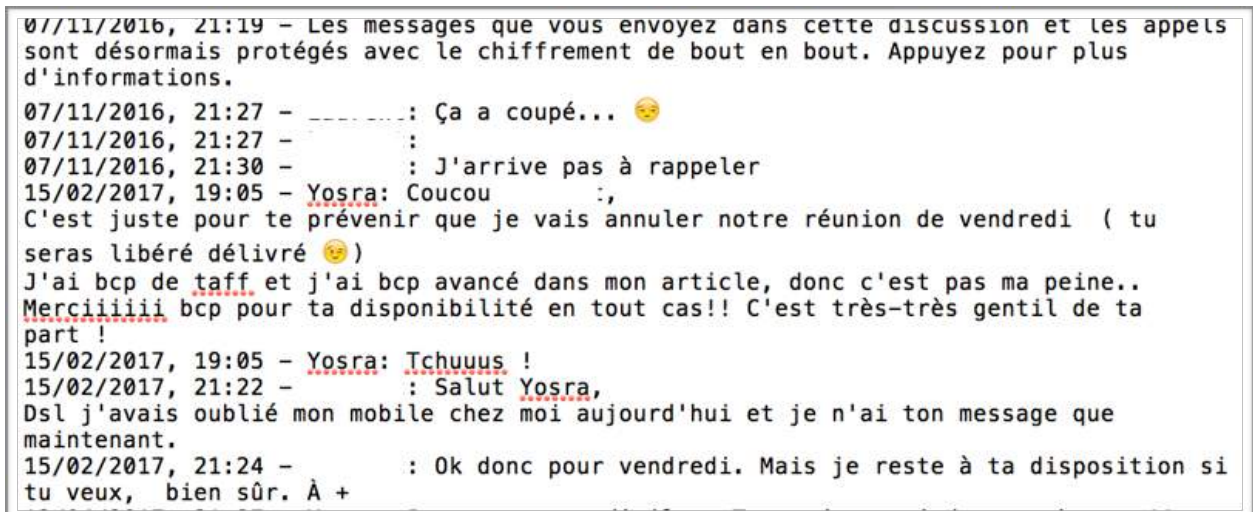
Figure n° 18 : Capture d'écran milieu numérique natif

Cette méthode a l'avantage de permettre une lecture sémiotique de l'interface graphique. En effet, la visualisation du rendu à l'écran permet une meilleure analyse des affordances communicationnelles (voir 4.2). Elle possède en revanche deux inconvénients. Si elle permet une meilleure description de l'interface, le visuel reste toujours très relatif en raison de son idionuméricité. En d'autres termes, deux locuteurs WhatsApp dans un même fil conversationnel n'ont pas forcément le même rendu. Des éléments sémiotiques comme le fond d'écran, la photo de profil de l'interlocuteur, etc. sont différents d'un locuteur à un autre. L'autre inconvénient de cette méthode est d'ordre pratique. En effet, il est difficile voire impossible de saisir l'intégralité de l'échange notamment quand il est relativement long. À titre d'exemple, je dispose dans mon corpus d'une conversation de deux ans entre deux amies. Donc à moins de faire quelques centaines de captures d'écran (voire plus) et de les coller les unes après les autres, il n'est pas vraiment possible d'accéder à l'interaction dans sa globalité.

3. 2. 3. 2. Corpus en milieu numérique archivé

L'application propose comme option par défaut d'archiver les conversations écrites tout en sauvegardant les différentes données échangées. WhatsApp propose aussi d'envoyer l'historique sauvegardé par courrier électronique. C'est sur cette option qu'on peut donc s'appuyer pour solliciter les données. En ce qui me concerne, j'ai contacté mon entourage (au sens large intégrant mes différents cercles relationnels : les contacts par mail, les « amis » Facebook, etc.) pour obtenir des historiques WhatsApp afin de pouvoir en analyser les interactions, sous réserve de mon engagement à anonymiser les données personnelles.

J'ai aussi tenté de diffuser l'annonce à travers un billet sur mon carnet de recherche *Discours & émotion* sur hypothèses.org. J'ai notamment créé une adresse mail dédiée à cette collecte : whatsappscience@gmail.com. Les historiques envoyés à cette adresse sont donc cédés au nom du projet de recherche. Ils relèvent dans ce cas d'une textualisation des échanges où l'on perd toute la dimension écologique de l'interface tout en gardant une trace. Par ailleurs une photo envoyée dans une discussion, apparaîtra dans le fil historique sous le segment technolangagier « fichier envoyé » ou avec son nom avec son index .jpeg ou jpg par exemple. La capture d'écran qui suit renvoie au même échange illustré au premier et on perçoit assez aisément la perte de la dimension écologique du discours :



```
07/11/2016, 21:19 - Les messages que vous envoyez dans cette discussion et les appels
sont désormais protégés avec le chiffrement de bout en bout. Appuyez pour plus
d'informations.
07/11/2016, 21:27 - -----: Ça a coupé... 😞
07/11/2016, 21:27 - -----:
07/11/2016, 21:30 - -----: J'arrive pas à rappeler
15/02/2017, 19:05 - Yosra: Coucou 😊,
C'est juste pour te prévenir que je vais annuler notre réunion de vendredi ( tu
seras libéré délivré 😊 )
J'ai bcp de taff et j'ai bcp avancé dans mon article, donc c'est pas ma peine..
Merciiiiiii bcp pour ta disponibilité en tout cas!! C'est très-très gentil de ta
part !
15/02/2017, 19:05 - Yosra: Tchuuuus !
15/02/2017, 21:22 - -----: Salut Yosra,
Dsl j'avais oublié mon mobile chez moi aujourd'hui et je n'ai ton message que
maintenant.
15/02/2017, 21:24 - -----: Ok donc pour vendredi. Mais je reste à ta disposition si
tu veux, bien sûr. À +
```

Figure n° 19 : Capture d'écran milieu numérique archivé

L'avantage d'une telle méthode est que l'on peut récupérer l'intégralité d'un échange à un moment T avec la possibilité d'analyser l'organisation des tours de paroles. D'un point de vue éthique, le donateur garde la maîtrise de ses données et reste libre d'envoyer les pièces jointes (photos et son). Les inconvénients qui peuvent apparaître ici sont d'ordre écologique. En effet, la perte d'une grande partie des données iconographiques (les gifs n'apparaissent pas par exemple), les fichiers envoyés (photos, son, etc.) sont envoyés à part et exigent donc un travail de restitution (voir le point 3.4) de la chercheuse pour réinsérer ces éléments dans le fil de l'interaction.

3. 2. 3. 3. Corpus en milieu numérique reconfiguré

La troisième possibilité est celle d'aspirer l'intégralité de la conversation WhatsApp et de pouvoir la visualiser dans un environnement qui simule celui de l'interface. Cette étape nécessite un peu plus de travail technique, matériel et éthique. Au niveau technique, il faut s'équiper d'un logiciel -payant-, qui ne peut être installé que sur un ordinateur PC, permettant d'aspirer les conversations d'un téléphone dans leurs formats SMS et WhatsApp. Au niveau matériel, seuls les téléphones iPhones peuvent être reconnus par le logiciel, et donc seuls les échanges effectués par ce type de mobile peuvent être extraits. Enfin, se pose la question éthique, dans le cas de l'archivage d'historique, les usagers ont le choix d'envoyer ou non leur fichiers médias (photos, audio, etc) avec l'historique en txt⁷¹. Or avec cette manipulation, le choix ne se pose pas réellement. En effet, une fois le mobile branché à l'ordinateur et connecté au logiciel, il n'est plus vraiment possible de sélectionner les données qu'on veut bien donner au sein d'une même conversation dans la mesure où le logiciel fait une copie intégrale de toutes les données trouvées.

⁷¹ TXT étant une extension informatique pour désigner le format des fichiers texte.

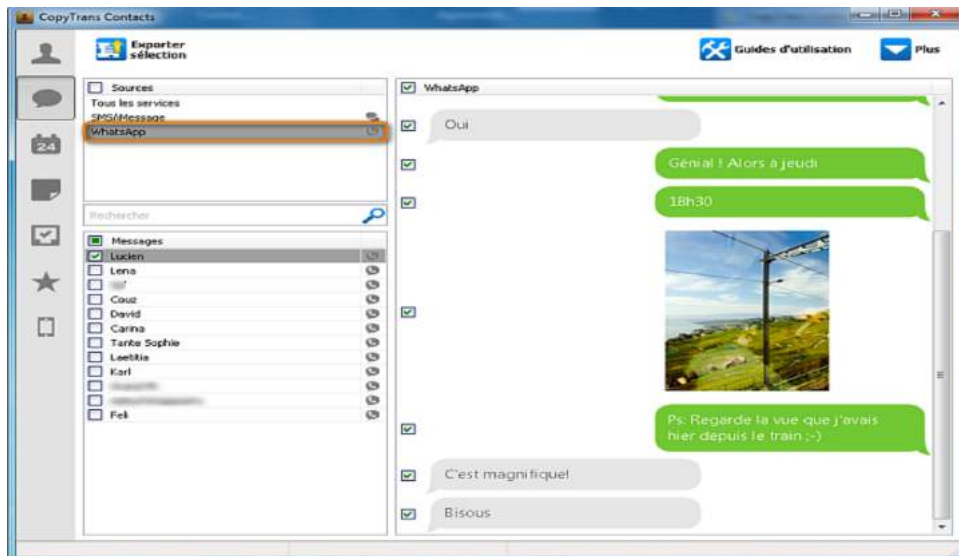


Figure n°20 : Capture d'écran du logiciel CopyTrans Contacts

Une fois le smartphone branché à l'ordinateur, on peut procéder à l'extraction des données. Le logiciel affiche par la suite les historiques selon un visuel qui s'approcherait de celui de l'application. Ainsi, pour mieux illustrer cela, j'ai effectué une extraction du même historique affiché pour les deux milieux antérieurs (naturel et archivé), ce qui a donné le visuel suivant :

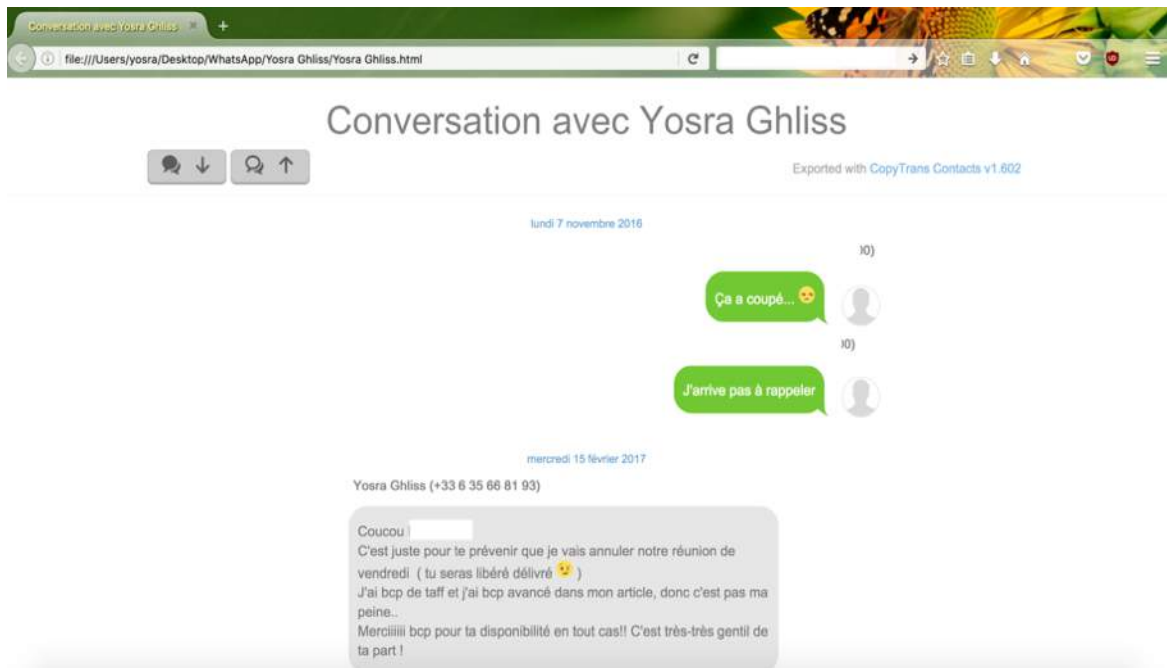


Figure n°21 : Capture d'écran milieu reconfiguré

Les avantages de cette méthode sont assez nombreux. En effet, contrairement à la première méthode, où l'on accède à l'échange via des captures d'écran, celle-ci permet d'accéder à l'intégralité de l'échange. D'autre part, elle rend possible l'intégration de tous les éléments iconiques comme les gifs ou les photos contrairement à la 2^e méthode où l'on accède principalement à l'échange d'ordre textuel. Pour les inconvénients, je relève deux points problématiques⁷² : le premier est que l'idionuméricité demeure et qu'on ne pourra donc pratiquement jamais accéder à une représentation des données fidèles à celles en ligne. Le deuxième point est que, si cette option semble répondre aux exigences de l'exhaustivité de l'échange et de la conservation des données sémiotiques, c'est au niveau de l'éthique de la recherche qu'elle pose certains problèmes. En effet, les participants n'ont plus le contrôle de leurs données et ne peuvent plus supprimer les photos ou messages vocaux qui leur semblent trop intimes ou relativement compromettants : émerge ainsi le risque de « la perte de maîtrise de la personne sur les informations la concernant » (Eynard, 2012). Or, travailler sur les données à caractère privé exige une plus grande prudence et une éthique de recherche plus renforcée.

⁷² En dehors de l'aspect technique très peu pratique relevé plus haut et sur lequel je ne reviendrai pas.

3. 3. Méthodologie de constitution du corpus WhatsApp

Dans cette partie, je propose de revenir aux étapes d'élaboration de mon corpus de thèse et ce depuis la collecte jusqu'à la présentation des données.

3. 3. 1. La collecte des données : l'annonce

La toute première étape de la constitution de ce corpus était d'entamer un travail de collecte de données. J'ai donc créé une adresse mail : whatsappscience@gmail.com, lieu de récupération des données mais aussi d'interaction avec les personnes curieuses ou demandant des précisions sur cette recherche. Pour ce faire, j'ai donc commencé par solliciter ma liste de contacts par mail et aussi par les RSN. J'ai aussi sollicité des personnes de mon entourage professionnel et amical en leur expliquant de vive voix⁷³ en quoi consistait mon travail et pourquoi je m'intéressais à WhatsApp. Ensuite, j'ai rédigé un billet sur mon carnet de recherche sur la plate-forme [hypotheses.org](https://emotion.hypotheses.org). Ce billet⁷⁴ s'est vu ensuite partagé sur les réseaux twitter et Facebook et a fait un beaucoup de réactions. En effet, une heure après sa publication, j'ai reçu des mails de personnes intéressées par le projet mais qui avaient une certaine réticence à participer à cause du caractère parfois privé des échanges WhatsApp. Leur réticence voire même leur peur était centrée sur l'usage de ses données personnelles par un tiers, et donc le devenir de ces données. Il fallait donc expliquer le but de cette recherche, le travail d'éthique que la chercheuse s'imposait. Les questions étaient aussi d'ordre technique : comment envoyer des messages d'un téléphone vers une adresse mail qui n'est pas la sienne ?

⁷³ En tant que chercheuse en sciences humaines et sociales et, qui plus est, en linguistique, ces échanges avec des personnes qui ne sont pas forcément de mon domaine d'étude m'ont été fortement enrichissant. D'un côté, c'est un exercice qui nous pousse à examen de réflexivité intense en nous invitant à mieux cerner nos objectifs de recherche. D'un autre côté, les locutrices et locuteurs commentent régulièrement leurs propres pratiques discursives ce qui relèverait à la linguistique folk (*folk linguistics*) et alimente intrinsèquement le travail linguistique que cette thèse essaie d'entreprendre.

⁷⁴ Lien : <https://emotion.hypotheses.org/193> consulté le 24/09/2020

3.3.2. Récupération des données

La récolte des données s'est faite grâce à un mode d'archivage d'historique de conversation proposée par l'application. En effet, dans le volet « paramètres », l'application propose à l'utilisateur différentes options, l'une d'elles étant d'envoyer l'historique des conversations par e-mail (voir les captures d'écran ci-dessous) :

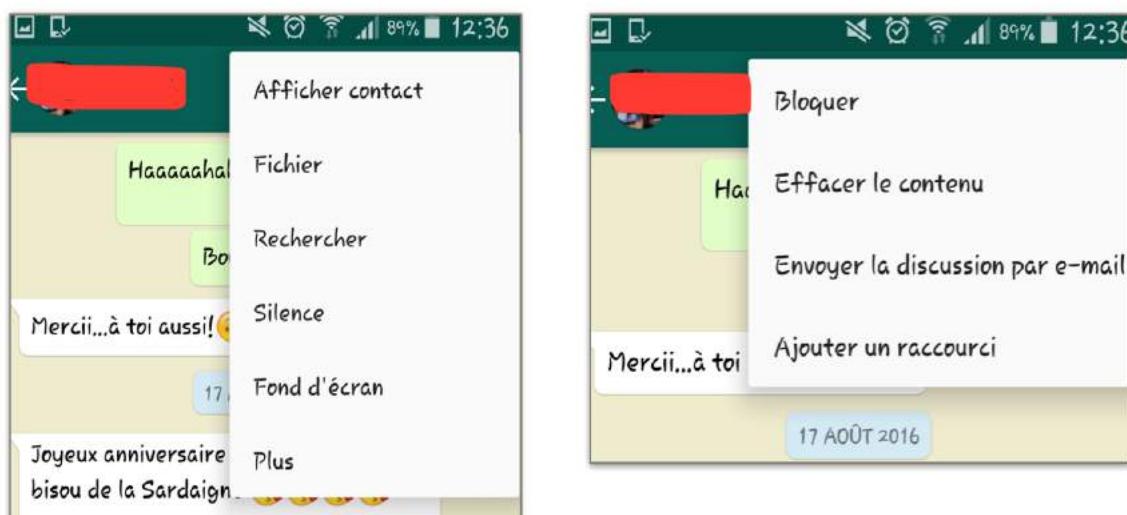


Figure n°22 : Capture d'écran effectuées sur mon téléphone portable

Si la récupération des données semble facilitée par les paramètres de l'application, il faut tout de même signaler qu'il y a une forme de « dénaturation » de l'interaction. J'entends par *dénaturation*, une modification de la propriété informatique d'une interaction dans un environnement ergonomique particulier à l'application WhatsApp à un document en format TXT. Cette modification de type du fichier engendre inéluctablement une modification de l'aspect de l'interaction. Dans le cas de WhatsApp, on note une perte de quelques métadonnées notamment celles qui concernent la présence des participants, leurs photos, leurs statuts, les date et heure de leur dernière présence en ligne, enfin toutes ces traces numériques laissées par que les usagers d'une manière volontaire ou non (Ertzscheid, 2009) ; (Georges, 2010).

3. 3. 3. Présentation du corpus : catégorisation, quantification et référencement

À l'issue de quelques semaines de collecte, 16 personnes avaient envoyé leur(s) historique(s) WhatsApp. Les interactions reçues étaient en langue française ou anglaise. Les locuteurs et locutrices étaient principalement des francophones, principalement des Français mais également des Italiens, des Algériens, Américains, et quelques origines qu'il

ne m'a pas été possible d'identifier. Les participantes et participants résident pour la grande majorité en France. La précision de l'aire culturelle des données est cruciale pour l'analyse des interactions par la suite. En effet, comme souligné au premier chapitre, les pratiques affectives sont foncièrement des pratiques culturelles partagées (Ahmed, 2004) et non universelles, qui doivent être examinées à partir d'un point de vue situé.

Autre caractéristique des données, la disparité du volume des interactions. Les historiques étaient de taille différente. Par exemple, la participante P5, a envoyé un historique de conversation pendant 2 ans avec une copine. D'un autre côté, la participante P3 par exemple, a envoyé un historique qui se résume à 3 tours de paroles :

M1 16/08/2014, 02:11 - No Name : Wesh madame est sur whatsapp aussi
M2 16/08/2014, 02:14 - Charlotte : Et ben ouuaaai pk pas :p
M3 16/08/2014, 02:53 - No Name: Swègg!

Exemple n° 1 : [Référence corpus 3b]

Le nombre total d'historiques reçus est de 37 pour 14 participantes et participants, dont 32 historiques en français et 5 en anglais. Le nombre de conversations en français est assez conséquent pour l'analyse qualitative que j'entends mener, j'ai donc fait le choix d'écarter les conversations anglophones, conservées pour des travaux ultérieurs. Je travaille donc sur les 32 historiques. Cela dit, il n'est pas exclu de souligner la présence d'autres langues dans les interactions analysées. Par ailleurs, on notera aussi que certaines participantes et participants ont envoyé uniquement leurs historiques en txt quand d'autres ont envoyé leurs historiques avec les fichiers images (captures d'écran ou des photographies) et fichiers son (message en enregistrement vocal). Ce qui nous amène à l'étape suivante, à savoir la catégorisation des données.

3.3.3.1. Catégorisation : hétérogénéité des données

Afin de faciliter le travail d'analyse, j'ai procédé à une catégorisation des données en adoptant un code couleur. Ainsi à l'aide des tags des fichiers, on peut lire l'illustration comme suit :

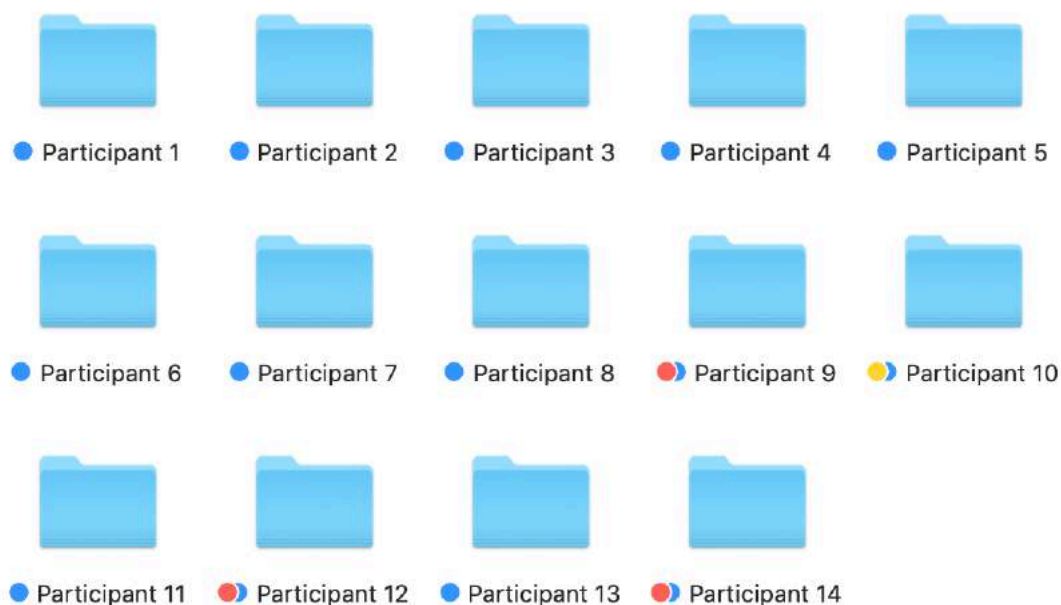


Figure n°23 : Présentation des dossiers – corpus

- Les fichiers avec les tags rouges signalent des fichiers multimédia (photos, messages audio, etc.).
- Le tag bleu : historiques uniquement en version texte
- Le tag jaune : historiques avec des discussions en groupe
-

La catégorisation visuelle a fortement facilité mon orientation dans les données à analyser. J’ai essayé de reproduire relativement le modèle des couleurs avec la version en ligne du corpus :

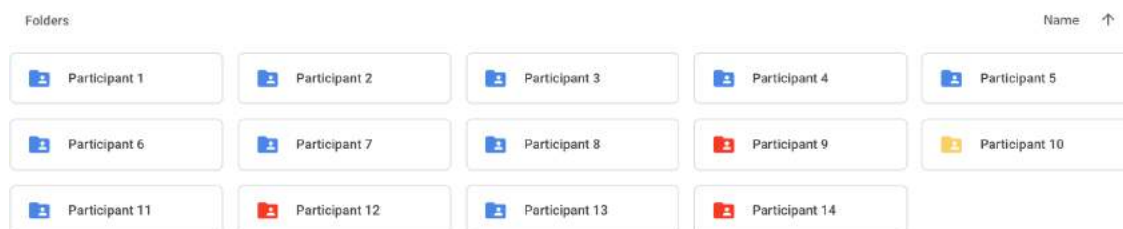


Figure n°24 : Présentation sur drive des dossiers – corpus

3.3.3.2. Référencement

Une fois la catégorisation effectuée, on procède à la phase de référencement. L'enjeu premier de cette phase est d'organiser et étiqueter les données afin de mieux se repérer par la suite entre les différentes interactions. Pour chaque participant (en première colonne à partir de la gauche), j'identifie le nombre d'historique(s) envoyé(s) en deuxième colonne, puis le type d'interaction effectué (discussion en groupe ou à deux) en troisième colonne et enfin, la référence de chaque historique dans le corpus (dernière colonne).

Numéro Participant.e	Nombre historiques Envoyés	Type d'Interaction	Référence du corpus
1	1 historique	à deux	1
2	1 historique	à deux	2
3	3 historiques	à deux	3 A
		à deux	3 B
		à deux	3 C
4	3 historiques	à deux	4 A
		à deux	4 B
		à deux	4 C
5	2 historiques	à deux	5 A
		à deux	5 B
6	1 historique	à deux	6
7	2 historiques	à deux (dans un groupe)	7 A
		A deux	7 B
8	3 historiques	à deux (dans un groupe)	8 A
		Groupe	8 B
		Groupe	8 C
9	1 historique	à deux	9
10	1 historique	Groupe	10
11	1 historique	à deux	11
12	7 historiques	à deux	12 A
		A deux	12 B
		A deux	12 C
		A deux	12 d
		A deux	12 E
		A deux	12 F
		A deux	12 G
13	3 historiques	à deux	13 A
		A deux	13 B
		A deux	13 C
14	3 historiques	à deux	14 A
		à deux	14 B
		A deux	14 C

Tableau n°3 : Caractéristiques du corpus : participants, historiques et références

3. 3. 3. 3. Quantification des données

La quantification⁷⁵ du corpus a été réalisée de la manière suivante : pour chaque historique, les métadonnées comme le nom, le prénom, la date ou l'heure ont été supprimées pour ne garder que le texte du corps du message. Au final, le corpus est composé de 19 090 mots. Pour des raisons typographiques et de visibilité j'ai inséré le tableau dans une page entière.

⁷⁵ Je remercie Push, l'ingénieur pédagogique de l'itic, pour son aide technique si précieuse lors de cette étape en particulier.

Participant (e)	Référence corpus	Nombre de mots
Participant 1	1	10 258 mots
Participant 2	2	249 mots
Participant 3	3 A	696 mots
	3 B	13 mots
	3 C	859 mots
Participant 4	4 B	548 mots
	4 C	5 153 mots
	4 D	2 930 mots
Participant 5	5 A	13 993 mots
	5 B	1 545 mots
Participant 6	6	907 mots
Participant 7	7 A	760 mots
	7 B	541 mots
Participant 8	8 A	89 mots
	8 B	201 mots
	8 C	511 mots
Participant 9	9	299 mots
Participant 10	10	2 962 mots
Participant 11	11	1400 mots
Participant 12	12 A	101 mots
	12 B	3 119 mots
	12 C	162 mots
	12 D	92 mots
	12 E	563 mots
	12 F	369 mots
	12 G	1 247 mots
Participant 13	13 A	12 543 mots
	13 B	1 767 mots
	13 C	1 272 mots
Participant 14	14 A	472 mots
	14 B	1 169 mots
	14 C	1 663 mots

Tableau n°4 : Quantification en nombre de mots du corpus

Cette quantification en nombre de mots donne une indication quant à la taille de corpus, et le situe également par rapport à d'autres corpus WhatsApp, par exemple celui de (Morel 2017). En d'autres termes, cette quantification n'a pas pour vocation de souligner la représentativité ou la taille des données et ne sera d'ailleurs que très peu mobilisée pour l'analyse. En effet, mon approche d'analyse du discours dépasse la strate verbale pour intégrer les autres niveaux de l'interaction à savoir l'iconographique, le sonore et le cinétique. Les métadonnées sont des éléments sur lesquels je m'appuie pour appréhender l'organisation et le rythme de l'échange. Une fois constitué cet ensemble de pratiques, reste le questionnement éthique :

Il est de la nature de la trace d'échapper, de pouvoir être soumise à des interprétations et des traitements que sa source ne peut maîtriser. Le locuteur enregistré par le chercheur en sciences sociales [...] l'internaute dont les clics sont archivés par un serveur, le réseau social qui conserve de manière illimitée les contenus mis en ligne par ses membres, les services d'espionnage qui captent conversations téléphoniques ou courriers, ou simplement les métadonnées... sont autant de pratiques qui engagent inéluctablement des débats d'ordre éthique. (Maingueneau 2014 : 172)

Dans la partie qui suit, j'examine le statut juridique des données du type des échanges WhatsApp et je propose une réflexion sur les pratiques d'ordre éthique adoptées par les chercheurs et chercheuses.

3.3.4. Éthique de la recherche sur les données privées

L'éthique de la recherche invite à interroger aussi bien la nature des données sur lesquelles nous travaillons mais aussi les pratiques que nous mobilisons pour préserver l'intégrité des personnes enquêtées, la confidentialité de leurs données et de leurs vies privées. Les interactions WhatsApp, de par leur caractère privé, exigent une extrême précaution de la part du chercheur ou la chercheuse.

3. 3. 4. 1. Statut juridique des échanges WhatsApp

Contrairement aux tweets ou aux statuts Facebook par exemple, les interactions déployées au sein de l'application WhatsApp peuvent être catégorisées selon le même régime que les messageries instantanées. Tout comme les SMS, les messageries instantanées relèvent de la correspondance privée :

Il y a correspondance privée lorsque le message est exclusivement destiné à une ou plusieurs personnes, physiques ou morales, déterminées et individualisées. En pratique, cette définition s'applique aux courriers électroniques, à la messagerie instantanée, aux MMS et SMS, aux listes de discussions, lorsque la détermination des destinataires est possible de manière sûre et précise, en fonction de certains éléments, préalablement vérifiés, ou encore aux échanges sur les profils ou moyens de communication privés des réseaux sociaux. (Collectif, 2016 : en ligne)⁷⁶

Ainsi les correspondances privées sont soumises à des injonctions juridiques particulières. Tout comme les SMS, elles sont protégées par le droit du secret de la correspondance tel qu'il est mentionné par la Convention européenne des droits de l'homme (1950). Par ailleurs, l'utilisation d'une correspondance privée est autorisée à condition de « ne pas porter atteinte dans cette utilisation au droit des tiers : droit à l'image, à la vie privée, droit d'auteur » (Collectif, 2016 : en ligne). Les échanges WhatsApp sont des correspondances privées mais relèvent aussi de la donnée privée telle que définie par la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) :

⁷⁶ Correspondance privée et le monde numérique source : <https://eduscol.education.fr/internet-responsable/ressources/legamedia/correspondance-privee-et-monde-numerique.html> consulté le 11 juillet 2019.

Données à caractère personnel qui font apparaître, directement ou indirectement, les origines raciales ou ethniques, les opinions politiques, philosophiques ou religieuses ou l'appartenance syndicale des personnes, ou qui sont relatives à la santé ou à la vie sexuelle de celles-ci. (Art. 8 de la loi Informatique et libertés, dans CNIL, Guide : la sécurité des données personnelles).

Dans la mesure où elles se déroulent dans un cadre privé⁷⁷, les interactions WhatsApp sont susceptibles de faire apparaître des informations personnelles (à caractère sexuel, religieux ou relatif à la santé, etc.) d'autant plus quand elles sont accompagnées d'échanges de photos ou vidéos. La question qui se pose à ce stade est la suivante : quelle éthique de la pratique de recherche mobiliser quand on travaille sur des données d'ordre privé dans un régime numérique ?

3. 3. 4. 2. Éthique du discours numérique à caractère personnel

Pour une meilleure compréhension de la question de l'éthique autour des discours comme WhatsApp, je m'appuie sur deux numéros de revues publiés en 2012. Le premier est le n°2 de la revue *Éthique publique* dirigé par Georges Azzaria et Céline Castets-Renard et intitulé « Quelques enjeux éthiques du numérique » (REF). Le numéro propose un ensemble de réflexions questionnant le renouvellement éthique imposé par la présence des technologies dans tous les secteurs de la vie. Le travail pose ainsi les jalons d'une considération éthique autour des technologies numériques et leur impact. Le deuxième est le numéro 59 des *Cahiers de Praxématique*, dirigé par Paveau et Perea, et intitulé « Corpus Sensibles » (REF). Comme l'indique le titre, le numéro interroge la question du corpus à l'aune des technologies :

⁷⁷ Avec la fonction de groupes, les interactions WhatsApp peuvent se dérouler entre plusieurs partenaires dépassant ainsi le cadre privé. Je renvoie à ce propos

Si ces technologies (numériques notamment) permettent un accès croissant aux terrains, elles ne vont pas sans poser débat, notamment dans le champ éthique, puisqu'elles permettent la collecte, l'enregistrement, l'analyse et le partage de données pouvant être qualifiées de sensibles. (Paveau & Perea, 2012 : en ligne)

Tout comme Lorenza Mondada en 2005a, les deux linguistes proposent ainsi de questionner les problèmes qui peuvent se poser lors de la collecte, l'enregistrement mais aussi le traitement de certaines données. Ces problèmes ont été relevés à partir d'expériences de terrain ou de corpus différentes mais qui aident à penser les questions éthiques et juridiques relatives au respect et à la protection de la vie privée des enquêtés ou des locuteurs dans le cadre de pratiques de recherche. Ainsi, l'éthique de la recherche sur les données privées se décline à différents niveaux. À la suite de François Perea (2013b), je m'arrêterai principalement sur deux niveaux, le consentement et les procédés d'anonymisation.

3. 3. 4. 3. Le consentement

Le consentement éclairé consiste à faire deux actions consécutives : éclairer et donc informer les partenaires ou participants du projet de l'objet de la recherche. Pour Lorenza Mondada (2005a), l'acte d'informer impose une série d'exigences :

- l'adéquation au destinataire : l'explication du projet de recherche, pour être comprise et partagée, demande à être ajustée aux compétences, au niveau de langue et de compréhension du destinataire. Cet ajustement concerne aussi le contexte et les modalités de l'enquête, prenant en compte l'adéquation entre ce que les partenaires voient faire sur le terrain et les explications qu'on en donne.

- l'explicitation des finalités de l'enquête doit se faire sans nuire à celle-ci : cela pose la question de l'équilibre à trouver entre la transparence de l'enquête et les transformations éventuelles des conduites des participants qu'elle pourrait provoquer.

- l'explication du projet de recherche peut se faire à des niveaux de généralité différents (ex. de « c'est une enquête sur les façons de parler des gens » à « c'est une enquête sur la fréquence et les contextes de la liaison non obligatoire en français »). (Mondada, 2005a :15)

L'acte d'information implique donc d'ajuster son propos au destinataire mais aussi d'expliquer la finalité du travail de la recherche. En ce qui me concerne, j'ai donc expliqué la problématique de la recherche (l'analyse des affects dans leurs interactions WhatsApp) mais aussi la finalité de ce travail (diplôme de doctorat). Une fois l'acte d'information accompli, arrive la demande d'autorisation ou le consentement. Cette phase est une pratique située au sens où tout dépend du contexte socio-culturel dans lequel se trouve la chercheuse ou le chercheur ; elle peut s'effectuer selon plusieurs modalités :

On peut donc différencier les formes de la demande selon le support sur lequel elles sont consignées :

- demande écrite et signée

- demande orale
 - il est possible et utile de prévoir que l'autorisation orale soit elle-même enregistrée, sous forme audio ou vidéo. Cela permet d'en assurer la traçabilité.
 - il est possible de prévoir une première autorisation orale et de ne faire signer les formulaires que lorsque les personnes concernées auront visionné les données et octroyé leur consentement en pleine connaissance de cause. (Mondada, 2005a :17)

Pour ma part, j'ai usé des deux modalités : écrite électroniquement (par mail en l'occurrence) et orale (rarement). L'envoi de l'historique par l'adresse mail personnel de la personne était un gage de participation.

3. 3. 4. 4. Traitement des données privées : de l'anonymisation à la suppression

Suite à la collecte et avant toute analyse, une phase d'anonymisation est indispensable. Étant déjà familiarisé avec cet exercice lors de mon stage (d'anonymisation des SMS) j'ai donc procédé à la même méthodologie en modifiant noms et prénoms et en masquant toute information pouvant identifier un tiers. Lorenza Mondada explique que l'objectif légal de l'anonymisation est celui de la « non-identifiabilité des personnes » en précisant que « l'enjeu est que, sur la base des données recueillies et de leurs modes de représentation [...] on ne puisse pas identifier les personnes concernées. » (2005a). Ce travail s'est donc appuyé sur la méthodologie déployée par Lorenza Mondada autour des « procédés d'anonymisation des données ». Les éléments concernés par l'anonymisation sont :

- tout ce qui permet d'identifier directement une personne
 - par référence au locuteur ou à un tiers et à sa sphère privée,
 - sur la base des manifestations du locuteur, comme sa voix ou son apparence physique ;
- tout ce qui peut lui porter préjudice,
- tout ce qui peut indirectement permettre, par recoupement d'informations, de remonter au locuteur concerné. (Mondada 2005a :20)

Pour ce corpus, l'anonymisation a été accomplie aussi bien sur les données verbales que non verbales : les données comme des photographies ou les captures d'écran ou encore les enregistrements vocaux doivent aussi masquer tout élément personnel. L'anonymisation s'effectue par la modification mais aussi la suppression de certaines informations. Procédure d'anonymisation des noms et prénoms : changement les prénoms de la manière suivante, deux normes ont été respectées : garder la première lettre du prénom du locuteur ou locutrice et respecter le code culturel de la personne : une personne italienne avec un prénom italien s'appelant Monica, son nom sera changé en Maria et non pas Marie.

3.3.5. Restitution des observables technolangagiers

Comme évoqué en 3.3.1 (Hétérogénéité des données), le corpus est constitué de texte mais aussi de fichiers médias (photo, message vocal, etc.). Cette diversité des données qui a nécessité un travail de catégorisation pour l'organisation du corpus, requiert aussi un travail supplémentaire, celui de la restitution des données non textuelles dans le corps de l'historique texte. Prenons par exemple l'extrait de corpus ci-dessous :

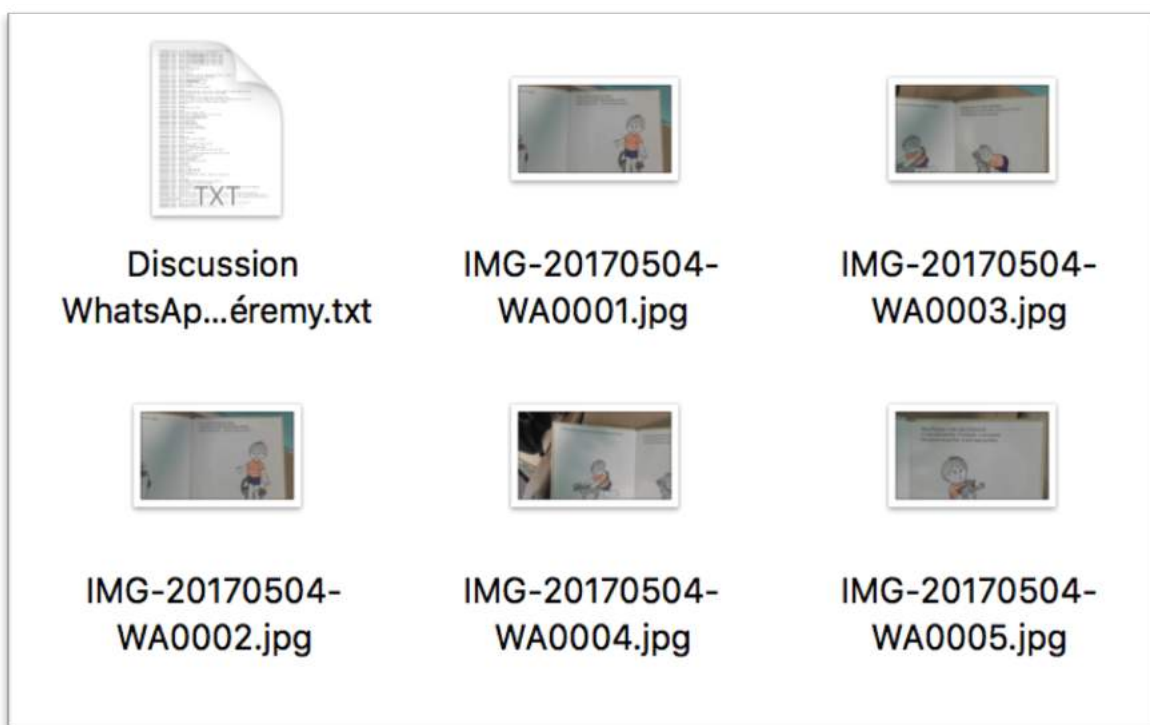


Figure n°25 : Capture d'écran : extrait d'un corpus 14 A

On se trouve avec un fichier texte avec cinq images correspondant à un même fil de conversation. Le travail de restitution consiste à réintégrer, lors de l'analyse, l'image adéquate dans la séquence correspondante. Cela s'effectue grâce au nom du fichier qui porte son identité numérique : nom- code conversation- numéro de l'image, format. Il existe toute une syntaxe propre aux données technolangagières que la chercheuse ou chercheur doit être en mesure de déchiffrer. Ainsi la lecture du fichier serait plutôt :

- IMG : acronyme pour image
- 20170504 : Il est le même pour tous les fichiers correspondant à la même conversation. Il renvoie ainsi à l'historique
- WA + chiffre : le code correspondant à chaque image
- .jpeg : extension correspondant au format du fichier

La lecture des fichiers permet de les restituer au sein de l'historique texte. C'est un travail primordial pour pouvoir saisir la dynamique de sens dans une séquence interactionnelle donnée. Ainsi, on le verra notamment dans le chapitre 5, pour analyser

les séquences avec des images conversationnelles, la chercheuse ou le chercheur doit replacer l'image dans le tour de parole correspondant pour pouvoir examiner, ensuite analyser et enfin interpréter le phénomène observé.

On peut prendre en compte sur deux pratiques pour contextualiser une interaction : la première, celle des locuteurs et locutrices eux-mêmes⁷⁸ qui, en envoyant l'historique d'interaction, donnent des indications sur l'historique. Les locuteurs et locutrices se livrent ainsi à une activité métalinguistique en commentant eux-mêmes ou elles-mêmes leurs propres conversations. Cette activité permet de définir la relation entre les participants et les circonstances de l'interaction. A défaut de commentaire de la part des participantes et participants, c'est le corpus lui-même qui procure des éléments de son contexte ; c'est la seconde pratique, correspondant à ce que Jacques Guilhaumou appelle la réflexivité du corpus (1993) en expliquant le « tournant interprétatif » des études de discours. Le corpus donne alors assez d'éléments sur lui-même pour permettre au ou à la linguiste d'assembler les différents indices contextuels afin d'élaborer par la suite une analyse de sens.

Arrivée à ce stade de l'étude, et à l'issue de la collecte, de l'organisation et de la présentation du corpus, je propose d'approfondir la démarche, de défricher les données, et de les examiner de près afin de saisir les soubassements du cadre interactionnel de WhatsApp. En fait, en procédant à un examen rapide du corpus, on distingue aisément la grande diversité des historiques disponibles à l'analyse : diversité relative au contexte qu'ils recouvrent (familiers, professionnel, amical, amoureux, etc.), mais aussi diversité des structures des échanges puisqu'on trouve des dialogues, des discussions de groupes et des dialogues dans des discussions de groupes (comme les exemples 7A et 8A). Ce dernier paramètre n'est pas sans conséquence puisque l'espace qui structure l'échange façonne le comportement langagier des locuteurs et locutrices. Ainsi, des éléments comme le thème de conversation, le ton ou l'éthos sont foncièrement dépendants du fil de la conversation dans lequel un locuteur ou locutrice se trouve.

C'est pourquoi toute tentative de classification de ces conversations en fonction du nombre des locuteurs ou de genre du discours (familier, professionnel) paraît bancal car

⁷⁸ Les commentaires étaient spontanés et non sollicités par la chercheuse.

n'apportant que peu de pertinence à l'analyse des affects : une conversation de groupe WhatsApp familial peut porter sur un sujet bien précis et sérieux, alors qu'une conversation qu'on étiquettera de professionnelle car elle se déroule entre deux collègues peut se tenir sur un ton relâché avec de l'humour.

L'enjeu est donc de trouver une entrée théorique qui permette une meilleure compréhension du travail interactionnel se déployant dans l'application de messagerie. C'est ce que nous avons proposé dans un précédent travail, Marc Jahjah et moi-même, avec l'hypothèse de l'habitat des espaces numériques (Ghliss & Jahjah, 2019). L'idée était de montrer comment le fil de discussion WhatsApp était pensé comme un véritable espace de sociabilité, un espace que l'on construit (en créant des groupes par exemple ou encore en ajoutant ou supprimant un participant), un espace dont on gère l'organisation (par exemple en ajoutant des fichiers médias pour provoquer une certaine réaction).

3. 4. Synthèse du chapitre

Ce chapitre a été construit autour de quatre volets : le premier était d'ordre réflexif et avait pour but de retracer l'évolution de ce présent travail, évolution relative au choix de corpus -des SMS à l'application de messagerie WhatsApp- mais aussi à l'ancrage épistémique de la chercheuse. Le deuxième avait pour but de présenter l'application mobile WhatsApp, son usage et sa politique communicationnelle et de dresser par la suite une typologie des différents milieux numériques possibles de l'application qui se dessine lors de la constitution d'un corpus WhatsApp. Ainsi trois milieux ont été identifiés : milieu capturé, archivé ou reconfiguré. Pour chacun d'eux, j'ai donc essayé de lister les avantages mais aussi les inconvénients qui peuvent se présenter aussi bien d'un point de vue pratique qu'éthique. Ensuite, dans un troisième volet, l'enjeu était d'exposer la méthodologie adoptée pour la constitution de corpus de la collecte à la quantification et référencement des données. L'idée était aussi de proposer une réflexion d'ordre éthique en interrogeant le statut juridique des interactions WhatsApp puis en questionnant les pratiques de recherche relatives aux données privées comme le consentement ou l'anonymisation.

CHAPITRE 4

Organisation relationnelle WhatsApp : une approche sémio-discursive de l'espace de messagerie mobile

« Communiquer numériquement n'exige pas qu'on inscrive son message dans un répertoire culturel ou une mémoire d'usages, mais qu'on le conforme aux langages, formats et protocoles qui le rendent effectif. »

Louise Merzeau (2008 : 12)

Après avoir présenté le corpus d'étude dans le chapitre précédent, en traçant la trajectoire de la collecte à la présentation finale, ce chapitre propose de poser une série d'interrogations relative à l'examen des données. En effet, l'observation opérée au sein des historiques de conversations collectées révèle des phénomènes langagiers assez inédits dans l'analyse des conversations. Dans le régime numérique l'ordre interactionnel est profondément reconfiguré, ainsi les outils de l'analyse du discours classiques ou pré-numériques sont relativement inopérants invitant par la même occasion le chercheur ou la chercheuse à reposer les questions autrement, réajuster son regard d'observation voire changer complètement d'angle de vue.

C'est pourquoi dans ce chapitre, je propose une étude exploratoire dans l'analyse des données. Dans ma quête de compréhension des processus de production de sens dans la dynamique socio-affective des interactions WhatsApp, je fais l'hypothèse de la nécessaire restitution de l'environnement sémiotique des données. Le présent travail s'appuie sur une série d'observations relatives à l'activité langagière déployée au sein de l'espace numérique WhatsApp. Par ailleurs, la réflexion se situe dans une approche assurément descriptive. Elle décrypte les ressources sémiotiques et leurs potentialités d'un côté et explique certains phénomènes langagiers extraits du corpus de l'autre.

Le chapitre est construit en cinq volets : dans le premier volet (4.1), je pose la problématique : en étayant les différents verrous analytiques qui se posent dans les recherches sur les environnements numériques, comment saisir les ressources sémiotiques qui participent pleinement à l'élaboration de sens ? Par quelles modalités peut-on penser les données « idionumériques » ? Ces interrogations préparent ainsi l'hypothèse de la restitution de l'environnement numérique comme trajectoire interprétative possible des données. Ensuite en (4.2), je propose une description des ressources sémiotiques disponibles dans l'interface WhatsApp. Je distinguerai les ressources sémiotiques primaires, figurant par défaut à l'interface et les ressources sémiotiques secondaires émergeant au cours de l'activité interactionnelle assurant ainsi des rôles dans co-pilotage de l'échange et la gestion des tours de paroles. Dans le troisième volet (4.3), je présente quelques phénomènes langagiers extraits du corpus d'étude donnant à voir l'incidence de l'interface numérique sur l'activité interactionnelle et notamment le flux interactionnel. En décrivant une série d'observables, l'idée est de tenter de comprendre ce que le dispositif numérique fait à l'énonciation et inversement.

Dans le quatrième volet (4.4), l'enjeu est de montrer comment les locuteurs et locutrices se réapproprient les ressources sémiotiques de l'interface pour co-crédier d'autres espaces intersubjectifs. Ainsi, à partir d'une analyse préliminaire des groupes WhatsApp, il s'agit de tracer la dynamique technolangagière et affective déployée dans l'espace de messagerie WhatsApp. Comment les individus créent, organisent et aménagent-ils leurs groupes de discussions WhatsApp ? Et dans quelle mesure ces derniers sont-ils perçus et vécus comme des foyers alternatifs, des « niches » de l'entre-soi où l'on se rend pour partager une anecdote, réagir à un message reçu ou tout simplement prendre ou donner des nouvelles ? Enfin, dans le dernier volet (4.5), je m'attarde sur la diversité des pratiques socio-langagières observées dans l'espace WhatsApp. D'un contexte professionnel à un contexte familial ou intime, l'espace WhatsApp semble investi, occupé et organisé différemment d'un contexte à un autre et d'un groupe d'individus à un autre. Ainsi les pratiques interactionnelles ne sont jamais pré-déterminées, au contraire, elles sont réinventées en continu.

4. 1. Penser la restitution de l'environnement numérique comme trajectoire interprétative des données

En examinant les différentes données de mon corpus d'étude, j'ai identifié un ensemble de phénomènes langagiers assez inédits que je ne saurai analyser avec les outils de l'analyse linguistique traditionnelle. Par exemple l'hétérogénéité des éléments échangés lors d'une conversation WhatsApp comme un message vocal qui vient répondre à un énoncé écrit, ou une photodiscours (chapitre 6) à laquelle on répond avec une série d'émojis. Parallèlement à cette plurisémioticté, il y a aussi cette étrange absence des séquences d'ouverture⁷⁹ ou de clôture (Schegloff, 1968) relevée dans certaines conversations, à l'heure même que les travaux en linguistique interactionnelle (Mondada, 2008) nous indiquent leurs nécessités dans l'organisation des échanges. N'obéissant à aucune catégorie ou structure descriptive de l'analyse formelle, ces phénomènes obligent

⁷⁹ D'après Lorenza Mondada « la séquence d'ouverture a été décrite dans une série de textes classiques de Schegloff, sur la base de la forme la plus traditionnelle d'interaction médiatisée : la conversation téléphonique, enregistrée en audio » (Mondada, 2015 : en ligne)

à reconsidérer le cadre théorique sur lequel on doit s'appuyer pour les examiner. Il n'est plus possible de s'attarder sur l'énoncé textuel uniquement puisqu'un énoncé donné peut structurellement être composé d'éléments verbaux et iconiques.

Mon hypothèse est de reconstruire les circonstances matérielles et sémiotiques de l'environnement numérique WhatsApp donnant lieu à ces phénomènes langagiers. On peut donc partir des caractéristiques du dispositif techno-éditorial (Julliard, 2015 et 2016) comme une clé d'interprétation possible de certains phénomènes observés. Mais plus encore, on peut penser à restituer l'environnement visuel dans lequel la parole a émergé. Cette démarche saura nous donner une meilleure compréhension des expériences affectives dans lesquelles les partenaires de l'interaction se sont engagés.

Comme je l'avais présenté en chapitre 2, dans l'écosystème numérique tout discours est techno-discours (Paveau, 2017) et toute structure évolue dans des dynamiques. En 1990, Jacques Fontanille précisait déjà que « le contexte dans lequel évoluent aujourd'hui les sciences du langage est tout autre : les structures sont devenues « dynamiques », les systèmes « s'auto-organisent » (Fontanille, 2017 [1990] : 10). Ainsi, pour saisir les dynamiques relationnelles et affectives qui se tissent dans l'espace WhatsApp, je propose, dans la partie qui suit, d'explorer les caractéristiques du dispositif techno-éditorial de l'application mobile. Je situerai mon observation au niveau de la surface (Alloing et Pierre, 2017) et donc de l'interface⁸⁰. Cette dernière se trouve être lieu d'un assemblage de matériaux sémiotiques variés comme l'illustre la capture d'écran extraite du site officiel de WhatsApp⁸¹ :

⁸⁰ Par conséquent, je ne m'intéresserai pas au niveau de profondeur qui renvoie à l'API, au code algorithmique, etc.

⁸¹ Source illustration : <<https://www.whatsapp.com>>.



Figure n° 26 : Photo extraite du site officiel de WhatsApp⁸²

WhatsApp est une plateforme de communication multimodale, certains l'introduisent même comme une multi-plateforme (Yao, 2017) car elle s'appuie sur un ensemble de systèmes multiformes d'échanges communicationnels (messages écrits, vidéo call, audio call, etc.). Pour comprendre l'environnement que propose l'application à ses usagers il me semble nécessaire d'étudier l'architecture des signes de l'interface afin d'identifier le champ des possibilités communicationnelles qu'elle offre. C'est la raison pour laquelle je propose de convoquer les outils de la sémiotique afin d'analyser l'environnement contextuel et sémiotique de production du sens, en d'autres termes, l'agencement des signes dans l'espace numérique, entendu ici comme une *sémiosphère*⁸³ (Fontanille, 2017 [1990]). Solliciter la sémiotique en tant qu'approche contributive (Souchier, 1998) de l'analyse des interactions WhatsApp permet de saisir la dynamique énonciative et révéler l'architecture visuelle dans laquelle les échanges ont été conçus, perçus mais aussi vécus :

⁸² Je précise néanmoins qu'il ne s'agit ici que d'une représentation, les échanges WhatsApp étant idionumériques dans le sens où ils sont dépendants de leur propre environnement numérique.

⁸³ D'après Jacques Fontanille : « la *sémiosphère* [...] détermine les conditions pour que des *sémioses* [entendus comme les processus de production de signifié] diverses et multiples adviennent en son sein. » (2017 : 11)

La sémiotique questionne en particulier les phénomènes d'énonciation [...] tels qu'ils s'expriment dans les systèmes sémiotiques (textes, images, sons) auxquels il est possible de recourir dans le dispositif techno-éditorial considéré. (Julliard, 2015 : en ligne)

Par cet examen du dispositif techno-éditorial de WhatsApp ainsi que tous les éléments sémiotiques qui le composent, s'inscrit un positionnement épistémique qui invite à prendre en compte « la complexité sociale et sémiotique des pratiques » sociales pour reprendre les termes de Luca Greco :

La complexité sémiotique d'une pratique – sa dimension strictement linguistique, voire grammaticale, ou prosodique, visuelle, gestuelle, tactile, locomotrice, matérielle, spatiale ... – n'est jamais déconnectée de son épaisseur sociale, de la façon dont les pratiques s'insèrent dans un réseau complexe d'institutions, de normes, de pouvoirs, d'autres pratiques situées dans d'autres espaces temps. (Greco, 2020 : en ligne)

Si l'on suit ce raisonnement, les interactions WhatsApp ne peuvent être détachées de leurs réalités sociales et techniques. Elles ne peuvent être analysées qu'en saisissant les particularités de l'environnement matériel et sémiotique dans lequel elles émergent. On trouve cette même démarche dans la perspective théorique de l'écologie du discours numérique qui repose justement sur le métissage des éléments différents de l'environnement numérique :

[L'écologie du discours] repose sur l'idée que les discours sont constitutivement intégrés à leurs contextes, et qu'ils ne peuvent être analysés à partir de leur seule matière langagière, mais comme composites métissant de manière intrinsèque du langagier et du technologique, etc. (Paveau, 2017 : 203)

C'est donc à partir de ce cadre de pensée que j'examinerai l'organisation relationnelle dans l'espace interactionnel WhatsApp. Mon analyse sémiotique de l'interface est à entendre non pas comme un simple outil descriptif mais elle contribue à replacer et restituer les interactions du corpus d'étude dans leur environnement matériel. Ainsi, dans ce qui suit, je m'attarde sur les ressources sémiotiques (ressources primaires et

ressources secondaires) en procédant à leur catégorisation. Une fois menée l'exploration des différents types de ressources, le travail sera focalisé sur les incidences de l'interface sur la structure de l'interaction et les phénomènes langagiers observés.

4. 2. Ressources sémiotiques de l'interface WhatsApp

L'analyse du design web (ou le Webdesign pour reprendre la forme lexicalisée qui renvoie au champ scientifique) est un chantier en exploration continue qui suit le développement du web. De nombreux chercheuses et chercheurs s'y sont consacrés, je mentionne à titre d'exemple les travaux de Stéphane Vial sur la phénoménologie des espaces numériques en (2010) et (2013), les travaux de Nicole Pignier sur la sémiotique du Webdesign (2009) ou ses travaux antérieurs avec Benoît Drouillat autour des modèles sémiotiques du Webdesign (2004) ou sur les expériences sociales des interfaces web (2008). Par ailleurs, la revue Interfaces numériques a consacré de nombreux numéros autour de ces questions avec notamment le numéro paru en 2019 « Design et fonction communication » coordonné par Eleni Mitropoulou, Fabien Bonnet et Carsten Wilhelm.

D'une manière générale, les travaux en SIC contribuent depuis quelques années déjà à la compréhension et la conceptualisation des espaces numériques et les scènes communicationnelles qu'ils configurent. Les travaux fondateurs d'Emmanuel Souchier et Yves Jeanneret autour des notions d'écrit d'écran (Souchier, 1996 ; Jeanneret et Souchier, 1999) ou d'énonciation éditoriale (Jeanneret et Souchier, 2005) ouvrent le champ de réflexion sur l'articulation entre les productions verbales et leurs sémiotisations numériques, entre le lisible et le visible (Souchier, 2012). Si je convoque les entrées théoriques des SIC, c'est parce qu'elles offrent des propositions pensées principalement dans le cadre numérique. Il ne s'agit pas de transposer des outils pré-numériques et les plaquer sur une nouvelle réalité. L'écosystème numérique présente de nouveau des espaces de communication et de socialisation qui interagissent continuellement avec l'espace hors ligne. Ce que Marc Jahjah formule avec la notion d'*empiètement*⁸⁴ (Jahjah,

⁸⁴ La notion est empruntée de La Phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty (1945) qui définit une "unité d'empiètement" comme « la capacité d'une cognition à se maintenir, à persister, alors même qu'elle n'est plus liée à l'espace et au temps où elle est née. » (Voir notamment (Dupond, 2001))

2019) qui se joue entre les interactions orales et les interactions numériques. À partir de cette réflexion, il décline trois niveaux à partir desquels, la sémiotique peut interroger l'espace numérique :

Tout espace d'écriture, comme Facebook Messenger, peut se décrire à partir de trois plans, identifiés par la sémiotique de l'écriture et des supports :

Le plan matériel : propriétés de l'objet technique (volume, poids, taille, etc.) sur lequel peut se lire un énoncé (un livre, par exemple) ;

Le plan formel : distribution des signes ou des énoncés dans l'espace de l'objet technique (une page, par exemple)

Le plan ergodique : parcours de lecture, gestes possibles (feuilleter, bouger, etc.). (Jahjah, 2019 : en ligne)

À partir de cette tripartition, je situe ma démarche dans le « plan formel » et m'intéresserai à la distribution des signes dans l'espace. Mon objectif est de convoquer l'environnement perceptif (Vial, 2013) dans lequel les interactions prennent forme et sens, ce qui, par conséquent me fournira des éléments de compréhension pour appréhender les données de mon corpus. Je distinguerai deux grandes catégories de ressources sémiotiques. La première renvoie aux signes apparaissant par défaut sur l'interface ; je les désignerai comme des ressources sémiotiques primaires. La seconde indique les signes invisibles de premier abord mais émergeant tout au long de l'interaction ; je les désignerai comme des ressources sémiotiques secondaires. Ainsi, les qualificatifs « primaires » et « secondaires » renvoient davantage à l'échelle temporelle et à l'ordre d'apparition qu'à une primauté technique.

4.2.1. Ressources sémiotiques primaires

L'interface proposée par défaut rassemble un ensemble de signes investi dans l'espace afin de répondre à différentes attentes. Ces dernières peuvent être fonctionnelles, assurant ainsi l'activité interactionnelle ou informationnelle, en donnant accès à des éléments relatifs à l'identité numérique de l'interlocuteur ou l'interlocutrice. L'illustration

ci-dessous désigne l'espace par défaut suggéré par l'application. L'espace de discussion est vide puisqu'il y a encore aucun message échangé, mais il n'en reste pas moins signifiant et ce, grâce aux éléments verbaux et aux indices sémiotiques qui le composent. La première lecture sémiotique se focalisera sur l'espace par défaut proposé par l'application comme l'illustre la capture ci-dessus (voir illustration n°2). J'ai procédé à la numérotation de ces signes verbo-iconiques afin de faciliter leur présentation et leur description fonctionnelle :

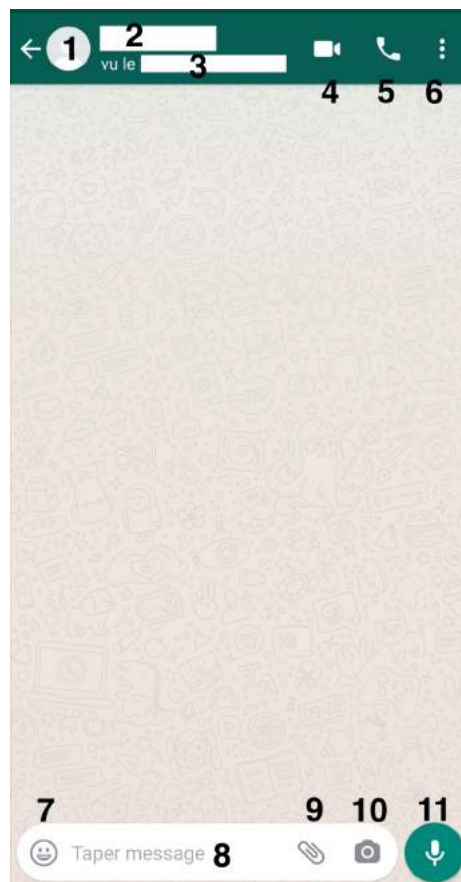


Figure n° 27 : espace interactionnel standard de WhatsApp (1)⁸⁵

Je distingue deux catégories de signes : les signes relevant de l'identité numérique (au sens travaillé par Fanny Georges (2009)) : icônes n°1, n°2 et n°3. Les signes relevant des affordances mobiles et interfère la nature matérielle des messages comme les icônes

⁸⁵ Capture d'écran réalisé sur mon propre compte WhatsApp.

n°6, n°7, n°8, n°9, n°10, n°11 à l'exception des icônes no 4 et n°5 où l'appel audio (n°4) ou vidéo (signe n°5) mais qui ne renvoient aux données du corpus.

4. 2. 1. 1. Signes relevant de l'identité numérique

Je propose ici de montrer que les signes n°1, n°2 et n°3 renvoient à des niveaux variés de l'identité numérique telle qu'elle est travaillée par Fanny Georges en 2009. L'identité numérique étant par définition un métissage de signes laissés par le sujet et capturé par l'interface. Pour Fanny Georges, c'est une identité qui « se tisse entre l'ensemble des signes saisis par le Sujet et l'ensemble des signes valorisés par le dispositif » (Georges, 2009 : en ligne) Pour ces derniers, je m'appuierai sur la typologie de Fanny Georges (2009) qui distingue trois niveaux :

L'identité numérique est divisée en trois ensembles de signes : l'identité déclarative, l'identité agissante et l'identité calculée. L'« identité déclarative » se compose de données saisies par l'utilisateur (exemple : nom, date de naissance, photographie). L'« identité agissante » se constitue du relevé explicite des activités de l'utilisateur par le Système (exemple : « x et y sont maintenant amis ») ; l'« identité calculée » se manifeste par des variables quantifiées produites d'un calcul du Système (exemple : nombre d'amis, nombre de groupes). (Georges, 2009 : en ligne)

Si la typologie correspond davantage aux plateformes des RSN comme Facebook, LinkedIn ou Twitter, elle n'en reste pas moins valide pour les applications mobiles. En effet, si WhatsApp est plutôt orienté vers l'activité interactionnelle, elle propose néanmoins des espaces pour l'identité numérique. Fanny Georges propose la figure suivante qui schématise les trois types d'identité.

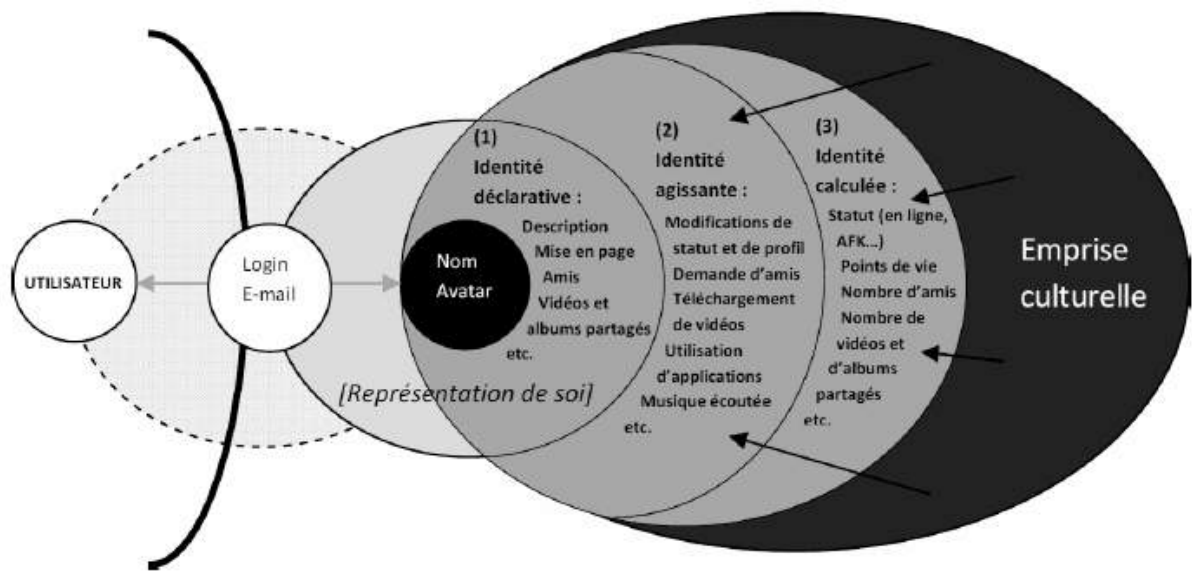


Figure n°28 : Représentation de soi et identité numérique (Georges 2009)

Avec l'application WhatsApp, l'utilisateur ou l'utilisatrice utilisera son numéro de téléphone en guise de connexion (ou le login). Si l'on reprend l'illustration n°2 avec l'espace par défaut, en haut à gauche, l'indice n°1. Il représente un cercle, renvoie à l'espace dédié pour la photo du destinataire. L'extrait de corpus qui suit, renvoie à un échange construit autour de cet espace de photo de profil. Il s'agit d'une conversation entre Gilles et sa maman à propos de son séjour, quand en M5⁸⁶, il marque une rupture avec les séquences précédentes, introduisant un nouveau thème qui est la photo :

⁸⁶ M5 pour message. Je reviens plus tard quand à ce choix lexical de M pour message au lieu du communément utilisé : T pour tour de parole.

- M1 24/10/2016 21:33:49: Maman 💕 : Vous avez pas mangé?
- M2 24/10/2016 21:33:54: Maman 💕 : Valence
- M3 24/10/2016 21:36:29: Gilles: Oui on vient de finir ;)
- M4 24/10/2016 21:36:42: Gilles: On a mangé una tortilla
- M5 24/10/2016 21:37:04: Gilles: C'est quoi cette photo ^^
- M6 24/10/2016 21:37:32: Maman 💕 : Quelle photo
- M7 24/10/2016 21:37:47: Gilles: De profil ^^
- M8 24/10/2016 21:38:13: Maman 💕 : Ah c'est celle de l'année dernière en vacances
- M9 24/10/2016 22:15:20: Gilles: Sables que tu cuñado va a venir a Béziers este finde ?
- M10 24/10/2016 22:32:16: Maman 💕 : Que cuñado ! Pues no

Exemple n° 2 : [Référence corpus 13 C]

Ainsi, le signe n°1 est la première rencontre visuelle avec les contacts WhatsApp, il correspond par ailleurs à l'identité déclarative (Georges, 2009). Il se trouve fréquemment objet de commentaire si ce n'est conversation :

- M1 22/05/16, 22:47 - Frederico: Bon finalement on s'est pas vu au concert d'arabesque vendredi soir mais c'est normal il y avait un bordel pas possible! T'as aimé? On se tient au jus pour la suite !
- M2 22/05/16, 22:53 - Lesli: Sympa la photo de profil^^ oui c'était génial! Le premier concert c'était Karimouch, j'connais pas mais c'était trop bien, mélange de rap, pop, avec bcp d'humour :) Hindi Zahra j'adore, mais y'avais un souci au niveau du son... ambiance moyenne :/

Exemple n° 3 : [Référence corpus B]

Le signe n°2 renvoie au nom du destinataire tel qu'il est enregistré par le locuteur sur son téléphone. En effet, avec les plateformes comme Facebook ou twitter où chaque personne est affichée selon l'identité (nom ou pseudo) qu'elle a choisie, ce qui correspond à « l'identité déclarative » dans la typologie proposée par Fanny Georges (2009). Avec WhatsApp, comme la liste des contacts est copiée intégralement à partir de son propre carnet d'adresse, le nom affiché celui que le locuteur a choisi d'inscrire son contact. C'est pourquoi dans le corpus j'ai pu relever des désignations comme « maman » et « papa » avec le participant 8 (Corpus 8 A, B et C) ou encore un terme avec un émoji comme le fait le participant 13 avec Maman 💕 (corpus 13C) ou Benoît 🍷 (corpus13 A). D'une

manière plus générale, ces désignations renvoient à des catégories différentes examinées par Catherine Kerbrat-Orecchioni, les termes « relationnels » les termes de parenté (maman, papa, papy) les termes affectifs (exemple « mon chéri », « mon bébé ») ou les noms personnels comme les patronymes, les prénoms, les diminutifs et les surnoms. (Voir Kerbrat-Orecchioni, 1990)

Le signe n°3 désigne la métadonnée de la dernière connexion de l'interlocuteur, ce qui correspond à l'identité calculée ; en d'autres termes les traces de connexion laissées par l'utilisateur ou utilisatrice à leur insu. Néanmoins cette option peut être désactivée à tout moment par l'utilisateur et l'empêchera à son tour d'accéder aux métadonnées de ses contacts. Le signe n°3 correspond ainsi à l'identité calculée. Cette dernière étant associée aux traces numériques enregistrées et affiches par l'application aux interlocuteurs comme par exemple « en ligne », « vu [le date de dernière connexion] ».

4. 2. 1. 2. Signes relevant des affordances mobiles

L'indice n°4 schématise une caméra et indique la possibilité de passer un appel par vidéo. L'indice n°5 schématise un téléphone « classique » pour indiquer un appel vocal. Ces signes concernent la nature de l'échange audio ou vidéo. Par conséquent, ils n'ont pas de traces dans le corpus puisqu'ils ne sont pas conservés dans l'historique. L'indice n°6, désigne trois points, renvoie et indique les autres paramètres de l'application. Je voudrais porter une focalisation particulière sur la partie inférieure de l'espace. Cette dernière condense à elle seule, un ensemble des signes relevant du « potentiel indiciel et métonymique des traces éditoriales » (Jahjah, 2016) :

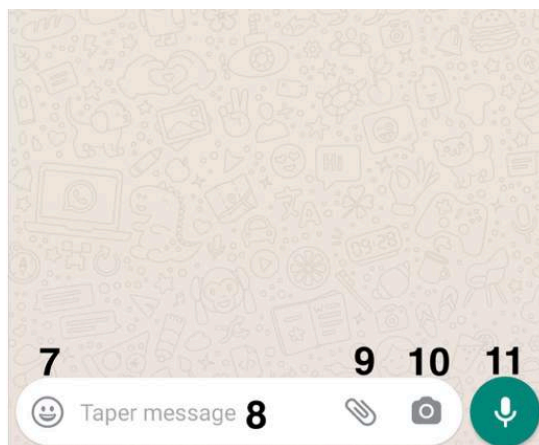


Figure n°29 : espace interactionnel standard de WhatsApp (2)

Je procède à la description du gauche à droite pour la description des signes en les commentant au fur et à mesure. Ainsi, l'indice n°7 avec l'émoticône souriant indique la nature iconique que peut prendre le message si cette fonctionnalité est activée. Le n°8 désigne l'indication « Taper message » qui suggère à l'utilisateur l'action à effectuer mais aussi sa nature avec le verbe d'action *taper* pour le message écrit. À droite, il y a trois éléments pictographiques qui « affordent » des comportements communicatifs différents : le trombone n°9 (pour joindre un fichier), le carré à sa droite en n°10, censé figurer un appareil photo et indiquer à l'utilisateur de prendre et partager en temps réel sa photo. Enfin, le signe n°11 (le cercle en vert avec le micro à l'intérieur) indique la possibilité de produire des messages vocaux en instantané.

Ainsi distribués dans la partie inférieure de l'écran, ces icônes guident et anticipent les gestes communicationnels des usagers. Ils participent à la co-élaboration des énoncés, en façonnant la nature même des messages qui peuvent être graphiques, sonores et iconographiques. L'interface intervient dans l'assemblage des données plurisémiotiques et leur agencement afin d'assurer une fluidité dans l'activité interactionnelle au sein de son espace.

4.2.2. Les ressources sémiotiques secondaires

À mesure que les usagers conversent sur WhatsApp, d'autres signes, jusqu'alors inexistantes, émergent sur le fil de discussion. On peut trouver de nombreux sites qui

répertorient et expliquent ces signes. Le discours d'escorte de l'usage de WhatsApp donne des indications comme le montre l'illustration ci-dessous :

WhatsApp Indicator	Meaning
1. 	Message hasn't left your phone yet
2. 	Message sent to WhatsApp Server
3. 	Message delivered to recipient's phone
4. 	Recipient has read the message
5. 	Voice delivered to recipient's phone
6. 	Voice has been heard by recipient

Figure 30 ⁸⁷: Les signes d'envoi et de réception de message

Les signes sont numérotés de 1 à 6 : les quatre premiers désignent des temporalités différentes dans le processus d'envoi du message. Comme expliqué dans le chapitre précédent, l'envoi des messages via WhatsApp suit un processus identifiable entre smartphone émetteur, serveur WhatsApp et smartphone récepteur. Le signe n°1 indique que le message écrit n'a pas encore été envoyé par le téléphone de l'émetteur. Le signe n°2 indique que le message écrit a été transmis au serveur WhatsApp (l'intermédiaire entre les deux smartphones (voir notamment 3.2.1). L'importante nuance réside entre les signes n°3 et n°4 quand le premier indique la réception du message l'autre indique la lecture du message (ou en tout cas que la personne réceptrice a ouvert le message).

⁸⁷ Source : <https://articletech.ru/non-class/communication/7778-whatsapp-message-envoy-livr-et-l-identification-d.html> consulté le 17 mai 2020

La lecture de ces signes iconographiques assure une double fonction : descriptive et performative. Descriptive car elle fournit des indications quant au cheminement du message et met ainsi au jour la coopération entre agent humain et agent non-humain dans le processus d'interaction numérique. Performative, car ces signes ont des incidences dans le co-pilotage de l'échange. En effet, loin d'être de simples métadonnées, ces signes fournissent, tout au long de l'échange, des informations qui peuvent orienter la tenue de l'interaction, voire créer des tensions entre les participants. Pour mieux illustrer les potentialités de ces signes, je propose de les expliquer en les restituant dans cette figure :



Figure 31 : Explication des signes d'envoi, de reception et de lecture de message

Les signes iconographiques se greffent en bas du message envoyé, ils forment, avec l'indication d'heure, les métadonnées relatives à l'énoncé émis. Ils fournissent des éléments qui interviennent dans l'interaction. Par exemple, si le message est indiqué comme « lu » mais qu'il reste sans réponse, il est susceptible d'être interprété comme une offense faite à la face (au sens du *facework* de Erving Goffman (1973a et b)). Par conséquent, l'acte de lire ou ne serait-ce qu'« ouvrir » un message est corrélé à une série d'attentes sociales. Les signes iconographiques interviennent dans la constitution des savoirs pratiques qui permettent d'interagir sur WhatsApp de façon culturellement appropriée. C'est ce que André Caron et Letizia Caronia (2005) ont identifié comme forme de connaissance relative à la culture mobile (chapitre 2) :

Même les plus simples des notions qui constituent ce que l'on appelle la « connaissance de tous les jours » - c'est-à-dire l'ensemble des savoirs pratiques qui nous permettent d'interagir de façon culturellement appropriée- ne peuvent plus désormais être données pour acquises. « Être présent » ou « absent », « être ici » ou « là-bas », « être seul » ou « avec quelqu'un » ne sont que des étiquettes lexicales qui nécessitent une renégociation, chaque fois située, de leur signification. La même chose est vraie en ce qui concerne les rituels de l'interaction quotidienne, c'est-à-dire ces codes culturels partagés qui nous permettent de participer aux rencontres sociales de façons ordonnée et mutuellement compréhensible (Carnon et Caronia, 2005 : 6)

Dans l'écosystème numérique, les notions de « présence »⁸⁸ et « absence » appellent à une renégociation de leur signification, dans la mesure où elles changent de formes et de sens d'une interface numérique à une autre. En effet, chaque plateforme impose ses propres codes. Ces derniers interfèrent dans la gestion même de l'interaction, comme l'indication « est en train d'écrire » que met WhatsApp quand une personne est en train d'écrire sur ce fil de discussion :

⁸⁸ Il est à noter que la notion de présence numérique est notion balisée dans le champ des SIC avec notamment les travaux de Louise Merzeau (2008 et 2009)

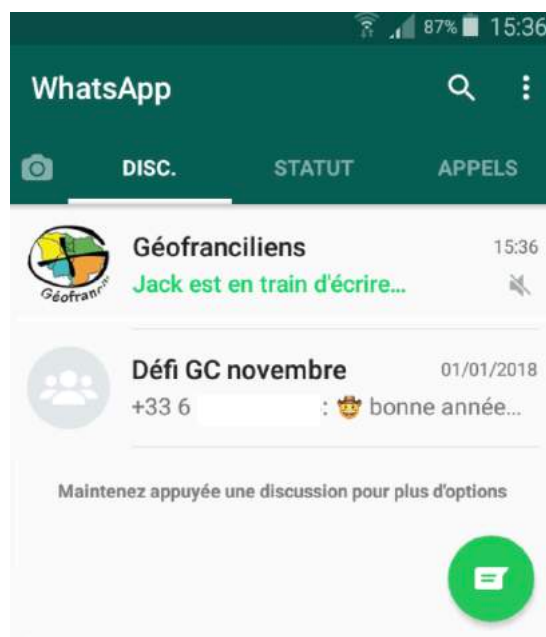


Figure n°32 : Indication « est en train d'écrire »

Loin d'être uniquement une étiquette descriptive, cette indication agit comme un régulateur interactionnel et matérialise le principe *de droits et devoirs à la parole*. D'après Catherine Kerbrat-Orecchioni (1990) un locuteur dispose du droit de garder la parole pendant un moment donné et doit par la suite la passer à son interlocuteur. Le principe de droits et de devoir se fonde sur le droit de prendre la parole mais aussi le devoir de la céder aux autres partenaires de l'interaction. Le système de tours de parole étant pensé comme « un système d'attente » ou « un système de droits et de devoirs » est ici matérialisé par l'interface. En signalant à son interlocuteur qu'il est en train d'écrire, le locuteur montre qu'il tient le tour de parole.

En somme, l'ensemble des ressources sémiotiques et verbales que propose l'interface par défaut ou celles émergeant en cours d'interaction ne sont pas de simples éléments descriptifs mais relèvent des paramétrages interactionnels des échanges. Elles interviennent dans l'organisation et la gestion des tours de paroles, assurant par la même occasion la coordination et la gestion de face entre les partenaires de l'interaction. Or, le dispositif techno-éditorial n'est pas sans conséquences dans la construction de l'échange.

4. 3. Quelques incidences sémio-discursives

La présentation sémiotique de l'interface faite, je propose à présent de m'attarder sur quelques caractéristiques des interactions WhatsApp identifiées dans le corpus. À partir de ces observables je cherche à identifier l'impact du dispositif techno-éditorial à deux niveaux différents. La première focalisation porte sur la construction du tour de parole, la seconde sur le script conversationnel et l'enchaînement de la séquence interactionnelle.

4. 3. 1. Tour de parole visuellement fragmenté

Toute activité interactionnelle est fondée sur une succession de tours de parole. Ce système est lui-même régi par le principe de droit et de devoir vu précédemment. Pour examiner le tour de parole, je m'appuie sur la définition de Catherine Kerbrat-Orecchioni qui le définit comme étant la contribution d'un locuteur donné à un moment :

[Tour de parole est un] terme désignant d'abord le mécanisme d'alternance des prises de parole, puis par métonymie, la contribution vocale d'un locuteur déterminé à un moment déterminé du déroulement de l'interaction (production continue délimitée par deux changements de tours, qui peut du reste avoir une longueur extrêmement variable ; allant du simple morphème à l'ample « triade ») (Kerbrat-Orecchioni, 1990 :159)

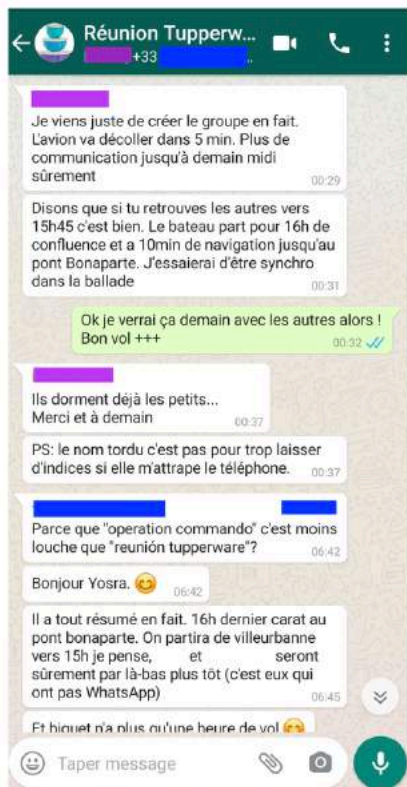
Indépendamment de sa longueur, un tour de parole est ainsi délimité à partir de deux changements de tours. La linguiste Véronique Traverso souligne d'ailleurs que « sur le plan grammatical, le tour peut être constitué de différentes unités : un mot, une phrase simple ou complexe, ou encore un syntagme » (1999 :31). Ainsi, un tour peut être grammaticalement incomplet mais interactionnellement complet.

Dans une conversation orale, le passage de tours s'effectue à partir d'unités appelées « point de transition possible » (« possible competition point » alias TRP pour transition relevant place »). Ainsi, « L'ensemble du système permettant de passage sans encombre

du tour que l'anticipation des points de transition » (Traverso, 1999 : 31). Le changement de tour s'effectue normalement à ce point de transition possible qui se manifeste à partir d'un ensemble de signaux. Catherine Kerbrat-Orecchioni identifie trois catégories de signaux distinguées sur la base de leur sémiotique :

- Signaux de nature verbale :
- Signaux de nature phonétique et surtout prosodique
- Signaux de nature mimo-gestuelle

Dans le régime numérique, la configuration des tours change. Sur l'espace interactionnel, on peut visualiser plusieurs « bulles » (voir illustration suivante) renvoyant aux messages d'un même locuteur. Ainsi, sur le plan visuel, un locuteur peut manifester plusieurs messages successifs qui se manifesteront sous la forme de plusieurs phylactères pour reprendre l'image de la bande dessinée. Pour illustrer ce phénomène, je propose l'illustration ci-dessous : à gauche une capture d'écran de mon propre téléphone, à droite la version archivée par l'historique (anonymisée) de l'extrait en photo :



- T1 03/08/2018 à 00:29 – Bruno : Je viens juste de créer le groupe en fait. L'avion va décoller dans 5 min. Plus de communication jusqu'à demain midi sûrement
- T2 03/08/2018 à 00:31 – Bruno : Disons que si tu retrouves les autres vers 15h45 c'est bien. Le bateau part pour 16h de confluence et a 10min de navigation jusqu'au pont Bonaparte. J'essaierai d'être synchro dans la ballade
- T3 03/08/2018 à 00:32 - Yosra: Ok je verrai ça demain avec les autres alors !
Bon vol +++
- T4 03/08/2018 à 00:37 – Bruno : Ils dorment déjà les petits...
Merci et à demain
- T5 03/08/2018 à 00:37 – Bruno : PS: le nom tordu c'est pas pour trop laisser d'indices si elle m'attrape le téléphone.
- T6 03/08/2018 à 06:42 - +33 ...: Parce que "operation commando" c'est moins louche que "reunion tupperware"?
- T7 03/08/2018 à 06:42 - +33 ...: Bonjour Yosra. 😊
- T8 03/08/2018 à 06:45 - +33 ... Il a tout résumé en fait. 16h dernier carat au pont bonaparte. On partira de villeurbanne vers 15h je pense, C. et A. seront sûrement par là-bas plus tôt (c'est eux qui ont pas WhatsApp)

Figure n°33 : capture d'écran – discussion de groupe

La capture d'écran (à gauche) est extraite d'une conversation de groupe nommé « réunion Tupperware ». Trois participants de l'interaction figurent dans cet extrait désignés chacun par une couleur différente. À droite, il y a le même extrait tel qu'il se présente dans l'historique (sous l'extension .txt). J'ai conservé les mêmes couleurs pour identifier les tours de paroles des différents locuteurs. Il est intéressant d'observer ici l'agencement des messages écrits par un même locuteur dans l'espace interactionnel. Si l'exposition de ces messages sur écran reste lisible et identifiable pour les partenaires de l'interaction, elle est susceptible de porter à confusion dans la lecture de l'historique. Dans le corpus cela se traduit par des tours successifs et superposés par un même locuteur, comme le montre cet exemple :

- M1 18/03/2016, 22:56 - Bonnie: T'es sûr que tu veux te marier avec plein d'enfants??
- M2 18/03/2016, 22:56 - Bonnie: A la maison c'est plutôt le cirque Pinder que Disney...
- M3 18/03/2016, 22:57 - Alain: J'ai hâte de vivre tout ça !
- M4 18/03/2016, 22:57 - Alain: Tu as de la chance
- M5 18/03/2016, 22:57 - Alain: Vous êtes une famille magnifique
- M6 18/03/2016, 22:57 - Alain: Un modèle
- M7 18/03/2016, 22:57 - Alain: Je parle de vous à ma fiancée
- M8 18/03/2016, 22:58 - Alain: J'espère qu'on suivra le même chemin
- M9 18/03/2016, 22:58 - Bonnie: <Fichier omis>
- M10 18/03/2016, 22:58 - Bonnie: Tu es trop sympa.
- M11 18/03/2016, 22:59 - Bonnie: Cette photo c'est notre réalité....

Exemple n° 4 : [Référence Corpus 4A]

Dans cet exemple, l'interaction se déroule entre Bonnie et Alain. Bonnie formule une question en M1 « T'es sûr que tu veux te marier avec plein d'enfants?? » suivie d'une évaluation en M2 « A la maison c'est plutôt le cirque Pinder que Disney ». En guise de réponse, Alain formule cinq messages successifs orientés vers une évaluation positive en M3 « Tu as de la chance », en M4 « Vous êtes une famille magnifique » et enfin en M5 « Un modèle ». Son interlocutrice lui retourne le compliment en M10 « Tu es trop sympa ». Un tour étant par définition délimité par deux enchaînements de parole, le tour de parole d'Alain se situe du M3 au M9. Cet aspect fragmenté du tour est le résultat du dispositif numérique mobilisé. En effet, avec la synchronie de l'échange (les tours de paroles de Bonnie et Alain sont à quelques secondes d'intervalles, le locuteur peut formuler plusieurs messages successifs en guise de maintien de tour de parole tout en évitant à son interlocutrice l'attente du retour.

La fragmentation du tour de parole peut ainsi s'interpréter en tant que stratégie communicative assurant la synchronie de l'échange et garantit le maintien de tour avec l'indication « est en train d'écrire ». C'est la raison pour laquelle, en travaillant sur des extraits de corpus, je choisis de désigner les séquences par la lettre M qui renvoie à message, elle sera ainsi l'unité de mesure d'un tour de parole T. Pour schématiser cela en équation : $\{T = \Sigma M\}$ où le nombre de message varie de 1 à l'infinité de message envoyé par une personne sans être interrompue par son interlocuteur).

La fragmentation du tour peut aussi résulter de deux autres raisons, la première se présente dans l'exemple du corpus ci-dessus avec le second tour de Bonnie. Cette dernière envoie une photo en M9 qu'elle va commenter en M11. La deuxième est l'*interopérabilité* du système d'application définie comme étant « capacité d'opérer en commun de plusieurs systèmes électroniques ou informatiques hétérogènes »⁸⁹. Depuis le rachat de WhatsApp par Facebook par exemple, il est plus facile de partager⁹⁰ des contenus de l'un vers l'autre. Les usagers peuvent ainsi se partager des contenus (en hyperliens) d'une plateforme à une autre.

En somme, la fragmentation du tour de parole est une piste féconde pour l'analyse des incidences du dispositif sur l'énonciation. Je n'ai identifié que trois pistes possibles : elle relève d'une stratégie pour maintenir le tour (comme le cas des messages d'Alain), ou la mobilisation de contenus d'ordre matériel différent (exemple un énoncé photographique suivi un autre énoncé verbal, comme le montre l'extrait de corpus n°3 avec les messages de Bonnie) ou enfin de l'interopérabilité du système. Mais il faudrait sans doute approfondir la recherche sur des données plus variées afin de proposer une typologie des différentes causes. La fragmentation viendrait matérialiser la trace du dispositif d'écriture numérique sur l'acte d'énonciation.

4.3.2. Une séquentialité exploitée des échanges

Au-delà du tour, c'est la séquence voire le script interactionnel (Kerbrat-Orecchioni, 1990) qui se trouve affecté par le dispositif. En effet si la conversation ordinaire obéit à un déroulement générique assez commode avec une séquence d'ouverture, le corpus de l'interaction et une séquence de clôture (Traverso, 1999). Or, en examinant le corpus, il s'avère que les échanges ne respectent pas forcément cet enchaînement. En 2014, Kenton O'Hara, Michael Massimi, Richard Harper, Simon

⁸⁹ Source définition <https://www.universalis.fr/dictionnaire/interopabilite/>, Le Dictionnaire Cordial en ligne, consulté le 22 juin 2020.

⁹⁰Source : <https://siecledigital.fr/2019/08/10/partage-facebook-whatsapp/> consulté le 17 mai 2020

Rubens, et Jessica Morris ont mené une enquête sociologique auprès des usagers de WhatsApp (présentée en chapitre 3). L'équipe a souligné que les usagers se déplaçaient d'un espace communicationnel à un autre, qu'ils pouvaient finir une conversation hors ligne sur WhatsApp ou commenter une photo identifier sur Facebook sur WhatsApp :

De tels assemblages ne sont pas simplement le reflet des aspects nouveaux de ce matériel et des canaux qu'il supporte ; ils sont également liés à la façon dont des formes de communication familières sont en train d'être déployées de manière délicatement nouvelle - on parle face à face à cause d'un texte antérieur ; on écrit un e-mail à cause d'une image envoyée par un client de messagerie instantanée ; on "Facetimes" à cause du SMS reçu quelques instants auparavant ; son smartphone permet de faire tout cela même en s'asseyant pour regarder la télévision (O'hara & al. 2014 : en ligne) ⁹¹

Ainsi, les espaces de communication empiètent les uns sur les autres (Jahjah 2019) et avec les différentes applications mobiles et leur l'interopérabilité, les espaces numériques sont décloisonnés, les échanges semblent être atomisés. L'exemple ci-dessous illustre un échange entre deux amis. D'après leur historique, aucun autre échange WhatsApp n'a été enregistré ce même jour.

M1 15/08/2014, 19:54 - Contact3: T'aurais un plan pour demain?
M2 15/08/2014, 19:56 - Charlotte: Heu je vais chercher
M3 15/08/2014, 19:56 - Contact3: Merci

Exemple n° 5 : [Référence corpus 3C]

Cette courte interaction, se résumant à un échange de trois messages, obéit davantage à une forme de requête que de conversation. En effet, il n'y a aucune séquence d'ouverture ni de clôture mais une simple demande formulée en M1 à laquelle l'interlocutrice répond en M2 et finit par un remerciement en M3. Ce phénomène est observé à partir d'historiques conversationnels de personnes interagissant assez fréquemment, voire quotidiennement. Quand la communication prend une forme

⁹¹ Je traduis.

quotidienne et devient presque routinière, le script se dilue et les normes conversationnelles deviennent moins rigides. Il faut tout de même nuancer le constat en précisant que si la séquence de clôture est fréquemment absente, la séquence d'ouverture reste quand bien même assez présente avec des formules variées comme « Bonjour », « Salut », « Coucou » et aux orthographes multiples « Cc, Hey ». Mais d'une manière plus générale, ce genre de phénomène est observé notamment dans les interactions familiales. Ces dernières sont observées et étudiées plutôt à l'oral par Véronique Traverso (1996) qui définit le terme « familial » comme étant « non formel », spontané, improvisé, et décontracté. Dans le corpus, les interactions familiales se manifestent avec une dilution des normes conventionnelles et une fluidité rompue. Cette dernière se traduit surtout avec des échanges à bâtons rompus.

4. 3. 3. Des échanges plurisémiotiques

Un dernier phénomène qui a retenu mon attention celui de la plurisémioticité de l'échange. En effet, comme montré en (4.2) l'interface fournit plusieurs ressources sémiotiques permettant des trajectoires communicationnelles différentes entre le message verbal, vocal, photographique, iconographique, cinétique, l'espace de discussion peut accueillir f les usagers disposent de plusieurs canaux pour communiquer. Dans l'exemple qui suit, l'échange se déroule entre deux amies.

- M1 22/10/2015 06:20:23: Olfa: Une pensée pour toi... Jte fais de gros bisous ❤️❤️❤️
M2* 22/10/2015 06:21:42: Faty: 2015-10-22-AUDIO-00000002.aac <fichier joint>
M3 22/10/2015 06:22:38: Olfa: Bonne journée hbiba... Fais attention a toi

*Transcription M2:[((bruit))ah ma belle ça fait trop plaisir de beau matin de recevoir de petits messages comme ça/ (.) je te fais de gros bisous :: (.)bonne journée : ((bruit))]⁹²

Exemple n°6 : [référence corpus 9]

⁹² Transcription selon la norme ICOR CNRS (2007) mise à jour en (2013) : niveau de base

La séquence, relativement courte (2min), se déroule en trois tours différents. Le premier message M1 se présente comme un énoncé verbo-iconique (« Une pensée pour toi... Jte fais de gros bisous ») suivi d'une série d'émojis de cœur rouge. Le M1 se veut ainsi un geste affectif, un « petit cadeau » en message. Ce à quoi l'interlocutrice répond par un remerciement en message vocal, ouverture avec l'interjection « ah ma belle » exprimant la surprise, puis remercie « ça fait trop plaisir de beau matin de recevoir de petits messages comme ça », un geste affectif « je te fais de gros bisous » et en clôture « bonne journée ». Olfa répond avec un « Bonne journée hbiba⁹³ ».

L'exemple qui suit, comporte beaucoup d'émojis. C'est la raison pour laquelle, je le présente à partir d'une capture d'écran et garantir ainsi un meilleur visuel des signes iconographiques :



Exemple n°7 : [référence corpus 9]

⁹³ hbiba se traduit en ma chérie en dialecte algérien ou marocain

L'extrait est tiré d'une conversation de groupe, mais seuls Élodie et Jérôme sont en interaction dans cette séquence. Sans entrer dans l'analyse des tours, ce passage met à jour un jeu de langage, assez singulier, opéré avec les émojis. Il y a deux niveaux à distinguer dans la mobilisation des émojis ici : le premier qui se manifeste avec l'emoji doigt d'honneur de Jérôme, suivi d'un énoncé « Et lui tu le vois ? :p », cette action est perçue comme une agression et par conséquent une menace de la face de la part de son interlocutrice. Cette dernière riposte avec une série de doigts d'honneur. Jérôme fait ainsi remarquer que son énoncé était descriptif et non performatif « Je demandais juste si tu le voyais pas besoin d'en faire tout un plat 😊 ». En proposant une autre lecture de son message, Jérôme désamorce le caractère menaçant de l'emoji « doigt d'honneur ».

Suite à quelques tours de parole échangés, c'est un deuxième niveau d'emoji qui se manifeste. Celui qui se combine avec le lexique pour co-crée un énoncé. On a l'exemple du message de Jérôme « Et mon Cul c'est du 🍗 ? » qui se lit littéralement comme « et mon cul c'est du poulet » renvoyant ainsi à l'expression populaire mon cul est du poulet qui veut dire « être dupe ». Le premier niveau des émojis est celui où l'emoji su suffit à lui-même car il représente un geste communicatif à part entière, comme l'applaudissement, le pouce levé vers le haut pour l'approbation. Il est à noter que ces gestes sont culturellement situés, et que leur interprétation diffère d'une culture à une autre. Le deuxième niveau des émojis est plus créatif et relève d'un jeu de langage où les locuteurs et locutrices formulent des énoncés en métissant deux types de signes différents : iconographique et lexical.

4.3.4. Synthèse

La démarche amorcée ici reste sur le plan exploratoire. Elle entend souligner quelques phénomènes manifestant l'articulation entre ressources sémiotiques de l'interface et production discursive. Cette approche s'inscrit dans la perspective de la sémiotique du discours défendue par Jacques Fontanille qui invite à « reconnaître des phénomènes et les construire comme des objets de connaissance du point de la sémiotique du discours » (2017 [1990]).

Mais ce travail de description revêt un double objectif : le premier est d'inviter à une réflexion quant aux modes de restitution, d'agencement et d'exposition des données afin d'opérer une meilleure piste d'analyse et d'interprétation de sens. Le second est de faire le postulat d'une nécessaire articulation des réflexions émanant de deux champs différents à savoir, les sciences du langage, particulièrement la linguistique TDI (texte-discours-Interaction) et SIC en convoquant notamment les travaux autour des écrits d'écran (Souchier 1996) et l'énonciation éditoriale (Jeanneret & Souchier 2005). Travailler sur les pratiques interactionnelles en ligne ne peut se faire sans prise en compte de la matérialité sémiotique des interfaces (Souchier & al. 2019). On ne peut plus considérer les locuteurs et locutrices comme étant principal acteur de l'interaction, ils sont désormais pris dans un « un réseau complexe d'institutions, de normes, de pouvoirs, d'autres pratiques situées dans d'autres espaces temps » pour reprendre la citation de Luca Greco (2020 : en ligne).

Dans la partie qui suit, il ne s'agit plus d'observer comment l'espace sémiotique oriente les actions et les pratiques communicationnelles des usagers mais de montrer comment ces derniers se réapproprient les potentialités de l'interface pour créer de nouveaux espaces interactionnels, avec l'installation des « groupes de conversation ». Ce qui rejoint l'approche de Yves Jeanneret (2019) qui souligne que les dispositifs de communication configurent les actes communicationnels, sans pour autant les déterminer. Ainsi, la création des groupes, qui semble être un atout de l'application WhatsApp, répond à un ensemble d'attentes et d'affects. Et elle répond surtout à un désir de créer un espace d'entre-soi (comme vu dans le chapitre 2 avec le concept de WhatsApéro) et un désir de consolider des projets mais surtout des liens affectifs.

4. 4. Dynamique techno-langagière de groupe WhatsApp

La pratiques de constitution des groupes WhatsApp est l'un des atouts majeurs de l'application. Pour comprendre la dynamique qui s'y joue, je propose d'observer trois moments : l'acte de création et nomination du groupe, l'acte d'invitation à interagir -ou d'habiter le groupe (Ghliss & Jahjah 2019) enfin les métadiscours relatifs à la constitution des groupes et tout ce qui est concernent le cadre de participation (Goffman 1991) et les rôles qui sont distribués aux différents partenaires. À partir du corpus, et particulièrement

les historiques relatifs aux discussions de groupe, je propose donc d'observer la dynamique de création des espaces de conversations collectives.

4.4.1. Saisir les icônes, construire un espace de discours

Les espaces interactionnels proposés par défaut par WhatsApp sont conçus pour les conversations dyadiques, ainsi il suffit qu'un locuteur ou locutrice engage une discussion avec un de ses contacts pour que l'espace soit réellement effectif. Mais les locuteurs et locutrices peuvent se saisir des potentialités de l'interface pour créer de nouveaux espaces interactionnels, communément appelés « groupe ». L'application suggère de créer un groupe, de le nommer et enfin de sélectionner ses membres.

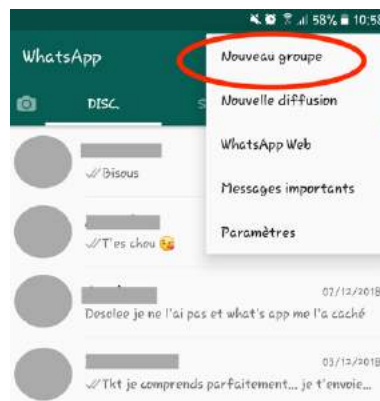


Illustration n° 3 : Capture d'écran depuis mon téléphone (nouveau groupe)

La conversation de groupe commence, comme toute première discussion entamée sur l'application, par le même message automatique de WhatsApp sur le chiffrement de bout en bout : « Les messages que vous envoyez dans ce groupe sont désormais protégés avec le chiffrement de bout en bout. Appuyez pour plus d'information ». Message généré par l'application entrant dans les promesses du dispositif relatif à la protection des données privées. Ce discours de promesses est censé instaurer ainsi un sentiment de sécurité et de confiance auprès des usagers. Ensuite, un message supplémentaire vient s'ajouter en mentionnant que telle personne a créé le groupe, en donnant ainsi le nom du groupe, et donc l'identité du groupe, comme l'illustre l'exemple qui suit :

- M1 17/07/2016, 10:29 - Les messages que vous envoyez dans ce groupe sont désormais protégés avec le chiffrement de bout en bout. Appuyez pour plus d'informations.
- M2 17/07/2016, 09:39 - Michel K a créé le groupe « Famille »
- M3 17/07/2016, 10:29 - Michel K vous a ajouté
- M4 17/07/2016, 09:39 - Michel K : Plop. Vous faites quoi cet après midi ?

Exemple n° 8 : [Référence corpus 8b]

Dans cet exemple, j'analyse trois actions qui constituent le fondement des groupes de discussion. Ces mêmes phases ont été identifiées dans tous les historiques de groupes dans le corpus, créant ainsi une forme de « pattern séquentiel systématique » (Mondada, 2005b) qui cadre le début de toute conversation de groupe : couvrir un espace, sélectionner les participants et enfin nommer le groupe.

La première phase, les actions technolangagières comme « créer un groupe » ou « ajouter un membre » dans le groupe sont instantanément décrites par l'application. Ainsi, M1, M2, M3 sont des techno-énoncés dans le sens où ils sont générés par l'algorithme de l'application qui convertit l'action de l'utilisateur en discours verbal, une sorte de transcription *hic et nunc* de la manipulation. Michel K a donc créé un groupe qu'il a nommé « Famille », ensuite il a ajouté un de ses contacts, propriétaire de l'historique, identifié ici par le pronom « vous » dans M3 dans *Michel K vous a ajouté*. L'historique est donc foncièrement subjectif puisque tous les membres qui y accèdent n'auront pas par exemple la même répartition des rôles, le *vous* qui a été adressé à notre participant s'affichera chez un autre membre du groupe avec le nom de notre participant. L'interface pose ainsi le cadre de la scène d'interaction et distribue les rôles énonciatifs des membres « X a ajouté Y » et « Y vous a ajouté » « Vous avez ajouté Z ». Il s'agit de la première phase de construction d'un groupe qui est celle de sélectionner les personnes qui vont en faire partie.

Une fois les participants sélectionnés, il faut choisir un nom pour le groupe. Nommer le groupe, c'est lui donner une identité qui permet de le distinguer des autres groupes créés. Il s'avère alors qu'à travers l'acte de nomination différentes logiques s'opèrent. Le groupe peut emprunter son nom à une catégorie préexistante comme le montre l'exemple (1) avec le nom *famille*. Les participants appartiennent vraisemblablement à la même famille et donc, pour ce cas précis, le groupe WhatsApp

vient comme une extension d'un cadre relationnel hors ligne. Or, la nomination d'un groupe n'obéit pas toujours à la même logique de catégorisation comme « famille », « collègues de bureau », « voisins du quartier », etc. Elle peut aussi être motivée par le choix d'un objectif justifiant ainsi la légitimité du groupe comme l'illustre cet exemple :

- M1 18/06/2016, 00:42 - Les messages que vous envoyez dans ce groupe sont désormais protégés avec le chiffrement de bout en bout. Appuyez pour plus d'informations.
- M2 18/06/2016, 00:42 - Vous avez créé le groupe « Cadeau Michel »

Exemple n° 9 : [Référence corpus A]

Dans cet extrait, on retrouve les mêmes participants de l'interaction précédente -les membres de la « Famille » - à l'exception de Michel. Le nom « Cadeau Michel » laisse donc entendre que les membres de la famille discutent en cachette pour décider du choix du cadeau. La conversation se poursuit comme suit :

- M3 18/06/2016, 00:43 - Robin K : Vous voulez vraiment prendre un iPhone à Michel ? :o
- M4 18/06/2016, 00:43 - Robin K: Un casque je pense qu'il a une idée assez précise de ce qu'il veut donc vaut mieux qu'il l'achète lui même
- M5 18/06/2016, 07:36 - Maman: ben je sais pas faut rester dans le budget le casque ca pourrais le faire et ça ière pour dimanche
- M6 18/06/2016, 07:36 - Maman: sa urge
- M7 14/07/2016, 13:56 - Papa est parti

Exemple n°9 bis : [Référence corpus A]

La création d'un groupe WhatsApp avec les mêmes locuteurs et locutrices à l'exception d'un, conforte l'hypothèse de la discussion en cercle restreint⁹⁴. Les actions d'inclusion et d'exclusion des membres sont constitutives de l'identité du groupe de discussion. La création du groupe est ici corrélée à la réalisation d'un objectif commun. Le groupe WhatsApp se présente comme un cadre interactionnel, un espace de l'entre-soi mais aussi un espace clos protégé de toute intrusion et inférence extérieures aidant ainsi à l'accomplissement de l'objectif. De même que M1, M7 est aussi un techno-énoncé généré

⁹⁴Restreint par rapport au groupe préexistant notamment.

par l'application. Le locuteur, enregistré en tant que « Papa » par notre participant, a quitté le groupe de discussion. WhatsApp convertit alors cette action en un message verbal « Papa est parti » en M7, enregistré un mois après la séquence interactionnelle. Ce tour est aussi le dernier tour enregistré dans cet historique de conversation et vient ainsi marquer la clôture de l'interaction globale.

Les ressources sémiotiques de l'interface et les affordances proposées par l'application servent ainsi à créer un environnement, un espace qui fait sens pour un groupe d'individus et qui prend forme à partir des buts qu'ils se fixent. L'espace ainsi créé est intrinsèquement lié à ses buts : c'est la raison pour laquelle il est en partie délaissé, une fois qu'ils sont atteints.

4. 4. 2. De l'invitation au groupe à l'invitation à interagir

Une fois l'espace créé, nommé et ouvert aux participants, c'est à l'activité interactionnelle de s'incarner dans et par cet espace numérique. La mobilisation de ressources langagières succède la connaissance des appuis sémiotiques. Un des participants vient amorcer la conversation fondant ainsi l'espace de socialisation. Je reprends ici les deux exemples précédents pour observer la dynamique discursive déployée à l'ouverture de chaque séquence.

Pour l'exemple n° 2, Robin K ouvre la séquence en M3 : « Vous voulez vraiment prendre un iPhone à Michel ? :o » et poursuit en M4 : « Un casque je pense qu'il a une idée assez précise de ce qu'il veut donc vaut mieux qu'il l'achète lui même ». La locutrice « maman » répond en M5 : « ben je sais pas faut rester dans le budget le casque ca pourrais le faire et cs ière pour dimanche » et en M6 : « sa urge ». Pour l'exemple (1) groupe, Michel K écrit en T4 « *Plop. Vous faites quoi cet après midi ?* ». L'interjection *plop* est une onomatopée utilisée à la base dans les messageries instantanées comme une salutation. L'interrogation qui s'ensuit a une valeur purement phatique. Les participants ne répondent pas à l'interrogation et ne donnent donc pas suite à la conversation. Le groupe reste inerte et aucun échange ne se déroule pendant plus de deux semaines jusqu'à la nouvelle relance de Michel K :

- M1 17/07/2016, 10:29 - Les messages que vous envoyez dans ce groupe sont désormais protégés avec le chiffrement de bout en bout. Appuyez pour plus d'informations.
- M2 17/07/2016, 09:39 - Willy a créé le groupe "Famille"
- M3 17/07/2016, 10:29 - Willy vous a ajouté
- M4 17/07/2016, 09:39 - Willy: Plop. Vous faites quoi cet après midi ?
- M5 03/08/2016, 20:18 - Willy: <Fichier omis>
- M6 03/08/2016, 20:41 - Xander: Trop drôle !
- M7 03/08/2016, 20:41 - Xander: T'as fait l'école du rire ?
- M8 03/08/2016, 20:42 - Xander: T'as mangé un clown ?
- M9 03/08/2016, 20:51 - Maman: elle a l'air trop bonne pour toi tout seul?
- M10 03/08/2016, 20:52 - Maman: ben il a raison faut mettre des gants
- M11 03/08/2016, 21:10 - Willy: Non mais avoue t'as rit
Oui pour moi. On allait perdre les pêches sinon.
- M12 03/08/2016, 21:12 - Maman: moi j'ai pas rigolé
- M13 03/08/2016, 21:53 - Gaëlle K: Moi j'ai trouvé ça très drôle ! 😂😂😂

Exemple n° 10 [Référence corpus 8B]

La relance de Michel K en M5 avec l'envoi d'un fichier image, *a priori* à caractère humoristique, a suffi à déclencher les réactions des autres membres et par conséquent leur participation à l'échange dans le groupe de discussion. La séquence qui suit décrit la scène de rire collectif : l'exclamation formulée par Robin « Trop drôle ! » en M6 suivie de deux interrogations « T'as fait l'école du rire ? T'as mangé un clown ? » en M7 et M8. Ensuite, l'expression du rire (M11 et M13 ?) et de l'amusement se poursuit entre partage (« Moi j'ai trouvé ça très drôle ! » 😂😂😂 en M13 de Elodie) et résistance (en M12 « moi j'ai pas rigolé »). Par ailleurs, on notera que le rire se déploie différemment d'un tour à un autre ; s'il est thématique (M11, M12), on le trouve clairement exprimé et sémiotisé par le choix d'emoji en fou rire (visage qui sourit avec les larmes de joie).

L'observation de la mise en place des groupes WhatsApp révèle deux points fondamentaux : en premier lieu, l'activité interactionnelle est rendue possible grâce à la mobilisation des compétences technolangagières telles que la création de groupe, la sélection et l'ajout des participants et le partage de fichiers iconique. En second lieu, il y a un savoir-faire social et langagier à maîtriser comme l'amorce de la conversation de groupe une fois l'espace créé ou la connaissance des lexiques comme *plop*, les onomatopées comme *hahah* et les emojis. Il est intéressant de relever que l'amorce

enregistrée dans les conversations de groupes, après l'ouverture, se manifeste en une interrogation. Cela peut être une stratégie pour inciter à réagir.

- M1 08/05/2016 17:36:10: Elodie a créé le groupe "👋"
- M2 08/05/2016 17:36:10: Elodie vous a ajouté
- M3 08/05/2016 17:36:19: Elodie: Bonsoir.
- M4 08/05/2016 17:36:34: Elodie: Je voulais vous posez une petite question
- M5 08/05/2016 20:10:30: Jérôme : What's app ?
- M6 08/05/2016 20:11:13: Elodie: Ouais j' aime bien ça change je trouve
- M7 08/05/2016 20:11:37: Elodie: Mais j'avoue que vs êtes moins réactif du coup
- M8 08/05/2016 20:12:15: Jérôme: Mdr normal un peu x)
- M9 08/05/2016 20:35:03: Elodie: Mais moi j' aime bien pourtant :(

Exemple N° 11 : [référence corpus 7 A]

Dans cet extrait, après avoir créé un groupe de discussion et sélectionné les différents participants, Élodie, ouvre la discussion en M4 « Je voulais vous posez une petite question » puis interrompt les messages. Il aura fallu trois heures pour avoir la réponse de l'un des interlocuteurs, avec un « What's app ? » en M5. Élodie répond quelques secondes plus tard avec une double évaluation : la première est positive « Ouais j'aime bien » en M6 et renvoie à l'idée du groupe WhatsApp, la seconde « Mais j'avoue que vs êtes moins réactif du coup » en M7 ; évaluation de l'activité interactionnelle de ses interlocuteurs puisqu'elle le souligne leur manque de réactivité. Cela conforte l'hypothèse des attentes qu'on émet en créant un espace de discussion. Les groupes de discussion sont créés pour un objectif ; si les participants ne sont pas en phase et ne concordent pas leurs attentes, le groupe a très peu de chances de rester actif.

4. 4. 3. « J'suis la patronne » activité métadiscursive des groupes

La création de groupe WhatsApp peut générer des séquences interactionnelles qui se déroulent à propos de la constitution le groupe, le nom choisi pour le groupe ou enfin, la distribution des rôles au sein du groupe. En d'autres termes, ce sont des séquences d'ordre méta- car elles viennent commenter l'activité des discours. L'échange qui suit par exemple est extrait d'un historique de groupe d'amis. L'échange se déroule entre deux

participants Jérôme et Élodie ; les autres participants étant ratifiés, sont ainsi présents dans l'espace de conversation mais n'interviennent pas dans la séquence.

- M1 08/05/2016 22:47:28: Jérôme : Ça va que je suis à la pointe de la technologie
- M2 08/05/2016 22:48:41: Elodie: T'as juste reçu une notification
- M3 08/05/2016 23:12:19: Jérôme : Parce que je suis à la pointe de la technologie voyons
- M4 08/05/2016 23:13:03: Elodie: Et moi je suis au dessus puisque je suis l'admin du groupe
- M5 08/05/2016 23:13:13: Elodie: C'est whatsapp qui l'as dit
- M6 08/05/2016 23:13:17: Elodie: J'suis la patronne
- M7 08/05/2016 23:18:02: Jérôme : Haha tu vas redescendre un peu :P
- M8 08/05/2016 23:18:32: Elodie: Mais c'est pas moi qui l'ai dis
- M9 08/05/2016 23:18:36: Elodie: Pq tes jalou
- M10 08/05/2016 23:20:43: Jérôme: Il a pas dit "Elodieest la patronne"
- M11 08/05/2016 23:21:05: Jérôme : Je suis pas jalou :P
- M12 08/05/2016 23:21:09: Elodie: Elodieest l'admin
- M13 08/05/2016 23:21:14: Elodie: Donc j'suis au dessus
- M14 08/05/2016 23:33:00: Jérôme : Tu fais trop la maligne 😏

Exemple n° 12 : [référence corpus 7A]

Pour contextualiser l'échange, Élodie a créé un groupe de discussion en ajoutant ses amis. Elle se rend compte qu'une de ses amies n'a pas WhatsApp sur son téléphone. Jérôme se vante ainsi en M1 « Ça va que je suis à la pointe de la technologie » car il a installé WhatsApp et a su accéder au groupe de discussion. Elodie réévalue l'affirmation de son interlocuteur en M2 « T'as juste reçu une notification ». La divergence qui s'est installée ici concerne la compétence technique. Quand Jérôme s'estime être « à la pointe de la technologie » car il a l'application WhatsApp, Élodie répond « T'as juste reçu une notification » en soulignant ainsi la passivité de Jérôme et, parallèlement, sa propre compétence technologique puisque c'est elle qui a créé cet espace de discussion. Face à l'insistance de Jérôme, Elodie réévalue la compétence en M4 « Et moi je suis au-dessus puisque je suis l'admin du groupe »

La catégorie d'admin⁹⁵ peut renvoyer à un ensemble d'imaginaires très variés chez les interlocuteurs. Ainsi pour Elodie, être l'admin signifie « J'suis la patronne » elle justifie son affirmation avec un recours à un argument d'autorité « C'est whatsapp qui l'as dit » en M6. Deux éléments sont intéressants ici : la première est la personnification de WhatsApp avec le verbe dire, personnification partagé puisque reprise par Jérôme en M10. La deuxième est le consensus autour de la figure d'autorité renvoyée à WhatsApp, puisque ce que Jérôme contexte dans « C'est WhatsApp qui l'as dit .. J'suis la patronne » c'est le terme patronne « Il a pas dit "Elodieest la patronn ». Tous deux semblent intégrés l'idée qu'ils sont au sein d'une interface qui dicte ses normes et distribue les rôles des uns et des autres.

4. 5. Des signes aux actions : quelles pratiques affectives peut-on observer sur WhatsApp ?

Contrairement à des applications qui prédéfinissent le cadre interactionnel comme Grindr (contexte de drague) ou AlloVoisin (contexte d'entre-aide entre voisins), WhatsApp est un espace assez ouvert à de nombreuses configurations relationnelles. L'application se présente comme un espace de socialisation (chapitre 2) hébergeant aussi bien des cadres intimes, amicaux et professionnels. Il existe différentes approches pour analyser les pratiques interactionnelles effectuées à partir de WhatsApp, j'en identifie principalement deux : les entretiens avec les usagers ou l'observation, participative ou non, des échanges.

L'analyse de WhatsApp peut s'effectuer en interrogeant l'expérience plurielle des usagers. C'est le cas de l'étude abordée précédemment de Kenton O'Hara, Michael Massimi, Richard Harper, Simon Rubens, et Jessica Morris en 2014 qui, à travers un ensemble d'entretiens semi-directifs, a analysé la perception de WhatsApp par les usagers. L'étude a ainsi souligné que l'application est perçue comme lieu de vie et de sociabilité.

⁹⁵ Admin est le diminutif pour administrateur ou administratrice d'un site. Dans les groupe WhatsApp, l'application met par défaut la personne qui crée un groupe comme étant son administratrice afin d'ajouter ou virer les participants. À noter qu'un même groupe WhatsApp peut avoir plusieurs administrateurs.

Du côté des travaux hispanophones, les travaux de Juana Rubio et Marta de Espinosa (2015) et José María Cuenca Montesino (2017) ont aussi mené une enquête autour des utilisateurs WhatsApp. Ils soulignent que l'usage de cette application de messagerie mobile n'est pas perçu comme un simple moyen de communication mais comme une finalité en soi, un espace à part entière où l'on se rend pour développer ses cercles relationnels :

Certains spécialistes signalent que les utilisateurs ne conçoivent pas l'application *WhatsApp* comme un moyen pour communiquer mais comme un but en soi puisque *WhatsApp* est devenu un lieu pour le développement des relations personnelles ainsi qu'un scénario d'événements (Cuenca Montesino, 2017 :184)

D'autres chercheurs comme Pedro Jiménez et Amanda Cicera (2014) vont même considérer que WhatsApp participe au changement comportemental des sociétés connectées. Ils évoquent la « construction du nouvel espace virtuel » et cela rappelle une certaine pensée dualiste (voir chapitre 2) qui aborde l'espace numérique comme espace « virtuel » en opposition à l'espace « réel » qui serait l'espace physique :

Actuellement les rencontres prennent la forme d'"événements" de *WhatsApp*, de la même façon que pour faire des courses il ne faut pas aller au marché, ou pour voyager il suffit d'un coup de clic. Ce n'est qu'une évolution de la société dans laquelle l'on vit [...] La construction du nouvel espace virtuel et l'essor des applications sociales modifient notre comportement et notre ville [...]. (Jiménez et Cicera 2014 cité et traduit par Cuenca Montesino, 2017 :184)

Si je ne partage pas la forme et encore moins l'école de pensée dualiste de cet énoncé, je reste en accord avec l'idée que les applications mobiles modifient considérablement nos comportements en ville et en société. Désormais, nos activités culturelles, sociales et professionnelles se prolongent dans l'espace numérique (Casilli 2010) et (Doueihy, 2012). L'examen exploratoire du corpus indique à bien des égards le caractère phatique des interactions WhatsApp.

4. 6. Synthèse

Dans ce chapitre, il s'agissait de mettre la lumière sur des verrous et des impasses auxquels je me suis heurté dans l'examen de mon corpus. J'ai donc cherché des appuis théoriques dans les approches sémiotiques afin de les articuler avec les études interactionnelles. La spécificité de l'environnement numérique et la configuration du support interactionnel comme WhatsApp font que l'expression et la gestion des émotions et plus généralement l'expérience affective entière prennent indéniablement des formes et des schémas singuliers. Les interactions WhatsApp font ainsi partie des objets complexes définis comme étant « des objets dont l'hétérogénéité interne constitue une propriété tout à la fois centrale et problématique » (Dodier & Stavrianakis, 2018 : 9)

Avant de saisir la dynamique du sens à travers des phénomènes langagiers, il m'a semblé nécessaire de retracer d'abord comment l'interface guide et orientent les différentes actions des interlocuteurs. Pour ce travail, je propose d'analyser le corpus d'historiques de conversation tout en prenant en considération, l'environnement sémiotique co-constituant ces échanges. En effet, dans l'analyse du discours numérique, il ne s'agit plus de prendre en compte uniquement le contexte mais bel et bien l'ensemble de l'environnement matériel des énoncés. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé de parler de restitution (4.1) comme une trajectoire interprétative possible, une restitution qui concerne la matière langagière et discursive collectée en corpus dans son environnement technologique. L'examen linguistique classique se heurte à des phénomènes inédits inhérents à l'environnement numérique.

Avec les applications de messageries mobile, les locuteurs et locutrices assimilent le fonctionnement du dispositif, décryptent ses potentialités pour enfin investir ses ressources dans leurs activités interactionnelles. Et c'est cette même activité interactionnelle qui définira le cadre communicationnel. Ainsi, si la notion de « genre du discours », pensé pour le discours pré-numérique, ne semble plus opératoire, on peut néanmoins reprendre la terminologie de « univers de discours » composé lui-même par des « champs de discours » fondés à partir des « espaces de discours » différents. Dans le cas de WhatsApp, l'univers de discours est celui de l'univers numérique et le champ est celui de la messagerie mobile. L'espace de discours sera l'espace construit avec les différents partenaires de l'interaction qui ont investi les ressources sémiotiques de

l'interface pour co-créer un espace interactionnel. Mais l'espace n'est jamais le même, car il prend des formes et des configurations différentes selon les locuteurs et locutrices qui l'expérimentent.

CHAPITRE 5

Les émotimots *LOL* et *MDR* : dynamique discursive d'une rétroaction affective

« Nous diffusons l'émotion dans le monde ; parfois cette émission est une expression de notre état interne et d'autres fois il est artificiel afin de répondre aux attentes sociales. »

Brian Massumi (2002 : 30)

« Les masques sont des expressions figées et d'admirables échos du sentiment, à la fois fidèles, discrets, et plus vrais que nature. Les choses vivantes en contact avec l'air doivent avoir un épiderme, et on ne saurait reprocher à l'épiderme de n'être pas le cœur. Pourtant certains philosophes semblent en vouloir aux images de n'être point les choses et aux mots de n'être point les pensées. Mots et images ressemblent à des coquilles ; ils ne font pas moins partie de la nature que les substances qu'ils recouvrent, mais ils parlent mieux à l'œil et s'ouvrent davantage à l'observation. »

George Santayana (1992 :131)

Dans le premier chapitre, j'ai montré qu'il n'est pas de structure, de lexique ou de construction phrastique propre à l'expression des émotions dans le discours. J'ai aussi relevé que, bien qu'il existe des essais de typologies pour synthétiser les différents modes de sémiotisation de l'affect (émotion *dite*, émotion *montrée*, émotion *étayée*), ces derniers ne sont jamais entièrement distincts les uns des autres. Au contraire, ils s'entremêlent continuellement dans le discours. Ainsi, pour signifier l'affect, le sujet parlant exploite sans cesse un ensemble de ressources linguistiques pour *dire*, mais aussi *montrer* cet affect. Dans le deuxième chapitre, j'ai souligné que dans l'environnement numérique, ces ressources se démultiplient et prennent de nombreuses formes iconiques (comme les émoticônes), cinétiques (les gif), sémiotiques (les mèmes) et, bien sûr, linguistiques avec l'émergence d'un sociolecte maîtrisé par la communauté numérique comme les expressions « ok boomer », « SJW », des néologismes comme « lolilol ».

À partir du corpus présenté dans le troisième chapitre, je propose de saisir la question de l'expression et la gestion des émotions dans les échanges WhatsApp, à travers l'analyse d'un type d'unités linguistiques émergents de la culture internet. Je me suis focalisée sur un type de particule linguistique associé, dans la doxa et l'imaginaire collectif, à l'émotion de joie et d'amusement : à savoir « *lol* » et « *mdr* ». Je propose donc d'étudier ces phénomènes à partir de la catégorie descriptive des émotimots numériques. Loin de constituer une catégorie fixe ou un groupe d'unités homogènes, les émotimots tels qu'ils sont présentés par Bottineau (2013) renvoient plutôt à un ensemble de particules de natures grammaticales assez variées (acronyme, interjection, locution adverbiale) qui opèrent dans une certaine mesure une expression des affects. L'idée est donc d'investir la notion d'émotimots comme catégorie d'analyse des émotions dans le discours numérique.

Le chapitre est constitué de quatre sous-parties : la première (5.1) cherchera à poser le cadre de production dans lequel les mots *lol* et *mdr* ont pu émerger et suivre leur évolution sémantique. Je m'appuie aussi bien sur le discours profanes relevant émanant des expériences pratiques des internautes que sur des réflexions scientifiques consacrées à la question.

Dans la deuxième sous-partie (5.2), je cherche les catégorisations linguistiques possibles pour les types des mots tels que *lol* et *mdr*. Si leur nature morphologique, à savoir des acronymes, n'est pas à démontrer, il n'est tout de même assez difficile de les classer

dans une quelconque catégorie préexistante. Je proposerai donc de les confronter à des terminologies et des concepts variés, comme « les petits mots, des petites émotions » (Bouchard, 2000) ou petits mots dans les interactions (Traverso, 1990). Depuis la stylistique affective de Charles Bally (1952 [1913]), les linguistes ont porté un intérêt particulier aux particules énonciatives censées véhiculer l'affect, particules dont l'hétérogénéité formelle a rendu quasi-impossible toute tentative de classification. Ainsi trouve-t-on les travaux sur les interjections les onomatopées, appelées aussi les « phrasillons » (Tesnière, 1936). C'est là qu'intervient le néologisme d'*émotimot* introduit par Didier Bottineau (2013) et que je mobiliserai en tant que notion englobante des particules avec une charge affective. L'hypothèse est de proposer la notion d'*émotimot numérique*, notion émergente des émotimots (Bottineau, 2013) et de l'« écrilecte » (Laroussi & Liénard, 2012).

La troisième sous-partie (5.3) partie posera un cadrage méthodologique de l'analyse et développera les questions suivantes : quelle approche mobiliser pour analyser les émotimots ? Quel cadre d'analyse approcher ? Ensuite, je procéderai à un recensement des émotimots *lol* et *mdr* dans le corpus afin de constituer un échantillonnage des exemples. Il sera aussi question de montrer les avantages, mais aussi les limites de la démarche adoptée.

Enfin, les deux dernières sous-parties (5.4) et (5.5) aborderont une analyse indifférenciée des particules *lol* et *mdr* dans le discours-en-interaction. Si le point (5.4) examinera d'abord le fonctionnement des émotimots numériques dans l'indexation du geste du rire et dégager leurs propriétés linguistiques, le point (5.5) explorera les différentes potentialités interactionnelles des émotimots. Ce chapitre se donne un double objectif : je propose d'une part, une description du fonctionnement discursive et interactionnelle des *lol* et *mdr* dans le cadre des échanges par messagerie mobile WhatsApp et révéler, d'autre part, la dynamique de l'expression de l'affect dans un environnement numérique comme WhatsApp.

5. 1. **LOL et MDR : un point sur les mots-rire numériques**

L'observation effectuée sur les échanges authentiques du corpus d'étude qui s'ajoute à une expérience pratique de l'application WhatsApp, me dotent d'un certains nombres d'hypothèses que j'essaierai de vérifier tout au long de ce chapitre. L'une des hypothèses est que les pratiques sociales et communicationnelles déployées au sein de l'environnement numérique de l'application sont souvent d'ordre phatique. Les échanges WhatsApp du corpus révèlent du *small talk* ou de ce que Charles Goodwin (1979) appelle « everyday talk in setting ». Le cadre interactionnel tend plus vers la connivence que le désaccord. C'est pourquoi, j'ai choisi de concentrer mon analyse sur les mots comme *lol* et *mdr* afin d'identifier leurs présupposés et leurs implications discursives. Sont-ils la manifestation réelle du geste de rire ou occupent-ils d'autres fonctions plus structurelles de l'échange ?

5. 1. 1. **Genèse d'un sociolecte du rire**

Si nous nous penchons sur la transcription littérale des *lol* et *mdr*, nous serions surpris de remarquer que leurs origines ainsi que leurs significations ne sont pour le moins pas si évidentes. L'émotivote *lol* est un néologisme par emprunt venant de l'anglais. C'est un acronyme de deux expressions : « laughing out loud »⁹⁶ et « lot of laugh »⁹⁷, même si l'usage a identifié la première comme la seule origine de l'expression; la page Wikipédia consacrée à *lol* ne donne d'ailleurs que le premier sens. Les adeptes des théories du complot semblent même défendre la thèse d'une toute autre origine de l'émotivote où le *lol* serait l'acronyme de « Lucifer our lord » (Lucifer notre seigneur)⁹⁸. Il existe enfin l'anecdote culte, citée dans plusieurs articles scientifiques (Uygur-Distexhe, 2012) et journalistiques, d'une mère qui annonce à sa fille le décès de sa tante : « your great aunt just passed away. LOL » pensant que LOL était un acronyme de lot of love

⁹⁶ Traduction littérale « rire à haute voix »

⁹⁷ Traduction littérale « beaucoup de rire »

⁹⁸ Voir et si LOL était un message de diable ? <https://www.20minutes.fr/insolite/1559715-20150311-si-lol-message-diable> consulté le 20 janvier 2020

(que l'on pourrait traduire par « beaucoup d'amour » et dans ce contexte comme « plein de pensées ». La capture d'écran ci-dessous est même devenue un mème :



Figure n°35 : « your great aunt just passed away. LOL »⁹⁹

S'il est difficile de déterminer la date exacte de sa création, on sait pourtant que l'acronyme *lol* a circulé une quinzaine d'années dans les cadres de communication en ligne (par exemple, les chats) et électronique (par exemple, les SMS) puis hors ligne (*lol* est désormais adopté à l'oral comme une véritable interjection). En 2011, le mot « LOL » a été intégré à l'*Oxford English Dictionary* et a fait, en 2013, son entrée dans *Le Petit Robert*. Cette légitimité institutionnelle s'explique par l'usage exponentiel de *lol* et ce, en dehors de l'écosystème d'écriture numérique. D'un point de vue phonétique, *LOL* a gardé son caractère acronymique en anglais et se prononce donc [lɔl] alors qu'en français, il a acquis un statut siglique. Enfin, *lol* a la particularité d'être un palindrome.

L'émotimot *mdr*, quant à lui, est l'acronyme de « mort de rire » et se veut l'équivalent du *lol* en langue française. Aussi curieux que cela puisse paraître, la création de *mdr* n'a pas empêché l'usage du *lol* dans la communauté francophone. Cette coexistence, pour le moins originale, peut être révélatrice d'une variation de sens entre les

⁹⁹ Source : <https://me.me/i/messages-mom-edit-your-great-aunt-just-passed-away-lol-22329686> consulté le 27 février 2020.

deux acronymes (Uygur-Distexhe, 2012), mais aussi de l'importance de la différence morphologique entre les deux. Si le mot *mdr* s'est lexicalisé, le mot *lol*, quant à lui, a évolué et servi de base à de nouvelles formes lexicales, comme le verbe « loler ».

5. 1. 2. Les *lol* et *mdr*, entre savoir scientifique et sens commun

Il est assez curieux de voir qu'en dépit de l'usage exponentiel des mots *lol* et *mdr* et même de l'entrée du premier au dictionnaire, il existe très peu de travaux qui analysent en détail les caractéristiques morphologiques de ces mots, ainsi que leurs potentialités sémantiques. Les travaux scientifiques abordant *lol* et *mdr* s'inscrivent généralement dans une perspective de variationniste en prenant *lol* et *mdr* comme les exemples les plus répandus de la siglisation (voir les travaux de Panckhurst (2009), Cougnon & Beaufort (2011) ou encore Liénard (2014)). On étudie aussi *lol* et *mdr* avec le phénomène de réduplication de la voyelle o comme prolongement vocalique ou le redoublement graphémique (Ghliiss & Vérine, 2017).

Il existe cependant quelques études sur *lol*, comme le mémoire d'étude de Joshua McNeill¹⁰⁰ soutenu en 2018 qui présente une étude sociolinguistique du mot *lol* à partir d'un corpus de tweets (McNeill, 2018). McNeill y signale d'ailleurs la rareté des références scientifiques sur la question, mais cite tout de même quelques articles anglophones abordant principalement le sens de *lol*, comme le travail de Naomi Baron (2004) pour qui *lol* est « un mot de remplissage phatique, plus ou moins comparable à OK, real/y ou yeah dans le discours oral » en anglais (p. 416) ou encore les analyses de Sali Tagliamonte et Derek Denis (2008) qui définissent *lol* comme « un signe d'engagement par l'interlocuteur, de la même façon dont on dirait mm-hm au cours d'une conversation » en anglais (p. 11). Curieusement, dans un travail intitulé « MDR Une analyse préliminaire du rire chez des enfants de 18 à 36 mois », le *mdr* est traduit par *lol* dans la version anglaise. L'article est co-écrit par un groupe de linguistes (Dodane & al., 2012) pour traiter les caractéristiques acoustiques et phonétiques du rire chez des enfants en bas âge.

¹⁰⁰ McNeill, Joshua (2018). « LOL sur Twitter : une approche du contact de langues et de la variation par l'analyse des réseaux sociaux » Mémoire. Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Maîtrise en linguistique.

L'usage des mots *lol* et *mdr* pour traiter le rire des sujets ne maîtrisant pas encore ce vocabulaire me semble problématique car il s'appuie sur la transparence du langage. En effet, en exposant *lol*, *mdr* et le geste du rire comme allant de soi, cette analyse repose sur un effet d'évidence dans leur transposition, effet dont je cherche justement à montrer qu'il est le plus souvent illusoire.

Face à un manque théorique sur l'analyse sémantique et lexicale de *lol* et *mdr*, je fais donc un pas de côté afin d'interroger le sens commun : après tout, ces mots ont été inventés, communiqués et développés dans le contexte de la communication électronique (avec les SMS) et numérique (le tchat et les forums). Une simple requête dans un moteur de recherche avec les mots *lol* et *mdr* donne ainsi accès à un nombre considérable de pages proposant des définitions et détaillant les usages possibles de ces deux mots. Ces pages sont de nature variée, composées d'articles de presse ou des blogs de spécialistes de la sphère « geek » qui ont pour but de vulgariser des lexiques et des savoirs de leur communauté. Je propose donc d'explorer quelques-unes de ces pages tirées du web qui expliquent le sens en usage ainsi que les différentes nuances de *lol* et *mdr* à la communauté en ligne. À titre d'exemple, dans un article de presse consacré à *lol*, l'auteur propose d'insister sur la variation de l'usage des (*lol*) et des majuscules (**LOL**) :

Le terme *lol* s'écrit généralement en minuscule. Il traduit de ce fait une émotion exprimant la joie, l'amusement et bien sûr le rire. Écrit en majuscule, il exprime une sensation de rire plus intense. Ce sont surtout les internautes qui prennent plaisir à l'insérer dans les discussions instantanées. (Anonyme, 2014 : en ligne¹⁰¹)

D'après cet article, la majuscule a une fonction emphatique et vient surenchérir le geste du rire, alors que la minuscule peut n'exprimer qu'un simple amusement. Dans un blog intitulé « Apprenons en plus sur le **LOL** », tenu par un geek qui consacre un long billet sur *lol* et détaille ses différentes nuances, sont mis en évidence les différents rires exprimés (et affichés) à travers le redoublement de la voyelle [o]: « rire poli: **LOL**, rire franc: **LOOL**, rire je me marre vraiment: **LOOOL** »¹⁰². D'une manière générale, dans la

¹⁰¹ source : <https://que-signifie.org/chat-et-langage-sms/que-signifie-lol/> consulté le 17/02/2020

¹⁰² source : <http://www.nioutaik.fr/index.php/2007/05/03/257-apprenons-en-plus-sur-les-lol-et-autres-rofl> consulté le 17/02/2020

culture internet, les savoirs folks sont essentiels à la compréhension du vocabulaire utilisé – ou *argot internet* – mais aussi pour déceler toutes les règles et attentes sociales régissant l’usage de cet argot. Par exemple, dans l’extrait qui suit, tiré d’un article consacré au mot *lol*, on explique ce que l’usage du verbe *loler* implique IRL :

Loler c'est tricher

Sur Internet, nous communiquons avec des mots. Eux seuls peuvent retranscrire nos sensations, sans compter les smileys. Mais il arrive qu'il y ait de la triche. Exemple : vous êtes devant votre écran, votre ami vous envoie une blague. Vous ne riez absolument pas mais tapez quand même Lol pour lui faire plaisir. Il n'en saura jamais rien. Mais attention, cette technique n'est pas infallible. Des fois, il se peut que vous soyez dans la même pièce. S'il reçoit un "Lo!" et qu'en levant les yeux il remarque que vous n'esquissez pas le moindre sourire, il pourrait mal le prendre.

Figure n°36 : Extrait de l’article *LOL : la signification* ¹⁰³

Deux éléments essentiels me semblent pertinents à relever et à analyser : le premier renvoie à *la loi de sincérité*¹⁰⁴ (Grice, 1979 [1975]) qui reste valable aussi bien dans l’espace communicationnel physique IRL que l’espace numérique URL. Le second élément qui attire mon attention est le néologisme « *loler* » qui témoigne de la créativité lexicale.

En marge des créations lexicales construites sur la base morphologique « *lol* », on peut aussi souligner l’apparition de termes identifiant de nouvelles formes communicationnelles comme le *LOLCAT* : Photo, vidéo, diaporama... d’un chat rigolo, ou *LOLTOSHOP* qui caractérisera un montage photo assez grossier et censément drôle (Goudet 2016b). Toutes ces formes relèvent du technographisme (Paveau, 2017) que Goudet introduit sous le terme du *lolspeak* « les *lolcats* s’expriment dans un sociolecte, le

¹⁰³ <https://fr.news.yahoo.com/lol-signification-091032127.html> consulté le 25 janvier 2020

¹⁰⁴ Dans les Maximes de Herbert Paul Grice, communément appelés « les maximes de Grice », la loi de sincérité stipule “N'affirmez pas ce que vous croyez être faux. N'affirmez pas ce pour quoi vous manquez de preuves.” (Grice, 1975)

lolspeak, qui reflète la manière dont les humains parlent aux chats. » (Goudet, 2016b : en ligne). En aout 2015, une étude menée par facebook intitulée *The Not-So-Universal Language of Laughter*¹⁰⁵ a révélé la panoplie d'unités linguistiques signifiant le rire à travers les différentes cultures du monde.

En somme, la réflexion sur le web proposé par la communauté du web me fournit des éléments suffisants de réflexions pour aborder *lol* et *mdr*. Le phénomène de réduplication, la nuance de sens entre la majuscule et la minuscule, les attentes sociales sont autant d'hypothèses fécondes pour l'étude menée ici et la recherche d'une manière plus générale.

5. 2. Des petits mots aux émotimots : l'impossible catégorisation de LOL et MDR

Peu de travaux linguistiques traitent spécifiquement du fonctionnement discursif de *lol* et *mdr*. L'article de Deniz Uygur-Distexhe, publié en 2012, les présente par exemple comme des marqueurs discursifs. En effet, si dans certains travaux déjà cités on tend à les présenter selon leur nature grammaticale, on a rarement l'occasion de les penser au sein d'une catégorie. Je propose de relever trois catégorisations possibles en montrant pour chaque catégorisation sa pertinence mais aussi ses limites pour les mots comme *lol* et *mdr*.

5. 2. 1. Des émoticônes et émotimots : ressources sémio-verbales des émotions

Il est assez courant de classer les émotimots avec les émoticônes et les émojis. Certains logiciels convertissent automatiquement les émotimots *lol* en émoji (« larmes de joie » par exemple). Pierre Halté (2018) écrit ainsi que « les interjections et les émoticônes sont des index d'émotion, ou plus généralement de l'attitude du locuteur. Elles servent à

¹⁰⁵ <https://research.fb.com/the-not-so-universal-language-of-laughter/#fn1> consulté le 25 janvier 2020.

indiquer, *hic et nunc*, son émotion. » Dans la continuité de ces travaux, Pierre Halté (2019) propose une typologie des émoticônes et interjections, dans laquelle il intègre les émotimots. Il identifie quatre familles d'émoticônes et interjections : les deux premières familles renvoient à des émotions positives (valence positive), les deux autres familles désignent des émotions négatives (valence négative) :

- Les émoticônes et interjections positives indiquent des émotions positives et, en ce qui concerne l'aspect iconique des émoticônes, présentent des bouches aux coins relevé, des yeux rieurs, etc. : :), « lol », « mdr », etc.
- Les émoticônes et interjections négatives indiquent des émotions négatives et en ce qui concerne l'aspect iconique des émoticônes, présentent des bouches tordues, des yeux tombants, des larmes, etc. : :(, :S, :/, « merde ! », « hélas ! », etc. (Halté, 2019 : en ligne)

La répartition s'appuie sur la dichotomie des émotions positives comme la joie, l'excitation contrairement aux émotions négatives comme la colère, la peur ou encore la tristesse. Les mots *lol* et *mdr* renvoient au premier type d'émotions. Pour les interjections et émoticônes qui n'entrent pas dans cette dichotomie, Pierre Halté propose deux autres entrées : la surprise ou les émotions relationnelles :

- Les émoticônes et interjections de surprise indiquent la surprise et le choc, et en ce qui concerne l'aspect iconique des émoticônes, présentent des bouches et des yeux arrondis : :O, O_o, « omg ! », « wtf ! », etc.
- Les émoticônes et interjections relationnelles ou d'adresse codent spécifiquement l'adresse à l'interlocuteur : elles n'ont de sens qu'en relation avec l'autre. On y trouve par exemple l'émoticône de clin d'œil, établissant une connivence, ou l'émoticônes de tirage de langue servant à provoquer autrui, etc. : ;) , :P, « Ouste ! », « Hey ! », etc. (Halté, 2019 : en ligne)

A partir de cette typologie, deux limites me semblent se dessiner : la première relève de la mise en parallèle des émoticônes et des interjections. Si cette mise en parallèle des unités verbales et iconographiques est intéressante du point de vue de la co-construction

du sens, d'autant que les deux aspects ne cessent d'évoluer et de circuler dans la culture numérique, les unes et les autres ne relèvent pourtant du même ordre et leurs mécanismes de sens ne peuvent s'opérer pas de la même manière.

La deuxième limite que pose ce classement est plus subtil : si l'on répertorie *lol* et *mdr* dans la catégorie des ressources d'émotions positives, on les exclut de ce fait de la catégorie des ressources de la compétence relationnelle. Or, et ce sera confirmé dans l'analyse que j'en ferai, les émotimots *lol* et *mdr* possèdent plus une valeur relationnelle qu'émotionnelle ; en d'autres termes, leur fonctionnement tend davantage vers la réussite du coup énonciatif et, par conséquent, à ce que Antoine Auchlin (1990, 1991, 1995) introduit sous le concept de « bonheur conversationnel » (j'y reviens plus en détail en 5.5.3).

5. 2. 2. « Les petits mots » en linguistique : Hétérogénéité formelle et typologies potentielles

L'idée d'aborder l'expression des affects à partir d'une étude sur les petits mots des émotions (Bouchard 2000) n'est pas innovante en soi : elle s'inscrit dans ce que Raphaël Micheli (2013) a répertorié sous la catégorie d'« émotion montrée » et remonte à la stylistique de Charles Bally (1973). Je propose, dans le développement qui suit, de revenir plus en détail sur les conclusions de différents travaux en linguistique et en information et communication à propos de ces marqueurs. L'objectif est de circonscrire le champ d'étude dans lequel s'inscrit ce travail, mais aussi d'identifier les différentes catégories mobilisées par les chercheurs et les chercheuses pour appréhender ces phénomènes langagiers. Loin d'être une catégorie en tant que telle, l'expression « petits mots » est une étiquette assez commode qui renvoie à un ensemble hétérogène d'unités signifiantes. Les « petits mots » ont été associés aux « petites émotions » avec Robert Bouchard (2000).

Mais le phénomène en tant que tel est étudié depuis le disciple de Saussure, à savoir Charles Bally dans son ouvrage *Le Langage et la vie* (1952 [1913]). Comme évoqué au premier chapitre, Charles Bally a intégré dans la réflexion linguistique les structures et les unités à connotation affective. La stylistique ballienne a mis en lumière les « faits de langue » qui opèrent dans la langue au niveau de l'expressivité. Il existe une pléthore de

travaux menés sur les particules expressives comme les interjections (Fauré 2010 et 2014) ou les onomatopées relatives au rire (*hahaha* ou *jajajaja* en espagnol), à la surprise (*woaaahaa*), au dégoût (*beurk*), aux pleurs (*snif*) ou la douleur (*aie* ou *ouch* en anglais). L'analyse peut aussi être effectuée sur des « phrasillons » comme (*Hélas, mince, m'enfin !*). Ces mot-phrases manifestent l'état d'exaspération (comme le cas du *come on !* en anglais) ou l'état de colère ou d'excitation (comme le cas des hurons *merde, putain, fuck*). Ils peuvent être expressions tirées de films ou séries (« cassé ») ou de références religieuses (hallelujah).

Toutefois, la recherche autour des « petits mots » dans la littérature scientifique semble couvrir d'autres unités signifiantes qui ne sont pas nécessairement liées à l'expression des affects. Les travaux en linguistique interactionnelle et notamment les approches conversationnelles et ethnométhodologiques ont porté un intérêt aux petits mots comme ressources intersubjectives essentielles à la réussite de l'échange. Dans une sous-partie de son livre sur l'analyse conversationnelle, intitulée « Quelques mots des petits mots », Véronique Traverso explique :

« Enfin », « tiens », « bon », « oh », « tu sais », autant de petits mots qui assument dans l'interaction une importante fonction de signalement. On les rencontre dans la littérature sous des noms divers : « marqueurs de structuration », « particules énonciatives », « marqueurs de discours », « ponctuants », etc. (Traverso, 1999 : 45)

D'après la chercheuse, les petits mots couvrent un ensemble d'unités très hétérogènes, rassemblant pêle-mêle adverbess, interjections et conjonctions. Ces mêmes petits mots se trouvent dans la littérature scientifique sous différentes catégories descriptives. Que le point de départ soit l'expression des affects ou l'analyse conversationnelle, il n'est pas très pertinent d'interroger les petits mots à partir de leur nature ou structure grammaticales. Au contraire, il faudrait adopter une démarche diamétralement opposée, en les appréhendant à partir de leurs fonctions et de leurs contributions à l'énoncé ou l'interaction. C'est ce que Véronique Traverso préconise quand elle choisit d'aborder les petits mots dans l'interaction. C'est en effet en décalant le regard que l'on arrive à catégoriser, à décrire et enfin à analyser ces particules :

Ces petits mots n'appartiennent pas à une catégorie grammaticale donnée. [...] on y trouve des adverbes, des conjonctions, des verbes, des interjections. C'est leur fonction au sein des énoncés qui permet de les associer, ils contribuent tous en effet, à différents niveaux, à indiquer la continuité du discours [...]. Il est possible de les classer selon qu'ils interviennent comme indicateurs de la structure de l'interaction, comme manifestation de sa co-construction, comme traces de l'acte de production discursive, et enfin, comme marqueurs de l'articulation des énoncés. (Traverso, 1999 : 45)

En analysant les petits mots à partir de leur intervention dans l'énoncé, il est plus aisé de comprendre s'ils fonctionnent comme des marqueurs discursifs ou comme des connecteurs de constructions phrastiques. C'est la raison pour laquelle, on les trouve dans la littérature sous des catégories plurielles comme « marqueurs discursifs » ou « particules énonciatives ». Véronique Traverso a proposé en 1999 une typologie des petits mots qui semble opératoire pour l'analyse : la chercheuse part de la prise en compte de leurs fonctions dans l'énoncé et l'interaction et identifie quatre rôles principaux. La première catégorie renvoie aux indicateurs de la structure globale de l'interaction comme les « ouvreurs », « conclusifs », « ponctuants ». Le deuxième groupe est celui des manifestations de la co-construction et couvre « les marqueurs phatiques appelant l'attention ou cherchant l'approbation ». La troisième catégorie est celle des marques de la progression discursive. Enfin, la dernière catégorie est celle des marqueurs de l'articulation des énoncés.

Si cette typologie est intéressante dans l'ensemble, elle n'est pas totalement pertinente à convoquer pour les mots comme *lol* et *mdr*. La terminologie même, des « petits mots » semble large, dans la mesure où elle intègre des éléments très variés. De plus, elle ne semble pas spécifier la thématique de l'affect. C'est la raison pour laquelle je me suis tourné vers une catégorie descriptive plus spécifique qui non seulement identifie *lol* et *mdr* comme des petits mots, mais aussi caractérise leurs valeurs affectives. La catégorie est portée par le néologisme que nous utilisons plus haut : *les émotimots*. Dans les lignes qui suivent, je présenterai le cadre théorique de cette catégorie descriptive et tenterai de développer l'hypothèse des émotimots numériques comme ressources intersubjectives des « affects conversationnels » (Cosnier 1992).

5. 2. 3. « L'émotimot » : d'un néologisme vers une catégorie d'analyse ?

D'un point de vue terminologique, le terme *émotimot* est un néologisme issu de la combinaison de la particule « émoti » pour « émotion » et « mot ». Le terme est apparu la première (et seule) fois dans la littérature scientifique avec l'article de Didier Bottineau paru en 2013 dans la revue *Langue Française*. Dans cet article, le chercheur use de deux nouvelles catégories « émotimot » et « émotiphrase ». La première, comme son nom l'indique, renvoie à un seul terme (ou « phrasillon » si l'on veut reprendre la terminologie de Lucien Tesnière (1936¹⁰⁶) quand l'autre peut recouvrir toute une phrase (ou une simple locution). Ces deux catégories sont censées appartenir à des phénomènes linguistiques relatifs à l'expression des émotions en langue française : les *émotimots* définis comme des émoticônes verbales et *émotiphrases* comme expressions et propositions complètes à effet interjectif. Relevant de natures grammaticales assez hétéroclites, les émotimots peuvent en effet prendre la forme d'une onomatopée, d'un acronyme, d'un sigle ou même d'un adjectif. Didier Bottineau les présente comme suit :

Les lexiques des langues naturelles présentent un nombre parfois impressionnant d'émotimots (émoticônes verbaux) et émotiphrases (expressions et propositions complètes à effet interjectif) : des unités signifiantes de diverses natures (pseudo-cris : aïe !, ouille ! ; onomatopées : pan !, vlan ! ; interjections : oups !, na !, miam ! ; substantifs : catastrophe ! (dont certains transgressifs, les jurons : putain ! et leurs substituts plus corrects : purée !, punaise !) ; des adjectifs : grave !, dément !, génial ! ; des préfixes : super ! ; des sigles : lol ![...] (Bottineau, 2013: en ligne)

Les émotimots, ainsi définis comme des unités signifiantes des émotions, ouvrent aux linguistes plusieurs pistes d'interrogation, et en particulier : dans quelle mesure ces unités contribuent-elles aussi bien à exprimer les émotions qu'à la gestion de l'interaction ? Didier Bottineau (2013) aborde les émotimots dans un continuum de

¹⁰⁶ *Phrasillon* est une « dénomination de Lucien Tesnière (1936 ; 1959 : ch. 45-46), qui range dans cette classe tous les mots pouvant constituer des « phrases complètes », parmi lesquels on trouve les interjections. » (Voir plus en détails (Kahane et Mazziotta, 2015))

l'expression affective qui s'échelonne des gestes réflexes à la régulation émotionnelle interactive :

[...] on a signalé qu'elles ne se relient grammaticalement à aucun élément de la phrase, n'expriment pas de lien entre les éléments d'une phrase, mais peuvent soit faire phrase à elles seules (en particulier, si on se réfère à la théorie de la phrase de A. H. Gardiner (1932/1990)), soit intervenir en différents moments de la linéarité (début, milieu, fin), et pour certaines fonctionner comme des connecteurs discursifs (à l'initiale) et dialogaux (à la fin).
(Bottineau, 2013 : en ligne)

De fait, les *émotimots* qui s'immiscent dans un fil de conversation et ponctuent les tours de paroles, interviennent dans l'expression, la gestion et la régulation des affects. L'analyse de corpus donnera les différentes potentialités discursives des émotimots *lol* et *mdr*. On considérera dans le présent chapitre que les émotimots et émotiphases sont des unités linguistiques de production d'un effet à la fois émotionnel et interactif, et que leur forme s'échelonne de l'interjection souvent monosyllabique, parfois onomatopéique, à la phrase figée, en passant par divers intermédiaires (mots intacts ou diversement remaniés, affixés, rédupliés, intensifiés...). Cela permet de fixer l'unité du concept du côté de la fonction pragmatique plutôt que de la forme, et de couvrir l'hétérogénéité formelle des exemples inventoriés dans les listes.

Dans ce travail, je propose de parler plutôt d'« émotimot numérique » comme une catégorie descriptive. Je m'inscris de ce fait dans la continuité du cadre théorique des émotimots, mais je circonscris une sous-catégorie l'adjectif qualificatif « numérique » qui viendrait circonscrire l'environnement dans lequel ces émotimots ont vu le jour. Naturellement, il n'est pas d'unités signifiantes autorisées uniquement dans l'environnement numérique ou physique. Les mots comme *lol* et *mdr* par exemple circulent dans des cadres conversationnels non numériques, puisque, comme nous le rappelions plus haut, leur emploi s'est également généralisé dans le langage oral alors qu'ils n'étaient initialement destinés qu'à abrégé justement des expressions. Le qualificatif « numérique » vise à donner une indication quant aux émotimots étudiés, ces petits mots émergent de la culture numérique, comme l'est le *lolcat*, l'hashtag ou bien

d'autres formes discursives, et dont la conception était principalement orientée vers l'expression de l'affect.

5. 3. Méthodologie d'analyse : sous-corpus d'émotivots

Pour une analyse qualitative des émotivots *lol* et *mdr*, il m'a paru essentiel d'identifier au préalable leur présence dans différents échanges puis de constituer un micro-corpus rassemblant les observables.

5. 3. 1. Approches mobilisées – cadre d'analyse

Afin d'examiner les potentialités discursives des émotivots dans les interactions WhatsApp, je mobiliserai un certain nombre d'approches qui m'orienteront dans leur repérage mais aussi leur analyse, dans une séquence donnée. J'adopte en premier lieu une approche croisée de l'analyse conversationnelle, telle qu'elle est présentée par Véronique Traverso (1999). La chercheuse propose deux modèles d'analyse conversationnelle : l'analyse transversale et l'analyse longitudinale. La première a pour objectif d'étudier un phénomène préalablement défini, elle consiste alors à repérer ce même phénomène dans un corpus et extraire les différentes récurrences :

On peut parler d'analyse *transversale* pour celle qui procède en étudiant un phénomène, préalablement identifié, dans les différentes interactions du corpus. L'identification peut être fondée sur une catégorie *à priori*, ou être construite en partant de données.
(Traverso, 1999 : 26)

Cette méthode impliquant d'identifier et de définir en amont la catégorie d'analyse à observer pour ensuite effectuer un relevé d'occurrence dans le corpus est généralement centrée sur des phénomènes linguistiques. Le second modèle d'analyse proposé par Véronique Traverso est l'analyse longitudinale :

L'analyse longitudinale cherche à rendre compte d'une interaction dans son déroulement. La difficulté qui s'y attache est la profusion des données qui paradoxalement peut faire courir le risque de la « fermeture sur le corpus » : plus l'analyse s'approfondit, plus elle est susceptible de décrire, non des procédures courantes et « réutilisables », mais les particularités des locuteurs et leur relation. C'est pourtant la seule approche qui permette la description des séquences et l'observation des enchaînements des actes. (Traverso, 1999 : 27)

Cette méthode a l'avantage de décrire la séquence en révélant l'architecture interne de la construction des tours de paroles et en donnant ainsi une indication de la place de l'élément étudié dans le déroulement de l'interaction. L'approche croisée que j'entends mobiliser est une adoption partielle de ces deux approches transversale et longitudinale. Le travail sera ainsi construit de plusieurs phases :

- Repérer les différents émoticônes *lol* et *mdr* dans le corpus WhatsApp
- Constituer un micro-corpus ;
- Faire quelques observations quant à leur répartition dans les échanges ;
- Procéder à un échantillonnage d'exemples à analyser en examinant la séquence afin de déterminer la place de l'émoticône dans le déroulement d'une interaction.

A l'issue de ces étapes, il sera plus efficace de faire une synthèse des émoticônes dans les échanges WhatsApp. Au-delà d'un simple encodage du rire, les émoticônes disposent de nombreuses potentialités discursives.

5.3.2. Recensement – biais de corpus

Un premier travail de recensement des *lol* et *mdr* a été effectué sur l'ensemble du corpus. Le but était de relever les occurrences présentes dans les historiques. J'ai pu donc

identifier 70 occurrences de *lol* et 99 occurrences de *mdr*. Elles sont réparties dans les historiques comme suit :

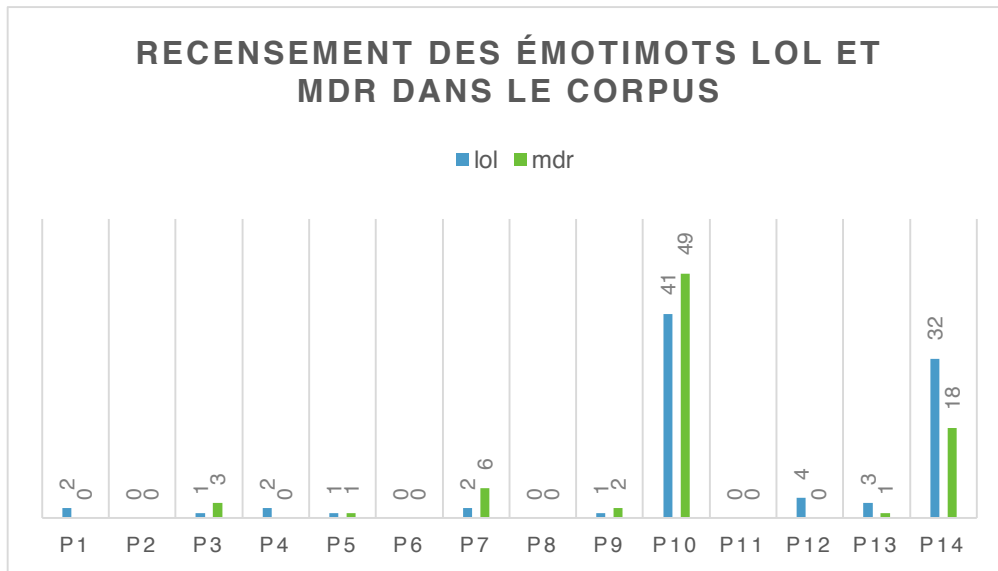


Figure n°37 : Recensement et répartition des *lol* et *mdr* dans le corpus

Le graphique n'a pour objectif que de donner une indication quant à la répartition des émotions dans le corpus. L'historique de conversation de P10 présente un biais à savoir les deux participantes à l'interaction portent le même prénom (et donc anonymisé avec le même prénom) ce qui a rendu impossible la différenciation des tours de chacune. Ainsi, malgré le nombre important d'occurrences des émoticônes dans cette conversation, cette dernière sera écartée de l'analyse.

Par ailleurs, si les historiques avec les participantes P10 et P14 enregistrent un nombre élevé d'émoticônes, il serait hâtif de conclure que les interactions renvoient à une succession de séquences d'hilarité. Il existe en effet, différents types de rires dont l'un d'entre eux est très fréquent en conversation. En menant une étude sur le rire, Robert Provine (2003) affirme que 80 à 90% des rires émergents des conversations ordinaires ne sont pas motivés par des éléments humoristiques. Au contraire, ces rires interpersonnels sont foncièrement phatiques. À partir de ce constat, Alain Vaillant dégage deux types de rires, le rire en tant qu'expression émotionnelle et le rire de communication :

Il n'est de toute façon pas douteux qu'il existe deux types de rire. Le premier, nommons-le rire de représentation, est un rire où il entre une composante émotionnelle (de l'inquiétude, de la peur, ou tout autre risque de déstabilisation psychique) [...]. Le deuxième, le rire de communication, survient au contraire à l'occasion d'échange ou de conversation avec une autre personne traitée alors un(s) partenaire ; il implique entre les deux rieurs une complicité ludique, à base de blagues et de mots d'esprit, une interaction effective dont est exclue par avance toute éventualité de danger. (Vaillant, 2016 : 37)

Le rire encodé par les émoticommes lol et mdr relève-t-il d'une composante émotionnelle ou d'un simple fonctionnement communicationnel ? L'usage intensif de lol et mdr est-il le signe d'un état d'hilarité partagé ou une stratégie discursive pour assurer une intercompréhension ? Dans ce qui suit, l'objectif est de repérer et répertorier les usages des émoticommes afin de dégager leurs portées discursives.

5. 4. Les émoticommes numériques : ressources intersubjectives de la communication des affects ?

Dans l'analyse qui suit, je propose de vérifier dans quelle mesure les émoticommes *lol* et *mdr* participent au processus d'encodage du rire dans le discours-en-interaction du cadre énonciatif WhatsApp. J'essaierai d'identifier ainsi à quel type de rire renvoient les émoticommes. À l'issue de l'analyse de quelques exemples, je dégagerai certaines propriétés linguistiques des émoticommes.

5. 4. 1. De l'indexation du geste du rire à la contagion émotionnelle

Ma première approche consiste à relever la position de l'émoticomme dans une séquence interactionnelle, puis dans un énoncé. Ensuite, je dégagerai le cadre interactionnel en contextualisation de l'extrait et procéderai enfin à une description détaillée de l'enchaînement des tours pour analyser l'emploi de l'émoticomme. Dans ce

premier exemple, la conversation se déroule entre une locutrice italienne, Gina, avec son amie française, Laurine, à qui elle demande un conseil. L'échange est construit à partir d'une requête :

- M1 26/04/15, 19:19 - Laurine: Je dois faire un exercice pour des debutants sur la prononciation des sons e è é et la differenciation entre ils ont et ils sont
- M2 26/04/15, 19:19 - Laurine: T'aurais des idees?
- M3 26/04/15, 19:20 - Laurine: La jai commence a ecrire des phrases ou ya bcp de ces sons la mais jme dit que cest ptet pas optimal
- M4 26/04/15, 19:21 - Gina: Une chanson?T5 26/04/15, 19:22 - Gina: Pour Phonétique j'utilisais beaucoup de chansons... Et après tu commence par discrimination sonores de paires minimales
- M6 26/04/15, 19:22 - Laurine: Ouai pas bete
- M7 26/04/15, 19:22 - Laurine: Ma prof est pas tres funky mais ca pourrait plaire aux eleves^^
- M8 26/04/15, 19:22 - Gina: Ahah
- M9 26/04/15, 19:23 - Laurine: Lol des trucs rigolos!

Exemple n° 13 : [Référence corpus 8b]

Les tours de M1 à M6 illustrent une requête de la part de Laurine demandant à son amie Gina des suggestions pour son cours. En M1, Laurine, pose le contexte de sa demande, en M2 elle formule sa requête qu'elle reprend en M3 pour expliquer et justifier sa demande « *La jai commence a ecrire des phrases ou ya bcp de ces sons la mais jme dit que cest ptet pas optimal* ». Gina fait une proposition en M4 dont elle explique la validité en M5. Laurine valide « *Ouai pas bete* » et enchaîne en en M7 avec « *ma prof est pas très funky* ». Gina énonce un rire avec une onomatopée « *ahah* », Laurine répond alors à son tour avec « *lol des trucs rigolos!* » en M9. Le M7 provoque la mini séquence de rire et l'objet du rire semble être la professeure, donc un tiers qui n'est pas inclus dans la conversation. Ce procédé s'inscrit dans l'architecture de base du mécanisme du rire. Dans *La civilisation du rire* (2016), Alain Vaillant explique :

[...] le rire est donc un moment de plaisir partagé, sur fond d'empathie émotionnelle entre les rieurs. Mais, dans le même temps, le rire gagne à agresser, au moins virtuellement, pour monter en intensité : la cible est alors un tiers, une personne contre laquelle se liguent les deux rieurs. (Vaillant, 2016 : 88)

Deux éléments méritent d'être analysés dans le M9. Le premier est « des trucs rigolos » surenchère le caractère amusant. Le *lol* en ouverture du message vient répondre au message de rire de Gina. Cette procédure participe à la synchronisation empathique (Cosnier, 1992). L'émotivote *lol* vient donc indexer le geste du rire parallèlement à l'énoncé formulé. Ce geste tend plus à être un rire de connivence, dans la mesure où il vient calquer le geste de son interlocutrice, formulé avec une onomatopée. Cette connivence semble, comme l'explique Vaillant (2016), être un paramètre fondamental dans le rire :

[...] car le rire nécessitant toujours la connivence : je ne peux rire qu'avec l'autre. La cible que je choisis est seulement l'aliment de mon rire ; en revanche le plaisir du partage est sa raison d'être. (Vaillant, 2016 : 88)

Ainsi, afin de réussir le processus du rire dans une séquence interactionnelle, il faudrait au préalable s'assurer de la connivence entre les partenaires et choisir une cible qui viendrait alimenter le rire.

La séquence qui suit, est extraite d'un échange entre deux collègues, Axelle et Sana. On le verra, la cible qui alimente le rire aurait fonctionné comme source de désaccord et de dispute dans un autre contexte. Dans cette séquence, Sana vient de trouver une photo sur son téléphone dont elle ne se souvient pas avoir prise et comprend que c'est une blague de sa collègue Axelle :

- M1 01/07/2017, 11:46 - Sana: IMG-20170701-WA0000.jpg (fichier joint)
- M2 01/07/2017, 11:46 - Sana: Axelle
- M3 01/07/2017, 11:46 - Sana: C quoi ça
- M4 01/07/2017, 15:24 - Axelle: Mdr..je ne sais pas, une photo?
- M5 01/07/2017, 15:50 - Sana: Je l ai trouvé sur mon tel
- M6 01/07/2017, 15:51 - Axelle: Lol
- M7 01/07/2017, 15:52 - Sana: Vous l aviez prise quand
- M8 01/07/2017, 15:52 - Sana: 😂😂😂
- M9 01/07/2017, 15:52 - Axelle: Hier

Exemple n° 14 : [Référence corpus 14]

L'action de l'envoi d'une photo constitue le tour d'ouverture de la séquence M1, Sana interpelle ensuite son interlocutrice en M2 avec une forme nominale d'adresse « Axelle », comme on le ferait à l'oral et enfin enchaine avec « C quoi ça ». Axelle répond avec un message en trois segment un « *mdr* » qui renvoie à la blague, un énoncé à la négative « je ne sais pas » comme première tentative de réponse à la question qui lui a été posée et enfin « une photo ? » comme une tentative pour répondre au premier degré à la question. Sana ratifie son interrogation en M3 en ajoutant « je l'ai trouvé sur mon tél ». L'énoncé pose un implicite dans la mesure où l'élément trouvé sur son propre téléphone est l'objet même de la question « c'est quoi ça ».

Dans cet exemple, l'usage de *lol* de la part d'Axelle en M6 vient comme un prolongement de sa blague. Sana enchaine avec une autre interrogation-surprise puis une émoji qui exprime le « rire aux larmes » 😂😂😂 . Ainsi, sans la connivence entre les collègues, cette séquence aurait pu prendre une autre direction et provoquer, au lieu du rire et le plaisir partagé, un moment de dispute. En effet, le fait de prendre une photo avec le téléphone d'autrui peut constituer une menace de la face positive, pour reprendre les termes de Penelope Brown et Stephen Levinson (1987), dans la mesure où il y a une intrusion dans l'espace-objet intime de l'autre. Cette intervention trouve évidemment sa justification dans le fait que le smartphone peut être perçu comme un prolongement de soi. Pourtant la connivence, bien présente entre les deux partenaires, a permis et autorisé cette intrusion et a désamorcé toute potentialité de conflit.

Au-delà du plaisir partagé, du rire et de la connivence, les émotimots semblent remplir d'autres fonctions. Dans l'extrait qui suit, l'échange se déroule entre deux

collègues, Alain et Omar, qui vivent dans deux pays différents. Alain résidait chez Omar, lors d'un séjour professionnel. De retour chez lui, son collègue lui demande s'il est bien arrivé :

- M1 10/03/2016, 23:21 - Omar: D'accord, tu étais arrivé en bien?
M2 10/03/2016, 23:22 - Alain: Je suis déjà reparti
M3 10/03/2016, 23:22 - Alain: Je suis en Italie
M4 10/03/2016, 23:23 - Omar: En Italie, lolll

Exemple n° 15 : [Référence corpus 4C]

A la question « tu étais arrivé en bien ? » en M1, Alain répond qu'il est déjà reparti dans un autre pays, qu'il précise en T3 : « en Italie ». Omar reprend le nom du pays : « en Italie, lolll ». L'émotimot *lol* postposé à la locution prépositive « en Italie » souligne non tant la joie et l'amusement mais plutôt la surprise. En effet, en réaction à l'interrogation totale en M1, le locuteur s'attend à deux possibilités : une réponse par l'affirmative ou la négative. Or, Alain surprend son interlocuteur avec une autre alternative. L'objet de la surprise n'est pas tant l'énonciation de la destination en tant que telle, mais plutôt le type de réaction proposée qui rompt avec les deux schémas attendus d'une interrogation totale. On pourra aussi relever le redoublement de la lettre l en *lol*. Ce phénomène peut être involontaire et signifiant une simple maladresse de manipulation du clavier (ce qui est assez courant) mais peut aussi être voulu. Dans ce cas, il relèverait du sur-marquage émotionnel à partir d'un redoublement graphémique (Ghliiss et Vérine 2016).

Parallèlement à leurs rôles dans la construction du sens, les émotimots proposent un matériau pour une créativité lexicale. L'émotimot *lol* en lui-même, comme il est un palindrome, et qu'il est resté sous une forme de sigle (contrairement à *mdr* qui est resté sous forme lexicalisée de « mort de rire »), semble proposer une unité signifiante singulière pour les locuteurs et locutrices francophones. Dans l'exemple qui suit, je propose d'analyser une forme lexicale originale issue du mot *lol*. L'échange est extrait d'une conversation entre deux amies, Eve et Lise. Il reprend une conversation qui s'est déroulée dans un autre cadre :

- M1 1/8/16, 00:53 - Eve: Ça m'a fait rire de relire mon mail tout pourri.
- M2 1/8/16, 00:57 - Lise: :D
Emile Pruneaux quoi.
- M3 1/8/16, 01:01 - Eve: Oui, la petite blague.
- M4 1/8/16, 01:04 - Eve: C'est surtout le "Bonsoir Madame" et ma formule de fin. Je me souviens m'être dit "Mais non... Je vais pas lui envoyer un mail pour ça quand même". Le pot d'colle quoi.
- M5 1/8/16, 01:18 - Lise: C'était lollant
- M6 1/8/16, 01:22 - Eve: Haha, j'savais que tu t'étais foutue de moi.

Exemple n° 16 : [Référence corpus 5A]

La séquence s'ouvre en M1 où Eve rapporte sa réaction de rire face à la relecture d'un courriel : « Ça m'a fait rire de relire mon mail tout pourri » et on voit bien que le rire renvoie vers une situation passée. Lise valide l'action du rire avec une émoticône smiley qui signifie le rire en M2. Eve enchaine en M3 : « Oui, la petite blague », en thématissant la cible du rire. Lise répond « C'était lollant » en M5. Le néologisme lollant renvoie à une structure adverbiale comme [verbe+ant] que l'on retrouve dans « amusant » ou « délirant ». *Lol* a réussi à être intégré dans la langue et adopté comme une base pour faire un verbe « *loler* » ou un adjectif « *lolesque* ». Ce néologisme est un phénomène linguistique très répandu dans l'écosystème d'écriture numérique, perçu comme un espace de liberté où locuteurs et locutrices déploient une liberté graphique. Dans cet exemple, elle est aussi ludique.

Enfin, j'ai choisi de découper le dernier exemple en quatre parties et ce, pour deux raisons : d'abord parce que la séquence est relativement longue par rapport aux précédentes ; ensuite parce que, tout au long de l'interaction, les émoticônes *lol* et *mdr* sont abondamment utilisés, mais jamais pour renvoyer aux mêmes phénomènes. Il serait donc intéressant d'examiner comment les émoticônes *lol* et *mdr*, mobilisés dans un même cadre interactionnel, par les mêmes partenaires et enfin dans le même contexte, peuvent embrasser des significations aussi variées.

L'échange se déroule entre deux collègues, Sana et Julien, animateurs dans un centre de loisir. L'échange reprend une conversation entamée dans l'espace physique et,

plus précisément, leur lieu de travail. Sana a envoyé une série de photos¹⁰⁷ à son collègue. Ces photos constituent l'objet ou la cible du rire, pour reprendre l'expression de Vaillant (2016) :

- M1 05/05/2017, 20:09 - Sana: Et j ai vu une scène bien pire que celle d hier
- M2 05/05/2017, 20:09 - Sana: Je te raconte après
- M3 05/05/2017, 20:10 - Sana: Tu sera mdrrrr
- M4 05/05/2017, 20:31 - Julien: Bien pire?
- M5 05/05/2017, 20:31 - Julien: C forcément grave alrs
- M6 05/05/2017, 20:31 - Julien: Mdr
- M7 05/05/2017, 20:33 - Sana: Oui

Exemple n° 17 : [Référence corpus 14 A] – partie 1/4

Sana ouvre une la séquence en M1 avec « Et j ai vu une scène bien pire que celle d hier » l'absence de toute formule d'ouverture, l'usage de du connecteur de liaison « et » nous signalent qu'elle reprend une conversation qui a déjà eu lieu dans un autre cadre numérique, mais aussi physique. Le déictique « hier » donne une indication temporelle sur cette autre conversation. Sana pose le cadre de sa narration, elle rapporte une scène et anticipe la réaction de son interlocuteur : « Tu sera *mdrrrr* » en M3. À son tour, Julien anticipe le caractère de l'anecdote en M5 « C forcément grave alrs » et ajoute « *mdr* » en M6.

Ce qui est intéressant à examiner ici c'est l'emploi de l'émotimot *mdr* par les deux interlocuteurs. Dans l'énoncé « Tu sera *mdrrrr* » en M3, avec le pronom personnel « tu », *mdr* est utilisé comme verbe et renvoie à l'interlocuteur. Parallèlement, en M6, l'emploi de *mdr* seul suffit à comprendre l'ellipse qu'on pourrait redéployer ainsi : « [je suis] mort de rire ». C'est que *mdr*, tout comme *lol*, est un déictique, à cette différence près qu'il est employé dans des constructions différentes : on trouve en effet « il/elle » ou « tu *mdr* » mais rarement « il était *lol* ». *Mdr* a gardé sa structure de locution, alors que ce n'est pas le cas du néologisme *lol* que les locuteurs et locutrices francophone n'ont pas gardé

¹⁰⁷ J'analyserai plus en détails la séquence avec les photos dans le chapitre 6 où il sera question d'examiner la photodiscours et son analyse dans l'échange numérique.

avec cette possibilité de variation. La séquence se poursuit avec l'anecdote que Sana partage en messages fragmentés (chapitre 4) :

- M8 05/05/2017, 20:33 - Sana: En fait
- M9 05/05/2017, 20:33 - Sana: J avais les gs2
- M10 05/05/2017, 20:33 - Sana: Tu vois mathieu
- M11 05/05/2017, 20:33 - Sana: Le brun
- M12 05/05/2017, 20:34 - Julien: Oui
- M13 05/05/2017, 20:34 - Julien: Je rigole déjà
- M14 05/05/2017, 20:34 - Julien: 😂😂😂😂
- M15 05/05/2017, 20:36 - Sana: Hhhh

Exemple n° 17 : [Référence corpus 14 A] – partie 2/4

Sana commence par poser le cadre de sa narration et présente l'enfant concerné par l'anecdote : « tu vois mathieu » - « le brun », ce à quoi Julien répond « oui » - « Je rigole déjà » - « 😂😂😂😂 ». Sana répond en M15 « Hhhh » une onomatopée du rire. Ce qui est intéressant à relever dans cette séquence interactionnelle, c'est que le rire est illustré par les partenaires de l'interaction à travers trois manières modalité différentes : la verbalisation avec « Je rigole déjà » en M13, puis par sémiotisation en émoji 😂😂😂😂 et enfin par l'onomatopée « Hhhh ». C'est comme si les émoticônes, et parce qu'ils couvrent d'autres fonctionnalités, pouvaient être mis de côté et mobiliser d'autres formes signifiantes du rire. La troisième partie de l'échange se poursuit comme suit :

- M16 05/05/2017, 20:36 - Sana: Bah j étais entrain de lire l histoire
- M17 05/05/2017, 20:36 - Sana: Jacques et le haricot magique
- M18 05/05/2017, 20:36 - Sana: Tu vois normalement y a rien
- M19 05/05/2017, 20:37 - Sana: Et là y a le dessin de la femme du géant qui a une grosse poitrine qui déborde
- M20 05/05/2017, 20:37 - Sana: Moi j avais pas fait attention
- M21 05/05/2017, 20:37 - Sana: Lol
- M22 05/05/2017, 20:37 - Sana: Et mathieu juste avant que je toure la page il m a dit: j aime pas ton histoire
- M23 05/05/2017, 20:38 - Sana: Et il est allé s asseoir sur le banc derrière l étagère moi je ne pouvais pas le voir
- M24 05/05/2017, 20:38 - Sana: Eh bah après y a Lana qui me dit une fois que j ai tourné la page elle me dit Sana fait voir la femme du géant
- M25 05/05/2017, 20:39 - Sana: Ahh sa poitrine
- M26 05/05/2017, 20:39 - Sana: Et là mathieu saute de sa place et me dit surpris: y a une poitrine où?!!!
- M27 05/05/2017, 20:39 - Sana: Là g t mdrrrrr
- M28 05/05/2017, 20:39 - Sana: Après il est venu voir en courant
- M29 05/05/2017, 20:40 - Sana: Il m a dit ah les gros seins moi j aime les gros seins comme ça
- M30 05/05/2017, 20:40 - Sana: Ah là g t KO
- M31 05/05/2017, 20:40 - Sana: J en pouvais plus

Exemple n° 17 : [Référence corpus 14 A] – partie 3/4

La séquence est entièrement monopolisée par la parole de la locutrice. La narration s'est donc étalé de M15 à M31, Sana partage son anecdote avec les enfants et un d'entre eux en particulier, dont elle décrit le comportement. M19 « Et là y a le dessin de la femme du géant qui a une grosse poitrine qui déborde ». Les tours de M26 à M29 portent la cible du rire : avec M26 « Et là mathieu saute de sa place et me dit surpris: y a une poitrine où?!!! » qu'elle commente en T27 « Là g t mdrrrrr ». Puis M28 « Après il est venu voir en courant » - M29 « Il m a dit ah les gros seins moi j aime les gros seins comme ça »

Ce qu'il est intéressant de relever dans cette partie de l'échange, c'est la construction de la trame narrative parallèlement au partage émotionnel (Rimé, 2005). Si la séquence est monopolisée par la locutrice Sana ce qui lui permet de raconter en détail

son anecdote. Elle n'hésite pas à partager ses éprouvés tout au long de la narration. Ainsi les tours M20 « Moi j avais pas fait attention » et M21 « *Lol* ». M27 « Là g t mdrrrrr » M30 « Ah là g t KO » - M31 « J en pouvais plus ». Les partages émotionnels que la locutrice pose comme en continu sont pour la majorité lexicalisée avec « je » qui se poursuit dans la suite de l'échange.

- M32 05/05/2017, 20:40 - Julien: Nnnnnnnnnnnnnnnnnnn
- M33 05/05/2017, 20:40 - Sana: Je te jure
- M34 05/05/2017, 20:41 - Julien: Jure
- M35 05/05/2017, 20:41 - Sana: Je te le jure
- M36 05/05/2017, 20:41 - Sana: G t choqué
- M37 05/05/2017, 20:41 - Julien: Jte crois pas
- M38 05/05/2017, 20:42 - Julien: 🤔😂😂😂😂
- M39 05/05/2017, 20:42 - Julien: Mdrrrrrrrrrrr
- M40 05/05/2017, 20:42 - Julien: Ah nnnnnnn
- M41 05/05/2017, 20:42 - Julien: Heureusementment
- M42 05/05/2017, 20:42 - Julien: Que gt pas la
- M43 05/05/2017, 20:42 - Julien: 🤔😂😂😂😂
- M44 05/05/2017, 20:44 - Sana: Ah non mais c grave ça
- M45 05/05/2017, 20:44 - Sana: 🤔😂😂😂😂
- M46 05/05/2017, 20:46 - Julien: Ils st trop chaud
- M47 05/05/2017, 20:46 - Julien: Mdrrr
- M48 05/05/2017, 20:50 - Sana: Mdrrrrr
- M49 05/05/2017, 20:54 - Julien: Mais jremarque que ca arrive tjrs avec toi
- M50 05/05/2017, 20:55 - Julien: 👉 □
- M51 05/05/2017, 23:01 - Sana: Ah ça c est vrai et c est bizarre
- M52 05/05/2017, 23:07 - Julien: Lool

Exemple n° 17 : [Référence corpus 14 A] – partie 4/4

Dans cet extrait, on peut aisément relever l'affichage exponentiel du rire. Je propose alors d'analyser deux phénomènes particuliers. Le premier consiste dans l'expression synchronisée des émotions entre les deux partenaires. En effet, Sana partage son état en M27 « Là g t *mdrrrrr* », en M30 « Ah là g t KO », M31 « J en pouvais plus », M36 « G t choqué » [partage épisode émotionnel – état d'hilarité+ surprise]. On retrouve le même état partagé-affiché par Julien, d'abord la surprise avec en M32

« Nnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnn » - en M34 « Jure » en M37 « Jte crois pas », puis l'hilarité en M38 « : 🤔🤔🤔🤔 » et en M39 « Mdrrrrrrrrrrr ». Parallèlement, je soulignerai aussi l'effet de miroir opéré non seulement dans l'état affiché mais aussi la forme mobilisée. Ainsi, quand Julien utilise une série d'emoji de rire aux larmes 🤔🤔🤔🤔 en deux tours M38 et M43, Sana va répéter le même geste en M45. Même observation en M47 quand Julien énonce un *mdr* avec une répétition « mdrrrr », Sana en M48 le répète le tour d'après. Ce phénomène est plus connu dans les échanges *in presentia*. Cosnier affirme « on observe assez fréquemment entre les partenaires d'une interaction une synchronisation des réactions micro-affectives ». (Cosnier et Brunnel, 1997). Cela a été conceptualisé sous plusieurs appellations dont « la synchronisation empathique » que je présenterai et expliquerai plus en détails plus bas (en 5.5.2).

Le second phénomène que je propose d'examiner se déroule dans les quatre derniers tours de M49 au M52. En M49, Julien taquine son interlocutrice : « Mais jremarque que ca arrive tjrs avec toi ». Ce à quoi Sana répond : « Ah ça c est vrai et c est bizarre » en désamorçant le caractère taquin de l'initiative. Julien répond en T52 avec « Lool » car son interlocutrice a deviné et approuvé la plaisanterie. Dans cet exemple la partenaire du rire est elle-même la cible du rire. Alain Vaillant souligne que ce phénomène est observé dans il n'a que deux partenaires à l'interaction. Ainsi la victime de la plaisanterie endosse parallèlement le rôle du complice du rire :

[...] s'il n'ya que deux personnes, il faut faire de nécessité vertu.
Puisque mon rire a besoin d'un complice, je demande implicitement à l'autre, qui est la victime de ma blague, de devenir en même temps le complice de mon rire. (Vaillant, 2016 : 89)

En somme, ce qu'il est essentiel de relever dans cet exemple en quatre parties, c'est l'expression du rire. Les différents emplois de *lol* et de *mdr* dans la séquence avec les mêmes partenaires, le même contexte et le même cadre interactionnel est révélateur de la palette de sens. Les émotimots semblent tisser le geste du rire sur un continuum des affects conversationnels (Cosnier & al. 1996) que j'ai présenté dans le premier chapitre (voir point 1.3.3). Jacques Cosnier, Françoise Robert et Françoise Rey distinguent les affects conversationnels en deux catégories :

Les affects toniques sont des affects inscrits dans une certaine durée et perçus par le sujet aussi bien dans l'ici/maintenant de l'interaction que lors de l'autoscopie différée. Par exemple la gêne éprouvée par deux personnes inconnues entrant pour la première fois en interaction. Ou la gêne d'une personne qui se voit observée.

Les affects phasiques (dont la durée est brève) sont des affects syntones des mouvements ou des différents épisodes interactifs sans que le sujet en prenne nécessairement conscience sur le coup : mais ils peuvent être objectivés à l'aide de l'autoscopie différée. Il peut même arriver qu'un sujet déclare « à ce moment-là j'éprouvais tel sentiment mais je n'en avais pas conscience ». (Consier & al. 1996)

Les émotimots peuvent signaler les affects phasiques, en étant de simple aiguilleur de sens comme l'exemple 1 ou 2. Mais peuvent tout aussi exprimer des affects toniques comme l'est dans l'exemple 4 où un moment d'hilarité est partagé dans la durée. À travers les émotimots, le rire s'écrit et s'étire sur un écran de smartphone. Le rire est indexé d'un simple moment de plaisir partagé (affect phasique) à un moment d'hilarité (affect tonique) révélé notamment par un sur-marquage graphique (redoublement des lettres).

5. 4. 2. Synthèse : propriétés linguistiques des émotimots *lol* et *mdr*

À l'issue de cette première série d'analyse, je propose de me focaliser sur quelques propriétés linguistiques des émotimots. Les éléments présentés ci-dessous mettent la lumière sur plusieurs aspects importants de ces propriétés.

5. 4. 2. 1. Aspect déictique

D'un point de vue énonciatif, les émotimots *lol* et *mdr* ont un fonctionnement foncièrement déictique. En effet, tous les deux renvoient systématiquement au sujet parlant. Leur actualisation dans l'énoncé désigne systématiquement l'instance

énonciative. Ainsi, l'emploi de *lol* et *mdr* seuls dans un énoncé est censé exprimer un état de rire et d'amusement du locuteur ou de la locutrice :

[...] Rappelons que l'acronyme « mdr » signifie littéralement « mort de rire » et qu'il envoie d'une manière presque naturelle au sujet parlant, ainsi un texte dont l'objet est « MDR » signifierait « [je suis] mort de rire ». Si toutefois, l'acronyme vise un autre sujet que le locuteur lui-même, ce dernier se trouvera obligé de le signaler en ajoutant un sujet, exemple : « Il était mdr ». (Ghiss, 2016 : 870)

C'est à peu près ce qui a été observé dans l'exemple n°17 (la première partie), où la locutrice utilise le *mdr* seul pour s'auto-référencer mais pour renvoyer à son co-énonciateur. C'est ce qu'elle signifie avec l'ajout d'un pronom déictique en M3 :

- M3 05/05/2017, 20:10 - Sana: Tu sera mdrrrr
- M4 05/05/2017, 20:31 - Julien: Bien pire?
- M5 05/05/2017, 20:31 - Julien: C forcément grave alrs
- M6 05/05/2017, 20:31 - Julien: Mdr

Exemple n° 17 : [Référence corpus 14 A] – partie 1/4

Pour cet exemple, l'émotivote *mdr* est utilisé à deux reprises, mais avec des fonctionnements différents. Ainsi quand la locutrice utilise la *personne non subjective*¹⁰⁸ (tu) avec « Tu sera mdrrrr », le *mdr* est donc renvoyé au co-énonciateur, ce qui n'est pas le cas quand le *mdr* est utilisé seul. En effet, trois tours après, le même émotivote utilisé seul et le *mdr* renvoie alors à l'énonciateur.

¹⁰⁸ Je reprends la terminologie de Benveniste les pronoms où le pronom « je » est la personne subjective, le pronom « tu » est la personne non subjective et enfin les pronoms il(s)/elle(s) désignent les non-personnes.

5. 4. 2. 2. Caractère métadiscursif

D'un point de vue discursif, les émoticonts *lol* et *mdr* semblent opérer au niveau de la formulation, et non du contenu à proprement parler. En d'autres termes, ils agissent au niveau métadiscursif en modelant la formulation de l'énoncé, mais aussi sa réception. Si, à la base, ils ont été inventés pour *dire* le rire, leur actualisation dans le discours révèlent bien d'autres fonctionnalités. C'est ce qui a été révélé dans l'exemple avec l'émoticont *lol* :

- M1 10/03/2016, 23:21 - Omar: D'accord, tu étais arrivé en bien?
- M2 10/03/2016, 23:22 - Alain: Je suis déjà reparti
- M3 10/03/2016, 23:22 - Alain: Je suis en Italie
- M4 10/03/2016, 23:23 - Omar: En Italie, lolll

Exemple n° 18 : [Référence corpus 4C]

L'emploi de *lol* en postposition à l'énoncé indique davantage l'état de surprise du locuteur. En l'occurrence, il exprime surtout que l'objet de la surprise est moins le choix de la destination, mais la réponse, qui est inattendue en contexte et développe un autre énoncé. En développant davantage cette approche *méta*, on se rend compte que les émoticonts dépassent sans cesse leur rôle descriptif : ils occupent en effet des fonctions différentes essentielles pour maintenir le flux interactionnel. Je propose en cette dernière partie, de décrire leurs fonctionnements ainsi que leur organisation au sein de l'activité interaction de WhatsApp.

5. 5. Les émoticonts LOL et MDR : des mots-rire au « bonheur conversationnel »

Si leur rôle dans l'expression des affects n'est plus à démontrer, il est intéressant d'examiner les émoticonts et de déterminer le fondement de leur intervention dans l'interaction. L'objectif de cette partie est de dresser, à partir d'un outillage théorique, une description des éventuelles fonctions rencontrées dans le corpus.

5. 5. 1. Les émoticommes comme *softener*

Dans le développement suivant, je propose d'analyser le comportement interactionnel des émoticommes à travers cinq exemples tirés du corpus. Le premier exemple est un échange qui se déroule entre deux amies, Gina et Laurine, présentées avec l'exemple 13. Les deux locutrices essaient de fixer une date de rencontre. Plus précisément, Gina tente de trouver une date de disponibilité commune avec Laurine pour venir chez elle :

- M1 20/04/15, 19:17 - Gina: 9-10 c'est comment pour toi?
- M2 20/04/15, 19:17 - Gina: Sinon 1-2?
- M3 20/04/15, 19:17 - Gina: Ou 2-3
- M4 20/04/15, 19:17 - Gina: Ça pour moi est pareil!
- M5 20/04/15, 19:35 - Laurine: Lol cest complique^^

Exemple n° 19 : [Référence corpus P1]

En trois tours consécutifs, Gina fait trois propositions de date différentes. Laurine, l'hôtesse potentielle, répond en M5 « Lol cest complique^^ » l'antéposition du *lol* par rapport l'énoncé c'est compliqué et l'émoticôme deux sourcils au ciel, signifiant le sourire, viennent ponctuer cet énoncé à valence négative. En guise de « non », la locutrice use d'un commentaire avec l'emploi de l'adjectif nuancé « compliqué », pour éviter un adjectif plus catégorique (et moins diplomate), comme « impossible » par exemple. Les emplois de l'émoticôme et de l'émoticône désamorcent le caractère qui peut être perçu comme menaçant au sens performatif. L'emploi de l'émoticôme est corrélatif à l'acte à valence négative. Dans cet exemple, l'énoncé à caractère menaçant et l'émoticôme sont émis par la même instance énonciative.

Ce procédé trouve des explications dans la théorie de politesse (Brown et Levinson, 1987), ainsi que dans les travaux d'Erving Goffman (1973a ; 1973b) où l'objectif est de maintenir le bon déroulement de l'interaction. Les linguistes comme Kerbrat-Orecchioni ont largement investi ces approches dans l'analyse interactionnelle. À partir de l'hypothèse fondée sur le travail de figuration, ces travaux ont développé la notion du face-want, le désir permanent des partenaires de l'interaction à préserver leur face (face positive) et protéger leur territoire (face négative) :

Le modèle standard repose sur l'idée que d'une part, tous les sujets parlants sont dotés d'un face-want (désir de protéger son « territoire » et sa « face », respectivement rebaptisés par Brown et Levinson « face négative » et « face positive ») et que d'autre part, la plupart des actes de langage que l'on est amené à accomplir tout au long de notre vie quotidienne sont potentiellement « menaçants » pour telle ou telle des faces en présence (ce sont des Face Threatening Acts ou FTA), ce qui crée un risque sérieux pour le bon déroulement de l'interaction. (Kerbrat-Orecchioni, 2010 : 36)

L'hypothèse se fonde sur l'idée que, lors de tout échange verbal, les partenaires de l'interaction doivent s'assurer du bon déroulement de leur échange, en étant compris le plus explicitement possible et en évitant de blesser l'autrui. Ainsi pour reprendre le cas de *lol* dans l'exemple 19, la locutrice use d'un double voire d'un triple procédé d'atténuation en M5. Dans son message « *Lol* cest complique^^ », Laurine utilise un euphémisme « c'est compliqué » au lieu d'un « c'est impossible », auparavant, elle ouvre son énoncé avec l'émotimot *lol* et le ponctue avec un émoticône souriant¹⁰⁹. Or ni l'émotimot, ni l'émoticône souriant ne viennent signifier la joie ou le rire ici : en les mobilisant tous les deux, la locutrice les destitue de leur sens premier et les intègre dans la dynamique plus englobante de son message, à savoir l'euphémisme. Ce dernier est un des mécanismes de préservation de face qui évite le trouble que peut générer un refus.

Mais il semble que ce procédé est loin d'être un cas singulier. Dans l'exemple qui suit, l'émotimot participe aussi à la préservation de la face, mais en opérant d'une autre manière. L'échange se déroule entre deux amies, Sana et Axelle. La conversation est on ne peut plus ordinaire car elles discutent du temps. La conversation autour de la météo et de la perception du bon ou mauvais temps relève d'une pratique sociale assez répandue.

¹⁰⁹ L'émoticône des sourcils levés renvoient à un type d'émoticône de culture asiatique

Parler de la pluie et du beau temps, et [...] de la neige, c'est ce que les anglophones appellent le *small talk*, pratique inscrite dans le savoir-vivre anglo-saxon et objet de recherche en sociolinguistique. On doit cette notion à Malinowski qui le premier identifie un type de "communication phatique", c'est-à-dire servant à produire et entretenir le contact social (Malinowski 1923). Un collectif, dirigé par Justine Coupland, *Small Talk*, est entièrement consacré à cette notion (Coupland 2000) et comporte d'ailleurs un article spécifique sur le temps qu'il fait, "Talk about the weather: Small talk, leisure talk and the travel industry" (Coupland & Ylänne-McEwen 2000). (Paveau 2019 : en ligne)

La pratique du *small talk* a donc pour objectif d'assurer le maintien du lien phatique. La pratique a été étudiée par des sociologues et des sociolinguistes, mais je mentionnerai surtout ici le travail de Justine Coupland qui a consacré plusieurs travaux à cette question (voir notamment Coupland 2000 et 2003), en avançant l'hypothèse que « le *small talk* promulgue la cohésion sociale, réduit valeurs de menace inhérentes au contact social et aide à structurer l'interaction sociale » (Coupland, 2003 : 1) (je traduis)¹¹⁰. Si le *small talk* est fondé sur la connivence assurée entre les partenaires de l'interaction, dans l'exemple qui suit, il est troublé par un léger dissensus :

- M1 13/02/2017, 21:50 - Sana: Vivement la fin de l hiver
M2 13/02/2017, 21:50 - Axelle: Oui temps de merde..le beau temps arrive bientôt :)
M3 13/02/2017, 21:50 - Sana: J espeeere bien
M4 13/02/2017, 21:51 - Sana: Ça a été le lazer game?!
M5 13/02/2017, 21:51 - Axelle: Moi je rentre de Paris donc je trouve qu'il fait bon ici lol, là bas c'était troooooop froid!!!
M6 13/02/2017, 21:51 - Sana: Lool ah oui c sûr

Exemple n°20 : [Référence corpus P14 B]

Dans les tours M1 jusqu'à M3, l'échange évolue autour de la thématique du temps. Avec « vivement la fin de l hiver », Sana déplore le mauvais temps, idée avec laquelle son

¹¹⁰ "Some general arguments have been made [...] that small talk enacts social cohesiveness, reduces inherent threat values of social contact, and helps to structure social interaction." (Coupland, 2003 : 1)

interlocutrice semble être d'accord puisqu'elle surenchérit : « Oui temps de merde.. », puis enchaine avec l'énoncé « le beau temps arrive bientôt :) » que Sana valide en M3 « J espeeere bien ». Celle-ci lance alors une nouvelle thématique en M4. La connivence qui est jusqu'ici bien présente est troublée en M5. L'interlocutrice de Sana ne suit pas la nouvelle initiative proposée et poursuit sur la thématique initiale du temps en se rétractant et en exprimant un désaccord en M5 « je trouve qu'il fait bon ici lol ». Le désaccord pourrait provoquer une situation conflictuelle, mais la locutrice cadre son énoncé avec une justification en amont : « Moi je rentre de Paris » et en aval : « lâ bas cetait troooooop froid!!! ».

L'emploi de l'émotimot *lol*, suite à l'expression d'un désaccord, vient désamorcer le caractère potentiellement conflictuel de l'énoncé. La double justification vient en appui à son désaccord, d'autant que la locutrice semble être en désaccord avec son interlocutrice, mais revenir aussi sur ses propres paroles. En employant *lol*, Axelle reconnaît à la fois le caractère incongru de son revirement brutal et laisse entendre une certaine autodérision. L'émotimot vient donc masquer une gêne face à cette rupture du cophasage interactionnelle. La deuxième occurrence de *lol* de cet exemple se trouve en M6. En réponse au message de désaccord, Sana répond par « Lool ah oui c sûr », l'émotimot marqué par une réduplication de la voyelle, puis avec l'interjection « ah » et enfin « c'est sûr ». Le message vient valider le changement d'opinion, l'émotimot se veut alors un signal de cophasage énonciatif. L'émotimot agit sur le contenu du message et, opérant en tant que *softner*, il vient à désamorcer le caractère conflictuel que peut créer un désaccord. Il tend à polir les énoncés potentiellement menaçants évitant ainsi le trouble dans l'interaction :

C'est alors qu'intervient le *face-work*, qui va consister à « polir » les arêtes sinon trop acérées des FTA que nous sommes amenés à commettre, les rendant ainsi moins blessants pour les faces délicates de nos partenaires d'interaction (conformément à l'étymologie du mot, la politesse se ramène en quelque sorte à une activité de polissage), cela grâce à toutes sortes de procédés comme la formulation indirecte des actes de langage, mais aussi la panoplie de ces *softeners* ou *mitigators* que la langue met généreusement à notre disposition. (Kerbrat-Orecchioni, 2010 : 36)

Si les *softeners* tendent à éviter les situations de trouble ou les conflits, ces derniers sont inévitables dans les échanges de la vie quotidienne. Ainsi, dans l'exemple qui suit, les partenaires de l'interaction se voient contraints de gérer un malentendu. Afin de contextualiser la séquence, je préciserai simplement que l'échange se déroule entre deux amis, Jérôme et Ilan, tous deux francophones, mais originaires de deux pays différents : Ilan est français et Jérôme est belge. Les deux amis conversent à propos d'un projet de voyage à Amsterdam :

- T1 05/02/2016 17:50:51: Ilan : On va s organiser ca
- T2 05/02/2016 22:41:29: Jérôme H: Je suis bouillant !
- T3 05/02/2016 23:03:00: Ilan : Tu fai plaisir mec
- T4 05/02/2016 23:03:08: Ilan : 😏
- T5 05/02/2016 23:03:33: Ilan : Chauffe marcell
- T6 05/02/2016 23:12:44: Jérôme H: C'est normal 🤔
- T7 05/02/2016 23:12:49: Jérôme H: 🤔
- T8 05/02/2016 23:12:55: Jérôme H: Marcell?
- T9 05/02/2016 23:33:41: Ilan : Marcell lol un dicton
- T10 05/02/2016 23:49:08: Jérôme H: Ah mdr les différences d'expressions :p
- T11 05/02/2016 23:54:45: Ilan : Tkt c est peu courantp
- T12 05/02/2016 23:55:26: Jérôme H: La preuve c'est la première fois que j'entend !

Exemple n°21 : [Référence corpus 7B]¹¹¹

¹¹¹ L'analyse de cet exemple a déjà fait l'objet d'une publication (Ghliiss, 2018).

Les tours M2 et M4 renvoient à un partage mutuel des affects : « je suis bouillant » en M2 « Tu fais plaisir mec » en M3 et enfin l'emoji de 😊. Cette connivence se trouble à partir de M5, qui marque une légère rupture par rapport au reste de la conversation quand Ilan écrit « Chauffe marcell ». Ce message exige en effet un interdiscours préalable, puisque c'est une expression locale. Son interlocuteur Jérôme ne semble pas avoir compris le message et pose une question : « Marcel ? » en M8. Ce message non-compréhension marque un trouble dans la connivence interactionnelle : Jérôme demande une explication.

C'est à ce moment que locuteur Ilan emploie un *LOL*, alors que la situation n'est pas forcément comique. Tout comme dans l'exemple précédent, l'émotimot *lol* tend ici à masquer une gêne face à cette rupture de connivence. Cela se confirme davantage avec l'emploi du « *mdr* » en M10 qui vient souligner la gêne du locuteur. Jérôme justifie ainsi sa méconnaissance de l'expression « chauffe, Marcel », recatégorisée par Ilan dans la catégorie « dicton ». On voit ici que le terme prend une valeur générique, comme le montre : « les différences d'expressions :p », ponctué avec une émoticône amusée.

Jérôme tente alors de se justifier en insistant sur le décalage d'expression dans les cultures « Ah *mdr* les différences d'expressions :p » qui lui permet d'afficher une attitude humoristique (:p) et de préserver la face : son *MDR* survient en réaction au *LOL* et les deux émoticônes constituent alors une paire adjacente assez traditionnelle. Cette modalisation entraîne la procédure de réparation (Schegloff & al., 1974) de la part d'Ilan. En fait, l'orientation atténuatrice de son *LOL* initial est revendiquée implicitement et a posteriori, en M11, à travers la double modalisation réparatrice : « Tkt ; c est peu courantp ».

Si les émoticônes agissent jusqu'ici davantage sur le rapport intersubjectif, entre soi-même et l'autre, en évitant un conflit, désamorçant un désaccord ou un malentendu, il semble qu'ils s'emploient aussi à exprimer des affects. Dans l'extrait qui suit par exemple, l'échange renvoie à une conversation entre deux collègues :

- T1 13/02/2017, 23:12 - Sana: Je voulais te demander
- T2 13/02/2017, 23:13 - Axelle: Oui?
- T3 13/02/2017, 23:13 - Sana: T as eu sur ta fiche de paie l argent de la fin de contrat ou pas?!
- T4 13/02/2017, 23:13 - Sana: D habitude on l a mais là je l ai pas eu
- T5 13/02/2017, 23:13 - Axelle: Euh je ne sais pas je n'ai pas fait attention..
Je regarderais demain pour te dire ça ;)
- T6 13/02/2017, 23:14 - Sana: Dac
- T7 13/02/2017, 23:14 - Sana: Moi je m attendais à ce que je sois payée un peu plus lol
- T8 13/02/2017, 23:14 - Sana: Là non rien
- T9 13/02/2017, 23:14 - Sana: J ai été payée que pour les heures que j ai faites
- T10 13/02/2017, 23:15 - Axelle: Mdr
Moi je ne sais pas j'ai pas fait attention, je regarderais et je te dirais ça ! ;)
- T11 13/02/2017, 23:15 - Sana: Dac thanx

Exemple n° 22 : [Référence corpus P14 B]

L'échange s'ouvre avec une demande de requête en M1 de la part de Sana : « Je voulais te demander ». Axelle donne son autorisation. Sana pose alors une question concernant la somme d'argent reçu qui figure sur leur dernière fiche de paie. Or rappelons que la thématique de l'argent est, culturellement, sensible. Cela explique alors la demande « redoublée » en M1 qui serait davantage une procédure de politesse dans une relation verticale. Pourtant les deux collègues sont plutôt proches et leur relation est donc horizontale, ce qui ne nécessiterait pas cette formulation de politesse, à moins que le sujet abordé ne soit délicat. Sana explique ensuite la motivation de sa requête « Moi je m attendais à ce que je sois payée un peu plus *lol* » et vient afficher ainsi sa déception par rapport à sa paie. L'émotivité *lol*, employé à la fin d'une expression d'une émotion négative, tend à atténuer la valence négative et préserver ainsi la face.

C'est ainsi qu'on peut également expliquer l'emploi de l'émotivité *mdr* en M10 par son interlocutrice Axelle. En effet, la situation n'est pas comique et l'emploi de *mdr* dans ce contexte fonctionne plutôt comme une paire adjacente au *lol* en M7 par Sana, validant ainsi la préservation de la face de son interlocutrice. En somme, les émoticivités *lol* et *mdr* s'alternent le rôle du *softener* dans une séquence interactionnelle relativement menaçante par sa thématique et ses implications délicates en interaction.

Parallèlement à leur caractère de *softener*, les émoticonts remplissent d'autres fonctions interactionnelles plus complexes. Je propose d'analyser un échantillon de corpus qui révèle le rôle subtil des émoticonts dans le cadre d'une interaction par messagerie mobile où le corps-à-corps fait défaut, élevant ainsi le risque de mauvaise interprétation voire d'incompréhension des messages reçus.

5. 5. 2. Les émoticonts comme synchronisateurs empathiques

Contrairement aux analyses précédentes, la partie qui suit se focalisera sur les émoticonts au niveau des tours de paroles. L'observation que j'ai effectuée dans le corpus a révélé un phénomène singulier dans l'interaction. En effet, on peut identifier des moments où les partenaires de l'interaction se « renvoient » les émoticonts. Les séquences sont ainsi marquées par une série de répétition d'émoticonts ; les tours se font échos les uns aux autres et se structurent en partie par cette reprise lexicale. Dans l'exemple qui suit, les partenaires de l'interaction sont deux amies, Sana et Hela. Il est encore question d'échange de photos :

- M1 04/05/2017, 15:44 - Sana: Cc ma belle
- M2 04/05/2017, 15:44 - Sana: Je t envoie la photo
- M3 04/05/2017, 15:44 - Sana: IMG-20170504-WA0000.jpg (fichier joint)
- M4 04/05/2017, 15:44 - Hela: Coucou t troo rapide mdr
- M5 04/05/2017, 15:44 - Sana: Mdr t as vu

Exemple n° 23 : [Référence corpus 14 C]

La séquence débute avec la formule d'ouverture en M1 « Cc » et la forme nominale d'adresse « ma belle » qui ouvre la séquence en instaurant un climat de complicité. Sana enchaine avec M2 et M3 en envoyant une photo. Son interlocutrice, Hela, répond avec un coucou, commente l'envoi de la photo en ponctuant son message par un mdr « coucou t troo rapide mdr » . En guise de réponse à ce tour, Sana répète le même émoticont *mdr* en antéposition à son énoncé. Mon hypothèse est qu'à travers le *mdr* en M4, Hela affiche un état d'amusement et de surprise. Son interlocutrice tient donc à valider cet état en usant à son tour du même émoticont. Cette action de reprendre

l'émotimot de l'autre semble travailler une connivence interactionnelle où les deux partenaires de l'interaction synchronisent le même affect affiché. Au-delà de la connivence interlocutive, la répétition de l'émotimot de son interlocutrice joue ici un rôle essentiel dans l'organisation conversationnelle. Il est intéressant de souligner la quasi-synchronicité de l'échange à travers les métadonnées relatives aux heures d'envoi et de réception des messages. Je m'appuierai sur cette synchronicité pour expliquer plus en détail le phénomène.

Mais il semble que, dans le corpus étudié, ce phénomène est loin d'être le seul : j'ai pu l'identifier dans d'autres conversations avec d'autres locuteurs. Dans cet extrait, je reprends l'échange entre Ilan et Jérôme dans l'exemple 21, cité plus haut. L'extrait qui suit reprend une séquence où Ilan et Jérôme projettent l'organisation d'un voyage :

- M1 05/02/2016 17:25:40: Ilan : Faudrai que on s peche s amsterdam une foi
- M2 05/02/2016 17:26:27: Jérôme H: Ouais gros ! J'y suis jamais allé encore !
- M3 05/02/2016 17:26:49: Ilan : Ha ouisi
- M4 05/02/2016 17:26:52: Ilan : Ouai
- M5 05/02/2016 17:26:59: Ilan : Moi une chiee
- M6 05/02/2016 17:27:11: Jérôme H: Ouais faut que j'y aille obligé !
- M7 05/02/2016 17:27:19: Ilan : Lol s faire peter la tete
- M8 05/02/2016 17:27:29: Ilan : Neet
- M9 05/02/2016 17:28:09: Jérôme H: Mdr j' imagine bien !
- M10 05/02/2016 17:28:42: Ilan : 😊👉

Exemple n°24 : [Référence corpus 7B]

La séquence s'ouvre avec la proposition de Ilan en M1 « Faudrai que on s peche s Amsterdam une foi », Jérôme accepte en M2 « Ouais gros ! J'y suis jamais allé encore ! ». Les tours M3-M5 tentative de réparation ; une sur-assertion de la part de Jérôme « Ouais faut que j'y aille obligé ! ». Ilan répond à son tours « Lol s faire peter la tete » dans une projection en M7. Jérôme en M9 « Mdr j' imagine bien ! » Je propose d'examiner l'emploi de *lol* et *mdr* est en ouverture du message, ils n'ont néanmoins pas le même fonctionnement. Si le *lol* énoncé en M7 vient signaler par anticipation, le caractère amusant « s faire peter la tete ». Le *mdr* en M9 par contre vient en réaction à l'énoncé M7. Faire une blague – une attente sociale, il y a une attente de validation. L'absence de réponse ou même l'absence de réaction à la plaisanterie peut constituer un acte

menaçant. Le *mdr* fonctionne comme une réponse à son alter-égo *lol*, afin de préserver la face et maintenir l'ordre de la conversation. C'est la synchronisation des gestes et mimiques les partenaires de l'interaction.

Dans l'exemple qui suit, l'échange se déroule entre les deux amies de l'exemple 22, Sana et Axelle. La séquence qui suit présente une conversation qui a pour objet une sortie entre collègues :

- M1 13/02/2017, 21:53 - Sana: Qui a gagné?
M2 13/02/2017, 21:53 - Axelle: Oui c'était top, on a bien rigolé !
M3 13/02/2017, 21:53 - Axelle: Romain
M4 13/02/2017, 21:54 - Sana: Ah y avait romain aussi
M5 13/02/2017, 21:54 - Axelle: Yes! On été nombreux
M6 13/02/2017, 21:54 - Sana: Ah je regrette quand même pas être venue
M7 13/02/2017, 21:54 - Sana: Mais ce jours là je ne pouvais pas malheureusement
M8 13/02/2017, 21:54 - Axelle: Bah oui tu es nulle !
M9 13/02/2017, 21:54 - Sana: Quia perdu banianga ????? Mdrre
M10 13/02/2017, 21:55 - Axelle: Il été pas là lol
M11 13/02/2017, 21:55 - Axelle: Je ne sais plus qui a été dernier..
M12 13/02/2017, 21:55 - Sana: Lool ah donc il pouvait pas perdre
M13 13/02/2017, 22:54 - Axelle: Lol il veux plus y jouer je crois ;p
M14 13/02/2017, 23:12 - Sana: Lol il a raison

Exemple n°25 : [Référence corpus P14 B]

Les tours de M1 à M8 déploient un échange autour du jeu avec une alternance de partage d'affects « c'était top, on a bien rigolé ! » de la part d'Axelle qui génère « Ah je regrette quand même pas être venue » chez son son interlocutrice. La première occurrence d'émotimot apparait en M9 quand Sana demande « Quia perdu banianga ????? Mdrre ». C'est ainsi que l'échange bascule d'une séquence relativement menaçante pour la face avec l'expression du regret en M6 puis « Bah oui tu es nulle ! » en M8, vers un échange marqué par l'amusement. En effet, avec *mdr* en M9 suivent quatre émotimots *lol* fonctionnant en tant que paires adjacentes.

Précisons davantage le fonctionnement de ces deux paires adjacentes d'émotimots. La première paire d'émotimots : le *lol* en M12 vient en réponse au *lol* du M10. Ensuite, le

lol en M13. Si, dans notre corpus, les émoticonts sont rarement en ouverture des séquences, on en trouve trois occurrences ici en ouverture de tours car ils interviennent en réaction à un tour précédent. L'emploi des émoticonts relève alors davantage du partage que de l'échange, pour reprendre la dénomination de Cosnier & Huyghues-Despointes (2000) :

La seconde voie est celle que nous appelons du partage pour distinguer de celle de l'échange. Il ne s'agit plus en effet d'échanger des signaux qui informent le partenaire, mais d'accéder à son état affectif par un mécanisme moins rationalisant et plus corporalisé. Notre hypothèse est que chacun s'identifierait au corps de l'autre ; « corps de l'autre » pris dans un sens global et dynamique fournissant selon l'expression de Bloch (1989) « un modèle effecteur ». (Cosnier & Huyghues-Despointes, 2000 :158)

Comme je l'ai indiqué plus haut, les émoticonts interviennent dans l'organisation conversationnelle de l'échange. Ils participent au co-pilotage de l'interaction. Par conséquent, l'émoticont *lol* amorçant ces trois derniers tours vient souligner marque la synchronisation empathique :

- M12 13/02/2017, 21:55 - Sana: Lool ah donc il pouvait pas perdre
- M13 13/02/2017, 22:54 - Axelle: Lol il veux plus y jouer je crois ;p
- M14 13/02/2017, 23:12 - Sana: Lol il a raison

Exemple n°25 bis : [Référence corpus P14 B]

La synchronisation des gestes et mimiques du visage, observée généralement dans les interactions en face-à-face est difficile (voire quasi-impossible) à analyser à travers les interactions par écrit.

Cette identification est parfois manifeste, constituant le « phénomène d'échoïsation » : sourires simultanés, analogies mimiques, changements en miroir de positions corporelles, modifications convergentes de la mélodie, etc. D'autres fois, et souvent, elle reste trop discrète pour être perceptible par un observateur [...]. Cette identification au modèle effecteur permet l'induction chez l'échoïsant d'un état affectif apparenté à celui de son partenaire. (Cosnier & Huyghues-Despointes, 2000 :158)

Le phénomène a déjà été observé d'une manière plus détaillée (analysant parfois l'électro-myographie faciale) sous d'autres concepts comme le *facial feed-back* (Asendorpf & Wallbott, 1982), de *l'émotionnal contagion* (Hatfield et al. 1994) et de *l'échoïsation empathique* (Cosnier & Brunel, 1997). Si le *phénomène d'échoïsation* est facilement observable et analysable dans les interactions en face-à-face, il reste très difficile à relever dans les interactions écrites. Or la synchronicité et l'immédiateté des échanges mobiles par WhatsApp créent la possibilité de ce type de phénomène et l'on pourrait même en identifier les traces.

5. 5. 3. Vers le « bonheur conversationnel » ? (Auchlin 1991)

En somme, les émotimots remplissent différents rôles : ils agissent aussi bien sur le contenu que sur la forme et le déroulement de l'échange. D'un adoucisseur à un marqueur d'échoïsation, les émotimots contribuent à la réussite du coup énonciatif et la félicité interactionnelle¹¹² [...] « pouvoir expliciter sa pensée, la faire comprendre et au-delà être approuvé, partager un point de vue, faire réaliser une action, persuader etc » (Cosnier 1996 : 131). La réussite de l'échange entraîne un sentiment de satisfaction, provoquant ainsi ce que Antoine Auchlin appelle le « bonheur conversationnel » qu'il définit comme suit :

¹¹² D'après Cosnier la « félicité interactionnelle » est relative au système de maintenance des tours « le processus sous-jacent aux échanges verbaux qui permet à chaque locuteur de gérer au mieux sa participation » (1996 : 131)

"Bonheur" et "malheur", comme états psychologiques, constituent le pendant affectif (émotionnel) de la réussite ou de l'échec d'un "coup énonciatif" élémentaire ou complexe, réussite distincte de celle dont dépend le "bonheur" austinien des actes illocutoires. Comme concepts pour l'analyse et la description, ils jouent un rôle dans le dispositif d'observation pragmatique comparable à celui que joue, dans le dispositif d'observation syntaxique, la grammaticalité syntaxique. Je suggère de les tenir ainsi pour un donné fondamental, dont l'«existence» s'atteste par l'expérience intérieure qu'on en a. (Auchlin, 1991 : 311)

Antoine Auchlin précise « le discours "prend" parfois, et parfois non. Il faut qu'il "sonne vrai" pour prendre, et souvent lorsqu'il ne prend pas c'est qu'il "sonne faux". » (326 : 1990). En somme, si les émotimots dépassent leur statut descriptif d'expression des affects en remplissant d'autres fonctionnements sur le plan interactionnel, ils arrivent finalement à déclencher un état émotionnel chez les partenaires de l'interaction qu'on nommera une rétroaction affective.

Le dispositif théorique où s'insère le *bonheur conversationnel* mise sur le caractère suffisamment constant de cette aptitude à la fois très subtile, capitale, et en un sens évident qu'est la capacité des sujets parlants à éprouver du bonheur/du malheur par le discours et à disposer d'intuition de bonheur ou de malheur à propos de productions discursives : il se fonde sur la capacité à distinguer une énonciation ou un échange heureux d'une énonciation ou d'un échange malheureux. (Auchlin, 1991 : 103)

Dans quelle mesure les émotimots contribuent-ils au bonheur conversationnel ? Tout naturellement en assurant la réussite du « coup énonciatif ». Cela se formule à travers l'expression des affects et particulièrement dans l'indexation du geste du rire. Ils assurent aussi l'intercompréhension en procédant d'une part au réajustement discursif des affects conversationnels (5.5.1) et en œuvrant à l'échoïsation empathique (5.5.2). Ce fonctionnement, relativement naturel dans les ajustements intersubjectifs de l'oral, se heurte aux nécessités d'explicitation de l'écrit, en contexte d'interaction par messagerie instantanée.

5. 6. Synthèse

Ce chapitre avait pour objectif d'observer l'expression des affects à partir des petits mots des émotions. J'ai donc repris la terminologie des émoticônes en la proposant comme une catégorie descriptive donnant accès à une analyse de la co-construction ainsi que de la gestion des émotions dans le cadre interactionnel WhatsApp. L'analyse s'est construite en cinq parties : les trois premières proposent un cadrage théorico-méthodologique et les deux autres présentent des analyses de séquences interactionnelles.

La première partie a tenté de poser la problématique de la genèse des mots comme *lol* et *mdr* dans des paradigmes propres aux émoticônes sur des unités discursives qui ont émergé de l'environnement numérique et dont le but de signifier un éprouvé, un geste émotionnel. La deuxième partie a examiné plusieurs catégorisations où peuvent s'insérer les mots *lol* et *mdr* : des émoticônes (Halté 2013) aux émoticônes (Bottineau 2013) en passant par les petits mots des émotions (Bouchard 2000) et petits mots de l'interaction (Traverso 1999). La troisième partie a fourni une observation empirique, puisque j'ai procédé à un échantillonnage d'exemple de séquences mobilisant *lol* et *mdr* dans le corpus.

La quatrième partie a consisté à comprendre en quoi ces émoticônes numériques participent à la l'indexation du geste du rire. Rapidement, nous avons constaté que les émoticônes participent non seulement à l'interaction d'un point de vue métalangagier mais aussi à la co-construction du sens. À l'issue d'analyse de plusieurs exemples, j'ai pu dégager quelques propriétés linguistiques des émoticônes, à savoir leurs aspects déictique et métadiscursif. Enfin, dans la dernière partie, j'ai dépassé l'indexation du geste du rire pour souligner que les émoticônes sont particulièrement opératoires pour la réussite du coup énonciatif. La notion d'échoïsation empathique de Jacques Cosnier, ils sont tantôt des adoucisseurs tel dans les théories de politesse, tantôt échoïsateur empathique, les émoticônes semblent maintenir la tension intersubjective, participent au réajustement, réglage. Les émoticônes participent pleinement à la dynamique de sens. On gagne à confronter ces catégories descriptives à un plus corpus large et avec d'autres cadres interactionnel numériques.

CHAPITRE 6

Les photodiscours : d'une affordance mobile à une performative affective

« C'est mon imaginaire qui déchiffre la photo, non ma mémoire. »

Annie Ernaux (2005 : 24)

« Toutes les matières de l'expression sont mobilisées, tous les sens sont mobilisables : écrit, image, son. Ainsi les photographies mobiles que l'on envoie à des êtres chers ou que l'on conserve pour soi-même sont l'expression d'une émotion, elles traduisent en images un sentiment que l'on veut partager ou pas. »

Nicolas Nova (2020 : en ligne)¹¹³

¹¹³ Extrait du livre *Smartphones : Une enquête anthropologique* paru en 2020. Ouvrage consulté en format epub, par conséquent il n'y a pas de nombre de page.

Parallèlement aux néologismes lexicaux élaborés dans les discours en ligne (comme les émoticônes examinés dans le chapitre précédent), les locuteurs et locutrices investissent d'autres ressources langagières afin de communiquer et partager des épisodes affectifs. Si les émoticônes relèvent d'une production proprement lexicale, à la fois subjective et située, pour signifier le geste du rire, dans ce chapitre, je m'intéresse à des productions de nature composite que j'appelle : les photodiscours. Cette nature composite est doublement justifiée : d'une part, car il s'agit d'une réalisation effectuée grâce à un savoir-faire humain et une affordance mobile, et d'autre part, les photodiscours relèvent de l'iconotextuel, où image et texte construisent parallèlement, le sens. Les photodiscours sont des productions numériques natives, examinées dans ce chapitre à travers les échanges WhatsApp. Il est toutefois utile de préciser que bien que le chapitre porte sur la photographie, il ne s'inscrit pas pour autant dans une approche sémiologique. Mon approche de la photo s'effectue par le prisme de l'analyse du discours en interaction.

Le chapitre se compose de trois volets. Le premier (6.1) est un volet théorique qui propose de retracer l'émergence de la photo dans la culture mobile en contextualisant les différents usages de la photo mobile. En effet, cette dernière a d'abord circulé dans sa forme pré-numérique avec les *picture messaging* (Kindberg & al., 2005) ou les MMS. Avec les smartphones et applications de messageries mobiles comme Snapchat, Instagram ou encore WhatsApp, les usages de la photo mobile se sont multipliés et diversifiés en réactualisant des nouveaux savoir-faire. Les chercheuses et chercheurs travaillant sur la photo connectée ont mis en place des notions pour appréhender cette prolifération d'usage. Ainsi, je me focaliserai sur les notions de « mobtexte » de Laurence Allard (2018) et « image conversationnelle » de André Gunther (2014) pour observer les nuances entre elles (6.1.3). Issues de disciplines et de terrains différents, ces notions ouvrent des pistes de réflexion assez fécondes pour l'analyse qui suit.

Le deuxième volet de ce chapitre (6.2) propose de relever les différentes pratiques photographiques identifiées dans le corpus. En effet, l'examen des données signale que l'on peut converser *à propos* des photos, ces dernières sont ainsi de simples objets de discours, mais l'on peut également converser *avec* des photos. En effet, dans un article intitulé « Pourquoi partager mes photos de vacances avec des inconnus ? » paru en 2009, Jean-Samuel Beuscart, Dominique Cardon, Nicolas Pissard et Christophe Prieur soulignent comment la photographie numérique est un nouveau levier des sociabilités

travaillant ainsi des dynamiques relationnelles « [...] la photographie est de plus en plus invitée à enregistrer les événements quotidiens, à donner de nouvelles couleurs à la sociabilité de proximité et à favoriser la mise en scène des individualités. » (2009 : 91). Afin de rendre compte de ce phénomène discursif, je propose la notion de « photodiscours » comme une catégorie descriptive possible désignant non pas la pratique photographique numérique, mais le processus d'intégration de la photo dans l'interaction verbale et de faire sens avec.

Le dernier volet (6.3) constitue l'analyse des séquences interactionnelles incluant des photodiscours. Pour ce faire, je propose une typologie des différents types de photodiscours identifiés au sein du corpus. Ce travail entend répondre à un double objectif : examiner d'une manière indifférenciée l'énonciation verbale et photographique dans la dynamique de sens tout en identifiant les scripts affectifs sous-jacents à la mobilisation des différents formats des photodiscours. Ainsi, quatre types de photodiscours seront étudiés : la photo déictique (Paveau, 2019a ; 2019b ; 2019c), la photo-souvenir, le *screenshot* (ou la capture d'écran) et enfin le phototexte (Nachtergael & al., 2018)

6. 1. La photo mobile : évolution et contexte d'usage(s)

L'examen de l'environnement sémiotique de WhatsApp (en chapitre 4) a permis d'observer et de décrire l'organisation des signes passeurs (Jeanneret et Souchier, 1999) qui composent son interface. Ainsi, les gestes de lecture, d'interprétation et enfin, de manipulation de ces signes ouvrent aux usagers un large panel plurisémiotique de possibilités communicationnelles. Dans ce chapitre, je m'intéresse à la communication à travers la photographie ainsi qu'à ses incidences affectives. Plus précisément, c'est la dimension affective qui peut se jouer au travers de l'énonciation photographique (Jenny, 2016) dans les interactions WhatsApp. Avant d'entamer l'analyse des données de corpus et pour mieux appréhender les enjeux interactionnelles et affectifs qui se jouent avec la photo dans un fil de discussion, je propose d'abord de faire le point sur la photo mobile en tant que « témoin sociologique et culturel de l'époque » (Jeanne Perrier & Escande Gauquié, 2016 : en ligne). Ainsi, c'est à partir de la question d'usage (voir 6.1.1) que la photo mobile est interrogée avant de s'intéresser aux possibilités d'action qu'elle *offre*

(en 6.1.2) et enfin aux dynamiques de sens qu'elle active au sein de l'écosystème numérique (voir 6.1.3).

6. 1. 1. De la photo mobile aux applications de messageries visuelles

Dans l'introduction de son ouvrage *Mythologie du téléphone portable*, Laurence Allard rapporte l'anecdote relative à l'introduction de l'appareil photo dans la téléphonie mobile en 1997. C'est l'histoire de Philippe Kahn, alors ingénieur en informatique, qui accompagnait sa femme dans la salle d'accouchement :

Kahn était venu à l'hôpital équipé comme à son habitude, de son ordinateur portable, d'un téléphone cellulaire et d'un appareil photo numérique. Il a pensé à la façon dont il pourrait prendre une photo numérique, la télécharger sur ordinateur portable, et l'envoyer vers un site Web pour indiquer à la famille et aux amis où la trouver- ce qui était assez nouveau à l'époque.¹¹⁴ (traduit et cité par Allard, 2009 : 5)

La chercheuse souligne que Philippe Kahn a dû monter sa propre société pour développer son idée de *PictureMail* avant que celle-ci soit reprise par de grandes firmes comme Motorola et Nokia. Ce que cette anecdote révèle en filigrane c'est que le projet même de la photo mobile était motivé par le désir d'un partage instantané d'un épisode émotionnel (voire intime) avec son cercle relationnel proche (Rimé, 2005). Parallèlement à la popularisation du projet *PictureMail* par l'industrie de téléphonie mobile et l'intégration progressive des caméras dans les téléphones, les opérateurs téléphoniques se sont précipités pour adapter leurs services et ont ainsi proposé les MMS (Multimedia Messaging Service). Dans une étude parue en 2005, le groupe de chercheurs Tim Kindberg, Mirjana Spasojevic, Rowanne Fleck, et Abigail Sellen avaient proposé une cartographie des usages des *picture messaging*. L'idée était de comprendre les motivations derrière l'envoi des MMS. L'étude identifie deux principales motivations : affective et

¹¹⁴ L'article original écrit en anglais et publié en 2007 est disponible en ligne : <https://www.fullpower.com/news/2007/babys-arrival-inspires-birth-of-cellphone-camera-and-societal-evolution/>, lien consulté le 20 juillet 2020

fonctionnelle (afin de soutenir la réalisation d'une tâche particulière). Sans pour autant partager cette dichotomie, les motivations d'envoi de MMS relevées dans cet article restent étonnamment valables pour WhatsApp. En effet, les chercheurs identifient deux temporalités de l'envoi de photos :

[...] si l'on examine de plus près les utilisations sociales, on peut les diviser en deux grandes catégories : le partage avec des personnes qui étaient présentes au moment de la prise de vue et le partage avec des personnes qui n'étaient pas physiquement présentes.
(Kindberg & al., 2005 : en ligne)

La photo peut être envoyée avec la personne qui a partagé avec nous le moment sinon envoyée à une personne absente mais en vue de partager ce moment-souvenir avec elle. Dans les deux cas, la pratique revêt un caractère affectif. Dans leur versant numérique, les photos qui circulaient dans les mails et blogs ont gagné avec le web 2.0 d'autres espaces d'exposition et de partage. Des plateformes comme Flickr¹¹⁵ ou Pinterest¹¹⁶ sont spécialistes du partage de photographies. Mais il y a aussi les réseaux sociaux Facebook ou Twitter, dont l'objet principal n'étaient pas forcément le partage de photos, qui ont aussi intégré progressivement l'espace iconographique. Spécialiste des cultures visuelles et particulièrement de la photographie, André Gunther examine depuis quelques années l'engouement autour de la photo numérique et l'évolution des pratiques sociales émergeant de la photo « désormais, précise-t-il, prendre une photo ne suffit plus, ce qui compte, c'est de pouvoir la montrer, la discuter, la rediffuser. » (2014 : en ligne).

Le développement des applications mobiles de messagerie sociale¹¹⁷ (désormais AMS) comme Snapchat ou Instagram, a diversifié les pratiques photographiques. En effet les interfaces proposent des options opérant un ensemble d'usages créatifs. Le

¹¹⁵ Flickr, de l'anglais *to flick through* « feuilleter », est un site web de partage de photographies et de vidéos. Il permet à ses utilisateurs et utilisatrices de partager leurs photos personnelles, il est aussi souvent utilisé par des photographes professionnels.

¹¹⁶ Pinterest, un mot-valise anglais des mots *pin* et *interest* signifiant respectivement « épingle » et « intérêt », est un site permettant à ses utilisateurs de partager leurs centres d'intérêt à travers des albums de photographies glanées sur Internet. Pinterest est un site réseautage social et de partage de photographies.

¹¹⁷ Appellation que j'emprunte à Laurence Allard utilisée dans son article en 2018.

déplacement d'usage opéré au sein des applications mobiles a été étudié par Laurence Allard avec la notion « mobtexte » (présentée en chapitre 2). En proposant une étude autour de Snapchat par exemple, la chercheuse examine les créations réalisées avec les photos numériques et les filtres Snapchat et comment ces mêmes jeux constituent des modalités de « figuration de soi » :

A partir d'un élément fixe - la photographie de visage prise en caméra frontale, il va s'agir de remixer l'image de soi à travers tout un ensemble d'effets prêt à l'emploi à l'instar des mèmes, ces images prêtes à poster que fournit l'industrie numérique du "travail expressif". (Allard 2018)

Ce travail expressif se manifeste par la composition avec les possibles créatifs proposés par les dispositifs numériques. Avec l'application Snapchat par exemple, il est intéressant d'examiner la performativité des choix des filtres visuels, *égofiltre* ou *géofiltre* (Allard 2018) au sein de l'espace intersubjectif et social. Mais on pourrait tout aussi bien observer la dynamique de l'hashtag -technomot originaire de la plateforme Twitter- avec les photographie dans l'application Instagram. En effet, l'indexation des hashtags avec les photos Instagram relève d'une compétence technique que les instagrammeuses ou instagrameurs manient avec beaucoup de talents et que la politique de l'application encourage vivement. Ces hashtags aident au repérage des contenus commerciaux dans les photographies, instaurant ainsi les règles de tout une économie.

D'une manière plus globale, je rejoins l'idée de Laurence Allard qui considère les AMS comme étant un véritable laboratoire d'usages créatifs, un laboratoire social et individuel, qui reconfigure en continu le rapport à soi et à autrui. Au-delà de cette forme de stylisation de soi (Allard, 2017) que souligne la chercheuse, les productions photographiques semblent avoir bien d'autres atouts au sein de la communication mobile. En effet, le recours à des photos au sein d'une communication est aussi motivé pour des raisons pratiques. Pour André Gunther (2014), la photo peut apporter des éléments plus rapidement et plus efficacement qu'un simple message écrit. Avec un message photo on peut effectuer des vérifications d'apparence ou donner des indications de situation :

En associant la dimension visuelle aux données échangées, l'image permet de fournir des indications de situation (arrivée ou présence dans un lieu, usage d'un moyen de transport...), des vérifications d'apparence (essai d'un vêtement, résultat d'une coupe de cheveux, aspect physique...), mais aussi d'innombrables informations pratiques, comme l'achat d'une marchandise, la composition d'un plat, l'état d'un bâtiment, etc., que la photographie permet d'enregistrer ou de transmettre plus rapidement qu'un message écrit. (Gunther 2014 : en ligne)

En somme, les productions photographiques en ligne et plus particulièrement les applications de messagerie visuelle témoignent d'une capacité « à traduire une situation sous forme visuelle, de façon à pouvoir en proposer un relevé bref ». (Gunther, 2014 : en ligne). Cette traduction révèle une « forme de réinterprétation du réel ». Mais dans ce panel d'usages variés de la photo numérique, ce qui m'intéresse davantage dans ce travail c'est son utilisation dans l'activité interactionnelle et comment les usagers des applications de messagerie mobiles sont arrivés à converser avec des photos.

6. 1. 2. La photo mobile : affordance numérique mobile

Pour comprendre le partage de photo sur WhatsApp, il est essentiel de replacer la potentialité dans son champ d'action premier. L'envoi de photo se fait par deux voies différentes : celle du partage instantané et celle du partage à partir de la mémoire intégrée dans le téléphone (voir illustration n°2 et n°3 du chapitre 4). Les approches relatives aux théories de l'action (voir les travaux de Lucy Suchman (1987) ou de Louis Quéré (1999) à la cognition distribuée (avec les réflexions de Edwin Hutchins (1995) et (2005) fournissent des outils d'analyse très précieux pour comprendre la dynamique d'action consciente et inconsciente qui s'élabore dans l'espace numérique.

Pour ce travail, je m'intéresse à l'action à partir d'une notion évoquée brièvement en chapitre 2, qui est celle de l'affordance. C'est une notion qui fait débat chez la communauté scientifique. Je propose dans les lignes qui suivent de revenir au

cadre théorique dans lequel la notion a émergé, en présentant sa définition première puis ses évolutions. Je m'arrête par la suite sur sa réappropriation au croisement des deux champs qui alimentent mon travail à savoir l'analyse du discours numérique et les ethnographies des applications de messagerie mobiles.

Le mot *affordance* est un néologisme de l'anglais du verbe *to afford* qui peut se traduire par *offrir, permettre, fournir*. Théorisée par James Gibson dans son ouvrage « *The Theory of Affordances* » publié en 1977, les affordances sont d'abord présentées comme des propriétés des objets qui composent l'environnement humain. Ces propriétés viennent guider et orienter l'action humaine. L'exemple communément partagé pour illustrer les affordances étant celui de la chaise qui invite l'humain à s'asseoir. Les affordances seraient ainsi le catalyseur d'action entre le sujet et son environnement. Quelques années après, la notion fut réappropriée et investie par et dans le champ du design grâce aux travaux de Donald Norman. Avec son ouvrage *The Design of Everyday Thing* publié en 1988, Donald Norman développe la notion d'affordance et la pose comme le fondement d'un design. De ce point de vue, les affordances ne sont pas de simples propriétés des objets mais reposent sur la perception, l'interprétation et l'expérience subjective du sujet. C'est pourquoi, James Gibson parle de *real affordances* ou affordances réelles comme propriétés des objets indépendamment de l'interprétation du sujet. Donald Norman, lui, parle plutôt de *perceived affordances* ou affordances perçues, incluant ainsi la perception du sujet comme action fondamentale pour comprendre les affordances d'un objet donné.

Empruntée au terrain de la psychologie écologique et au design, la notion a été travaillée pour appréhender l'espace numérique. Dans son article *Repenser la notion d'affordance dans ses dynamiques sémiotiques* publié en 2011, Simone Morgagni souligne que les textes et objets numériques ne peuvent être analysés avec la tradition structuraliste et pose ainsi la notion d'affordance comme alternative pour rendre compte de la complexité des écosystèmes numériques notamment le continuum sujet-corps-technologie :

Les nouveaux textes et objets numériques demandent aux théories sémiotiques et cognitives d'abandonner les approches structuralistes et computationnelles pour se recentrer sur le couplage intime formé par les usagers et leur environnement d'interaction, ce dernier considéré comme un espace permettant l'émergence, le déploiement et la manipulation d'une activité cognitive qui ne peut pas exister en dehors des interactions répétées établies entre le corps du sujet et le monde technologique et culturel l'entourant. Dans ces conditions la notion d'*affordance* assume une nouvelle centralité. (Morgagni, 2011 : 241)

Pour Simone Morgagni, la notion d'*affordance* indique le positionnement épistémique qui redistribue l'activité cognitive entre sujet, corps, culture et technique. Dans ce sens les affordances se présentent comme « des dispositions à agir, comme des horizons d'attente étant, dès le début, intrinsèquement liés à la dimension sociale et culturelle du monde humain » (Morgagni, 2011 : 241). En sciences du langage, c'est Marie-Anne Paveau (2012a) qui a proposé une articulation de la notion avec l'analyse du discours numérique. Pour la linguiste « les objets offrent des affordances discursives, [...] instruisent, prescrivent ou contraignent certaines activités langagières ou discursives. » (2012a : 61). En 2019, deux articles écrits par des linguistes ont interrogé l'évolution de la notion d'affordances (Ruchon, 2019) mais aussi sa pertinence dans le champ de l'analyse linguistique (Fauré, 2019).

Les travaux récents autour des applications mobiles investissent progressivement la notion. Tant elle rend compte de l'évolution comportementale des usagers face à leurs smartphones. Je mentionne par exemple l'étude proposée par la chercheuse Sanna Raudaskoski (2003) qui travaille la notion d'affordance dans l'appréhension des applications mobiles comme espaces différés de l'action. Il y a aussi l'étude des chercheurs Li Xiangming et Shuqiang Song (2018) qui explorent les trois dimensions (matérielles, affectives et sociales) de la notion d'affordance à partir d'une réflexion menée sur l'application de messagerie mobile WeChat (l'équivalent de WhatsApp et qui est très utilisé en Chine).

Pour ma part, si je mobilise la notion d'affordance, notamment dans la pratique de la photo mobile sur WhatsApp, c'est parce qu'elle permet d'expliquer la réappropriation de l'action de photographier comme action verbale qui s'immisce dans l'interaction d'une manière quasi-naturelle. Les échanges WhatsApp s'élaborent à partir d'un téléphone

mobile connecté et équipé d'une caméra. L'interface-même de l'application propose de partager une photo en instantané ou d'envoyer une préalablement enregistrée. Ainsi l'environnement perceptuel dans lequel interagissent les locuteurs et locutrices, est chargé entièrement par des « possibilités d'action » de partage de photos qui les invitent presque naturellement à se saisir de cette affordance au cours de leur activité interactionnelle. À mesure que l'on utilise l'application WhatsApp, on est persuadé que son interlocuteur ou interlocutrice n'est pas bien loin, qu'il ou elle est à l'autre bout du téléphone, qu'il suffit d'un clic sur une icône pour partager avec l'autre un fragment (un instant ?) de son champ visuel. Ce partage s'effectue avec la caméra intérieure du téléphone, et dans ce cas on parlera d'une capture d'écran ou *screenshot* (voir 6.3.3) ou sinon avec la caméra extérieure qui donnera lieu à toute une série de photos comme la phototexte (6.3.4) ou la photo déictique (6.3.1).

Pour récapituler, la photo mobile relevée sur WhatsApp, est la résultante d'une double affordance du mobile agissant à deux niveaux de possibilités : la possibilité de prendre une photo, et ainsi partager le champ de perception avec son interlocuteur. Parallèlement, la possibilité du partage *hic et hunc* et de renforcer la proximité avec l'interlocuteur se trouvant au bout de l'écran.

6. 1. 3. De « l'image conversationnelle » à « l'iconisation du discours » : un point sur des notions disciplinairement situées

Parallèlement à la notion proposée par Laurence Allard de « mobtexte » présentée précédemment (voir le chapitre 2) qui renvoie à la nature foncièrement plurisémiotique de l'écriture mobile, dans ce travail, je convoque deux autres notions plus spécifiques à l'articulation de la photo avec les dispositifs numériques. La première notion est celle de « l'image conversationnelle » (Gunther, 2014) renvoyant à la palette d'usages de la photo numérique et son investissement dans les interactions. La deuxième notion est celle de l'« iconisation du discours » (Paveau, 2019a) qui décrit davantage la présence exponentielle des images dans le discours numérique. La première notion souligne la transformation au niveau de l'usage de la photo, l'iconisation renvoie à la transformation au niveau du discours

Du point de vue des usages photographiques, l'image conversationnelle désigne un produit de la rencontre « de la numérisation des contenus visuels et de l'interaction documentée » (Gunther, 2014 : en ligne). La photo connectée transforme en profondeur les pratiques interactionnelles. Soulignons que l'usage des productions photographiques dans les interactions n'est pas innovant en soi et encore même inhérent aux interfaces numériques. André Gunther explique que la carte postale constituait déjà une forme d'« archéologie de la conversation visuelle » (Gunther, 2014 : en ligne). Du point de vue du discours, Marie-Anne Paveau parle d'une « iconisation du discours » comme une évolution des modalités des productions en ligne. La linguiste définit ce phénomène comme suit :

J'appelle iconisation du discours le processus par lequel l'image entre dans la matérialité du discours, comme l'un de ses composants à part entière, à l'instar des composants langagiers ; mais l'image y est le composant principal et pilote le sens. L'iconisation du discours est une notion qui rend compte des modifications sémiotiques contemporaines de l'écriture en ligne, où les images sont de plus en plus intégrées aux productions discursives. (Paveau, 2019a : en ligne)

Ainsi, la notion d'iconisation du discours vient rendre compte de la transformation matérielle du discours produit en ligne. Je propose d'analyser la photo mobile comme une forme d'assemblage (au sens de Latour) photo-interaction numérique. L'agencement d'énoncés d'ordre différents : verbal, iconographique, audio, etc. définit ainsi le caractère métissé et composite du discours numérique. Dès lors, il n'est plus possible de dissocier les matériaux, il faut les observer et les analyser ensemble.

6. 2. Les pratiques photographiques sur WhatsApp

À présent, je propose d'identifier et interroger les pratiques photographiques qui se déploient à travers l'application à partir de la notion des cadres (Goffman, 1974 [1991]). J'identifie trois pratiques : la première envisage l'application comme un simple médiateur, la seconde, envisage la photo comme objet de discours et enfin la dernière

partie, celle que je ciblerai par mon analyse, concerne l'interaction avec la photo ; pratique que je décrirais sous l'appellation de *photodiscours*.

6. 2. 1. WhatsApp : outil pratique de transmission de photo(s)

Afin de comprendre les pratiques photographiques, il me semble essentiel de revenir sur les caractéristiques techniques de l'application WhatsApp et les options fonctionnelles de la communication iconographique. Ces caractéristiques expliquent le processus d'élaboration, de partage mais aussi de stockage des photos dans l'espace interactionnel. Dans une étude consacrée aux photos conversationnelles sur WhatsApp et aux temporalités qu'elles engendrent, Lucie Revoux (2016) explique que si la première motivation la photo sur WhatsApp est sans doute l'échange de photographies il ne faut pas négliger d'autres intérêts comme celui de l'archivage de ces photos :

[...] l'application WhatsApp par exemple, sauvegarde automatiquement toute photo reçue ou envoyée dans des fichiers installés sur le téléphone portable. Les usagers de cette application ont la possibilité de modifier les paramètres de la messagerie, afin de supprimer ce stockage automatique. Toutefois, les photos ne disparaissent pas du dispositif puisqu'elles restent téléchargeables directement à partir des conversations. Ainsi, les usagers de WhatsApp sont amenés à composer avec cette possibilité de stockage qui leur est proposée ; et si l'échange de photographies constituerait l'un des intérêts premiers de la messagerie instantanée, l'archivage de ces photos n'en demeure pas moins un usage significatif. (Revoux, 2016 : 5)

Cette observation indique qu'il y a deux pratiques photographiques qui coexistent en parallèle. L'application WhatsApp peut être considérée comme un dispositif accueillant plusieurs possibilités communicationnelles mais elle peut aussi être perçue comme un simple médiateur technique de transfert et d'archivage de photos. Cette pratique est d'ailleurs identifiée dans le corpus à partir de séquence interactionnelle sans autre énoncé que les traces d'échange de photos. L'exemple ci-dessous est extrait d'un

échange entre deux amis Sana et Axelle mais où seuls les messages de photos sont identifiés :

- M1 07/07/2017, 21:32 - Sana: IMG-20170707-WA0001.jpg (fichier joint)
- M2 07/07/2017, 21:32 - Sana: IMG-20170707-WA0002.jpg (fichier joint)
- M3 07/07/2017, 21:32 - Sana: IMG-20170707-WA0003.jpg (fichier joint)
- M4 07/07/2017, 21:33 - Sana: IMG-20170707-WA0004.jpg (fichier joint)



M1/4



M2/4



M3/4



M4/4

Exemple n° 26 : [Référence corpus 14B]

Dans cet exemple, il n'y a aucun échange verbal, aucune séquence d'ouverture ou de clôture. Le dernier échange avant cette séquence date du 01/07, soit une semaine avant, et le suivant est enregistré le 30/07, soit trois après semaines. La séquence est constituée d'un ensemble de tours émanant d'une seule locutrice. Il s'agit d'une extension d'une conversation hors ligne. On peut même faire l'hypothèse que les interlocutrices sont physiquement en coprésence, et que cette séquence est l'extension d'une conversation IRL, et que l'application est un simple dispositif technique pratique pour l'envoi de photo. Un autre exemple intéressant à analyser car il met en évidence l'importance de la fonction d'archivage de WhatsApp et ce, à partir d'une comparaison avec une autre application de messagerie visuelle. L'exemple ci-dessous est extrait d'un échange entre deux amies Eve et Lise. L'interaction correspond au type de conversation familière à caractère décontracté, les interlocutrices discutent d'amis en commun et commentent des photos en ligne sur d'autres réseaux :

- M1 1/7/16, 21:49 - Eve: <Media omitted>
- M2 1/7/16, 21:50 - Lise: Ohputain mais vous lui avez tartiné quoi sur sa gueule ? Qui l'a sodomisée avec des choux de Bruxelles ?
- M3 1/7/16, 21:50 - Eve: Mouahahah 😂
- M4 1/7/16, 21:50 - Lise: J'aime le fait que comme c'est pas un snap, je conserverai cette photo pour toujours

Exemple n°27 : [Référence corpus 5A]

La séquence s'ouvre avec un message de Eve manifestant un envoi de photo en M1. Lise réagit à la photo en M2 avec une double question rhétorique « Ohputain mais vous lui avez tartiné quoi sur sa gueule ? Qui l'a sodomisée avec des choux de Bruxelles ? » ; énoncé travaillant l'ironie avec l'association insolite « sodomisée avec des choux de Bruxelles ». Ce à quoi Eve réagit à son tour en M3 « Mouahahah 😂 » avec une onomatopée du rire avec l'emoji rire en larmes, validant ainsi la réception de l'ironie en M2. C'est ainsi que Lise opère un glissement thématique et commente non pas la photo mais l'option technique d'archivage. En affirmant « J'aime le fait que comme c'est pas un snap, je conserverai cette photo pour toujours », Lise souligne l'option d'archivage comme particularité distinctive de WhatsApp par rapport à l'application Snapchat. Cette dernière se démarque justement par deux options : la première est les filtres d'affichage et la seconde est l'exposition temporaire des photos numériques.

Les deux exemples suivants sont relevés dans un même historique de conversation. Ils s'inscrivent dans un contexte professionnel et mobilisent un cadre de participation particulier (Goffman, 1991) : l'un des interlocuteurs, Yanis (P14) travaille en tant que transitaire et se trouve souvent en situation de mobilité. Il n'a pas souhaité envoyer les photos pour des raisons de confidentialités professionnelles, mais ses échanges gravitent autour d'une série de requêtes de photos :

- M1 26/11/2014 15:34:47: Patrick: <image absente>
- M2 26/11/2014 15:41:50: Yanis: Pourrais-tu me prendre ma commande en Photo stp ?
- M3 26/11/2014 15:42:14: Yanis: Tu as bloqué la commande ?

Exemple n°28 : [Référence corpus 12B]

- M1 14/07/2014 12:50:28: Yanis: Bonjour Patrick
Tu peux m'envoyer les photos ici
- M2 14/07/2014 12:55:23: Patrick: Bien sûr
- M3 14/07/2014 12:57:36: Patrick: <image absente>
- M4 14/07/2014 12:57:40: Patrick: <image absente>

Exemple n°29 : [Référence corpus 12B]

Dans ces deux exemples, l'envoi de photos est effectué suite à une requête formulée par Yanis. Pour l'exemple n°3, l'interlocuteur énonce « Pourrais-tu me prendre ma commande en Photo stp ? » en M2, mobilisant les codes de politesse : marquée par l'emploi du conditionnel, l'inversion sujet-verbe et enfin la locution « stp ». Pour l'exemple 4, la requête est plus relâchée, le locuteur écrit « Tu peux m'envoyer les photos ici » en M1, malgré l'omission du point de d'interrogation, il est assez facile de comprendre qu'il s'agit d'une formule interrogative. Mais ce qui est intéressant à relever dans ce message est surtout le déictique spatial « ici ». L'adverbe, renvoyant à l'espace numérique WhatsApp, vient matérialiser l'usage pratique, mentionné plus haut, d'envoi et d'archivage de photo. Les historiques WhatsApp du participant P12 traduisent l'usage de l'application de ce dernier dans son cadre professionnel. Dans le cas du participant P12, l'application est appréhendée dans sa fonction la plus technique et la photo comme un outil signifiant d'informations pratiques.

Mais dans ce travail, je laisse de côté cette pratique qui réduit l'application à un seul usage technique pour m'intéresser davantage à la fonction conversationnelle des photos. André Gunther explique que les interfaces numériques confèrent aux images « la fonction d'embrayeurs de conversation ». Les images agissent en tant que formes expressives :

Au-delà d'une utilité de premier degré, les systèmes communicants confèrent aussi aux images la fonction d'embrasseur de conversation ou d'unité dialogique. Elles acquièrent ainsi une utilité de second degré, au titre de formes expressives. Dans les échanges privés, la protection des messages et la familiarité des acteurs encouragent l'implicite, les jeux contextuels ou la transgression. (Gunther, 2014 : en ligne)

Ainsi, au sein d'une interaction, la photo peut se charger de différentes fonctions sémantiques : elle peut être une simple unité dialogique, elle est alors objet de discours et suscite commentaires chez les interlocuteurs. La photo peut aussi agir comme une forme expressive, que les interlocuteurs s'échangent à visée purement phatique, exemple : les photos d'anniversaire, les *nudes*¹¹⁸, etc. D'un point de vue de la sociologie des usages, la photo vient documenter un état de fait suscitant une réaction affective. Pour analyser au mieux la part conversationnelle de la photo, il est important de distinguer deux niveaux : le premier niveau est celui où l'on converse à propos des photos, il s'agit alors de la photo comme objet de discours, objet qui va générer des commentaires et introduire une thématique interactionnelle. Le deuxième niveau est celui de la conversation avec des photos. Ces dernières participeront à la co-construction de l'échange au même titre que l'écrit.

Il est essentiel de distinguer une nuance dans la fonction conversationnelle de la photo. Elle peut être présente au niveau référentiel : ainsi les locuteurs et locutrices parlent et commentent des photos disponibles dans d'autres espaces (numériques ou non). C'est le niveau où l'on va converser à propos des photos (6.2.2). Ces dernières sont des objets de discours et leurs contenus peuvent générer des thématiques interactionnelles diverses. Le niveau suivant est la conversation avec des photos (6.3.) où ces dernières agissent en tant qu'unité signifiante au sein de l'interaction. Je propose dans les lignes qui suivent, d'examiner brièvement le premier niveau avant de m'attarder plus longuement au suivant.

¹¹⁸ Les *nudes* est un néologisme de l'anglais qui se traduit en « nudité ». Ce sont des autoportraits mettant en évidence son corps (ou des parties de son corps) nu(es). Ils constituent un sous-genre du selfie et se présentent comme des objets érotiques et artistiques avec des variétés : comme le *feetpick* (photo de pieds) ou le *dickpick* (photo de pénis). Les *nudes* sont foncièrement des photos phatiques élaborées dans le but de susciter une réaction émotionnelle.

6. 2. 2. La conversation à propos des photos

La photo est d'abord présente comme qu'objet de discours, elle est inscrite dans l'interaction. Pour ce stade, l'observation du corpus s'est faite à partir d'une recherche ciblée du substantif *photo* dans les échanges. Sans trop m'attarder sur cette question, je relève ici deux exemples extraits de deux historiques et deux participants différents qui mettent en jeu deux perceptions relatives à l'usage de la photo en application mobile. Dans cet exemple n°5, l'échange se déroule entre deux amies Eve et Lisa :

- M1 1/7/16, 22:35 - Lise: Bah Margal elle déglingue pas des Smart
M2 1/7/16, 22:35 - Lise: Elle répare des twingo
M3 1/7/16, 22:35 - Lise: Boarf, ouais
M4 1/7/16, 22:35 - Lise: C'est en ligne
M5 1/7/16, 22:36 - Eve: En ligne ? Genre la photo sur Instagram ou bien ?
M6 1/7/16, 22:37 - Lise: Entre autres
M7 1/7/16, 22:37 - Lise: Atta, je t'en choppe
M8 1/7/16, 22:44 - Eve: 👍
M9 1/7/16, 23:01 - Lise: <Media omitted>
M10 1/7/16, 23:01 - Lise: Genre comme ça

Exemple n°30 : [Référence corpus 5A]

La séquence s'ouvre avec quatre messages de Lise (M1- M4). L'interlocutrice commente le travail d'une connaissance en commun avant d'ajouter « C'est en ligne » en M4. Ce dernier message agit comme une monstration déictique, montrer l'endroit. Afin de pouvoir suivre, Eve demande ainsi une précision en M5 « En ligne ? Genre la photo sur Instagram ou bien ? » afin de situer l'espace numérique dans lequel la photo a été publié. Les applications mobiles deviennent ainsi des territoires numériques qui s'entrecroisent, s'ouvrent les uns sur les autres avec grâce notamment à l'interopérabilité (chapitre 4). Cela explique la réponse de Lise à la question « Genre la photo sur Instagram ou bien ? » par « Atta¹¹⁹, je t'en choppe » et envoie par la suite la photo M9

¹¹⁹ L'orthographe *atta* pour *attend*.

avant de commenter en M10 « Genre comme ça ». Publiée dans une autre interface, la photo se trouve commentée et circule sur WhatsApp. Chaque application pose un cadre de participation spécifique avec des règles et valeurs intrinsèquement liées à l'économie de l'application. L'exemple suivant met en scène une valeur liée à la photo sur Instagram :

- M1 27/08/2017 23:55:17: Gilles: On boira des faros et on fera des photos instagrammables xD
M2 27/08/2017 23:56:16: Benoît 🍷: Ah oui tu m'apprendras

Exemple n°31: [Référence corpus 13A]

L'extrait est tiré d'une conversation entre deux amis Gilles et Benoit autour des projets qu'ils veulent matérialiser. Ce qui m'intéressera ici est l'expression « photos instagrammables », l'adjectif « instagrammable » est un néologisme qui prend racine du nom de l'application Instagram où les filtres de photos sont fortement appréciés pour leur qualité esthétique. L'adjectif instagrammable est assez répandu en usage quotidien, notamment celles et ceux qui sont familiers avec les applis mobiles. Il traduit ainsi la beauté mais aussi la qualité esthétique de l'objet auquel il renvoie. D'une manière générale, les photos étaient partagées principalement pour leur aspect beau et harmonieux. Progressivement avec les applications mobiles, elles ont conquis d'autres atouts que la beauté :

Les images n'y sont pas mobilisées d'abord pour leurs qualités esthétiques, mais parce qu'elles documentent la vie, participent au jeu de l'auto-présentation et servent à des fins référentielles.
(Gunther 2014 : en ligne)

Pour résumer, dans les deux exemples relevés, la photo est présente dans le discours en tant qu'objet que l'on commente. Une photo postée sur Instagram ne partage pas les mêmes normes, motivations qu'une photo envoyée sur WhatsApp. Cela invite à la nécessité de penser un cadre d'analyse en fonction de leur lieu d'exposition. André Gunther considère même qu'il est important de réaliser une ethnographie des usages relatifs à l'ensemble des applications numériques pour mieux cerner la palette d'usage :

[...] l'extension de l'utilité des images pose des problèmes spécifiques à l'analyse. Si la sémiologie des formes visuelles s'était jusqu'à présent appuyée sur un registre étroit de contextes présumés, réputés identifiables à partir du seul examen formel, la variété de ces nouvelles applications impose de se tourner vers une ethnographie des usages. (Gunther, 2014 : en ligne)

L'idée est de réfléchir à un nouveau cadre d'analyse située qui saurait prendre en compte les spécificités de l'application WhatsApp, les affordances du mobile ainsi que les pratiques iconographiques socialement installées. Dans ce travail, il ne s'agit pas d'appréhender les séquences interactionnelles uniquement avec des photos (comme en 6.2.1) ou au contraire, les séquences convoquant les photos en objet de discours sans pour autant les inclure dans le fil de discussion. J'interroge les séquences où énoncé verbal et énoncé photographique vont de pair pour construire l'échange.

6. 2. 3. La photodiscours ou la conversation avec des photos

Progressivement, la photo a pris une place de plus importante dans la communication. D'abord en tant que thèse de conversation, elle existait à travers le discours, construite à partir des points de vue partagés. Ensuite elle a été élaborée et énoncée au sein de l'interface : elle est devenue discours. Je propose de saisir ce phénomène à partir de la notion de photodiscours. Pensée dans le cadre de l'analyse du discours-en-interaction, la photodiscours est une proposition que j'effectue afin de rendre compte des aspects conversationnels des photos WhatsApp. Dans la partie qui suit, je présente un cadrage théorique de la notion de photodiscours. Comment l'appréhender en tant qu'outil et concept d'analyse ? À quel type de phénomène rend-t-elle compte ? À l'issue de cette présentation théorique, je m'arrête par la suite sur le travail méthodologique. Comment procéder à la sélection des exemples ? Et quelle posture éthique doit-on adopter dans la mobilisation des photos privées ?

6. 2. 3. 1. La photodiscours : proposition pour une catégorie descriptive

J'appelle photodiscours le résultat de l'évolution des usages de la *mobile picture messaging*, par conséquent, elle renvoie à une production numérique native. Du point de vue de l'usage, il s'agit d'une photographie élaborée à partir d'une plateforme connectée. Du point de vue du discours, il s'agit d'une unité signifiante, intrinsèquement subjective puisqu'elle convoque le sujet parlant-photographiant. La photodiscours vient répondre à une série de défis qui se présente à l'analyse des photos et qui font émerger de nombreux classements. Le premier est relatif à la nature même des photos : ces dernières peuvent être des captures écraniques¹²⁰ (caméra intérieure) ou des photographies (caméra extérieure). Le seconde porte sur la temporalité ; par les photographies sont prises au cours de l'interaction, (en *hic* et *nunc*) 3) les photographies sont prises avant et stockées dans la mémoire du téléphone (galerie) ou le *cloud* (lien *drive*)¹²¹. Cette multiplicité de critères renvoie à la traditionnelle difficulté de classement relevée par Roland Barthes dans *La chambre claire* :

Dès le premier pas, celui du classement [...] la Photographie se dérobe. Les répartitions auxquelles on la soumet sont en effet ou bien empiriques (Professionnels / Amateurs), ou bien rhétoriques (Paysages / Objets / Portraits / Nus), ou bien esthétiques (Réalisme / Pictorialisme), de toute manière extérieures à l'objet, sans rapport avec son essence, qui ne peut être (si elle existe) que le Nouveau dont elle a été l'avènement. (Barthes, 1980 :9)

La notion de photodiscours est ainsi pensée et élaborée en tant que paradigme d'analyse et catégorie générique renvoyant à un ensemble vaste de photos. Dans le contexte des interactions numériques, elle contribue, au même titre qu'un message écrit, à l'élaboration de sens au sein d'un discours-en-interaction.

¹²⁰ J'emprunte le terme, encore peu répandu, de « capture écranique » de Laurence Allard (2018), sans user de l'italique pour respecter l'orthographe de l'auteure.

¹²¹ Pour des raisons éthiques liées au caractère confidentiel des données numériques, le lien a été masqué du corpus.

6. 2. 3. 2. Point méthodologique et éthique de la donnée photographique

Pour entamer la phase d'analyse, il convient d'abord d'effectuer un travail préalable de repérage des séquences interactionnelles incluant des photos. S'en suit, un autre travail de classement par il faut distinguer les observables où la photo est uniquement transmise en tant que message mobile autonome (6.2.1) des observables où il s'agit réellement d'un cas de photodiscours. À l'issue de ce travail, j'ai pu identifier dans le corpus cinq participants ayant communiqué leurs photos, les participants P4, P9, P12, P14. Les photos ont été récupérées en pièces jointes avec l'historique ou en lien drive¹²².

C'est ainsi que la question éthique refait surface en posant de nouveaux défis, défis relatifs en particulier à la présentation des données photographiques. En effet, les photos partagées par WhatsApp relèvent d'un statut privé (chapitre 3), elles ne sont pas destinées à circuler en public, mais envoyées vers une personne (ou un groupe) bien ciblée. Les photos sont donc floutées (visages notamment) et les données personnelles (nom, numéro tél) qui y figurent, masquées.

Dans un travail antérieur (Ghliiss, 2019) ayant porté sur un échantillon des données, j'ai proposé une typologie de la photodiscours en distinguant trois catégories : la photo-requête, la photo déictique et la photo-phatique. À l'issue de l'examen de l'intégralité du corpus, cette typologie me semble incomplète car elle ne suffit pas à rendre compte de toutes les photodiscours relevées dans le corpus. Dans les lignes qui suivent je propose de réajuster cette typologie en partant précisément de la nature de la photo envoyée. Pour ce faire, j'identifie quatre grandes séries de photos qui, loin de représenter des groupes homogènes, forment quatre scripts iconographiques possibles dans les échanges WhatsApp. Il existerait sans doute bien d'autres séries de photodiscours possibles. Mon travail est simplement de relever, à partir de données authentiques, les observables et les répertorier selon un critère particulier avant de pouvoir les analyser et avancer une typologie.

¹²² Pour des raisons de confidentialités, j'écarte de l'analyse les photos communiquées par le lien drive : n'étant pas sûre que la personne ayant communiqué cet historique de conversation, ait connaissance (ou en tout cas souvenir) de ce lien.

6. 3. Vers une typologie des pratiques interactionnelles des photodiscours

À l'issue d'un travail exploratoire des séquences interactionnelles incluant des photodiscours, j'identifie quatre séries de photos : la capture d'écran, la photo déictique, la photo souvenir et enfin la phototexte. L'analyse des photodiscours est une piste pour un autre niveau d'analyse, celui de l'acte photographique couplé avec l'acte verbal. L'idée est d'examiner des cas particuliers de photos en essayant de dégager en filigrane les dynamiques affectives et relationnelles qui motivent ces phénomènes. J'avance dans l'analyse de chaque exemple en effectuant trois phases : une contextualisation de l'échange, une description de l'enchaînement des tours de paroles, une description de la photodiscours élaborée et son effet de discours. Ces trois phases fournissent des hypothèses pour l'analyse de la séquence et l'interprétation des données.

6. 3. 1. Photo déictique

Pour cette partie, j'analyse la catégorie des photos déictiques. D'une manière générale, toute photographie est foncièrement déictique dans la mesure où le cadrage de la photo, le contenu qu'elle diffuse et tout ce qui la constitue relève de la subjectivité de la personne qui l'a prise. Dans son livre *La chambre claire* publié en 1980, Roland Barthes propose toute une réflexion autour de la photographie en tant que pratique sociale mais également en tant qu'objet qui condense un ensemble de valeurs. Dès les premières pages, il souligne que la photographie est un pur langage déictique :

La Photographie n'est jamais qu'un chant alterné de « Voyez », « Vois », « Voici » ; elle pointe du doigt un certain vis-à-vis, et ne peut sortir de ce pur langage déictique. (Barthes, 1980 :11)

Mais l'appellation photographie déictique désigne dans le champ de l'analyse du discours numérique, toute photo avec des marques de la deixis linguistique : *je, ici,*

maintenant. Je convoque ici la définition que Marie-Anne Paveau de la photographie déictique :

Ce que j'appelle photographie déictique, c'est une photo contenant une marque de subjectivité correspondant à l'un des trois critères classiques de la deixis : je, ici, maintenant. On pense tout de suite au selfie bien sûr, mais ce n'est pas le seul cas de photo déictique. [...] je réserve donc cette appellation à des images comprenant des éléments, corporels ou non, qui signalent la présence physique du/de la photographe. (Paveau, 2019a : en ligne)

La linguiste propose même un classement des prototypes bien installés de la photographie déictique, comme la photo de café, de pieds, ailes d'avion, d'assiettes, ou encore de météo. Dans ce travail, je propose d'analyser les dynamiques affectives sous-tendant ce partage de photo et les effets de sens en interaction. La photo déictique intervient non seulement dans le partage de champ visuel mais aussi le champ olfactif.

Dans cet exemple, l'échange se déroule entre deux amies Hela et Sana en voyage au Maroc. Pour contextualiser la séquence, les deux amies étaient en promenade en ville, tout en prenant des photos. Sana envoie une des photos prises à son amie :

- M1 01/05/2017, 15:45 - Sana: Coucou Hela c etait quoi ça qu il avait dit le mec ?
M2 01/05/2017, 15:45 - Sana: IMG-20170501-WA0000.jpg (fichier joint)
M3 01/05/2017, 16:07 - Hela: C t des herbe



- M4 01/05/2017, 16:07 - Hela: C t un herboriste
M5 01/05/2017, 16:07 - Sana: C pas de l encens?
M6 01/05/2017, 16:07 - Sana: En grains
M7 01/05/2017, 16:08 - Hela: Non c t des herbe il avait dit
M8 01/05/2017, 16:09 - Sana: Ok

Exemple n°32 : [Référence corpus 14C]

L'échange s'ouvre avec un message M1 de Sana « Coucou Hela c etait quoi ça qu il avait dit le mec ? » formule une requête avec une formule d'ouverture. Elle poursuit avec une photo présentant des formes colorées. Hela M3 « C t des herbe » et justifie sa réponse en M4 «C t un herboriste ». Pas très convaincue, Sana refait une nouvelle proposition M5« C pas de l encens? », et ajoute en M6 « En grains ». Son interlocutrice insiste sur sa réponse en M7 « Non c t des herbe il avait dit ». Sana valide en M8 « OK » et boucle ainsi la séquence.

La photodiscours vient resituer l'échange le cadre visuel (ce que nous avons vu ensemble) en replaçant ainsi l'échange dans un espace-temps antérieurs. Contrairement, aux *screenshots* analysés plus haut qui se présentent comme des réponses, la photo déictique travaille le geste d'indexicalité (au sens où l'index vient montrer) Ce que Roland Barthes relevait déjà en affirmant qu'« une photographie se trouve toujours au bout de ce geste ; elle dit : ça, c'est ça, c'est tel ! » (1980 :10)

L'exemple qui suit se déroule entre les deux amies Faty et Olfa résidant dans deux pays différents :

- M1 17/01/2016 08:07:39: Olfa: 2016-01-17-PHOTO-00000051.jpg <fichier joint>
- M2 17/01/2016 08:07:56: Olfa: Regarde g trouvé... G pris une bouteille pour moi et une pour sab
- M3 17/01/2016 08:07:59: Faty: Naaaaàn
- M4 17/01/2016 08:08:05: Faty: Ou ca
- M5 17/01/2016 08:08:08: Olfa: On sent "Faty" maintenant
- M6 17/01/2016 08:08:12: Olfa: Sur le site mancera
- M7 17/01/2016 08:08:19: Faty: Putin elle dois etre trop contente
- M8 17/01/2016 08:08:23: Faty: Hahaha weeee
- M9 17/01/2016 08:08:28: Olfa: Graaaave



Exemple n°33 : [Référence corpus 9]

L'échange s'ouvre avec le message de Olfa qui envoie une photo en M1 suivi d'un autre message verbal en M2 « Regarde g trouvé... G pris une bouteille pour moi et une pour sab ». La photo montre la main (de la locutrice) tenant un flacon de parfum. Le message qui suit, débute avec le verbe de perception regarder à l'impératif, l'analyse du message verbal ne peut se faire sans l'associer au message photographique : ainsi avec l'impératif « regarde », la locutrice est en train de montrer un élément dans la photo. Faty répond « naaaaàn » la multiplication de voyelle marquant un allongement vocalique est révélateur d'une expression émotionnelle, traduisant ici particulièrement joie et

surprise à la fois. Olfa ajoute en M5 « On sent "Faty" maintenant », cet énoncé révèle ainsi la raison de la réaction et l'expression émotionnelle de Faty qui, à peine a-t-elle vu la photo, a interprété le geste performatif derrière la photo. Il ne s'agit pas de considérer le flacon de parfum mais le clin d'œil que son interlocutrice voulait lui faire.

La suite de l'enchaînement des tours est une série de réactions-commentaires quant à la photo. Le couple (M4 :M6) forme une paire adjacente informationnelle : Faty ajoute une question « Ou ca », Olfa répond « Sur le site mancherà » en M6. Faty continue « Putin elle doit être trop contente » qui renvoie au premier message écrit, où le prénom elle fait référence à une connaissance commune qu'elles appellent Sab. La séquence se termine avec une *synchronisation empathique* (Cosnier, 1992) manifestée par les messages M8 « Hahaha weeee » de Faty M9 « Graaaave » de Olfa exprimant ainsi un état d'amusement partagé. Sur le plan discursif, l'enchaînement de ces deux derniers tours traduit un co-phrasage sur le plan affectif (Détrie, 2016 [2007]).

La photodiscours représente une partie du corps¹²³ de la locutrice, la main qui tient le flacon de parfum pour le montrer. La main comme « accessoires discursifs » qui co-produit le sens. Le terme « accessoires discursifs » est une appellation proposée par le journaliste Victor Quattrochi¹²⁴ dans son article de Gentside paru en 2013. Il désignait les pieds comme des « accessoires discursifs ». Cette désignation est ensuite repérée par Marie-Anne Paveau dans son blog autour des photos déictiques (référence citée plus haut). La linguistique considère les parties du corpus « comme des éléments technodiscursifs à part entière, coproduisant le sens avec les éléments verbaux. » (2019 : en ligne). La photo est typiquement déictique car elle travaille le partage en *hic et nunc* du corps de la locutrice ainsi que la monstration d'un objet (regarde ce que j'ai entre les mains) qui sera objet de discours. Pour Marie-Anne Paveau, les photos déictiques affichent assez régulièrement une main partielle ou totale, « puisqu'il s'agit de l'outil de préhension » (2019c : en ligne).

¹²³ Marie-Anne Paveau, "La photographie déictique en ligne [2/7]. Des visages, des pieds et des mains," in Technologies discursives, 28/07/2019, <https://technodiscours.hypotheses.org/1110>.

¹²⁴ Source : Quattrochi Victor, 2013, « Pourquoi montrons-nous nos pieds quand nous sommes en vacances ? », Gentside [site], 11.08.2013, https://www.gentside.com/vacances/pourquoi-montrons-nous-nos-pieds-quand-nous-sommes-en-vacances_art53557.html consulté le 22/08/2020.

L'extrait qui suit présente une situation assez inédite où le discours met en scène les deux espaces en ligne et hors ligne dans lesquels évoluent l'interaction. L'échange se déroule entre les deux amies présentées précédemment, Sana et Héla, qui se trouvent en voyage ensemble au Maroc. Dans cette séquence, les deux amies essaient de se rejoindre :

- M1 29/04/2017, 13:31 - Hela: T la
M2 29/04/2017, 13:31 - Sana: Cc oui
M3 29/04/2017, 13:31 - Sana: T où ?
M4 29/04/2017, 13:32 - Hela: Café de France
M5 29/04/2017, 13:32 - Sana: J arrive
M6 29/04/2017, 13:33 - Hela: Ok r loin ?
M7 29/04/2017, 13:41 - Sana: Non
M8 29/04/2017, 15:53 - Hela: ON sera Tt les deux du coup
M9 29/04/2017, 15:53 - Hela: Tu peux le réserve
M10 29/04/2017, 15:53 - Sana: Ok
M11 29/04/2017, 15:53 - Sana: Moi je mange
M12 29/04/2017, 15:53 - Sana: IMG-20170429-WA0003.jpg (fichier joint)



- M13 29/04/2017, 15:53 - Hela: MOI g pas encore faim g bcp déjeune
M14 29/04/2017, 15:54 - Sana: Rappelle moi le.nom de ton hotel
M15 29/04/2017, 15:54 - Hela: Hummm tu m as donner faim
M16 29/04/2017, 15:54 - Sana: C trop bon
M17 29/04/2017, 15:54 - Hela: Hôtel Atlas médina and spa quartier hivernage
M18 29/04/2017, 15:54 - Sana: Chui pas loin de l.hotel je vais aller le voir direct du coup
M19 29/04/2017, 15:55 - Hela: Ok tu me dis !
M20 29/04/2017, 15:59 - Sana: Ok

Exemple n°34 : [Référence corpus 14C]

L'exemple met en scène un jeu de cadres, je propose de le décrire en deux mouvements : le premier est construit de M1 à M7 où les interlocutrices tentent de se situer mutuellement. Héla ouvre la séquence en M1 en demandant à son interlocutrice « T là » (pour t'es là ?), malgré l'absence de toute marque interrogative, la contextualisation de l'énoncé fait facilement comprendre qu'il s'agit ici d'une interrogation d'autant plus que son interlocutrice Sana répond aussitôt par « oui » en M2. Le déictique spatial « là » dans « T là » renvoie à l'espace numérique WhatsApp. Héla demande en effet si sa copine est « connectée » ou encore « en ligne ». Une fois que les deux amies sont « présentes » simultanément, l'échange se construit comme suit. Sana pose à son tour une question « T où ? » en M3, son amie répond « Café de France » et donne ainsi sa localisation dans l'espace physique. Hana demande à son tour la location de son amie pour pouvoir la situer par rapport à l'endroit où elle-même se trouve « t'es loin ? » en M6. Sana répond « non ».

Les messages de M8 à M10 renvoient à un discours antérieur qui échappe à la séquence interactionnelle affichée. Celle-ci reprend avec le message de Sana qui écrit en M11 « Moi je mange » suivie d'une photographie instantanée en un M12. La photo exposant tout un menu de repas. Elle obéit ainsi à un prototype bien installé de la photo déictique où la personne indique simultanément ce qu'elle fait et l'endroit où elle se trouve :

[...] le stéréotype photo étant utilisé pour marquer la deixis spatiale, ce qui correspond à l'une des fonctions premières du réseau social numérique : indiquer, non seulement ce que je fais (je suis en train de boire un café, un cocktail...), mais également où je suis en disant « je suis ici ». (Paveau, 2019c : en ligne)

Dans la typologie de la photo déictique, Marie-Anne Paveau, distingue deux niveaux de deixis : la deixis directe qui indique une partie du corps du locuteur ou locutrice (une main, un pied, etc.) ensuite la deixis indirecte, où la subjectivité du sujet parlant s'exprime non pas en affichant une partie de son corps mais plutôt à travers le cadrage choisi pour la photo :

Dans la deixis indirecte, le lien avec le corps du sujet producteur du discours iconisé n'est pas explicitement une partie du corps. Il s'exprime essentiellement par le cadrage, choisi pour porter la subjectivité et par la présence d'un autre corps, déictique également puisqu'il s'agit alors d'un corps-interlocuteur. (Paveau, 2019c : en ligne)

Le dernier exemple est un type de photo déictique très répandu. Il s'agit même d'un genre photographique à part entière avec ses normes et ses codes : le selfie. Reconnu comme étant un autoportrait de soi dans le monde, le selfie est une pratique photographique reconnaissable grâce à ses codes particuliers (visage du photographe en face de la caméra, main tendue). Nicolas Nova (2020) affirme que cette pratique a non seulement ses normes esthétiques bien définies, mais qu'elle a même généré tout un appareillage :

Au sujet du selfie [...] soulignons que cet autoportrait pris la main tendue relève d'abord d'un genre photographique reconnaissable qui a ses codes esthétiques et son appareillage (smartphone, apps dédiées, perche à selfie). (Nova, 2020 : en ligne)¹²⁵

Quant aux motivations de ce genre de pratiques, la majorité des travaux en sociologie des usages sont d'accord pour affirmer que le selfie a une fonction purement déictique dans la mesure où il vient indiquer la présence du sujet photographié et photographiant sur un lieu donné. Dans l'enquête menée par Nicolas Nova, ce dernier précise : « Mes enquêtés s'adonnant à cette pratique affirment l'utiliser principalement comme une manière de marquer leur présence dans une situation donnée. » (Nova, 2020 : en ligne). Même constat chez Laurence Allard (2014)¹²⁶ pour qui « le selfie n'est pas seulement un autoportrait mais un autoportrait de soi dans le monde. [...] Un usage retourné du mobile, mais retourné vers un sujet qui est dans le monde et qui parle avec le monde ».

¹²⁵ Ouvrage consulté en format epub, par conséquent il n'y a pas de nombre de page.

¹²⁶ Extrait d'un entretien avec la chercheuse mené par Erwan Cario et Camille Gévaudan, publié 24 avril 2014, dans le journal Libération : https://www.liberation.fr/ecrans/2014/04/24/le-selfie-est-un-portrait-de-soi-dans-le-monde_1003965 consulté le 23/08/2020

L'exemple ci-dessous présente un cas décalé de la pratique des selfies. L'échange présente bel et bien une photo en autoportrait de deux personnes. La photo respecte le code esthétique du selfie (main tendu, visage en face, etc.), mais le selfie n'a pas été envoyé mais découvert par hasard dans le téléphone de la locutrice Sana (participante P14). Elle s'est aperçue d'une photo qu'elle n'a pas prise avec son propre téléphone, photo affichant un selfie de deux de ses amies.

M1 01/07/2017, 11:46 - Sana: IMG-20170701-WA0000.jpg (fichier joint)



- M2 01/07/2017, 11:46 - Sana: Axelle
M3 01/07/2017, 11:46 - Sana: C quoi ça
M4 01/07/2017, 15:24 - Axelle: Mdr..je ne sais pas, une photo?
M5 01/07/2017, 15:50 - Sana: Je l ai trouvé sur mon tel
M6 01/07/2017, 15:51 - Axelle: Lol
M7 01/07/2017, 15:52 - Sana: Vous l aviez prise quand
M8 01/07/2017, 15:52 - Sana: 😂😂😂
M9 01/07/2017, 15:52 - Axelle: Hier

Exemple n°35 : [Référence corpus 14B]

L'échange s'ouvre avec l'envoi d'une photo de Sana à son amie Axelle, et se poursuit avec deux messages : le premier est une apostrophe nominale « Axelle » en M2 pour interpeller son interlocutrice, le second est une interrogation « C quoi ça » en M3. Axelle répond en M4 « Mdr..je ne sais pas, une photo? » ; l'usage de l'émotimot mdr suivi d'un double énoncé : le premier à la forme négative, le second est une proposition « une photo ? » qui révèle le caractère amusé et joueur de la locutrice. Cette dernière étant l'auteur du selfie (visage découvert et main tendue vers la caméra). Sana poursuit en M5 « Je l ai trouvé sur mon tel » signalant ainsi sa surprise, Axelle en M6 répond avec l'émotimot lol pour confirmer la plaisanterie faite à son amie. Tentant de comprendre Sana demande « Vous l aviez prise quand » en ponctuant son message avec trois émojis de rire aux larmes. La locutrice signifie qu'elle accueille la plaisanterie avec bonne humeur.

La photodiscours dans cet exemple est doublement décalée : il s'agit aussi d'une photo découverte dans un téléphone personnel. Le mobile étant une technologie du soi (Allard, 2017) une extension du self exprimé. Il s'agit d'un selfie qui ne répond pas à l'usage conventionnel cité plus haut, c'est-à-dire à indiquer sa présence (Nova, 2020). Ce double usage décalé de la photodiscours a créé l'effet de surprise pour la construction de la plaisanterie.

En somme, la photo déictique répond à différents scripts : deixis directe en affichant une partie du corps du locuteur ou locutrice (exemple n°29), deixis indirecte (exemple 28 et n°30) avec comme seul marque de subjectivité le cadrage de la photo par le sujet parlant. La photo peut être envoyée en instantanée (exemple de Sana qui envoie la photo de son assiette tout en ajoutant « moi je mange » en exemple 30), comme une photo enregistrée avec la photo de l'exemple n°28. Enfin, un autre type de photo déictique peut être relevée, c'est un prototype bien installé dans l'ensemble des réseaux sociaux numériques, qui est le selfie.

6. 3. 2. La photo-souvenir, un embrayeur intersubjectif ?

Il s'agit d'un usage assez répandu et bien installé. L'idée est de prendre des photos souvenir avec son entourage à un moment T et la partager avec lui par la suite. L'envoi

de la photo génère généralement des réactions et des commentaires qui vont constituer l'échange. La photo agit ici en tant qu' « embrayeur conversationnel » au sens donné par André Gunther (2014). L'échange qui suit se déroule entre deux collègues et amies. L'une des interlocutrices ayant pris une photo de groupe dans leur travail, elle partage ses captures à l'une des personnes photographiées :

- M1 27/06/2017, 21:49 - Sana: IMG-20170627-WA0003.jpg (fichier joint)
- M2 27/06/2017, 21:49 - Sana: IMG-20170627-WA0004.jpg (fichier joint)
- M3 27/06/2017, 21:49 - Sana: IMG-20170627-WA0005.jpg (fichier joint)



Photo 1/3



Photo 2/3



Photo 3/3

- M4 27/06/2017, 21:50 - Sana: Trop la honte
- M5 27/06/2017, 21:50 - Sana: 😂😂😂
- M6 27/06/2017, 21:51 - Axelle: Elles sont marrante, j'aime bien moi 😄
- M7 27/06/2017, 21:51 - Sana: Oui mais on mange du melon quoi
- M8 27/06/2017, 21:52 - Axelle: 😂
- M9 27/06/2017, 21:52 - Sana: T as vu Yoan mdrrrrr
- M10 27/06/2017, 21:54 - Axelle: Oui :p

Exemple n°36 : [Référence corpus 14B]

L'échange s'ouvre avec une série de messages photos envoyée par Sana à son interlocutrice Axelle. Le partage de photos est suivi par deux messages commentant les captures « Trop la honte » en M4 suivi d'une série d'emoji de rire larmes. Axelle commente en M6 « Elles sont marrante, j'aime bien moi 😄 » exprimant ainsi un désaccord (ou en tout cas ne partage pas la réaction de Sana). Cette dernière tente d'expliquer son commentaire en M7 « Oui mais on mange du melon quoi » Axelle finit ainsi par valider « 😂 » . Sana « T as vu Yoan mdrrrrr » en M9. Il s'agit ici d'une pratique classique relevant du partage des photos où l'on va commenter en fragmentant la capture, on change ainsi de focalisation (commenter le fait de poser avec du melon, puis les grimaces d'une personne figurant sur la photo)

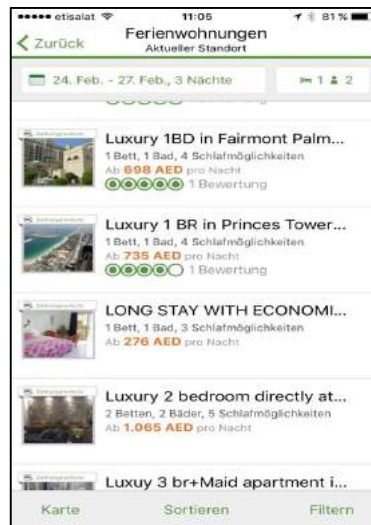
Contrairement à la photo déictique, où le sujet parlant affiche d'avantage sa subjectivité avec un visage (selfie) ou une partie du corps (deixis directe) ou par un simple cadre de la photo d'assiettes (deixis indirecte), la photo-souvenir travaille d'avantage

l'intersubjectivité où le locuteur et l'interlocuteur sont tous deux présents dans la photo. La photo-souvenir s'inscrit dans une autre temporalité que le *hic* et *nunc*, elle réactive les moments partagés d'un espace hors ligne dans un espace hors ligne. Elle vient ainsi réactiver un souvenir, un moment partagé et révolu. Cette réactivation entraîne d'office une réactivation émotionnelle où l'interlocuteur s'émeut ou s'indigne (selon le contexte du souvenir) suite à sa réception de la photo.

6. 3. 3. De la capture photographique à la capture écranique : le « screenshot » comme modalité énonciative

Dans l'extrait qui suit, la séquence qui suit se déroule entre deux amies (présentées à l'exemple 26) l'une (Olfa), résidant en France, l'autre (Faty) aux Émirats arabes unis. La première demande conseil à son amie pour son frère qui veut faire un séjour à Dubaï (Émirats arabes unis). J'ai commenté, en annexe, le déroulé de l'interaction pour mieux souligner son évolution :

- M1 15/01/2016 17:11:28: Olfa: Coucou ma cherie ca va? {Ouverture}
- M2 15/01/2016 17:12:22: Olfa: Dis moi mon frere veut aller a Dubai... Il voudrait prendre un appart pour 10jours avec belle vue {requête- énoncé implicite}
- M3 15/01/2016 17:12:31: Olfa: Si tu connais des adresses {requête explicite}
- M4 17/01/2016 05:33:07: Faty: Ma belle jvais voire {réponse 1}
- M5 17/01/2016 05:33:24: Faty: Il peut aussi regarder sur {réponse 2}
- M6 17/01/2016 05:33:36: Faty: www.tripadvisor.com {suite de la réponse 2}
- M7 17/01/2016 08:01:09: Olfa: Merci Ma cherie
- M8 17/01/2016 08:01:12: Olfa: Mouaaaaah
- M9 17/01/2016 08:02:08: Faty: Ya une section pour les appartements {suite réponse 2}
- M10 17/01/2016 08:02:31: Faty: Il veut combien de chambre ? {Demande de précision 1}
- M11 17/01/2016 08:02:52: Olfa: Juste une je pense
- M12 17/01/2016 08:03:02: Olfa: Il y va avec une meuf
- M13 17/01/2016 08:03:07: Faty: C quoi le budget {Demande de précision 2}
- [...] Discours enchâssé¹²⁷
- M28 17/01/2016 08:05:25: Faty: 2016-01-17-PHOTO-00000031.jpg <fichier joint>* {réponse finale à la requête}



[...] Discours enchâssé suite

- M33 17/01/2016 08:05:41: Olfa: Merci ma belle {validation de la réponse}

Exemple n° 37 : [Référence corpus 9]

¹²⁷ J'ai choisi d'enlever le discours enchâssé pour deux raisons : la première est qu'il n'intervient pas dans la demande de requête et, par conséquent ne participe pas à la construction du sens. La deuxième est d'ordre typographique, j'ai choisi d'alléger l'exemple qui reste relativement long par rapport aux autres.

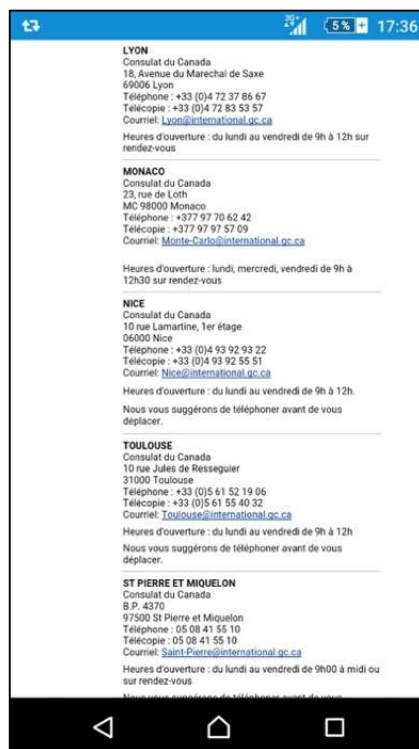
L'interaction entre Faty et Olfa s'inscrit dans un contexte affectif manifesté notamment par le tutoiement (relation horizontale), les termes hypocoristiques « ma chérie » en M1 et M7, « ma belle » en M4 et M33, des mots-gestes phatiques et affectueux comme « Mouaaaaaah » pour signifier un bisou en M8. L'échange est construit à partir de la requête formulée par Olfa en M2 et M3 à Faty. La séquence est traversée par une séquence secondaire avec une thématique en parallèle, identifiée ici comme des discours enchâssés (de M14 à M27) repris (de M29 à M32). La séquence n'apportant aucun élément quant à la demande formulée plus haut, j'ai donc fait le choix d'enlever cette partie pour une meilleure observation de la séquence principale.

Pour revenir à la séquence analysée, et à l'issue de la demande de Olfa à Faty, cette dernière propose une série de solutions : elle tente avec une première réponse en M4 « Ma belle jvais voire » adressée à son interlocutrice puis « Il peut aussi regarder sur www.tripadvisor.com » en M5 et M6 proposition formulée en non-personne car destiné à un non présent qui est le frère de Olfa. Elle poursuit par une demande de précision en M13 avant de proposer la réponse ultime avec en M28 avec un screenshot. Ainsi la photodiscours est mobilisée comme solution précise et exhaustive de la requête constituant l'échange. Identifiée par l'interlocutrice comme la solution la plus adéquate à sa requête, l'interlocutrice valide la photodiscours avec en M33 un remerciement couplé d'un terme hypocoristique « Merci ma belle » marquant ainsi la clôture de la séquence.

La photodiscours ici est une capture d'écran qui est élaborée sur le téléphone à l'issue d'une recherche dans une autre interface numérique (application de l'agence ou simple moteur de recherche). La photo étant prise à la fin de tout un processus de recherche lancé sur un autre espace, affiche uniquement les résultats de la requête. L'interlocutrice a ainsi déplacé la requête qui lui a été adressée vers un autre espace et a légué ce travail à une interface numérique. La photodiscours traduit ici non seulement les résultats d'une recherche en ligne mais aussi le savoir-faire mobilisé par la locutrice.

Dans l'extrait suivant, l'échange est construit d'une tout autre manière tout une autre manière. L'interaction se déroule entre deux collègues Alain et Didier. L'échange s'ouvre avec l'envoi d'une capture d'écran :

M1 12/04/2016, 17:37 - Alain: IMG-20160412-WA0000.jpg (fichier joint)



M2 12/04/2016, 18:39 - Didier: Bien reçu

M3 12/04/2016, 18:39 - Didier: Merci

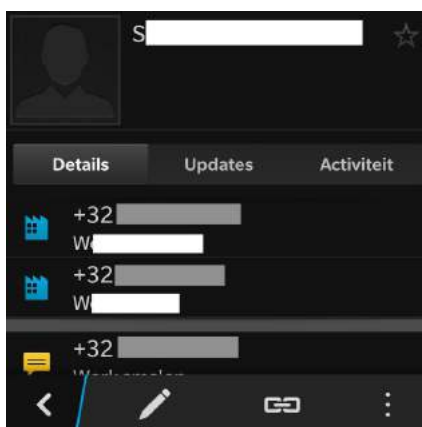
Exemple n° 37 : [Référence corpus]¹²⁸

L'échange très concis se déroule en trois messages : M1 où Alain envoie une photo à son interlocuteur Didier. Ce dernier accuse réception en M2 « Bien reçu » et remercie son interlocuteur en M3 « Merci ». Cet échange fournit un cadre d'interaction très observé dans le corpus au sens où non seulement, les séquences d'ouvertures ne sont pas présentes mais surtout la requête elle-même est absente. Elle semble être formulée dans un autre espace IRL ou URL (mail, autres messageries). Cela renvoie à ce qui a été examiné au chapitre 4 avec les échanges en ligne qui sont tissés et dispersés dans des espace-temps en ligne et hors ligne différents.

¹²⁸ Les données relatives aux numéros de téléphone et adresses mail n'ont pas été floutées ici car elles ne relèvent pas de la donnée privée. Comme il s'agit des coordonnées des consulats, ces données sont ainsi disponibles publiquement.

Le dernier exemple à analyser dans cette catégorie présente un exemple de *screenshot*. L'échange suivant s'inscrit dans le cadre d'une interaction professionnelle avec le locuteur Yanis, dont l'usage de l'application est principalement professionnel.

- M1 06/11/2014 08:41:19: Yanis: Bonjour Matteo
- M2 06/11/2014 08:41:59: Yanis: C'est un transitaire qui va s'occuper des oiseaux du Bruxelles jusqu'à Osten
- M3 06/11/2014 08:42:16: Yanis: Donc tu peux envoyer par avion
- M4 06/11/2014 08:42:43: Yanis: Pour le reste tu dois prendre contacte avec Johanna
- M5 06/11/2014 09:35:32: Matteo: Ok Yanis
- M6 06/11/2014 10:15:30: Yanis: 2014-11-06-PHOTO-00000010.jpg <fichier joint>



- M7 06/11/2014 10:15:55: Yanis: Sven N.
- M8 06/11/2014 11:33:12: Matteo: Yanis please the day for the shippment Belgium to Libia, and the time. Thank you.
- M9 06/11/2014 15:46:23: Yanis: Do you contact Johanna ?
- M10 06/11/2014 15:47:54: Matteo: At the moment no, probably my agency. I telephon now..

Exemple n° 38 : [Référence corpus 12C]

L'échange s'élabore en français (M1 à M7) et en anglais (M8 à M10), les locuteurs sont : Yanis, un transitaire arabophone Libyen et Mattéo, le client de Yanis, un italophone. L'anglais comme le français sont ici des langues pensées et investies comme des terrains communs d'intercompréhension, puisque ni l'un ni l'autre ne maîtrise la langue de son interlocuteur. Dans cet extrait, Yanis informe son interlocuteur en M2 « C'est un transitaire qui va s'occuper des oiseaux du Bruxelles jusqu'à Osten » Matteo

répond en confirmant en M5 « Ok Yanis » Yanis ratifie son message en M6 en capture d'écran (avant d'ajouter les coordonnées de l'autre transitaire), au nom *Seven.N* en M7. Yanis continue à guider son client « Pour le reste tu dois prendre contact avec Johanna » en M4. Et c'est au moment où Matteo formule la question en anglais que Yanis change aussi de langue pour adopter celle choisie par son client. La capture d'écran mobilisée dans cet exemple n'est pas la page de résultat de recherche, mais plutôt la carte de visite (la fiche avec les coordonnées : nom et prénom, numéros de téléphones, etc.).

Laurence Allard identifie la capture écranique en tant que double agir communicationnel qui, dans un contexte d'usage du mobile, vient synchroniser action, interaction et représentation. Elle explique la prolifération de l'usage de la capture d'écran d'abord comme une technique du hack d'usage. En effet, faute d'interopérabilité de certains espaces numériques, la capture d'écran est pensée comme une passerelle technique d'un espace numérique à un autre. D'une manière plus générale, comme son nom l'indique, la capture d'écran vient souvent capturer une information présente dans un autre espace, un autre champ de vision. Le « screenshot » ou la capture d'écran comme condensation d'information iconisées peut être envoyer suite à une requête formulée, sur WhatsApp ou ailleurs ou anticipée. Elle vient condenser un ensemble d'informations utiles. Il est ainsi plus pratique pour les locuteurs ou locutrices d'envoyer en photo les informations que de les recopier graphiquement.

6.3.4. La phototexte : voir pour lire

J'emprunte le terme de *phototexte* (orthographe sans trait d'union car elle renvoie à une notion en construction). C'est au colloque international en 2018 intitulé *Le phototexte engagé*¹²⁹ où les organisatrices proposent ce terme comme « une reconfiguration créative articulant le texte et l'image, relevant de l'activisme autant que de la rhétorique politique » par photo et texte agissent de pair pour véhiculer des messages politiques. Le

¹²⁹ Colloque *Le phototexte engagé. Du militantisme aux luttes de visibilité*, Paris mai 2018. Source : <https://legs.cnrs.fr/evenements/le-phototexte-engage-du-militantisme-aux-luttes-de-visibilite/> consulté le 23/08/2020

phototexte serait ainsi l'évolution du photomontage qui a été investi au vingtième siècle comme un outil politique de dénonciation qui s'est imposé dans le contexte des luttes de classe, des guerres, de la censure et en particulier pour contrer la propagande fasciste. » (Nachtergaele & al. 2018 : en ligne). Le couple texte-image est ainsi appréhendé en tant qu'une « nouvelle didactique de la lutte, pour éclairer, expliquer, montrer et convaincre face aux aberrations des politiques sociales et culturelles. » (ibid).

Dans l'échange qui suit, je mobilise la notion de phototexte en tant que modalité d'énonciation d'ordre iconotextuel où la capture photographique prend aussi bien le texte que l'image. La séquence se déroule entre deux collègues Julien et Sana qui travaillent à l'animation. Tous deux, découvrent un livre pour enfants qu'ils vont interpréter au second degré provoquant ainsi un état d'hilarité :

- M1 04/05/2017, 16:57 - Julien: IMG-20170504-WA0002.jpg (fichier joint)
- M2 04/05/2017, 16:58 - Julien: IMG-20170504-WA0001.jpg (fichier joint)
- M3 04/05/2017, 16:58 - Julien: IMG-20170504-WA0003.jpg (fichier joint)
- M4 04/05/2017, 16:58 - Julien: IMG-20170504-WA0004.jpg (fichier joint)
- M5 04/05/2017, 16:58 - Julien: IMG-20170504-WA0005.jpg (fichier joint)
- M6 04/05/2017, 16:58 - Julien: IMG-20170504-WA0006.jpg (fichier joint)

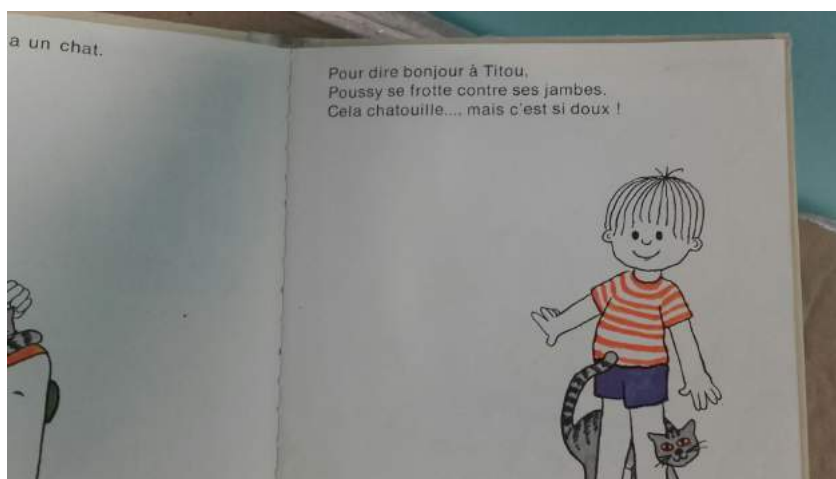


Photo 1/6 (Exemple n°39)

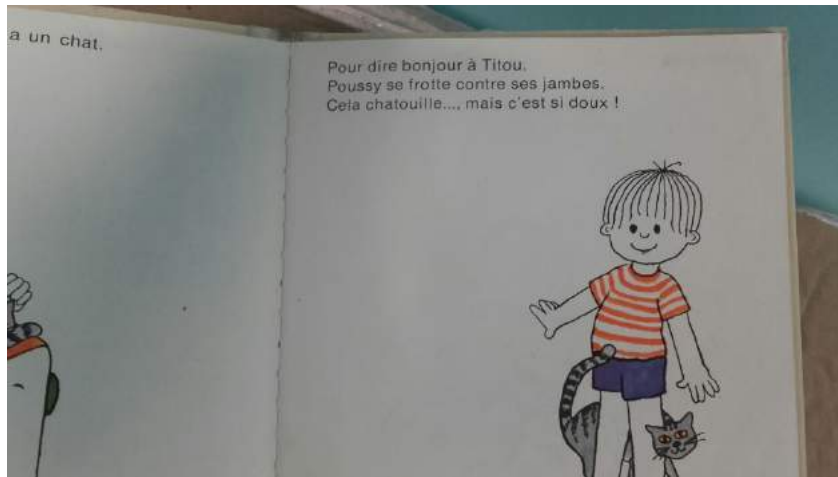


Photo 2/6 (Exemple n° 39)

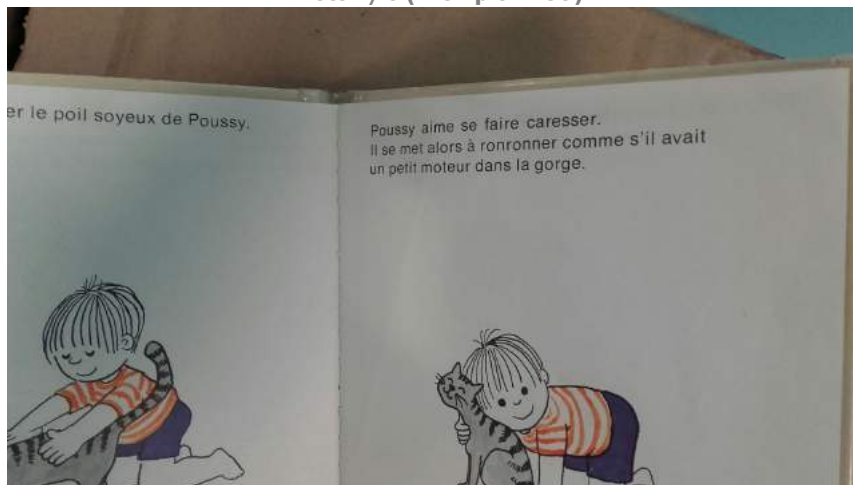


Photo 3/6 (Exemple n° 39)

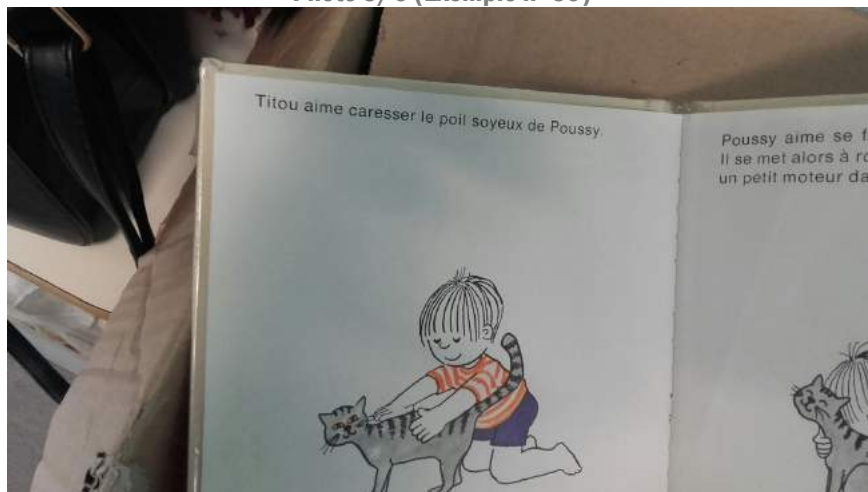


Photo 4/6 (Exemple n° 39)

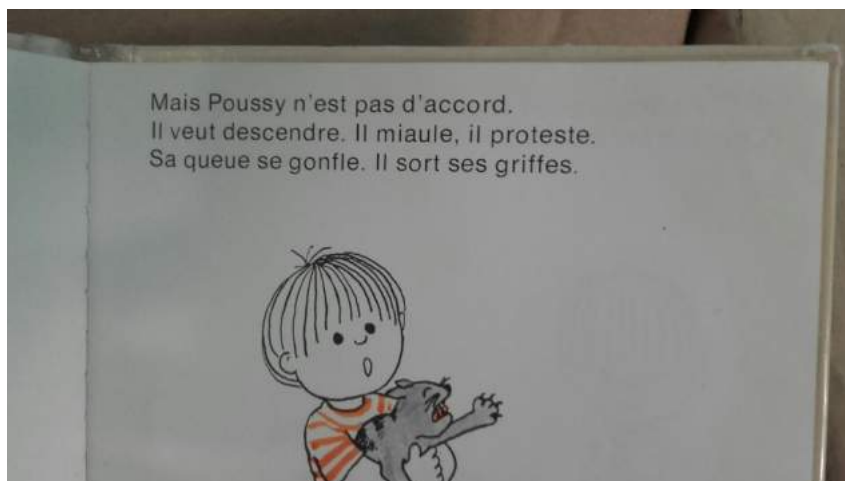


Photo 5/6 (Exemple n°39)

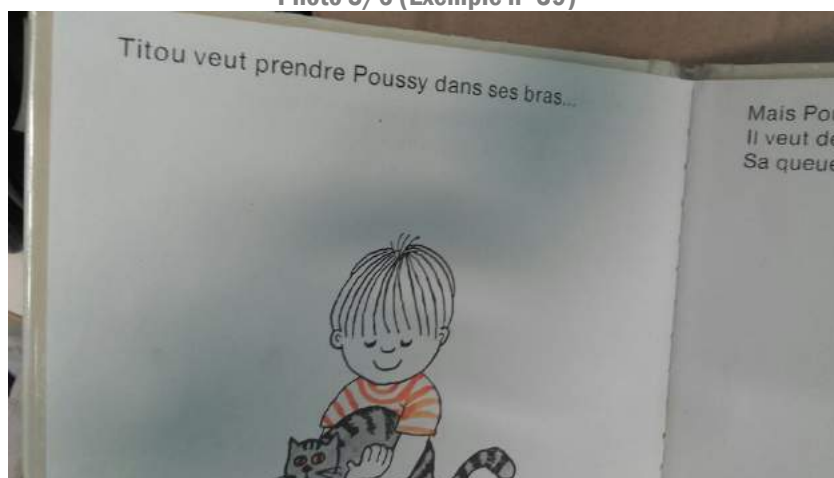


Photo 6/6 (Exemple n°39)

- | | | |
|-----|--|---------------------------|
| M7 | 04/05/2017, 17:36 - Sana: Mdrrr | {réaction 1} |
| M8 | 04/05/2017, 18:33 - Julien: Je ne me remet | {évaluation 1} |
| M9 | 04/05/2017, 18:33 - Julien: Tjrs pas | |
| M10 | 04/05/2017, 18:33 - Julien: ☐☐♂😂😂😂 | |
| M11 | 04/05/2017, 18:46 - Sana: Hhhhhhhhh t as fait exactement ça tout à l heure 🤩 | {réaction 2} |
| M12 | 04/05/2017, 18:46 - Sana: Je m en souviendrai tout ma vie | |
| M13 | 04/05/2017, 18:46 - Sana: Limite chui traumatisée | |
| M14 | 04/05/2017, 18:48 - Julien: 🤩😂😂😂 | {évaluation 2} |
| M15 | 04/05/2017, 18:48 - Julien: Ah mais c etait abusé | |
| M16 | 04/05/2017, 18:48 - Sana: Graaaave | {validation évaluation 2} |

Exemple n°39 : [Référence corpus 14A]

Il y a deux niveaux d'analyse à distinguer au sein de la séquence : le premier concerne les photographies et le jeu texte-image qu'elles font émerger, le deuxième se

focalise sur la synchronisation empathique des interlocuteurs et le co-phrasage interprétatif des contenus des photos. Au niveau des photographies, la séquence s'ouvre avec une succession de messages photos de M1 à M6. Les captures photographiques mettent en scène des pages d'un livre pour enfants. Il s'agit d'un livre d'illustrations qui compose texte et images dessinées. Les images de l'histoire illustrent un enfant (personnage de Titou) essayant de tenir son chat (Poussy) dans les bras. Le texte de l'histoire : « Pour dire bonjour à Titou. Poussy se frotte contre ses jambes. Cela chatouille... mais c'est si doux! » (photo 1 et 2- étant la même photo prise 2 fois) « Poussy aime se faire caresser. Il se met alors à ronronner comme s'il avait un petit moteur dans la gorge » (Photo 3) Titou aime caresser le poil soyeux de Poussy » (Photo 4) « Poussy n'est d'accord. Il veut descendre. Il miaule, il proteste. Sa queue se gonfle. Il sort ses griffes. » (Photo 5) « Titou veut prendre Poussy dans ses bras.. » (Photo 6).

À l'issue de cet envoi se construit l'échange verbal centré sur un partage émotionnel (Rimé, 2005). Les interlocuteurs assurent un co-pilotage interactionnel. J'ai commenté les différentes phases de l'échange : Stimulus émotionnel (M1 à M6 photodiscours), réaction émotionnelle 1 (M7 à M8) avec un émotimot, première évaluation du contenu (M8 à M10), réaction émotionnelle 2 (M11 à M13), deuxième évaluation (M14 à M15) et enfin une validation de la deuxième évaluation. L'état d'hilarité s'explique par la dissonance du signifiant iconique et linguistique (illustrations enfant et chat Vs corpus humain) et connotation sexuelle du signifié « sa queue se gonfle », « Aime caresser le poil soyeux de poussy, « Aime se faire caresser ». L'exemple met ainsi en lumière un cas singulier de phototexte, où il est question de lire mais aussi d'interpréter les illustrations afin de mieux cerner le signifié. Le flou référentiel manifeste ici la dissonance du signifié entre le corps du chat dans l'illustration et le corps humain et sa connotation sexuelle dans l'interprétation partagée des locuteurs. Ce double niveau interprétatif ainsi que la connotation sexuelle expliquent la réaction d'hilarité qui s'en est suivie.

Mais il serait encore plus intéressant de comprendre les raisons de cet état d'hilarité et de rire. En effet, le livre d'enfant et ses dessins constituent une médiation au sens d'intermédiaire, ils permettent d'aborder un sujet tabou, le sexe, et plus spécifiquement les séquences relevant de l'acte sexuel (caresse etc). Le tabou est contourné et il devient possible grâce à la médiation de l'image d'évoquer l'acte sexuel sans être les initiateurs de l'énonciation ni même les destinataires directs (puisque l'objet d'hilarité est destiné aux

enfants). Autrement dit, cette médiation permet aux interactants d'évoquer entre eux la question du sexe, sans être soupçonnables de grivoiserie ou d'obsession sexuelle, ce qui peut avoir des bénéfices secondaires dans leur relation (le « Hhhhhhhhh t as fait exactement ça tout à l'heure »). D'autant plus que la double interprétation avec un arrière-plan sexuel des histoires pour enfants est une pratique courante (cf les nombreux détournements du petit chaperon rouge, de belle au bois dormant réveillée le baiser du prince, etc.). La réaction outrancière (Julien en M8 et M9 « Je ne me remet Tjrs pas » et Sana M12 « Je m'en souviendrai tout ma vie » et M13 « Limite chui traumatisée ») s'explique par un certain déverrouillage de l'inhibition (Ruchon, 2015) provoqué par les illustrations.

6. 4. Synthèse du chapitre

À travers l'observation des photodiscours, ce chapitre avait pour objectif d'interroger la part affective investie dans ce phénomène. En effet, les affordances mobiles, et particulièrement l'affordance de la photodiscours sont mobilisées comme des ressources interactionnelles mais aussi affectives. La réflexion s'est tissée à partir des trois parties suivantes.

La première partie a souligné le développement des signes iconographiques dans la culture mobile des MMS jusqu'aux applications mobiles. Ainsi « Images annotées, textes photographiés, captures d'écran, iconisation des notifications sonores, mot-image avec l'émoji, gif animé ou encore stickers » a fait du téléphone mobile une « machine d'un mix sémiotique des plus créatifs. » (Allard, 2018).

La deuxième partie s'est focalisée sur les pratiques photographiques relevées sur WhatsApp. Il s'est avéré que cette dernière pouvait être perçue comme un simple outil médiateur, pratique pour l'envoi de photo(s), sans que cela engage une discussion. Parallèlement la photo pouvait être présente en tant qu'objet de discours, et ainsi commentée et évaluée sans jamais être insérer dans le fil de conversation. Il s'agit plutôt d'une conversation à propos des photos. Enfin, dernière pratique, et qui intéressait principalement l'analyse de ce chapitre, par celle de la conversation avec des photos, pratique présentée avec le terme de photodiscours. Cette dernière est une forme de photo

mobile mais qui s'insère dans l'activité interactionnelle en co-construisant l'échange avec les énoncés verbaux.

Ainsi la troisième partie s'est attardée sur les types de photodiscours mobilisés sur WhatsApp. J'ai identifié quatre types de photodiscours identifiés dans le corpus : la photo déictique (6.3.1) comme la forme la plus subjective des captures photographiques de fait de la deixis directe (des parties du corps du sujet parlant) ; la photo-souvenir (6.3.2) comme photographie intersubjective où locuteurs et interlocuteurs s'y retrouvent ; le « screenshot » ou la capture d'écran (6.3.3), comme forme de hack d'usage et enfin ; la phototexte (6.3.4) comme modalité de donner à lire. Dans *La chambre claire*, Roland Barthes indique « Quoi qu'elle donne à voir et quelle que soit sa manière, une photo est toujours invisible : ce n'est pas elle qu'on voit. » (1980 :13) En effet, l'analyse des photodiscours a révélé que la photo répond à une multitude de scripts relationnels, elle est une information et constitue une forme d'entraide entre les interlocuteurs, elle est aussi un souvenir qu'on vient réactiver et enfin, elle est un instantanée en vue de créer un sentiment de proximité avec un autre qui serait au bout de l'écran. La photodiscours est une forme réinventée d'expression émotionnelle où le cliché photographique se greffe à la trame conversationnelle pour manifester ou susciter de l'émotion chez autrui.

Conclusion

« L'émotion n'a pas de réalité en soi, ne puise pas dans une physiologie indifférente aux circonstances culturelles ou sociales. Elle s'inscrit plutôt à la première personne au sein d'un tissu de significations et d'attitudes qui imprègne simultanément les manières de la dire et de la mettre physiquement en jeu. Elle est donc une émanation sociale rattachée à des circonstances morales et à la sensibilité particulière de l'individu. Elle n'est pas spontanée, mais rituellement organisée, reconnue en soi et signifiée aux autres, mobilise un vocabulaire, des discours. »

(David LE BRETON, 2004 : 4)

L'objectif de cette thèse était d'analyser l'inscription discursive des émotions dans les messageries mobiles. Le choix de l'application WhatsApp est motivé d'abord par son succès et par l'engouement mondial qu'elle suscite mais ce choix vient aussi répondre à un ensemble d'impératifs pratiques : gratuité, accessibilité, archivage de données. Pour appréhender le terrain des applis mobiles, j'ai convoqué un ensemble de travaux autour de la culture mobile, comme ceux de André H. Caron et Letizia Caronia (2005) ou Laurence Allard (2009). Mais pour bien cerner toute cette problématique, il fallait aussi s'approprier les études autour de la culture numérique. Cela a nécessité tout d'abord de retracer le cadre contextuel général de la dynamique relationnelle sur le Web. Dans cet objectif, l'approche sociologique à caractère postdualiste d'Antonio Casilli (2009) était incontournable. Il a fallu ensuite délimiter les niveaux d'analyse relatif au *Web affectif* pour lesquels j'ai utilisé le modèle des strates de Camille Alloing et Julien Pierre (2017). Ces différentes théories en SIC et en sociologie fournissent aux linguistes travaillant sur le numérique des concepts opératoires à l'analyse des discours en ligne.

Une fois le terrain d'étude identifié et les enjeux de l'écosystème numérique mobile mis à jour, j'ai présenté l'application WhatsApp sans me limiter à ses aspects pratiques et fonctionnels, mais en prenant le parti de discuter parallèlement ses différents milieux d'affichage et archivage de données. J'ai ainsi proposé une typologie mettant au jour trois milieux possibles de WhatsApp : milieu naturel, milieu archivé et milieu reconfiguré. Ces trois milieux posent aux linguistes des questionnements renouvelés relatifs à la constitution du corpus d'un point de vue technique, pratique et éthique. Cette discussion interroge non seulement la nature des données à observer mais surtout le positionnement dans lequel on choisit de se situer et l'approche, qualitative ou quantitative, que l'on mobilise.

Au moment où je rédige ces lignes, un projet de recherche sur WhatsApp est en cours d'élaboration abordant les questions de la collecte numérique, de la viralité des médias et enfin de l'esthétique du verrouillage des données. Le projet, dont les résultats seront rendus publics en 2021, est porté par Gustavo Gómez-Mejía, chercheur en SIC à l'Université de Tours, et Glenda Torrado Rodríguez, chercheuse à l'Université Autónoma del Estado du Mexique. Si le projet en tant que tel porte sur une thématique particulière¹³⁰, à savoir la viralité des contenus- notamment sonores- en contexte de pandémie, je le convoque ici pour souligner la mise en ligne¹³¹ et la visualisation des données WhatsApp. En effet, j'ai été confrontée à la question de la présentation et la visualisation des interactions numériques. Ainsi, je conçois le projet en cours des collègues en SIC comme une possibilité de développer d'avantage les hypothèses formulées dans ce travail et élargir les analyses effectuées.

Je situe mon travail dans une approche qualitative du discours qui a pour ambition de repérer, d'analyser puis d'interpréter les phénomènes langagiers sélectionnés dans leurs contextes d'énonciation. Plus concrètement, la démarche appelle à la lecture de l'intégralité du corpus, lecture qui aidera à mieux cerner la relation entre les partenaires de l'interaction, leurs routines conversationnelles et leur gestion interne de l'échange. Ce travail préalable me semble nécessaire pour pouvoir discerner les ressources langagières

¹³⁰ Voir un résumé ici <https://viralcontagion.blog/2020/07/17/asm-panel-one/amp/> consulté le 19/09/2020

¹³¹ L'URL des données du projet : <http://coronasoundmachine.glitch.me>, consulté le 19/09/2020

investies dans l'expression des émotions, ressources qui traversent l'échantillon d'interactions WhatsApp dont je dispose.

Parallèlement à la démarche qualitative, je place aussi cette recherche dans une approche postdualiste du discours. Selon ce cadre épistémologique, l'élaboration du discours en ligne est pensée en tant que collaboration de l'humain et de la technologie. En effet, l'interface numérique anticipe, oriente et guide les usagers dans la production langagière de ses usagers. Il m'a semblé donc nécessaire d'analyser au préalable l'environnement numérique (chapitre 4). Cette analyse sémiotique permet non seulement de comprendre le fonctionnement et les propriétés de l'interface mais aussi d'expliquer certains phénomènes langagiers. Par exemple, les ressources sémiotiques primaires relevant des affordances mobiles (4. 2. 1. 2.) rendent compte du caractère plurisémiotique des interactions et les ressources sémiotiques secondaires (4. 2. 2.), participent à la gestion de l'échange et répartition des tours de paroles.

Dans cet environnement numérique sémiotiquement riche, l'expression des émotions prend des formes inédites : elle se matérialise dans des néologismes indexant l'état affectif du sujet parlant par analogie des didascalies théâtrales. C'est l'exemple des émotimots *lol* et *mdr* qui, initialement ont été inventés et mobilisés pour signifier le rire et l'état d'amusement. L'analyse de corpus (chapitre 5) a démontré que les émotimots assurent un ensemble de rôles nécessaire à la réussite de l'échange. Dépassant le simple statut du mot-rire, *lol* et *mdr* répondent à de nombreuses fonctions interactionnelles, ils sont tantôt des *softners* (ou adoucisseurs) et orientent alors la compréhension des énoncés potentiellement menaçants, tantôt des « synchronisateurs empathiques » qui assurent le co-pilotage des états affectifs des interlocuteurs et interlocutrices. C'est ainsi que les émotimots participent à ce que Antoine Auchlin (1991) appelle le « bonheur conversationnel ».

Mais avec la richesse de l'univers numérique, et la diversité des possibilités offertes par les affordances de l'interface, les émotions se manifestent non seulement dans des formes réinventées du lexique par ces néologismes, mais elles se signalent aussi dans des formes iconiques du discours qui dépassent le verbal. C'est ce que j'ai montré à travers la catégorie des photodiscours. À partir d'une typologie des différentes formes de photodiscours (photo déictique, photo-souvenir, « screenshot » et phototexte), j'ai voulu souligner que la photodiscours n'est pas un simple échange de photographies, elle désigne

de par son contenu, son cadrage et sa mobilisation au sein de l'interaction, une production langagière à part entière. L'objectif était de mettre la lumière sur la dynamique de l'assemblage des signes composites qui caractérise le discours numérique (Paveau 2017).

Dans les environnements numériques plurisémiotiques, les émotions se tissent et se matérialisent en discours à travers une palette large de signes : graphiques, iconiques, cinétiques et bien d'autres. Les locuteurs et locutrices composent en continu avec les affordances des interfaces numériques pour manifester de l'affect et d'une manière générale, du sens. Les interactions par messagerie mobile, et plus généralement les discours en interaction au sein des systèmes numériques, présentent des objets vivants et en constante évolution nous obligeant ainsi, chercheurs et chercheuses, à nous déplacer pour réajuster notre point de vue et à dialoguer avec les autres disciplines, voire même à créer des passerelles reliant les unes aux autres, pour élargir notre vision.

C'est la raison pour laquelle il m'était nécessaire de conjuguer les sciences du langage avec les sciences de l'information et de la communication. Ce compagnonnage permet à mon sens, d'enrichir les deux disciplines, permettant d'une part de redéfinir la notion de « discours » en l'ouvrant à l'iconique, au cinétique et même à l'algorithmique, et d'autre part de développer les méthodes d'analyser des productions discursives dans les écosystèmes numériques.

Table des illustrations

Figure 1 : Schéma comparatif des modèles James-Lange Vs Cannon	31
Figure n°2 : Modèle de Circumplex (Plutchik & Conte,1997)	32
Figure n°3 : Typologie des modes de sémiotisation de l'émotion (Micheli 2013)	56
Figure n°4 : Réactions-émotion Facebook	76
Figure n°5 : Cadre conceptuel Surface- profondeur (Alloing & Pierre, 2017 : 5)	80
Figure n°6 : Exemple de grammatisation émotionnelle (1)	84
Figure n°7 : Exemple de grammatisation émotionnelle (2)	85
Figure n°9 : Espace de publication Facebook.....	97
Figure n°10 : Espace de publication Twitter	97
Figure n°11 : Espace de publication Messenger	98
Figure n°11 : Espace de publication WhatsApp.....	98
Figure n°12 : compte twitter de WhatsApp.....	103
Figure n°13 : compte twitter de WhatsApp.....	104
Figure n°14 : Capture d'écran du logiciel Seek&Hide (Source : Panckhurst & al 2013b).....	113
Figure n°15 : Recensement du nombre d'utilisateurs et utilisatrices des réseaux sociaux en France et dans le monde 2019	120
Figure n°16 : Le chiffrage de bout en bout de WhatsApp – (Cuenca Montesino, 2017).....	121
Figure n°17 : Classement des applications de messagerie mobile les plus populaires	122
Figure n°18 : Capture d'écran milieu numérique natif.....	128
Figure n°19 : Capture d'écran milieu numérique archivé.....	129
Figure n°20 : Capture d'écran du logiciel CopyTrans Contacts.....	131
Figure n°21 : Capture d'écran milieu reconfiguré.....	132
Figure n°22 : Capture d'écran effectuées sur mon téléphone portable	135
Figure n°23 : Présentation des dossiers – corpus	137
Figure n°24 : Présentation sur drive des dossiers – corpus	137
Figure n°25 : Capture d'écran : extrait d'un corpus 14 A.....	149
Figure n° 26 : Photo extraite du site officiel de WhatsApp.....	156
Figure n° 27 : espace interactionnel standard de WhatsApp (1).....	160
Figure n°29 : espace interactionnel standard de WhatsApp (2).....	165
Figure 30 : Les signes d'envoi et de réception de message	166
Figure 31 : Explication des signes d'envoi, de reception et de lecture de message.....	167
Figure n°32 : Indication « est en train d'écrire »	169
Figure n°33 : capture d'écran – discussion de groupe	172
Illustration n° 3 : Capture d'écran depuis mon téléphone (nouveau groupe)	180
Figure n°35 : « your great aunt just passed away. LOL »	195
Figure n°36 : Extrait de l'article <i>LOL</i> : la signification	198
Figure n°37 : Recensement et répartition des <i>lol</i> et <i>mdr</i> dans le corpus	208

Table des tableaux

Tableau n°1 : Plantin 2011 :11.....	64
Tableau n°1bis : Plantin 2011 :12	64
Tableau n°2 : La méthode de strates (Alloing et Pierre 2017).....	82
Tableau n°3 : Caractéristiques du corpus : participants, historiques et références	139
Tableau n°4 : Quantification en nombre de mots du corpus.....	141

Table des annexes

Exemple n° 1 : [Référence corpus 3b].....	136
Exemple n° 2 : [Référence corpus 13 C].....	163
Exemple n° 3 : [Référence corpus B].....	163
Exemple n° 4 : [Référence Corpus 4A].....	173
Exemple n° 5 : [Référence corpus 3C].....	175
Exemple n°6 : [référence corpus 9].....	176
Exemple n°7 : [référence corpus 9].....	177
Exemple n° 8 : [Référence corpus 8b].....	181
Exemple n° 9 : [Référence corpus A].....	182
Exemple n°9 bis : [Référence corpus A].....	182
Exemple n° 10 [Référence corpus 8B].....	184
Exemple N°11 : [référence corpus 7 A].....	185
Exemple n°12 : [référence corpus 7A].....	186
Exemple n° 13 : [Référence corpus 8b].....	210
Exemple n°14 : [Référence corpus 14].....	212
Exemple n° 15 : [Référence corpus 4C].....	213
Exemple n°16 : [Référence corpus 5A].....	214
Exemple n°17 : [Référence corpus 14 A] – partie 1/4.....	215
Exemple n°17 : [Référence corpus 14 A] – partie 2/4.....	216
Exemple n°17 : [Référence corpus 14 A] – partie 3/4.....	217
Exemple n°17 : [Référence corpus 14 A] – partie 4/4.....	218
Exemple n° 17 : [Référence corpus 14 A] – partie 1/4.....	221
Exemple n° 18 : [Référence corpus 4C].....	222
Exemple n° 19 : [Référence corpus P1].....	223
Exemple n°20 : [Référence corpus P14 B].....	225
Exemple n°21 : [Référence corpus 7B].....	227
Exemple n° 22 : [Référence corpus P14 B].....	229
Exemple n° 23 : [Référence corpus 14 C].....	230
Exemple n°24 : [Référence corpus 7B].....	231
Exemple n°25 : [Référence corpus P14 B].....	232
Exemple n°25 bis : [Référence corpus P14 B].....	233
Exemple n° 26 : [Référence corpus 14B].....	252
Exemple n°27 : [Référence corpus 5A].....	253
Exemple n°28 : [Référence corpus 12B].....	253
Exemple n°29 : [Référence corpus 12B].....	254
Exemple n°30 : [Référence corpus 5A].....	256
Exemple n°31: [Référence corpus 13A].....	257
Exemple n°32 : [Référence corpus 14C].....	263
Exemple n°33 : [Référence corpus 9].....	264
Exemple n°34 : [Référence corpus 14C].....	266
Exemple n°35 : [Référence corpus 14B].....	269
Exemple n°36 : [Référence corpus 14B].....	273
Exemple n°37 : [Référence corpus 9].....	275
Exemple n°37 : [Référence corpus].....	277
Exemple n° 38 : [Référence corpus 12C].....	278
Exemple n°39 : [Référence corpus 14A].....	282

Bibliographie

Remarque : tous les URL ont été vérifiés le 27/09/2020.

- Agamben, G. (2007). *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris: Payot & Rivages.
- Ahmed, S. (2004). *Cultural politics of emotion*. Edinburg: Edinburgh University Press.
- Ahmed, S. (2012). Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés). *Cahiers du Genre*, 53, 77-98. Doi : <https://doi.org/10.3917/cdge.053.0077>
- Allard, L. (2009). Pragmatique de l'internet mobile. Technologies de soi et culture du transfert. In F. Dervin & Y. Abbas (dir.) *Technologies numériques du soi et (co-) constructions identitaires*. Paris: L'Harmattan, 60-74.
- Allard, L. (2010). *Mythologie du portable*. Paris : Le Cavalier Bleu.
- Allard, L. (2014). Express Yourself 3.0 ! Le mobile comme média de la voix intérieure. in Laurence Allard, Roger Odin & Laurent Creton (dir.), *Téléphone mobile et création*, Paris: Armand Colin.
- Allard, L. (2017). Partages créatifs : stylisation de soi et appsperimentation artistique. *Communication & langages*, 194(4), 29-39. <https://doi.org/10.4074/S033615001701403X>
- Allard, L. (2018). Du géofiltre à l'égofiltre : les territoires de jeu des individus-marques à l'épreuve des applications de messagerie sociale. *Questions de communication*, 34(2), 95-106. <https://doi.org/>
- Alloing, C., & Pierre, J. (2017). *Le web affectif: une économie numérique des émotions*. Paris : INA éditions.
- Alsadhan, M. (2009). *L'expression des émotions et des sentiments dans le lexique français*. Thèse de Doctorat, Université Paul-Valéry Montpellier 3.

- Altamimi, M., Dor, T. & Guénif-Souilamas, N. (dir.) (2018). *Rencontres radicales. Pour des dialogues féministes décoloniaux*. Paris: Cambourakis.
- André F. (2017). *Pratiques scripturales et écriture SMS: analyse linguistique d'un corpus de langue française*. Thèse de Doctorat, Université Paris-Sorbonne.
- Arnold, M. B. (1960). *Emotion and personality*. Vol. I. Psychological aspects. New York : Columbia University Press.
- Asendorpf, J., & Wallbott, H. G. (1982). Contributions of the German “Expression Psychology” to nonverbal communication research. *Journal of Nonverbal Behavior*, 6(3), 135-147.
- Auchlin, A. (1990). Analyse du discours et bonheur conversationnel. *Cahiers de linguistique française*, (11), 311-328.
- Auchlin, A. (1991). Le bonheur conversationnel: fondements, enjeux et domaines. *Cahiers de linguistique française*, 12, 103-126.
- Auchlin, A. (1995). Le bonheur conversationnel: émotion et cognition dans le discours et l'analyse du discours. In D. Véronique & R. Vion (éd.), *Modèles de l'interaction verbale*. Aix-en-Provence: publications de l'Université de Provence, 223-233.
- Auchlin, A. (1996). Du texte à la compétence discursive: le diagnostic comme opération empathico-inductive. *Cahiers de linguistique française*, 18, 339-355.
- Auchlin, A. (2000). Grain fin et rendu émotionnel subtil dans l'observation des interactions: sur le caractère trans-épistémique des attributions d'émotions. In C. Plantin, M. Doury & V. Traverso (éd.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 197-208.
- Auroux, S. (1992). Introduction. Le processus de grammatisation et ses enjeux. In S. Auroux (dir.) *Histoire des idées linguistiques* (tome 2). Bruxelles : Mardaga, 12-64.
- Auroux, S. (1994). *La révolution technologique de la grammatisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*. Bruxelles : Mardaga.
- Auroux, S. (1995). Grammatization. In: *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, Seconde série, n°11, 1995. La genèse de la norme. Colloque de la SHESL, janvier 1994. Textes réunis par Francine Mazière. pp. 5-6. DOI : <https://doi.org/10.3406/hel.1995.3396>
- Azzaria, G. et Castets-Renard, C. (2012). Présentation. *Éthique publique* [En ligne], 14(2), mis en ligne le 23 août 2013. URL : <http://journals.openedition.org/ethiquepublique/987>
- Balibar-Mrabti, A. (1995). Une étude de la combinatoire des noms de sentiment dans une grammaire locale. *Langue française*, 105, 88-97. DOI <https://doi.org/10.3406/lfr.1995.5295>

- Bally, C. (1952 [1913]). *Le langage et la vie*, 3e édition augmentée. Genève : Librairie Droz.
- Bänninger-Huber, E. (1992). Prototypical affective microsequences in psychotherapeutic interaction. *Psychotherapy Research*, 2(4), 291-306.
- Baron, N. S. (2004). See You Online: Gender Issues in College Student Use of Instant Messaging. *Journal of Language and Social Psychology*, 23(4), 397-423. DOI : <https://doi.org/10.1177/0261927X04269585>
- Barthes, R. (1980). *La chambre claire*. Paris : Gallimard.
- Barton, D. & Lee, C. (2013). *Language Online: Investigating Digital Texts and Practices*. Londres: Routledge.
- Belzung, C. (2007). *Biologie des émotions*. Louvain-la-Neuve : De Boeck.
- Benveniste, É. (1970). L'appareil formel de l'énonciation. *Langages*, 17, 12-18. DOI : <https://doi.org/10.3406/lgge.1970.2572>
- Bernard, J. (2015a). Éclairer un point aveugle. *Terrains/Théories*, 2, [en ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/teth/268> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.268>
- Bernard, J. (2015b). Les voies d'approche des émotions. Enjeu de définition et catégorisations. *Terrains/Théories*, 2 [en ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/teth/196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.196>
- Bernicot, J., Bert-Erboul, A., Goumi, A., & Volkaert-Legrier, O. (2015). Analyse d'un corpus longitudinal de SMS produits par de jeunes adolescents. *Revue Tranel Travaux neuchâtelois de linguistique*, 63, 15-29.
- Besnier, N. (1990). Language and affect. *Annual review of anthropology*, 19(1), 419-451. DOI : <https://doi.org/10.1146/annurev.an.19.100190.002223>
- Beuscart, J., Cardon, D., Pissard, N. & Prieur, C. (2009). Pourquoi partager mes photos de vacances avec des inconnus: Les usages de Flickr. *Réseaux*, 154(2), 91-129. <https://doi.org/10.3917/res.154.0091>
- Blanc, N., Syssau, A., & Brouillet, D. (2006). *Émotion et cognition: quand l'émotion parle à la cognition*. Paris : Édition In Press.
- Blumenthal, P., Novakova, I. & Siepmann, D. (éd.) (2014). *Les émotions dans le discours-Emotions in Discourse*. Frankfurt: Peter Lang.
- Bottineau, D. (2013). OUPS! Les émotimots, les petits mots des émotions : des acteurs majeurs de la cognition verbale interactive. *Langue française*, 180(4), 99-112. <https://doi.org/10.3917/lf.180.0099>
- Bottini, T. & Julliard, V. (2017). Entre informatique et sémiotique : Les conditions technométhodologiques d'une analyse de controverse sur Twitter. *Réseaux*, 204(4), 35-69. <https://doi.org/10.3917/res.204.0033>

- Bouchard, R. (2000). M'enfin!!! Des "petits mots" pour les "petites" émotions ? In C. Plantin, M. Doury & V. Traverso (éd.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 223-238.
- Boyd, D. (2010). Social Network Sites as Networked Publics: Affordances, Dynamics, and Implications. In Z. Papacharissi (dir.), *Networked Self: Identity, Community, and Culture on Social Network Sites*. Londres : Taylor & Francis, 39-58.
- Brown, P. & Levinson, S. C. (1987 [1978]). *Politeness: Some Universals in Language Usage*, Cambridge (Massachusetts) : Cambridge University Press.
- Caffi, C., & Janney, R. W. (1994). Toward a pragmatics of emotive communication. *Journal of pragmatics*, 22(3-4), 325-373. DOI : [https://doi.org/10.1016/0378-2166\(94\)90115-5](https://doi.org/10.1016/0378-2166(94)90115-5)
- Cannon, W. B. (1927). The James-Lange theory of emotions: A critical examination and an alternative theory. *The American journal of psychology*, 39(1), 106-124. DOI : <https://doi.org/10.2307/1415404>
- Cardon, D., & Casilli, A. (2015). *Qu'est-ce que le digital labor?* Bry-sur-Marne : INA, coll. « Etudes et controverses ».
- Caron, A. H., & Caronia, L. (2005). *Culture mobile : les nouvelles pratiques de communication*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Casilli, A. (2009). Introduction. Culture numérique : l'adieu au corps n'a jamais eu lieu. *Esprit*, mars/avril(3), 151-153. <https://doi.org/10.3917/espri.0903.0151>
- Casilli, A. (2010). *Les Liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?* Paris: Seuil.
- Casilli, A. (2017). Préface : les affects comme ressorts du capitalisme des plateformes. In C. Alloing, & J. Pierre (éd.), *Le web affectif : une économie numérique des émotions*. Paris : INA éditions, 5-8.
- Charaudeau, P. (2000). Une problématisation discursive de l'émotion : à propos des effets de pathémisation à la télévision. In C. Plantin, M. Doury & V. Traverso (éd.), *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 125-155.
- Charaudeau, P. (2008). Pathos et discours politique. In Rinn, M (ed.) *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.49-58.
- Chatar-Moumni, N. (2013). L'expression verbale des émotions: présentation. *Langue française*, 180(4), 3-11. <https://doi.org/10.3917/lf.180.0003>
- Chiss, J. L. (1985). La stylistique de Charles Bally: de la notion de «sujet parlant» a la théorie de l'énonciation. *Langages*, 77, 85-94. DOI : <https://doi.org/10.3406/lgge.1985.1506>
- Chuquet, H., Nita, R., & Valetopoulos, F. (dir.) (2013). *Des sentiments au point de vue. Études de linguistique contrastive*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

- CNIL [Commission nationale de l'informatique et des libertés] (2016). La publicité ciblée en ligne, Donnée sensible, Article 8, Modifié par la Loi n° 2016-41 du 26 janvier 2016, article 193.
- Combe Celik, C. (2014). Vlogues sur YouTube : un nouveau genre d'interactions multimodales. In I. Colón de Carvajal & M. Ollagnier-Beldame (dir.), *Actes du colloque Interactions multimodales par écran (IMPEC2014)*. https://impec.sciencesconf.org/conference/impec/pages/Impec2014_Combe_Celik.pdf 265-280.
- Combe Celik, C. (2016). Questions méthodologiques autour de l'étude de deux plateformes interactives multi-modales: de la communauté de contenu à l'application intimiste. *Linguas e Instrumentos Lingüísticos*, 37, 211-230. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01615562/file/artigo9.pdf>
- Combe, C. (2019). Les genres numériques de la relation. *Langage & société*, 167, 51-80. DOI : <https://doi.org/10.3917/lis.167.0051>
- Cosnier, J. (1992). Synchronisation et copilotage de l'interaction conversationnelle. *Protée*, 33-39.
- Cosnier, J. (1994). *Psychologie des émotions et des sentiments*. Paris: Retz / Nathan.
- Cosnier, J., & Brunnel, M.-L. (1994). Empathy, micro-affects, and conversational interactions. In N. H. Frijda (éd.), *Proceedings of the VIIIth Conference of the International Society of Research on Emotions (ISRE)*. Storrs (Connecticut) : ISRE Publications, 237-241.
- Cosnier, J., Rey, F., & Robert, F. (1996). Le corps, les affects et la relation à l'autre. *Thérapie familiale*, 17(2), Genève. 195-200.
- Cosnier, J., & Vaysse, J. (1997). Sémiotique des gestes communicatifs. *Nouveaux actes sémiotiques*, N° 52, 7-28.
- Cosnier, J., & Brunnel, M.-L. (1997). De l'interactionnel à l'intersubjectif. In A. Marcarino (éd.), *Analisi della conversazione e prospettive di ricerca in etnometodologia*. Urbino : QuattroVenti, 151-163.
- Cosnier, J., & Huyghues-Despointes, S. (2000). Les mimiques du créateur, ou l'auto-référence des représentations affectives. In C. Plantin, M. Doury & V. Traverso (éd.), *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 157-168.
- Cougnon, L. A. (2015). *Langage et SMS: Une étude internationale des pratiques actuelles*. Louvain-la-Neuve : Presses Universitaires de Louvain.
- Cougnon, L. A., & Beaufort, R. (2011). Néologie et sms. *Neologica*, 5, 183-201.
- Coupland, J. (2003). *Small talk : Social functions*. *Research on language and social interaction*, 36(1), 1-6. DOI : https://doi.org/10.1207/S15327973RLSI3601_1

- Coupland, N., & Ylänne-McEwen, V. (2014 [2000]). Talk about the weather: Small talk, leisure talk and the travel industry. In J. Coupland (éd.), *Small talk*. Londres, Taylor & Francis, 183-202.
- Crenshaw, K. (1991). Mapping the margins: Identity politics, intersectionality, and violence against women. *Stanford Law Review*, 43(6), 1241-1299. DOI: 10.2307/1229039
- Cressens, A., & Ghliiss, Y. (2019). *Vers une recherche doctorale "située" : réflexivité scientifique, interrogations éthiques et pratiques pour la (re)construction de point de vue*, séminaire GRASS, 16/12/2019, Université Paul-Valéry Montpellier 3. URL : <https://www.adum.fr/script/formations.pl?mod=245309&site=mines>
- Crystal, D. (2004). *A glossary of netspeak and textspeak*. Édimbourg: Edinburgh University Press.
- Crystal, D. (2006 [2001]). *Language and the Internet* (2^e édition). Cambridge (Massachusetts) : Cambridge University Press.
- Crystal, D. (2011). *Internet Linguistics*. Londres: Routledge.
- Cuenca Montesino, J. M. (2017). *L'application WhatsApp dans la négociation franco-espagnole: un catalyseur de la confiance interculturelle*. Thèse de Doctorat, Université Paris 10.
- Damasio, A. R. (2003). *Spinoza avait raison: joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris: Odile Jacob.
- Damasio, A. R. (2006). *L'erreur de Descartes: la raison des émotions*. Paris: Odile Jacob.
- Damasio, H., & Damasio, A. R. (2000). The lesion method in cognitive neuroscience. In M. Farah & T. Feinberg (éd.). *Patient-based approaches to cognitive neuroscience*, Cambridge. Mit Press. 21-34.
- Danino, C. (2018). Introduction. *Corpus* [En ligne], 18, mis en ligne le 03 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/3099>
- Dantzer, R. (1988). *Les Émotions, Que sais-je?* Paris: Presses Universitaires de France.
- D'arripe, A., & Routier, C. (2013). Au-delà de l'opposition entre savoir profane et savoir expert: une triangulation des méthodes." *Recherche Qualitative, HS 15*, 221-233.
- Darwin, C. (1998 [1872]). *The Expression of the Emotions in Man and Animals*. Oxford: Oxford University Press.
- Détrie, C. (2015). Gentlemanminette d'amour, ma chou, colocounette et autres formes nominales d'adresse dans les SMS: de quelques spécificités liées au genre. In D. Ablali, S. Badir & D. Ducard (éd.), *En tous genres: normes, textes, médiations*. Louvain-la-Neuve: Academia, 43-57.
- Détrie, C. (2016 [2007]). *De la non-personne à la personne: l'apostrophe nominale*. Paris : CNRS Open Edition.

- Détrie, C., & Verine, B. (2015). Quand l'insulte se fait mot doux : la violence verbale dans les SMS. In U. Tuomarla, J. Härmä, L. Tiittula, A. Sairio, M. Paloheimo, & J. Isosävi (éd.), *Miscommunication and Verbal Violence. Du malentendu à la violence verbale. Miskommunikation und verbale Gewalt*. Helsinki, Société néophilologique, 59-71.
- Develotte, C. (2006). Décrire l'espace d'exposition discursive dans un campus numérique. In C. Dejean-Thircuir & F. Mangelot (dir.), *Le français dans le monde. Recherches et applications*. Paris: CLE International / Français dans le monde, 88-100. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00151851/document>
- Develotte, C. (2012). L'analyse des corpus multimodaux en ligne: état des lieux et perspectives. In F. Neveu *et al.* (dir.), *Actes du 3^{ème} congrès mondial de linguistique française. Paris*, EDP Sciences, 509-525. DOI <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100213>
- Develotte, C., Kern, R. & Lamy, M.-N. (dir.) (2011). *Décrire la conversation en ligne. Le face à face distanciel*. Lyon: ENS Éditions.
- Develotte, C. & Paveau, M.-A. (2017). Pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique. Questionnements linguistiques. *Langage & société*, 160-161, 199-215. <https://www.cairn-int.info/revue-langage-et-societe-2017-2-page-199.htm>
- Dodane, C., Hirsch, F., Sauvage, J., & Barkat-Defradas, M. (2012). Une analyse préliminaire du rire chez des enfants de 18 à 36 mois. In *Actes des Journées d'Etudes sur la Parole*. Grenoble, Université de Grenoble, 537-544.
- Dodier, N., & Stavrianakis, A. (2018). *Les objets composés: agencements, dispositifs, assemblages*. Paris: Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Dormeau, L. (2019). Histoire d'émotions néolibérales: pédagogie d'une émancipation individuelle, dialectique d'une aliénation collective. *Cahiers d'histoire*, 36(2), 129-149. DOI <https://doi.org/10.7202/1066848>
- Doueïhi, M. (2008). *La grande conversion numérique*. Paris: Seuil.
- Doueïhi, M. (2011). Un humanisme numérique. *Communication & langages*, 167, 3-15. DOI : <https://doi.org/10.4074/S033615001101101X>
- Doueïhi, M. (2012). *Pour un humanisme numérique: l'amitié, l'oubli, les réseaux, l'intelligence collective*. Edition numérique, Publie.net.
- Dulong, D., & Guionnet, C. (2012). *Boys don't cry!: Les coûts de la domination masculine*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Dupond, P. (2001). *Le vocabulaire de Merleau-Ponty*. Paris: Ellipses.
- Ekman, P., & Friesen, W. V. (1972). Hand movements. *Journal of communication*, 22(4), 353-374.
- Emerit, L. (2016). La notion de lieu de corpus: un nouvel outil pour l'étude des terrains numériques en linguistique. *Corela. Cognition, représentation, langage*, 14(1). DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.4594>

- Emerit-Bibié, L. (2019). Affordances et matérialité dans les publications fantômes sur Facebook. *Corela. Cognition, représentation, langage*, HS-28. DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.8486>
- Ernaux, A., & Marie, M. (2005). *L'Usage de la photo*. Paris: Gallimard.coll. « NRF ».
- Ertzscheid, O. (2009). L'homme, un document comme les autres. *Hermès, La Revue*, 53(1), 33-40. <https://doi.org/>
- Escande-Gauquié, P., & Jeanne-Perrier, V. (2016). L'éthos du photographe engagé au service d'un art en devenir? *Itinéraires* [En ligne], mis en ligne le 01 juillet 2016. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2985>
- Eynard, J. (2012). L'éthique à l'épreuve des nouvelles particularités et fonctions des informations personnelles. *Éthique publique* [En ligne], 14(2), mis en ligne le 23 août 2013. URL : <http://journals.openedition.org/ethiquepublique/1017>
- Fauré, L. (2010). « Interjection et procédure interpellative en grammaire interactionnelle: de l'image de soi à l'« allogénèse » ? », *Corela* [En ligne], HS-8, mis en ligne le 24 novembre 2010. URL : <http://journals.openedition.org/corela/1827>
- Fauré, L. (2014). *Pourquoi pousser des oh et des ah? Les fonctionnements interjectifs à l'oral: de la grammaire à l'approche interactionnelle. L'exemple des interjections vocaliques en situation de procédure de service*. Thèse de Doctorat, Université Paul-Valéry Montpellier 3.
- Fauré, L., & Perea, F. (2017). Émotion. In C. Détrie, P. Siblot, B. Verine & A. Steuckardt (éd.), *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche pragmatique*. Paris: Honoré Champion, 117-122.
- Fehr, B., & Russell, J. A. (1984). Concept of emotion viewed from a prototype perspective. *Journal of experimental psychology: General*, 113(3), 464-486.
- Fontanille, J. (2017 [1990]). *Formes de vie*. Liège: Presses universitaires de Liège.
- Foucault, M. (1989). *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard.
- Garrau, M., & Le Goff, A. (2010). *Care, justice et dépendance: introduction aux théories du care*. Paris: Presses universitaires de France.
- Georges, F. (2009). Représentation de soi et identité numérique. Une approche sémiotique et quantitative de l'emprise culturelle du web 2.0. *Réseaux*, 154, 165-193. DOI : <https://doi.org/10.3917/res.154.0165>
- Georges, F. (2010). Pratiques informationnelles et identités numériques. *Études de communication*, 35, 105-120. DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.2226>
- Ghliiss, Y. (2016) « Des LOL et des MDR: de la publicisation du corps émotionné dans la communication électronique », in Fabien Liénard & Sami Zlitni (eds), *Médias numériques & communication électronique*, KLOG, Havre, p 867-876.

- Ghliss, Y. (2019). Les photo-discours WhatsApp: éléments d'analyse d'une affordance d'une application mobile. *Corela. Cognition, représentation, langage*, (HS-28). DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.8480>
- Ghliss, Y., & André, F. (2017). Après la collecte, l'anonymisation: enjeux éthiques et juridiques dans la constitution du corpus 88milSMS. In C. R. Wigham & G. Ledegen (éd.), *Corpus de communication médiée par les réseaux. Construction, structuration, analyse*. Paris: L'Harmattan, 71-84
- Ghliss, Y., & Verine, B. (2017). Je t'aime fortttttttt : la répétition graphémique, marqueur d'émotion dans le genre du discours SMS ? In A. Krzyzanowska & K. Wolowska (éd.), *Les Émotions et les valeurs dans la communication, I: entrer dans l'univers du discours*, Francfort-sur-le-Main: Peter Lang, 139-148.
- Ghliss, Y., & Jahjah, M. (2019). Habiter WhatsApp? Éléments d'analyse postdualiste des interactions en espace numérique. *Langage & Société*, 167, 29-50. DOI : <https://doi.org/10.3917/lis.167.0029>
- Ghliss, Y., Perea, F., & Ruchon, C. (2019). Introduction: Les affordances langagières, levier d'une réflexion postdualiste du discours numérique? *Corela. Cognition, représentation, langage*, HS-28. DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.8282>
- Gibson, J. J., (1977). The Theory of Affordances. In R. Shaw & J. Brandsford (éd.), *Perceiving, Acting, and Knowing: Toward and Ecological Psychology*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum Associates Publishers, 62-82.
- Gibson, J. J. (1979). *The Ecological Approach to Visual Perception*, Hillsdale: Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- Goffman, E. (1973a [1959]). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Paris: Éditions de minuit.
- Goffman, E. (1973b [1961]). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2. Les relations en public*. Paris: Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1975 [1963]). *Stigmaté: les usages sociaux des handicaps*. Paris: éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1991 [1974]). *Les cadres de l'expérience*. Paris: éditions de Minuit.
- Goodwin, C. (1979). The interactive construction of a sentence in natural conversation. In Psathas G. (éd.), *Everyday language: Studies in ethnomethodology*, New York: Irvington Publishers, 97-121.
- Goudet, L. (2016a). Le dispositif icôno-textuel des mèmes internet: évolution des advice animals. In C. Bonnet (coord.), *Journée d'études Plurisémio-ticités*. Paris, Université Paris-Diderot.
- Goudet, L. (2016b). Anthropomorphisme et sociolecte des mèmes internet: lolcats et cat-lebrities. In A. Martin (éd.), *La Place des animaux dans les sociétés anglophones contemporaines, Babel-Civilisations et sociétés*, no XI, p. 59-84.

- Greco, L. (2020). Analyser la complexité sociale et sémiotique des pratiques à partir des notions d'agencement, de dispositif et d'assemblage. *Langage & société*, 170, 221-228. DOI : <https://doi.org/10.3917/ls.170.0221>
- Grice, H. P. (1979 [1975]). Logique et conversation. *Communications* 30, 57-72. DOI : <https://doi.org/10.3406/comm.1979.1446>
- Grossmann, F. (2005). Joie profonde, affreuse tristesse, parfait bonheur. Sur la prédicativité des adjectifs intensifiant certains noms d'émotion. *Cahiers de lexicologie*, 86, 179-196.
- Groupe ICOR. (2013). Convention ICOR. Lyon: université de Lyon. URL : http://icar.cnrs.fr/projets/corinte/documents/2013_Conv_ICOR_250313.pdf
- Guérin, L. (2019). Le portable comme « chez-soi » dans un contexte de précarité résidentielle. *Socio-anthropologie*, 40, 97-113. DOI : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.5929>
- Guilhaumou, J. (1993). À propos de l'analyse de discours : les historiens et le « tournant linguistique ». *Langage & société*, 65, 5-38. DOI : <https://doi.org/10.3406/lsoc.1993.2622>
- Gunthert, A. (2014). L'image conversationnelle. *Études photographiques* 31. URL : <http://etudesphotographiques.revues.org/3387>
- Halté, P. (2018). Émoticône et modalisation: ancrage énonciatif du locuteur dans un corpus de t'chat. In Nita Raluca et Freiderikos Valetopoulos (éd.), *L'expression des sentiments: de l'analyse linguistique aux applications*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Halté, P. (2019). Intégrer les émoticônes (et interjections) à des outils de traitement automatiques de corpus numériques: modélisation, enjeux, projets. In S. Anquetil, C. Duteil-Mougel & V. Lloveria (éd.), *Le sens des données: Le statut du corpus et herméneutique à l'aune des humanités numériques*. Paris: L'Harmattan.
- Haraway, D. (2007 [1985]). *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*. Paris: éditions Exils.
- Harding, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. Ithaca: Cornell University Press.
- Harding, S. (1991). *Whose Science, Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*. Ithaca: Cornell University Press.
- Hatfield, E., Bensman, L., Thornton, P. D., & Rapson, R. L. (2014). New perspectives on emotional contagion: A review of classic and recent research on facial mimicry and contagion. *Interpersona*, 8(2), 159-179.
- Herring, S. (dir.) (1996). *Computer Mediated Communication: Linguistic, Social and Cross Cultural Perspectives*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins.

- Herring, S. (2004). Online communication: Through the lens of discourse. Dans M. Consalvo, N. Baym, J. Hunsinger, K. B. Jensen, J. Logie, M. Murero & L. R. Shade (éd.), *Internet Research Annual* (volume I). Berne: Peter Lang, 65-76.
- Hochschild, A. R. (2017 [1983]). *Le prix des sentiments. Au cœur du travail émotionnel*. Paris: La Découverte.
- Hutchins, E. (1995). How a cockpit remembers its speeds. *Cognitive science*, 19(3), 265-288.
- Hutchins, E. (2005). Material anchors for conceptual blends. *Journal of pragmatics*, 37(10), 1555-1577. DOI : <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2004.06.008>
- Illouz, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme*. Paris: Seuil.
- Illouz, E. (2012). *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*. Paris: Seuil.
- Jahjah, M. (2016). De la bibliographie matérielle aux «Digital Studies»? L'apport des SIC à la compréhension de la matérialité numérique. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 8. DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.1968>
- Jahjah, M. (2019). De Facebook aux interactions orales: des “unités d’empiètement”. in *Marc Jahjah Cultures numériques et cie* [Blog de recherche] <http://www.marcjahjah.net/3014-de-facebook-aux-interactions-orales-des-unites-dempietement-mediatiques>.
- Jakobson, R. (1963). *Essaie de linguistiques générale*. Paris: Minuit.
- James, W. (2006 [1884]). *Qu'est-ce qu'une émotion?* Paris: L'Harmattan.
- Jeanneret, Y. & Souchier, E. (1999). Pour une poétique de l'écrit d'écran. *Xoana*, 6, 97-107.
- Jeanneret, Y. & Souchier, E. (2005). L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran. *Communication & langages*, 145, 3-15. DOI : <https://doi.org/10.3406/colan.2005.3351>
- Jeanneret, Y. & Souchier, E. (2009). Signes passeurs. In D. Ablali & D. Ducard (dir.), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*. Paris, Honoré Champion.
- Jenny, L. (2016). Y'a-t-il une énonciation photographique? In M. Colas-Blaise & al. (éd.), *L'Énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Jiménez Vicario, P. M., & Cirera Tortosa, A. (2014). La red social: del Ágora al Whatsapp. In *9° Congresso Città e Territorio Virtuale*. Roma, 2, 3 e 4 ottobre 2013. Rome: Università degli Studi Roma Tre, 1112-1122.
- Julliard, V. (2015). Les apports de la techno-sémiotique à l'analyse des controverses sur Twitter. *Hermès*, 73, 191-200. DOI : 191-200. <https://doi.org/>
- Julliard, V. (2016). # Theoriedugenre: comment débat-on du genre sur Twitter?. *Questions de communication*, (30), 135-157. DOI : <https://doi.org/>

- Kahloul, M. (2013). Vas-y marqueur d'attitude énonciative: du mouvement au mouvement d'humeur. *Langue française*, 180, 65-80. DOI : <https://doi.org/10.3917/lf.180.0065>
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1977). *La connotation*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales*, t. I. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992). *Les interactions verbales*, t. II. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2000). Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XXe siècle ? Remarques et aperçus. In C. Plantin, M. Doury & V. Traverso (éd.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 33-74.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). *Le discours en interaction*. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2010a). L'impolitesse en interaction. Lexis [En ligne], HS 2 | 2010, mis en ligne le 06 septembre 2010. URL : <http://journals.openedition.org/lexis/796>
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2010b). Pour une analyse multimodale des interactions orales: l'expression des émotions dans les débats politiques télévisuels. *Cadernos de Letras da UFF*, 40, 17-45.
- Kibora, L. (2009). Téléphonie mobile: l'appropriation du SMS par une 'société de l'oralité'. In M. E. de Bruijn, F. Nyamnjoh & I. Brinkman (éd.), *Mobile phones: The new talking drums of everyday Africa*. Bamenda (Cameroun) : Langaa, 110-124.
- Kindberg, T., Spasojevic, M., Fleck, R., & Sellen, A. (2005). I saw this and thought of you: some social uses of camera phones. In G. C. van der Veer & C. Gale (éd.), *CHI'05 extended abstracts on Human factors in computing systems*. New York: Association for Computing Machinery, 1545-1548.
- Klein, A. (2019). S'allier à l'inconfort. In *Espaces réflexifs, situés, diffractés et achevés*. [Carnet de recherche]. URL : <https://reflexivites.hypotheses.org/10791>
- Kleinginna, P. R., & Kleinginna, A. M. (1981). A categorized list of emotion definitions, with suggestions for a consensual definition. *Motivation and emotion*, 5(4), 345-379.
- Krzyzanowska, A. & Wolowska, K. (éd.) (2016). *Les émotions et les valeurs dans la communication, I: Découvrir l'univers de la langue*. Francfort-sur-le-Main : Peter Lang.
- Krzyzanowska, A. & Wolowska, K. (éd.) (2016). *Les émotions et les valeurs dans la communication, II: Entrer dans l'univers du discours*. Francfort-sur-le-Main: Peter Lang,
- La Valle, N. (2011). *L'organisation temporelle des activités dans l'espace domestique. Interactions, matérialité, technologies*. Thèse de Doctorat, Université Lumière Lyon 2. Tel-00600045
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic patterns*. Philadelphie: University of Pennsylvania Press.

- Lacheret, A. (2011). Le corps en voix ou l'expression prosodique des émotions. In OIPR (Organisation internationale de psychomotricité et relaxation), XXXème université d'été en psychomotricité, Jul 2011, Paris, France.
- Lange, C. G. (1885). The mechanism of the emotions. *The classical psychologists*, 672-684.
- Laroussi, F., & Liénard, F. (2012). Des écrans à la rue: l'émergence de communautés sociolinguistiques virtuelles pendant la révolution tunisienne », In Amsidder, A., Daghami, F. Et Toumi, F. (éd.) *Actes du Colloque Usages et pratiques des publics dans les pays du Sud – Des médias classiques aux TIC*. Agadir: Université Ibn Zohr, pp. 289-297.
- Latour, B. (2007). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Lazarus, R. S. (1991). *Emotion and adaptation*. Oxford: Oxford University Press.
- Le Breton, D. (2004). La construction sociale de l'émotion. *Les nouvelles d'Archimède*, 35, 4-5.
URL : https://culture.univ-lille1.fr/fileadmin/archives/lina/35/pg/emotion_lna35.pdf
- Le Breton, D. (2014). Le corps entre significations et informations. *Hermès*, 68, 21-30. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2014-1-page-21.htm>.
- Liénard, F. (2012). TIC, écriture électronique, communautés virtuelles et école. In Elalouf, M.L. (éd.) *Etude de Linguistique Appliquée (éla)*166. Paris : Didier Erudition – Klincksieck, 143-155.
- Liénard, F. (2014). Les communautés sociolinguistiques virtuelles. Le cas des pratiques scripturales numériques synchrones et asynchrones mahoraises. *Studia de lingvistica*, 4, 145-163.
- Liénard, F. & Zlitni, S. (dir.). (2011). *La communication électronique: enjeux de langues*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Lopez, C., Roche, M., & Panckhurst R. (2015). Classification des items inconnus de 88milSMS: aide à l'identification automatique de la créativité scripturale. *TRANEL Travaux neuchâtelois de linguistique*, 63, 71-86. https://www2.unine.ch/files/content/sites/islc/files/Tranel/63/71-86_lopez_al_corr.pdf
- Maingueneau, D. (2014). *Discours et analyse du discours : introduction*. Paris : Armand Colin.
- Maingueneau, D. (2018). [compte rendu] Paveau, M.-A. (2017). L'Analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques. Paris, Hermann. Argumentation, Analyse du Discours, rhétorique, 20. DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.2554>
- Mandler, G. (1984). *Mind and body: Psychology of emotion and stress*. New York : Norton.

- Marcoccia, M. (2011). T'es où maintenant? : les espaces de la conversation visiophonique en ligne. In C. Develotte, R. Kern & M.-N. Lamy (éd.), *Décrire la conversation en ligne, Le face à face distanciel*, Lyon: ENS Éditions, 95-115.
- Marignier, N. (2016). *Les matérialités discursives du sexe : la construction et la déstabilisation des évidences du genre dans les discours sur les sexes atypiques*. Thèse de Doctorat, Université Paris 13 - Sorbonne Paris Cité. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01418262/>
- Martin, Ph. (1987). Prosodic and Rhythmic Structures. *French Linguistics*, 25(5), 925-949.
- Martin, R. (1987). *Langage et croyance: les « univers de croyance » dans la théorie sémantique*. Bruxelles: Mardaga.
- Martin-Juchat, F. (2015). Le capitalisme affectif : enjeux des pratiques de communication des organisations. In S. Parini (Dir.), *Communications organisationnelles, management et numérique*. Paris : L'Harmattan, 59-68.
- Massumi, B. (2002). *Parables for the virtual: Movement, affect, sensation*. Durham (Caroline du Nord) : Duke University Press.
- Mayaffre, D. (2002). Les corpus réflexifs: entre architextualité et hypertextualité. *Corpus*, 1. DOI : <https://doi.org/10.4000/corpus.11>
- Mazziotta, N., & Kahane, S. (2016). Le « mot-phrase » dans les conceptions syntaxiques de Lucien Tesnière. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 111(1), 71-107. URL : <http://hdl.handle.net/2268/189455>
- McNeill, J. (2018). *LOL sur Twitter : une approche du contact de langues et de la variation par l'analyse des réseaux sociaux*. Mémoire de Maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merzeau, L. (2008). Présence numérique : du symbolique à la trace. *Médiation et information*, 29, 153-163. <http://www.mei-info.com/wp-content/uploads/revue29/12MEI-29.pdf>
- Merzeau, L. (2009). Présence numérique : les médiations de l'identité. *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2009(1), 79-91.
- Merzeau, L. (2012). La médiation identitaire. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1. DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.193>
- Micheli, R. (2013). Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion. *Semen*, 35, 17-40. DOI : <https://doi.org/10.4000/semen.9795>
- Micheli, R. (2014). *Les émotions dans les discours : Modèle d'analyse, perspectives empiriques*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Mitropoulou, E., Bonnet, F., et Wilhelm, C. (2019), Dossier : Design et fonction communication : Rencontre et esquisses paradigmatiques autour de la relation au

- public. *Interfaces Numériques*, 8(1), en ligne : <https://www.unilim.fr/interfaces-numeriques/3723>
- Moirand, S. (2004). L'impossible clôture des corpus médiatiques : La mise au jour des observables entre catégorisation et contextualisation. *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 40, 71-92.
- Moirand, S. (2018). « L'apport de petits corpus à la compréhension des faits d'actualité », Corpus n°18 [En ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/3519>
- Mondada, L. (2005a). Constitution de corpus de parole-en-interaction et respect de la vie privée des enquêtés: une démarche réflexive. *Rapport sur le projet « Pour une archive des langues parlées en interaction. Statuts juridiques, formats et standards, représentativité*, financé par le Programme Société de l'Information / Archivage et patrimoine documentaire, mars 2005. URL : http://vadeker.org/corpus/corpus_de_paroles_en_interaction_et_respect_vie_privée.pdf
- Mondada, L. (2005b). Espace, langage, interaction et cognition: une introduction. *Intellectica*, 41, 7-23. DOI : <https://doi.org/10.3406/intel.2005.1719>
- Mondada, L. (2008). Contributions de la linguistique interactionnelle. In Durand J. Habert B., Laks B. (éds.). *Congrès Mondial de Linguistique Française- CMLF'08* (p. 073). EDP Sciences. DOI : <https://doi.org/10.1051/cmlf08348>
- Mondada, L. (2015). Ouverture et préouverture des réunions visiophoniques. *Réseaux*, (6), 39-84. DOI : <https://doi.org/10.3917/res.194.0039>
- Morel, E. (2017). *Textos : assemblages hétérosémiotiques*. Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur.
- Morgagni, S. (2011). Repenser la notion d'affordance dans ses dynamiques sémiotiques. *Intellectica*, 55, 241-267. DOI : <https://doi.org/10.3406/intel.2011.1170>
- Mourlhon-Dallies, F., & Colin, J.-Y. (1999). Des didascalies sur l'Internet ? In J. Anis (dir.), *Internet, communication et langue française*. Paris : Hermès Sciences Publications, 13-30.
- Nachtergael, M., Foucher-Zarmanian, C., & Paveau, M.-A. (2018). Argumentaire Colloque international, *Le phototexte engagé. du militantisme aux luttes de visibilité*, 31/05/2018 - 01/06/2018, MSH Paris Nord. En ligne : <https://pleiade.univ-paris13.fr/events/appel-a-communication-phototexte-engage-militantisme-aux-luttes-de-visibilite/>
- Niedenthal, P., Krauth-Gruber, S., & Ric, F. (2009). Émotion et culture. In S. Krauth-Gruber, P. Niedenthal & F. Ric (ÉD.). *Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales*. Bruxelles: Mardaga, 311-346.
- Norman, D. A. (1988). *The psychology of everyday things*. New York : Basic Books.
- Nova, N. (2018). *Figures mobiles : une anthropologie du smartphone*. Thèse de Doctorat, Université de Genève. tel-01907837.

- Nova, N. (2020). *Smartphones. Une enquête anthropologique*. Genève : Métis Presses.
- Novakova, I. & Tutin, A. (2019). *Le lexique des émotions*. Grenoble: Université Grenoble Alpes Éditions.
- O'Hara, K. P., Massimi, M., Harper, R., Rubens, S., & Morris, J. (2014). Everyday dwelling with WhatsApp. In Proceedings of the 17th ACM conference on *Computer supported cooperative work & social computing*. <https://dl.acm.org/1131-1143>.
- Ochs, E., & Schieffelin, B. (1989). Language has a heart. *Text*, 9(1), 7-25.
- Pagès, M. (1986). *Trace ou sens : le système émotionnel*. Paris : L'Harmattan.
- Panckhurst, R. (2009). Short Message Service (SMS) : typologie et problématiques futures. In T. Arnavielle (éd.), *Polyphonies, pour Michelle Lanvin*. Montpellier: Université Paul-Valéry Montpellier 3, 33-52.
- Panckhurst, R. (2012). Sud4science Languedoc-Roussillon. Mutation des pratiques scripturales en communication électronique médiée. Rapport de recherche, MSH Montpellier [〈hal-01487047〉](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01487047)
- Panckhurst, R., & Moïse, C. (2012). sud4science Languedoc-Roussillon, collecte de SMS isolés et conversationnels. Démarche et méthode scientifiques. Colloque *VALS-ASLA*. *Hal-02872509*
- Panckhurst, R., Détrie, C., Lopez, C., Moïse, C., Roche, M., & Verine, B. (2013a). Sud4science, de l'acquisition d'un grand corpus de SMS en français à l'analyse de l'écriture SMS. *Epistémé*, 9, 107-138.
- Panckhurst, R., Détrie, C., Lopez, C., Moïse, C., Roche, M., & Verine, B. (2013b). Sud4science, de l'acquisition d'un grand corpus de SMS en français à l'analyse de l'écriture SMS - Scientific Figure on ResearchGate. URL : https://www.researchgate.net/figure/Capture-decran-du-logiciel-Seek-Hide_fig1_278825875
- Paveau, M.-A. (2012a). Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition. *Synergies pays riverains de la Baltique*, 9, 53-65. URL : <https://gerflint.fr/Base/Baltique9/paveau.pdf>
- Paveau, M.-A. (2012b). Le désir épistémologique. *Semen*, 29, 7-13. URL : <http://journals.openedition.org/semen/8758>
- Paveau, M.-A. (2017). *L'Analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*. Paris : Hermann.
- Paveau, M.-A. (2018). La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique. *Les Carnets du Cediscor*, 14, 104-110. DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.1478>
- Paveau, M. A. (2019a). "La photographie déictique en ligne [1/7]," in *Technologies discursives*, 23/07/2019, <https://technodiscours.hypotheses.org/1136>.

- Paveau, M. A. (2019b). "La photographie déictique en ligne [2/7]. Des visages, des pieds et des mains," in *Technologies discursives*, 28/07/2019, <https://technodiscours.hypotheses.org/1110>.
- Paveau, M. A. (2019c). "La photographie déictique en ligne [3/7]. Des verres, des tasses et des assiettes » in *Technologies discursives*, 13/08/2019, <https://technodiscours.hypotheses.org/715>.
- Paveau, M. A. (2019d). La photographie déictique en ligne [6/7]. De la pluie, de la neige et du ciel bleu. In *Technologies discursives*, 31/08/2019, <https://technodiscours.hypotheses.org/706>.
- Paveau, M.-A., & Perea, F. (dir.) (2012). *Corpus sensibles. Cahiers de Praxématique* 59. URL <http://praxematique.revues.org/3334>.
- Perea, F. (2010). L'identité numérique : de la cité à l'écran. Quelques aspects de la représentation de soi dans l'espace numérique. *Les Enjeux de l'information et de la communication*, Varia 2010, 144-159. DOI : <https://doi.org/10.3917/enic.010.0800>
- Perea, F. (2013). (Im) possibilités de dire le plaisir/déplaisir. *Interstudies*, 14, 51-61.
- Perea F. (2013b). *Sujets sensibles. Mémoire pour l'HDR*, Université de Paris 13 Sorbonne Paris Cité, non publié.
- Perea, F. (2016). Nature et technologie langagière dans les dialogues oraux homme-machine. *Communication*, 34(1). DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.6763>
- Perea, F. (2018). Cortana est-elle une humaine comme les autres ? Éléments de personnification et d'attribution d'un genre à un artefact numérique. *Semen*, 44. DOI : <https://doi.org/10.4000/semn.10831>
- Perea, F., & Levivier, M. (2012). Nommer/énoncer l'affect. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 87, 71-86. DOI : <https://doi.org/10.3917/lett.087.0071>
- Pierozak, I. (2003). *Le français tchaté. Une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphique – d'usages IRC*. Thèse de Doctorat, Université de Provence.
- Pierozak, I. (2011). Les corpus électroniques en sciences du langage : un eldorado? *Le discours et la langue*, 2(1), 15-31.
- Pignier, N. (2009). Sémiotique du webdesign : quand la pratique appelle une sémiotique ouverte. *Communication & langages*, 159, 91-110. DOI : <https://doi.org/10.4074/S0336150009001082>
- Pignier, N., & Drouillat, B. (2004). *Penser le Webdesign. Modèles sémiotiques pour les projets multimédias*. Paris : L'Harmattan.
- Pignier, N., & Drouillat, B. (2008). *Le webdesign. Sociale expérience des interfaces web*. Paris : Hermès-Lavoisier.

- Piolat, A. & Bannour, R. (2009). EMOTAIX: un scénario de Tropes pour l'identification automatisée du lexique émotionnel et affectif. *L'Année psychologique*, vol. 109(4), 655-698. DOI : <https://doi.org/10.4074/S0003503309004047>
- Plantin, C. (1998). Les raisons des émotions. In M. Bondi (éd.), *Forms of argumentative discourse/Per un'analisi linguistica dell'argomentare*. Bologne, CLUEB, 3-50.
- Plantin, C. (2003). Structures verbales de l'émotion parlée et de la parole émue. In J.-M. Colletta & A. Tcherkassof (éd.), *Les émotions: cognition, langage et développement*. Bruxelles : Mardaga, 97-130.
- Plantin, C. (2011). *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Berne: Peter Lang.
- Plantin, C., Doury, M., & Traverso, V. (éd.) (2000). *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Plutchik, R. (2002). *Emotions and Life: Perspectives from Psychology, Biology, and Evolution*. Washington: American Psychological Association
- Plutchik, R., & Conte, H. R. (dir.) (1997). *Circumplex Models of Personality and Emotions*. Washington: American Psychological Association
- Proulx, S. (2005). Penser les usages des TIC aujourd'hui : enjeux, modèles, tendances. In L. Vieira & N. Pinède (éd.), *Enjeux et usages des TIC: aspects sociaux et culturels* (tome 1). Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 7-20.
- Provine, R. R. (2003). *Le rire, sa vie, son œuvre : le plus humain des comportements expliqué par la science*. Paris: Laffont.
- Quattrochi, V. (2013). Pourquoi montrons-nous nos pieds quand nous sommes en vacances? Gentside [site], 11.08.2013, https://www.gentside.com/vacances/pourquoi-montrons-nous-nos-pieds-quand-nous-sommes-en-vacances_art53557.html
- Quéré, L. (1999). Action située et perception du sens. In MM. de Fornel & L. Quéré (éd.), *La Logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Rabatel, A. (2013). Ecrire les émotions en mode emphatique. *Semen*, 35, 65-82, mis en ligne le 22 avril 2015. DOI : <https://doi.org/10.4000/semn.9811>
- Raudaskoski, S. (2003). The Affordances of mobile applications. In Workshop on Technology, *Interaction and Workplace Studies*, 08-09/05/2003.
- Renaud, C., Fernandez, V., & Puel, G. (2016). Les mêmes Internet ont-ils un mode de propagation spécifique : Analyses à partir de topogrammes de mêmes de l'Internet chinois. *Réseaux*, 195, 107-130. DOI : <https://doi.org/10.3917/res.195.0107>

- Revoux, L. (2016). *Les photos conversationnelles en proie à plusieurs temporalités : le cas des usages conversationnels et mémoriels des photos échangées sur WhatsApp*. Mémoire de Master, Université Grenoble Alpes.
- Rimé, B. (2005). *Le partage social des émotions*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rinn, M. (2016). *Émotions et discours : L'usage des passions dans la langue*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Romero, J. R., & Espinosa, M. P. L. de (2015). El fenómeno WhatsApp en el contexto de la comunicación personal: una aproximación a través de los jóvenes universitarios. *ICONO14*, 13(2), 73-94.
- Ruchon, C. (2012). De l'intrusion du chercheur à l'intention vertueuse. Un corpus sur le deuil de l'enfant. *Cahiers de praxématique*, 59, 109-130. DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3384>
- Ruchon, C. (2015). *Des vertus antalgiques du discours ? L'expression de la douleur et de l'attachement dans les discours sur la maternité*. Thèse de Doctorat, Université Paris 13.
- Ruchon, C. (2019). De l'affordance injonctive à la créativité discursive : l'exemple du ticker numérique. *Corela. Cognition, représentation, langage*, HS-28. DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.8457>
- Santayana, G. (1992). *O World, Thou Choosest Not the Better Part!* Boston : Club of Odd Volumes.
- Sapir, E. (1921[1967]). *An introduction to the study of speech*. New York : Harcourt : Brace. [Trad. Fçse : *Le langage*, Petit bibliothèque Payot.]
- Sapir, E. (1929). The status of linguistics as a science. *Language*, 5(4), 207-214.
- Saussure, F. de. (1972 [1916]). *Cours de linguistique générale* (1916). Edition critique préparée par T. de mauro. Paris : Payot.
- Schegloff, E. A. (1968). Sequencing in conversational openings 1. *American anthropologist*, 70(6), 1075-1095.
- Schegloff, E., Jefferson, G., & Sacks, H. (1974). A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. *Language*, 50(4), 696-735.
- Searle, J. R. (1982 [1975]). *Sens et expression. Études de théorie des actes du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- Sinclair, J. (1991). *Corpus, concordance, collocation*. Oxford : Oxford University Press.
- Souchier, E. (1996). L'écrit d'écran, pratiques d'écriture & informatique. *Communication & langages*, 107(1), 105-119. DOI : <https://doi.org/10.3406/colan.1996.2662>
- Souchier, E. (1998). L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale. *Les Cahiers de médiologie*, 6, 137-145. DOI : <https://doi.org/10.3917/cdm.006.0137>

- Souchier, E. (2007). Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale. *Communication & langages*, 154, 23-38. DOI : <https://doi.org/10.3406/colan.2007.4688>
- Souchier, E. (2012). La «lettrure» à l'écran. *Communication & langages*, 174, 85-108. DOI : <https://doi.org/10.4074/S0336150012014068>
- Souchier, E., Candel, E., Gomez-Mejia, G. et Jeanne-Perrier, V. (2019). *Le numérique comme écriture, Théories et méthodes d'analyse*. Paris : Armand Colin.
- Stiegler, B. (2005). Individuation et grammatisation : quand la technique fait sens... *Documentaliste-Sciences de l'Information*, 42(6), 354-360. DOI : <https://doi.org/10.3917/docs.426.0354>
- Suchman, L. A. (1987). *Plans and situated actions : The problem of human-machine communication*. Cambridge (Massachusetts) : Cambridge university press.
- Tagliamonte, S. A., & Denis, D. (2008). Linguistic ruin? LOL! Instant messaging and teen language. *American speech*, 83(1), 3-34. URL : <https://pdfs.semanticscholar.org/196f/b01195fdd663da829bbe2532dad4f526042b.pdf>
- Tesnière, L. (1936). Sur la classification des interjections. In A. Sestak & A. Dokoupil (éd.). *Mélanges dédiés à la mémoire de Prokop M. Haškovec par ses amis et élèves*. Brno, Globus, 343-352.
- Trainoir, M. (2017). *Ethnographie des pratiques numériques des personnes à la rue*. Thèse de Doctorat, Université Rennes 2.
- Traverso, V. (1996). *La conversation familière: analyse pragmatique des interactions*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Traverso, V. (1999). *L'analyse des conversations*. Paris: Éditions Nathan.
- Tronto, J. (2008). Du care. *Revue du MAUSS*, 32(2), 243-265. DOI : <https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243>
- Tutin, A. (2012). Les collocations dans le champ sémantique des émotions : la régularité plutôt que l'idiosyncrasie. In *J. Apresjan (dir.), Meanings, texts and other exciting things: a festschrift to commemorate the 80th anniversary of Professor Igor Alexandrovic Mel'čuk*. Moscou : Jazyki slavjanskoj kultury. 602-612.
- Tutin, A., & Grossmann, F. (2002). Collocations régulières et irrégulières: esquisse de typologie du phénomène collocatif. *Revue française de linguistique appliquée*, 7(1), 7-25. DOI : <https://doi.org/10.3917/rfla.071.0007>
- Tutin, A., Novakova, I., Grossmann, F., & Cavalla, C. (2006). Esquisse de typologie des noms d'affect à partir de leurs propriétés combinatoires. *Langue française*, 150, 32-49.

- Uygur-Distexhe, D. (2012). Lol, mdr and ptdr: An inclusive and gradual approach to discourse markers. *Linguisticae Investigationes*, 35(2), 389-413. DOI : <https://doi.org/10.1075/li.35.2.i3uyg>
- Vaillant, A. (2016). *La civilisation du rire*. Paris: CNRS Éditions.
- Valetopoulos, F. 2013. Le corps et l'expression des sentiments: étude contrastive du grec moderne et du français. In F. Baider & G. Cislaru (éd.), *Cartographie des émotions: Propositions linguistiques et sociolinguistiques*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 127-139. <http://books.openedition.org/psn/2440>
- Vanderveken, D. (1992). La théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation. *Cahiers de linguistique française*, 13, 9-61.
- Verine, B. (2015). "C pa 1 sms, c 1 roman!!": le SMS est-il interprété comme un genre par ses usagers? In D. Ablali, S. Badir & D. Ducard (éd.), *En tous genres: normes, textes, médiations*. Louvain-la-Neuve : Academia, 27-41.
- Vitali-Rosati, M. (2016). Qu'est-ce que l'éditorialisation? Sens public. URL : <http://www.sens-public.org/spip.php?article1184>.
- Vial, S. (2010). *Court traité du design*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Vial, S. (2013). *L'être et l'écran: comment le numérique change la perception*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Watson, J. B. (1919). A schematic outline of the emotions. *Psychological Review*, 26(3), 165-196.
- Wierzbicka, A. (1995). The Relevance of Language to the Study of Emotions, *Psychological Inquiry*, 6(3), 248-252. DOI : https://doi.org/10.1207/s15327965pli0603_13
- Williams, G. (dir.) (2005). *La linguistique de corpus*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Woolf, Virginia, (1992 [1929]). *Une chambre à soi*. Paris: Editions Denoël.
- Xiangming, L., & Song, S. (2018). Mobile technology affordance and its social implications: A case of "Rain Classroom". *British Journal of Educational Technology*, 49(2), 276-291. DOI : <https://doi.org/10.1111/bjet.12586>
- Yao, B. P. (2017). Bini Paul Yao. De la factivité à la création d'une forme de vie: cas des applications mobiles WhatsApp et Messenger. In *ICODOC 2017: Objets, supports, instruments : regards croisés sur la diversité des ressources mobilisées en interaction*, Jun 2017, LYON, France. ([hal-02457140](#))
- Zlitni, S. & Liénard, F. (2015). Communication numérique ou communication électronique? Quelques éléments de réponse. In S. Zlitni & F. Liénard (éd.), *La communication électronique : enjeux, stratégies et opportunités*. Limoges: Lambert-Lucas, 7-21.

Des émotivots aux photodiscours : dynamiques technodiscursives des émotions dans les interactions WhatsApp

À partir d'une conception dynamique et plurielle des émotions, cette thèse propose une réflexion sur l'inscription discursive des affects dans les interactions numériques de type WhatsApp. Elle s'inscrit dans le domaine de l'analyse du discours en interaction (Kerbrat-Orecchioni, 2005) en faisant dialoguer le cadre du discours numérique (Paveau, 2017) avec les propositions théoriques des sciences de l'information et la communication (Allard, 2017). Si les linguistes ont longtemps souligné l'infinité des marques langagières des émotions (Kerbrat-Orecchioni, 2000) voire même leurs hétérogénéités (Plantin, 2011 ; Micheli, 2014), ce postulat est encore plus attesté dans les écosystèmes numériques où l'expression des affects se trouve distribuée dans toute l'interface numérique intégrant indifféremment les mots et les gestes (Jeanneret et Souchier, 1999). Suite à une réflexion méthodologique autour de la constitution du corpus numérique WhatsApp, ce travail porte sur les ressources sémiotiques et discursives dans l'expression des émotions. Ces dernières se voient matérialisées dans de nouvelles formes verbales comme les émotivots *lol* et *mdr*, entendus comme un sociolecte de l'affecte. Mais dans le cadre des messageries numériques, l'expression des émotions dépassent le verbal pour s'incarner dans des formes l'iconique marquées les photodiscours, où la capture photographique se tisse avec le verbale pour co-construire le sens. À partir d'analyses qualitatives des observables prélevés, cette thèse montre comment les locuteurs et locutrices renouvellent sans cesses les formes d'expression des émotions et comment ils et elles composent avec les affordances numériques du système, pour explorer des versions inédites dans la gestion interactionnelle des affects.

MOTS-CLES : émotions, interactions numériques, émotivots, lol, photodiscours